

V2017

Ceci n'est pas un polar

« La vérité : c'est le mensonge qu'on aime le plus. »

Chapitre 1

Septembre 1989, Sainte-Anne, Guadeloupe.

Le vent s'était levé. Un vent assez fort pour casser les bananiers. Ce n'était pas encore la tempête, mais le ciel passait du gris anthracite à l'indigo, il touchait la mer au-delà de la caille¹. L'alerte tropicale avait débuté quarante-huit heures auparavant. Les cocotiers pliaient. Leurs ramures fouettaient le sable. Le bruit des troncs qui frottaient les uns sur les autres en grinçant, rendaient l'atmosphère inquiétante ; et le souffle était permanent. Usant. Les tôles claquaient, soulevées à chacun de leurs joints défailants par un vent implacable. Les bardages s'arrachaient déjà. L'effervescence inquiète des habitants qui vissaient, clouaient, essayaient de protéger leurs cases. Les hurlements de la dépression étaient parfois interrompus par des pluies violentes qui obligeaient les travailleurs à se courber. Les bourrasques étaient pour le moment discontinues. La plage était terne d'un sable compacté par l'eau. Des vagues imposantes remontaient le lagon, les moutons serrés, troupeaux hurlants dans cette nuit, alors que le matin venait tout juste. Les noix de coco mûres étaient tombées et tombaient encore, arrachées par les premiers assauts de la dépression. Le lagon tournait au bleu de Prusse, sombre. L'arrière-plan de la plage ressemblait à un tableau vivant. Peut-être un Bosch, Un enfer en plein jour. Chaque profession s'animant dans un coin pour sauver un cabri ou un cochon, un bateau peut-être, ou un poulailler, parfois un toit. Les voitures livraient encore leurs victuailles à entasser, partout l'empressement grandissait, l'inquiétude était générale, la radio et la télé activaient les préparatifs. On pouvait voir dans cette fresque les coups de pinceau nerveux et violents qui tourmentaient le ciel et la mer. Les raisiniers lâchaient leurs feuilles épaisses, les grappes de fruits fouettaient l'air et leurs troncs noueux habitués aux alizés souffraient sans souplesse dans la tempête débutante. Des branches cassaient. Les feuilles

¹ La caille : barrière de corail.

ruisselaient sous les grains successifs. Chacun finissait d'arrimer au mieux des planches sur les fenêtres. De coincer des volets. Hugo viendrait jeudi, la météo l'avait annoncé.

On était le 12 septembre 1989 et le plus fort du cyclone aborderait la Guadeloupe le 13 ou plus sûrement le 14 septembre, les prévisions étaient encore incertaines.

Les sirènes des pompiers aggravaient la tension. Les interventions n'étaient pas encore de trop grande ampleur. L'un était tombé de son échelle en sécurisant une fenêtre. L'autre s'était intoxiqué avec les émanations de son groupe électrogène dont la prise d'air n'avait pas été positionnée correctement. Le supermarché avait été dévalisé. Les conserves, la farine, le sucre, mais surtout le riz et les pois, tout ce qui se garde avait été acheté. L'eau en bouteille commençait à manquer, les bonbonnes de gaz aussi.

Les enfants jouaient encore devant les maisons. Ces mouns²-là portaient des sweet-shirts et des bottes, il faisait froid, c'était anormal. Les écoles avaient été fermées à midi. C'était la vigilance orange. Bientôt ce serait la vigilance rouge. Interdiction de sortir. En attendant les gamins étaient surexcités. Cela agaçait les parents. Alors on les laissait encore un peu devant les maisons courir et danser au-dehors.

Le vent changeait sans cesse de direction. Sur la plage, les clôtures grillagées accumulaient les papiers gras. Les rafales collaient sur ces filtres de fortune les rebuts des voisins. Une barrière de détritits s'amoncelait à l'arrière de la plage.

Les lolos³ abandonnés, les restaurants condamnés au mieux par des planches. Tout autour, les petits appartements avaient été évacués ou fortifiés. Certains craignaient la montée du niveau de la mer. Ils avaient tout fermé, cadénassé et attendaient chez un parent, sur un morne, dans une habitation en dur, que la tourmente arrive.

² Moun : gamin.

³ Lolo: boutique.

Les anciens la redoutaient. Ils avaient tous entendus des récits dramatiques de cyclones. Les vieux savaient la désolation qu'il risquait d'engendrer. Mais certains mêmes inconscients espéraient un spectacle.

La préfecture essayait de prodiguer des consignes. Maintenir l'ordre avec plus ou moins d'efficacité. Conserver également un lien entre les personnes, l'entraide pouvait devenir indispensable si le cyclone provoquait la pagaille et rendait les voies de communication impraticables.

Radio France Antilles, par ses annonces répétées, distillait la prudence aux uns. Aux autres l'angoisse.

À 15 heures le ciel était celui d'un jour qui déclinerait sans fin. Seule la ligne argentée de l'horizon rappelait un jour incertain. Elle séparait deux masses sombres inquiétantes : le ciel et la mer.

La plage avait été désertée. Un chien jaune efflanqué cherchait un abri sûr. Il trottnait ici et là, seule vie, hors le cri du vent et le bruissement des branchages.

Il les avait surpris huit jours avant. Il avait fermé plus tôt son cabinet, faute de client. À 17 heures, il se garait non loin de chez lui. Ils habitaient sur la plage. Une petite maison en dur, entourée d'une galerie en bois, isolée, entre le village et les premiers champs de canne. Pour y accéder il fallait emprunter un petit chemin ensablé. Les voitures ne pouvaient s'y croiser, et seulement deux véhicules pouvaient manœuvrer près de la case. Il était rentré chez lui sans faire de bruit sur ce sol sablonneux et il les avait vus à travers la fenêtre. Il n'y avait pas de rideau. Ils avaient emménagé depuis quelques mois et n'avaient pas encore pris le temps de mettre des moustiquaires. La lumière de ce début de soirée éclairait la scène de façon crue. Ils ne prenaient pas de précaution, ne se dissimulaient pas autrement que grâce aux murs en bois. Pourquoi se cacher, ils avaient tellement l'air amoureux. Leur étreinte paraissait simple et pure. Une évidence, la tendresse, le désir et le plaisir. Une jalousie insurmontable l'assaillit, il suffoquait. L'envie d'être à la place de cet amant. Il avait la certitude de ne

jamais pouvoir lui arriver à la cheville. C'était une jalousie étincelante et dévastatrice, inexplicable, puissante et immuable. Malgré tout, il était rompu par une éducation forte, contraignante et oppressante, à un certain contrôle de ses émotions. Il parvint à se ressaisir, il se plaqua contre le mur de la case voisine. L'ombre du toit le dissimulait. Il les vit s'embrasser. Leur avidité était magnifique. Elle lui caressait les tempes, glissait sa main sous son Tee-shirt pour lui flatter le dos, les pectoraux. Il lui caressait la nuque et rangeait ses mèches.

Partir. Il devait fuir cette scène. L'évidence de leurs sentiments le tourmentait. Lui faisait mal. Il recula de quelques pas et s'enfuit en courant. Personne n'avait remarqué sa présence. Il roula jusqu'à Pointe-à-Pitre. Son cabinet ? Il voulait être seul mais s'enfermer dans un local terne et sans âme l'aurait déprimé. Il fila direction Gosier vers « la marina du bas du fort ». Il fallait qu'il voie d'autres têtes pour laver sa mémoire de la beauté de leurs deux visages amoureux. Il fallait que des corps bougent autour de lui pour atténuer dans son souvenir la douceur de leur danse. La laideur fade des visages des touristes le détournerait peut-être de cette perfection violente. Et il voulait boire, un rhum puis deux et puis oublier. Et boire encore et mieux oublier, oublier au-delà de la remembrance, au-delà des souvenirs, jusqu'au bout des sentiments. Oublier sa jalousie et sa médiocrité. Mais même avec l'alcool, c'était impossible.

Il avait colmaté les portes. Vissé les planches sur les fenêtres, fait les réserves. Pour deux semaines, comme les radios l'avaient préconisé. L'eau en bouteilles et les conserves étaient entassées. Le fuel et les bougies, les bonbonnes de gaz. Il s'était donné un mal fou. Il transpirait. Il transpirait tout le temps sous ces tropiques, et maintenant il avait des vêtements collés par la sueur à sa peau, cela l'agaçait. Il se sentait entravé. Elle l'avait un peu aidé, pour préparer leur réclusion forcée, elle était inquiète. Très inquiète. Elle passait depuis deux jours de longs coups de fil à ses parents en métropole. Cela allait encore leur coûter bonbon.

Et puis elle n'était efficace pour rien, donnait à tout moment des conseils inutiles ou d'une évidence irritante. Lui, il voyait le combat à mener contre les éléments, cela durerait le temps de la tempête. Elle, elle discernait le début d'un voyage incertain dans l'angoisse et les risques.

La scène se passait dans la salle principale de leur petite maison, la cuisine communiquait avec le salon, séparée par le bar sur lequel ils avaient souvent dîné en amoureux. La lumière faisait des va-et-vient, les sautes d'intensité rappelant la pression de l'intempérie. La pluie tambourinait assourdissant leur querelle. Et la chaleur de la maison devenait intenable, l'humidité grandissait. Il était désormais impossible d'aérer, toute brèche permettrait au vent de s'engouffrer et d'arracher tout sur son passage. Le huis clos devenait pesant :

- Tu vois, finalement, cette maison, je la trouve trop isolée, lui dit-elle.
- On l'a choisie ensemble, si je me souviens bien. Tu trouvais que voir la mer au réveil était indispensable, sur une île, répliqua-t-il.
- Oui mais à l'usage, je me trouve un peu opprimée, et seule, quand tu pars travailler.
- Je l'ai en grande partie choisie pour toi et puis on y a tout refait, enfin JE l'ai entièrement refaite, pour être plus précis.
- Oui, mais on aurait peut-être dû embaucher des artisans. Il y a certains bricolages qui...
- Qui quoi ? Décidément rien ne te convient ! dit-il.
- Si mais tu vois les volets on aurait dû les peindre dès le début, là avec le cyclone ils vont gonfler, sans aucune protection c'est obligatoire...
- Peut-être mais je ne peux pas être au four et au moulin, j'ai fini l'électricité pour ton bureau et...
- Oui tu me diras que tu n'as pas eu le temps entre ton travail et tes sorties de plongée, insinua-t-elle.
- J'ai quand même aménagé la cuisine et le bureau pour ton confort !
- OK mais...

– Mais en fait, tu n'en as rien à foutre de ce que je fais pour toi. Je me suis ruiné le dos pour refaire tes plafonds, mais après tu dénigres systématiquement le boulot. Et puis arrête de prendre toujours cet air agacé, ajouta-t-il.

Elle le coupa :

– Ce ne sont pas mes plafonds.
– Non ce sont ceux des pièces que tu es la seule à utiliser, répondit-il.
– Si tu faisais un peu la cuisine, tu utiliserais une pièce avec Mon plafond.
– Alors voilà en plus tu me reproches de ne pas faire la cuisine, tu vois comme tu es ! Avec tout ce que je fais déjà.

Il montait le ton, il criait presque.

– Mais non, enfin excuse-moi, je suis trop nerveuse, je suis morte de trouille à cause de ce cyclone, et puis c'est vrai, maintenant que ça vient dans la conversation, je peux te le dire : j'aurai dû t'en parler avant, mais je te trouve tendu en ce moment. Tiens, regarde ; avant-hier ; tu as voulu m'emmener au resto, et puis à peine arrivé, tu as critiqué le service, le repas, et tu as fait un scandale. Hier, tu vas au supermarché, et quand je t'ai fait remarquer que tu avais oublié les boîtes de haricots rouges, tu es parti en claquant la porte. Finalement, oui, je te trouve assez instable ces derniers temps.

– Instable ? reprit-il sur un ton hystérique, hé bien moi au moins je suis fidèle, je ne me comporte pas comme une salope !

Elle eut juste le temps de se retourner pour le gifler. Un mouvement ample , un réflexe qui les avait pris au dépourvu. Tous les deux.

– De quoi parles-tu ? lui demanda-t-elle, baissant la voix et essayant de revenir à une tonalité plus douce. Arrête de dire des bêtises, c'est pas le moment. Tu sais, j'ai vraiment peur de ce vent.

Il n'avait aucune compassion pour l'angoisse qui poussait en elle.

– Peur de quoi, regarde j'ai sécurisé toutes les fenêtres, nous avons des réserves pour tenir quinze jours. Il y a plus malheureux que nous. Et plus précaires !

– Je ne sais pas un sentiment... ou plutôt un pressentiment.

– Quoi, qu'est-ce que tu voudrais de plus, c'est avec moi que tu ne te sens pas en sécurité ?

– Mais non, qu'est-ce que tu racontes ? demanda-t-elle.

– Je sais pas. Viens m'aider à ranger les provisions !

Elle essayait de revenir à un dialogue simple, éluder les ressentiments, évacuer la rancœur.

Ils avaient commencé à tout empiler : les kilos de sucre, les packs de bière, les sacs de riz, les briques de lait et surtout les litres d'eau en bouteilles, les unes sur les autres et les cubi de rosé, dessus, les conserves et les produits sous vide.

– Mais non pas comme ça ! Attention ça va tomber ! lui dit-elle.

– Tu vois t'es toujours derrière moi, lui répondit-il.

– Mais non c'est juste que si on ne le fait pas correctement ça va se casser la gueule et...

– Et tu crois que ton Don Quixote il le ferait mieux peut-être ?

Ça lui avait traversé l'esprit, soudainement. Son cerveau les voyait ranger ensemble leurs commissions, dans son esprit ils étaient calmes, apaisés. Don Quixote lui était venu par hasard, était-il un chevalier ? Et si ce type était son chevalier quel rôle lui restait-il, à lui, celui du pauvre type ? Celui qu'on gifle ?

– Mais de quoi tu me parles ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle avait un peu perdu de son assurance et ne comprenait plus le tour que prenait cette altercation.

– Tu le sais très bien je vous ai surpris ici même la semaine dernière.

Des inflexions dans la voix, il devait reprendre le contrôle.

– Et puis ces coups de fils étouffés que tu passes sans cesse. Tu me crois assez con pour n'avoir pas pigé qu'ils ne sont pas tous destinés à tes copines ?

– Mais je...

– Ferme-la, tu me dégoûtes avec tes mensonges.

Il était lui-même surpris par la violence de son attaque.

Il prit une respiration et tenta de se contrôler. Ne pas utiliser les mots irréparables.

– Excuse-moi je ne voulais pas qu’on en parle comme cela...

– Hé bien, justement comme ça ou n’importe comment, parlons-en : moi aussi j’en ai assez ! Assez de tes plans obsessionnels, de ta rigidité de ton manque de tendresse. On ne vit pas ensemble, tu gouvernes, tu régentes tout, tu planifies tout. Tu m’étouffes avec ça, tu m’entends ? Tu m’étouffes ! Tu n’as jamais de fantaisie, jamais de douceur, on dirait que tu as interdit toute imagination.

Elle se tut quelques secondes lourdes de conséquences et de sous-entendus, lui-même se tenait coi. Soudain elle lui cria :

– Tu me fais chier, sur une tonalité aiguë, improbable qui n’était pas elle.

Les pales du ventilateur vibrillonnaient, obsédantes, lancinantes. Elles rythmaient la dispute qui s’annonçait sans fin.

– Mais qu’est-ce que tu dis, là ?

Ils étaient de part et d’autre du bar, dans la salle principale de leur petite maison, dans la cuisine l’eau qu’elle avait mise à bouillir frémissait. Ils avaient souvent dîné sur le bar en buvant un cocktail, en se regardant langoureusement. Ce bar était devenu leur ligne de démarcation. Ils étaient de part et d’autre, tendus à l’extrême. La lumière subissait des baisses d’intensité rappelant l’arrivée de la dépression. Des transfo cassaient et des lignes étaient déjà arrachées alors que ce n’était que le début. L’averse sur les tôles atténuait leurs cris, la chaleur et la moiteur étaient pénibles. Accentuant l’oppression. La folie, latente :

– Hé bien, oui, moi aussi j’en ai assez de tes exigences maniaques.

Elle était surprise par sa propre audace. Les mots lui venaient de façon insoupçonnable. Elle avouait ce qu’elle avait caché, la vérité de ses sentiments. Elle n’avait pas pensé que l’aventure qu’elle avait eu avec son rival serait durable. Peut-être n’était-ce que le goût d’une tocade. Mais lui qui les avait vu, lui qui avait observé la douceur et la profondeur de leur étreinte savait qu’il serait à jamais hors jeu. Disqualifié.

– Tes sautes d’humeur, hé bien j’en ai marre, tes petites mesquineries aussi, lui asséna-t-elle.

– Mesquin ! reprit-il sur un ton hystérique. Hé bien moi au moins je ne me vends pas, je fais pas la pute pour changer d’air.

Les mots ne signifiaient plus rien. Le ton méprisant disait tout. Le dégoût. Il enchaînait des propos qui se voulaient orduriers ou blessants. Ses phrases n’avaient plus de relation avec la vérité de sa découverte, avec ses sentiments, c’était l’expression de sa frustration, c’était n’importe quoi.

Elle n’eut pas d’autre solution, pour l’interrompre, que de le gifler une seconde fois.

Ce n’étaient pas les mots ou le coup, c’était sa voix et son regard, tous deux emplis de dédain qui le saisirent en cette fraction de seconde.

Il était hébété, mécaniquement il attrapa un couteau. C’est son couteau de plongée qui lui était tombé sous la main. Il ne l’avait pas rangé à sa place, il s’en était encore servi pour vider un poisson la veille. Il était tout simplement en train de sécher sur le passe-plat entre la cuisine et la salle à manger. En un mouvement unique d’une violence atroce, il le lui planta dans le ventre. Elle n’eut pas un cri. Son regard exprimait une incrédulité absolue. Elle le regardait puis ses yeux se portèrent sur le liquide qui se répandait sur son corsage et sur sa jupe. La douleur la subjuguait et elle mourut en quelques secondes. Quand elle fut à terre il se précipita sur elle, la prit dans ses bras, eut un mouvement pour l’embrasser, mais de façon démentielle la repoussa. Il lui infligea six autres coups de ce poignard. Six coups puissants qui tous auraient suffi à la tuer et qui lui brisèrent des côtes et même le sternum. Il y avait du sang répandu partout sur le sol carrelé. Il s’était affaissé dans cette flaque visqueuse et pendant quelques secondes avait sombré. Il s’était évanoui. En refaisant surface, il vomit. Il essayait de se relever, mais vomit encore. De longs spasmes douloureux qui lui creusaient l’abdomen et qui pendant quelques secondes le laissaient hypoxique, au bord d’un nouvel évanouissement. Il essaya de se relever, il glissa sur le liquide gluant qui maculait tout. Chancelant, il alla jusqu’au canapé. Là, il perdit

conscience. Les premières heures de la nuit passèrent dans un état entre léthargie démente et sommeil précomateux. Il était en état de choc.

Après un temps infini, au milieu de cette nuit, il s'assit. Devant lui sur une table basse, ils avaient laissé une bouteille, il but du rhum. Les premières gorgées du liquide pur à 59 degrés lui brûlèrent l'œsophage et l'estomac. Ce feu lui fit comprendre que la réalité continuait au-delà de son acte, au-delà de sa démence. Il n'était pas habitué à cet alcool pur qui lui fit mal.

Il prenait peu à peu conscience de son geste. Il se leva. Il marchait dans le sang, éparpillant les traces de son crime. Sa tête était lourde, incroyablement lourde.

Une ligne de conduite lui apparaissait au travers de cette nuit de folie. La tempête grondait, assourdissante au-dehors. Elle lui laisserait du temps. C'était le black-out, il en profiterait. D'abord remettre de l'ordre. Il transporta le corps à la salle de bains, le traînant sur quelques mètres, répandant le sang et souillant de deux sillons parallèles son carrelage, les bras écartés de la victime, en balayant le sol, peignaient un motif terrible, jusqu'à la baignoire. Il connaissait l'anatomie, et en premier lieu les voies des articulations. Il incisa la peau, les muscles et les jointures. Il se répétait en permanence qu'il ne devait pas réfléchir. Il devait faire comme si c'était un animal, une chair inconnue. Il devait oublier qu'il l'avait aimée un jour. Une bouffée d'angoisse le saisit, il s'accrochait au bord de la baignoire. Il devait tenir, continuer.

Il écoutait les bruits dehors, le vent, et les planches non jointives qui craquaient, les tôles qui claquaient. Mais il n'y avait aucun son venu des hommes. C'était une nuit déshumanisée. Il avait fait six morceaux ; deux jambes, deux bras, le buste et la tête. Il en enfouirait cinq. Il avait décidé de garder son cœur. Il pensait qu'il lui appartenait. Il était fou, fou à lier, fou de terreur et il délirait. Machinalement il commença une lessive. Il devait s'organiser. Les sacs furent lavés et stockés dans la baignoire. Il remit chaque sac dans une autre poche neuve. Il recommença ce protocole trois fois. Comme s'il voulait atteindre une propreté chirurgicale. Il n'y avait pas pensé avant. Ses réflexes médicaux le guidaient. À la troisième enveloppe il lui apparut que plus aucune émanation ne

pouvait sourdre de l'intérieur des sacs. Il accédait à une certaine stérilité. Il avait fabriqué cinq sacs. Le thorax, contenant la région cardiaque symbolique, il le mettrait au congélateur. Il avait cela chez lui, un grand appareil horizontal qui vibrait. Oui c'est cela qu'il devait faire, il le congèlerait le lendemain ce dernier sac, sa relique, son trésor.

Il devait être 2 ou 3 heures d'une nuit sans ciel, noire et dense, les grains se succédaient et le vent prenait de la force encore et encore. Il estimait qu'il y avait peut-être 150 à 180 kilomètres/heure de vent. On s'attendait à 220, 250. Le cyclone devait aborder la Guadeloupe à la pointe des châteaux proche de la ville de Saint-François. Il s'assit à côté du lavabo, le regard vide incapable de réfléchir. Après un moment d'hébétude, il commença un second lessivage du sol. Il savait le pouvoir du sang qui coagule dans les interstices du carrelage, sa capacité à se diluer et colorer l'eau propre. Il fit donc son second lavage, puis un troisième. L'eau du lessivage se teintait toujours, et donnait une pâle couleur rosée. Il avait en sa possession des détergents industriels, qu'il utilisait professionnellement. Il les employa purs. Il transpirait dans cet espace confiné où seul le ventilateur brassait l'air. Il en était à son quatrième lessivage quand la lumière sauta. Il était dans le noir, sa tâche presque achevée, il s'effondra, seul, il pleura de longues minutes. Il pleura sur elle un peu, mais aussi et surtout sur lui. Elle était morte, il vivrait. Elle avait été joie et tendresse, il serait pour toujours un salopard, un damné.

Vers 4 heures, il attrapa une bougie et commença à boire. Il n'était pas alcoolique, pas encore. En quelques heures il but presque le litre de ce rhum pur et méchant, qu'il ingurgitait comme une punition. Quand le jour se leva, Hugo avait débarqué sur la Grande Terre. Le cyclone heurta le port de plaisance de Saint-François, y laissant un amoncellement de bateaux explosés, entassés les uns sur les autres. Calfeutré dans sa petite maison, toutes les ouvertures bouchées, il ne vécut pas cette journée de dévastation. Il but encore. Il vomit. Il voulait se faire mal. Il cherchait à oublier. C'était impossible, sa tâche n'était pas terminée.

Chapitre 2

12 octobre 2012, un vendredi soir

– Mesdames, messieurs, ce soir, vos textes vont vous propulser dans la cour des grands. On gardera les deux finalistes, et il n’y aura pas de gagnant. Je vous rappelle que vos slam nous sont aussi précieux qu’à vous. Et si on est obligé, pour le championnat de slam, de ne garder que deux participants, on est triste pour les textes qui ne seront pas retenus et que vous avez la force d’inventer, d’écrire et de nous dire, quels qu’ils soient. Pour tout cela, on vous remercie.

Jeff accueillait ainsi les participants à cette soirée de sélection. Et pour lui, l’expression maladroite et sincère de celui qui ne franchirait pas ce barrage avait une valeur aussi grande que les deux textes qui allaient emporter l’adhésion du jury et du public.

– Ce soir, pour vous départager, il y aura trois personnes du public tirées au sort, Hégésippe que tous les habitués connaissent, et votre serviteur, que vous adorez !

Jeff était le modérateur habituel de ces soirées. Instit à la retraite, ou plutôt démissionnaire de l’Éducation nationale. Ancien syndicaliste et anar par vocation. Il connaissait beaucoup de monde et beaucoup, beaucoup de gens le ciblaient. Les mots : c’était son truc. Éclectique, sa palette s’étendait de Latourette à l’imparfait du subjctonf. Il mâchait le vocabulaire, s’en mettait plein la bouche, adorait les néologismes et kiffait grave les nouveautés que ces personnes amalgamées créaient à chaque soirée. En plus il picolait. Ça lui donnait du velouté dans la déclamation, du capiteux dans l’oreille et quelquefois du plomb en fusion sur le cervelet.

Les trois assesseurs furent tirés au sort, il n’y avait comme d’hab que cinq volontaires pour participer à ce tirage au sort. Juger, c’est un euphémisme, n’était pas une priorité, à la Courneuve. On aimait aimer, dans cette assoc ´. Mouloud, Julien et Mina sortirent du chapeau.

Le public n'était pas venu en trop grand nombre ce soir. Pourtant l'affiche était alléchante. Les qualifications pour le tournoi national de slam. Douze participants se donneraient la réplique.

Une salle mise à la disposition de l'association, le rez-de-chaussée d'un immeuble communal. Vétuste mais remise aux normes de sécurités et rafraîchie à la va-vite par une commune indigente. Une estrade en bois qui faisait caisse de résonance si on marchait dessus, quelques spots lumineux qui chauffent et disjonctent et les rideaux. Noirs, indispensables les rideaux noirs. C'est derrière ces tentures que les artistes amateurs se cachaient pour se maquiller, réviser un texte ou mourir de trac.

- Toc t'as un texte, tac tu es acro au truc. Alors, une fois par mois, tu viens transpirer sous les sunlights de la Courneuve.

Jef encourageait les slameurs. La règle du jeu, un texte dit pour un verre offert, lui allait à merveille et c'est depuis le bar qu'il annonçait les scores des participants, commandant pour le récitant et pour lui une tournée à chaque passage.

Ce soir-là, c'était Hégésippe qui était de service au bar. Membre de l'association depuis plusieurs mois, Hégésippe, métis antillais par son père et métro par sa mère, était un type noir aux traits doux, de belles lèvres ourlées et des nuages de café au lait sur les épaules. En général, il faisait craquer les filles. Quarante-deux ans, taille moyenne, moyenne supérieure, les épaules droites et un maintien élancé, c'était un beau mec. Hégésippe était le fruit de tellement de métissages divers et variés qu'on le croyait aussi bien thaïlandais que péruvien, africain mélangé ou métis d'une colonie européenne. Il ne communiquait jamais sur son métier. Il était flic à la ville et le vivait bien, mais n'allait pas lutter contre les préjugés anti-policiers de certains, lui qui avait eu l'habitude de slalomer entre les préjugés raciaux. Dans cette association à but non lucratif du 9-3, personne ne le savait. Ce n'était pas marqué sur son visage et il ne se promenait pas en uniforme. Il était lieutenant à la police judiciaire. Un itinéraire par la fac de Nanterre pour y étudier la psycho et la socio l'avait propulsé au zénith d'une carrière universitaire brillante et inutile, aux meilleurs places de sa promo. Il avait

été très intéressé par certains cours. Il avait suivi des modules sur Deleuze, Foucault et Bourdieu, et aurait mal fini, serait peut-être devenu un intello pur jus, s'il n'avait eu besoin de gagner sa vie. Alors, il avait passé avec succès le concours de la police. Il avait quand même bien aimé cette courte période. Sa mère était fonctionnaire, il suivrait la voie. Et puis il n'avait pas les moyens de tergiverser davantage, il devait vraiment subvenir à ses besoins. Il pensait parfois que son père n'aurait pas été trop content, mais cela faisait tellement longtemps qu'il avait disparu de sa vie que ce n'était qu'un sentiment fugitif, presque amusant, comme un pied de nez.

Hégésippe ne buvait pas, ce qui lui donnait une légitimité derrière le bar. Il assumait aussi pour cette raison la comptabilité des votes. Il était évident pour Jeff que, lorsque les soirées s'étiraient, il trouvait dans ce black discret et cool un cadre efficace et responsable. Dans leur repaire, Hégésippe était devenu, avec gentillesse, un pilier. Jeff flottait souvent vers 3 heures dans une euphorie sympathique mais alcoolisée et plutôt bancale.

Mina était la troisième à noter les concurrents. Elle avait vécu une histoire avec Jeff quelques années avant, et chacun avait repris ses billes. Ils avaient eu la séparation intelligente. Le côté : « on fait beaucoup mieux à deux fois un font deux, qu'à deux fois un font un. » Il faut dire que Mina était trésorière de l'assoc et dans le civil elle bossait chez un expert-comptable. L'arithmétique intelligente était pour elle une vocation.

- 23 heures, Ladys ans Gettlemen, on va lancer nos trois derniers concurrents.

Le premier round s'était terminé sur la qualification de Georges, Isa et Jude. Ils avaient été plébiscités à l'applaudimètre. Hégésippe préférait cette méthode plus conviviale et qui encourageait les slameurs sans vexer les exclus. Et ce soir il n'y avait pas eu photo, ces trois-là étaient au-dessus du lot.

Georges était le premier à passer. Détendu, c'était un pro de la scène, intermittent du spectacle. Un verre offert, il avait remis son coup, et ce coup de fouet lui avait donné du mordant. La casquette gouailleuse, le type mince et

nerveux était monté sur scène en sautant les marches et bondissant, s'était emparé du micro. La trentaine, mal rasé, les yeux vifs, le regard qui balayait l'assistance, il attaqua.

Ça s'appelle " braquez un footballeur"

Des youyou et des vivas le perturbèrent une seconde, il se reprit et se concentra un instant.

"Bien avant qu'ils ne soient fans de football
Les pauvres ont été exclus du contrat social
Alors les miséreux truandent, volent, détroussent
Essaient de foutre aux riches la frousse
Y'a eu le célèbre Robin, bandit des forêts
Qui a bien connu quelques maisons d'arrêt.
Arsène, organisateur pour bourgeois, de lapins
Posés aux flics qui en perdaient leur Latin
Les casses classes du siècle, le train postal écossais
L'espiègle voleur des égouts de La ville que tu sais
On a braqué casinos, banques et un tas de brinks
Et mis dans les fouilles du flouz, du fric et des briques.

Autant de prouesses de fou, grandioses
Et pour ça faut des mecs qui osent
aujourd'hui je vais vous dire un secret
Si vous voulez la tune l'oseille le blé sacré
Allez y vous serez fou d'bonheur
Kidnappez just'un footballeur

Georges était un gars facétieux, sa gestuelle sur scène englobait le public. D'un mouvement il avait embrassé ses amis et spectateurs, les provoquant avec malice. Il laissa le guitariste qui le suivait faire un petit break. Pendant ce temps il mimait des dribbles et des passements de jambe. Digne de Zizou ...

"Ces mecs sont des fortunes ambulantes
Millions sur patte à la compréhension lente
Seule protection un protège-tibia
Parfois une pointe de vitesse, des gros bras
Lâchez-vous, prenez-les en otage
Ces nababs dont le culte est issu d'un autre âge
Démontez-les de leur piédestal
Que leur confère leur aptitude des pieds à la balle
Virtuosité dont le prix me laisse songeur
Soyez les nouveaux tontons flingueurs
Allez y vous serez fou d'bonheur
Kidnappez-moi un footballeur."

Le slameur laissa la place à son collègue musicos. Pendant son texte, le musicien se bornait à une ponctuation rythmique. Puis entre les strophes il se lâchait, exprimant son talent. Georges reprit.

"C'est Vous qui avez financé, payé leurs banques
Leurs stades sont vos impôts donnés à ces branques
Cathédrales absurdes d'un combat de milliardaires
Entourées par des hordes de militaires
Arrêtez de quémander des autographes
Qu'ils Griffonnent sans vous voir, sans faire gaffe,,
faites les signer pour du pognon des gros chèques
Rançon de gloire caution des cheiks
Allez-y, osez, vous serez fous d'bonheur
Marrez-vous, Kidnappez donc un footballeur"

Quelques amateurs crièrent :

– Ouais c'est bien vrai ça, moi y m'ont même pas calculé les types du PSG quand j'ai été les voir à l'entraînement.

-Y z'ont le melon les mecs c'est sûr, t'a raison mec c'est bien vu !

Georges souriait, il avait exactement le résultat escompté. Il continua son texte :

"Commencez peut-être pas par du trop gros du trop lourd
Faites-vous la main sur d' la seconde division pour
Être pro faut s'entraîner, faut progresser
Un avant-centre pourrait vous zlataner vous agresser
les médias feront monter les prix de la rançon
supporter cotiseront, sponsor paieront la leçon
Vous aurez le pognon l'oseille l'artiche
Pour le faire court : vous serez riches
Si vous kidnapez un footballeur
Et là vous serez fous de bonheur

Voilà la rumba pour le mondial des favélas
Des banques entières déboulent chez vous hélas !
Fermez les portes des stades et partagez-vous le blé
Préparez gâteaux sablés et champagne sabrez
Faisons les comptes, voyons les prix de ces tocards
Pour vingt deux types qu'arrivent au stade en autocar
À cinquante millions l'unité, chance au tirage
Pour cent mille spectateurs dans le partage
Ça fait onze mille par spectateur fou de bonheur
Qu'auront pu braquer vingt-deux footballeurs.

Les personnes présentes se marraient, il y avait même des fans du PSG, minoritaires en ce lieu qui rigolaient.

Boileau, le patron du bar Le Chapitre, s'était déplacé exceptionnellement pour cette soirée. Il appréciait. L'arrivée du foot dans le slam le faisait rire, et le malaxage des mots lui plaisait. Il leva son pouce à l'intention du slameur qui saluait.

Un tonnerre d'applaudissements accompagna la sortie de scène. Mais l'affaire n'était pas jouée. Le jury allait devoir se prononcer. Yasmin, Mina, Mouloud et Hégésippe prirent leur stylo et attribuèrent une note au duo. De un à dix, c'était la règle. Jeff avait son papier en poche et, rejoignant Georges, il le montra au public. Le moment était important. Une tape sur la main offerte de Georges. Un mot de réconfort à l'oreille, et une phrase de félicitations. Il le raccompagna hors de scène.

C'était au tour d'Isa. Artiste peintre, elle était timide, réservée. Mais sur scène elle savait se lâcher.

Elle gravit les marches concentrée, son texte en main pour une dernière relecture. Elle participait aux ateliers d'écriture depuis un an. Montait sur scène occasionnellement. Arrivée devant le micro, elle prit quelques secondes, une respiration profonde et dit son texte sans musique, c'est le rythme de ces mots qui portait le texte.

– « Je t'aime », annonça Isa.

Bien sûr deux trois lascars dans la salle lui répondirent : « nous aussi on t'aime ». L'un d'entre eux lui cria : « Isa, file-nous ton 06. » Mais son sourire charmant ramena le calme.

– « Je t'aime », répéta-t-elle.

Et dans un souffle elle dit :

– C'est le titre.

Elle se concentrait et on entendait dans le micro le souffle de sa respiration.

Son seul accompagnement, un djembé, qui ponctuait les phrases. Les doigts du percussionniste voletaient sur la peau tendue pendant les strophes et frappait pour inculquer le rythme à chaque paragraphe. Elle décolla et dit son texte d'un trait. Le silence était de qualité.

– « Je t'aime c'est classique

C'est la déclaration du gamin qu'a la trique

Les amours sans lendemain, les chagrins
L'envie le désir, le parfum et le grain
De la peau, la main chaude dans le dos
Qui dégrafe le soustif et qui griffe
Qui explore de sa langue et qui tague
Qui jouit qui dit oui qui dans ses aises
Étreint, enserre qui transpire, bref qui baise !

Je t'aime une intuition je t'aime une émotion
Je t'aime une simple intonation
C'est ce qu'on dit au bébé au tout-petit
Quand on le prend dans ses bras et dit
Les mots sans suite pour apaiser
Calmer endormir, juste un baiser

Je t'aime c'est pas dire j'aime
Avec un j'aime, j'adore
Incantation vaudou dehors
Espoir de veau d'or dans ton for
Tu es ce spectateur qu'en veut encore
Qui se projette dans les décors
Du film, et voudrait, qui sympathise
Tu es ce gourmet qui redemande
Qui trouve ça bon, fondant choco-amandes
De la queue de taureau à la catalane
Du Pic Saint Loup arôme cassis, banane
J'aime c'est ces crétins
Qui, gentils plaisantins
Disent sur la toile *yes i want some more*
Pouce vert en haut le matamore
Pouce rouge j'arrête de mater, à mort
J'aime c'est presque devenu petit
Niais ridicule, en fait j'adore

Je kiffe

Je t'aime c'est j'aime toi
C'est même j'aime toi des fois
C'est surtout pas un contrat
C'est juste un constat
Je t'aime ça va sans dire
Mais c'est con à rire
Passé l'âge des dix ans
Ça va bien mieux en l'disant
Et pourtant »

Elle fit une pause, les doigts du perçu voletaient sur la peau tendue à se rompre, le silence était magique :

– « Je t'aime c'est j'aime toi, petite conne
"N'appartient jamais à personne"
Je t'aime c'est un tout, c'est global
T'emmènes pas une demi-cendrillon pour aller au bal
Mais je t'aime c'est pas une moyenne
Dans la jungle, tu prends l'antilope avec la hyène
Et tant pis, parfois ce sera une salope
Mais je déconne, tu vois, tu galopes

Je t'aime c'est fou ne se partage pas, attention
Je vous aime dilue l'intention atténuée l'invention
Convention division on ne coupe pas la passion
Je t'aime est absolu, exclusif jalousie

Je t'aime c'est ce qu'on dit
Ultime phrase interdit
À celui qui s'en va, coma, agonie

Qui jamais n'entendra. Mots honnis
Interjection sans réponse, mots isolés
Enfouis dans les cœurs au fond des mausolées
Soliloque, je t'aime est impératif !
Et ne nécessite surtout ce hâtif,
Moi aussi, moi non plus, définitif,
Repartie perdue pauvre et fautive
Je t'aime, une émotion votive. »

À l'arrivée, ça tapait des pieds, battait des mains et sifflait de partout dans la salle. L'ovation. Un délire. Les cinquante spectateurs avaient été rejoints par une dizaine de retardataires. La bronca était cool et sympathique. Le jury n'aurait pu les départager à l'applaudimètre. Jeff salua la performance et lui offrit sa main à checker. Elle était depuis un an un pilier de la famille, et avait toute l'affection et le respect du speaker. Et peut-être un peu plus s'il n'avait tenu qu'à lui. Mais Isa n'aimait pas trop les garçons et vivait avec une copine depuis six mois. Jeff la raccompagna hors de l'estrade et lui colla quand même une petite bise sur la joue et un mot de réconfort. Puis à l'intention du public sortit son papier. Il indiquait par là que le jury et lui-même devaient noter la slameuse.

C'est à ce moment de calme, juste après les applaudissements pour Isa que le téléphone d'Hégésippe sonna.

- 1 h 30 du mat. Faut qu'elle ait une belle paire de miches pour que tu n'aies pas coupé ton portable. Ou alors qu'elle pense que t'es un bien meilleur coup que ce que tu veux bien laisser paraître, lâcha Jeff.

Hégésippe rougit, mal habitué aux vannes lourdes de l'organisateur. Il avait oublié de mettre sur le mode vibreur. Encore heureux que son téléphone n'ait pas sonné pendant l'intervention de la collègue. Il savait que la critique aurait été autrement acerbe. La sonnerie du portable, c'était un truc qui ne se faisait pas. Surtout lors d'une soirée slam. Il mit l'appareil en mode silencieux mais il était inquiet. Si ce machin avait fait du boucan c'est qu'il y avait un problème.

Sur scène, Jeff annonçait le dernier participant. Le tour de Jude. Étudiant juif new-yorkais, il était depuis deux ans en France. Un thésard qui étudiait les lettres modernes en fac. Un dinosaure qui étudiait une culture menacée. Tout le monde à l'assoc ´ se demandait ce qu'il foutait là, mais sa gentillesse naturelle et ses rondeurs l'avaient rendu aimable aux yeux de chacun. Il savait se faire discret et observait ses comparses. Toujours souriant il prenait fréquemment des notes sur des situations des expressions ou sur des personnages. Jeff ne manquait jamais de lui demander si la CIA lui avait fait son virement mensuel. C'était, entre eux, une blagounette rituelle. Jeff aimait bien cet américain débonnaire et hors norme. Tout le monde avait un avis sur Jude. Certains le voyaient comme un fils de famille venu écrire un roman réaliste, Hemingway des temps modernes. D'autres croyaient qu'il était un reporter pigiste qui utilisait les membres de l'asso ´ pour nourrir le terreau de ses articles de fond. Et puis les fantasmes étant tenaces, d'aucuns en faisaient un espion qui prenait le pouls de la France profonde, pour en évaluer les fondements, la stabilité. En fait, Jude avait une grand-mère française et il avait aimé dans son enfance cette langue vers laquelle il avait orienté sa formation, c'était aussi simple que cela.

Le portable d'Hégésippe vibra. Le malheureux, du fond de son bar avait l'impression que tout le monde entendait ce vrombissement. Il ne pouvait décrocher. Sortir pour répondre aurait été insultant. Jude s'était élancé. Cool, il était monté sur scène sans stress et avait entonné son texte.

- « Un slam pour Trayvon*

C'aurait pu n'être qu'une dispute

L'avait p't'être traité de fils de pute

D'enculé, même, mais il n'était pas acculé

à sortir son flingue à dégainer »

Jude mimait tranquillement les gestes qu'il avait inventés pour le jeune garçon noir. Son accent américain donnait au texte français une couleur locale. Il était dans le ton.

– « C'est l'histoire d'un petit black, simple élément
De la communauté noire, jeune étudiant
Dix-sept ans, à peine un garnement
Pas de casier, pas de drogue, ce gars ne ment
pas s'il dit qu'il va au ravitaillement ;
Du coca, un sandwich, avalés à grosses dents
Achetés avec les sous que le beau-père contrôlait
Voilà le scénar trop con de ce fait divers trop laid

C'était en 2012 en février, comme tu sais
Dans un comté du Sud, un meurtre idiot comme jamais
Il ne donne pas les contours de la justice
Mais il précise bien la couleur de l'injustice

Ce soir-là l'enfant gisait sur le ciment
Il agonisait en proie aux derniers tremblements

Le froid le choc et la douleur
et la mort dans le désespoir et la peur
Le même à terre dans ses excréments
Un vigile débile lui donnait les derniers sacrements,
Un gros bâtard obscène et ses errements
qui va témoigner qui angoisse et qui ment.

Il a juste agi sans discernement,
C'est vrai qu'il n'avait jamais prêté serment,
Juste un réflexe entre voisin en s'armant.
Un témoin si disert au début certainement
jurera sur le tard avoir vu des blessures,

qui au départ n'étaient pas si sûres ? »

La musique originale de son amie passait sur une bande en fond sonore. La qualité du son, sur sa sound machine n'était pas top. Mais violons et contrebasse ajoutaient à la tristesse du thème, l'intensité dramatique était forte, le public ne s'y trompait pas.

– « C'était au printemps quelque part dans une belle démocratie
Ou le droit est souverain et variable car si
Personne ne peut dire comment cartographier la justice,
maintenant je sais la capitale le lieu de l'injustice

Ce gamin n'est pas mort pour du fric
Pour le vigile, shooter, c'est dur, n'était qu'un tic
Et pourtant, c'est sûr, il n'était pas flic
Un maniaque de la gâchette, névrosé hystérique
C'est au cours d'une patrouille
Que ce crétin mort de trouille
Un parano, cow-boy de pacotille, sans couilles
A choisi de tirer, éparpillant ses douilles
Imbécile issu d'une culture obsolète, inhumaine éculée
Où l'autodéfense et le talion sont des lois engluées
Se protéger des "mauvais gars" avec un flingue
Mais l'enfant n'était pas dingue, n'avait pas de seringue
Ce soir-là il était juste du mauvais côté du canon
Et je l'affirme, criante injustice, dans ce cas ! NON,
Le mauvais gars n'était pas celui que nous imaginons.
Il était jeune il était black, c'était la nuit,
Dans ce comté de confusion de détresse et d'ennui.

C'était en 2012 peut-être en février,
En Floride, une histoire triste à hurler

On avait glosé, écrit filmé sur la justice
Mais aujourd'hui je vois le scénario de l'injustice

L'image du défunt simple et limpide ne peut pâlir
Les avocats de la défense tenteront de la salir
Les rats de prétoires voudront l'avilir
Cette abjection de la défense, penser à ça l'ire
La honte et le dégoût m'accablent. Un même absent, un même violent !
Ils brouillent les pistes, ils usent de mensonges insolents.
C'est le vigile que la police avait arrêté ne vous déplaie
C'est sur l'obèse que la gratuité et la folie du crime pèse.

Quand un petit black dans un tel district à tort naît
Il aura probablement du District Attorney
À se méfier à cerner la loi la justice
peut-être à subir humiliation injustice »

Jude, comme poète, avait été très fier de cette rime franco-américaine, il espérait que le public l'apprécierait, alors il avait insisté en faisant quelques gestes de rappeur, mais de façon générale, il était resté sobre. Restait la dernière strophe, la colère, et la tristesse. Il entonna :

– « Toi la blondasse interviewée sur CNN
Dont les propos ineptes ne font que propager la haine
Tu es sûrement née du bon côté des armes
Et ton "bon droit" n'est que le préambule d'une nuit de larmes
Tu n'as que l'expression hideuse d'un droit dément
Que l'injustice infligée au jeune garçon dément
Et je pleure je pleure sa mort et son départ

Que nul tribunal ne saura apaiser, trop tard⁴ ! »

Le concerto pour contrebasse qui donnait la réplique au texte s'achevait par une vibration unique et une vibration grave et envoûtante. Jude stoppa l'enregistrement qui l'avait porté.

Hégésippe était inquiet, si on le rappelait à l'ordre comme cela, c'était forcément Marco, son coéquipier. De fait ils étaient tous deux d'astreinte, et Hégésippe aurait dû être disponible pour le commissariat. Il avait essayé d'échanger son tour de garde de nuit, mais s'y était pris trop tard et personne n'avait voulu lui rendre ce service, alors Marco lui avait dit d'y aller, c'était quand même la sélection pour le tournoi de Slam national. Il le couvrirait, et s'il y avait un problème il l'appellerait.

Au moment où Jude achevait son texte, déclenchant des applaudissements nourris, Marco passa la tête par la porte de la salle de spectacle.

- Putain, qu'est-ce que tu fous mec, je t'appelle depuis une demi-heure.
- Je pouvais pas prendre l'appel ce gars était en pleine action. Il nous a sorti un joli texte, ça n'aurait pas été cool...

Marco était en colère. Il était l'opposé de son collègue. Toujours sur la brèche planifiant les journées et les enquêtes. Il avait seulement cinq ans de métier. Il était méthodique et rigoureux, mais un peu excité. Pour être gentil on l'aurait qualifié de dynamique et virevoltant. En fait il était super speed, mais il aimait son boulot et croyait dans la mission qu'il avait au sein de la police. Le côté service public pourfendeur du mal collait bien à son romantisme, il n'avait pas encore atteint l'aspect désabusé et cynique du job.

⁴ Zimmermann l'assassin de Trayvon a été acquitté, il avait plaidé la légitime défense. Le lobby des armes à feu ayant financé sa défense et payé sa caution. Il a été inculpé quelques mois plus tard pour violence conjugale, violation de domicile. Il a fait un séjour en prison.

Mais il avait une grande confiance en Hégésippe, voyant le sourire navré que faisait son collègue, son irritation retomba.

– Bon, OK, te fâche pas, je suis désolé. Allez on y go, Marco. Ce sera à charge de revanche dit Hégésippe.

– Magne-toi on a une intervention, lui fit Marco qui déjà quittait la salle pour rejoindre la voiture banalisée.

Le vote du jury venait de tomber. Jeff prit le micro pour annoncer le résultat, finalement ce serait Isa et Georges qui iraient défendre les couleurs du 93 dans une salle parisienne lors de la finale. Ovation dans la salle, les éliminés de la soirée, assoiffés congratulaient Isa qui avait fait le meilleur score, semblait-il. Jude lui fit une bise :

– Félicitations, la belle ! Très beau texte, et tu y as mis du souffle et de l'énergie.

– Pas trop déçu ?

– Mais non penses-tu, il aurait plus manqué que la Courneuve soit représentée par un Américain, et blanc en plus. Je me serais fait lyncher. Non, crois-moi je suis très content pour Georges et pour toi, lui dit-il, avec l'accent anglo-saxon qui faisait son charme, en partie.

– Merci alors, t'es vraiment en or. Tiens j'aurais aimé les hommes, c'en est un comme toi qu'il m'aurait fallu.

– C'est exactement ce que je recherche, lui répondit-il avec un petit clin d'œil. Peut-être avec un *ventwe* un peu moins développé.

Le *ventwe* plut beaucoup à Isa qui s'en alla en rigolant.

Hégésippe avait eu tout juste le temps de filer les clés de la caisse à Mina avec pour consigne de ne pas les donner à Jeff. Son état alcoolisé l'inquiétait un peu.

– Appelle-lui un taxi. Il vaut mieux pas qu'il rentre seul ce soir !

Marco l'attrapant par le revers de sa veste et en pestant le tira vers la sortie. Tandis qu'il se laissait tracter il se retourna à moitié pour crier à l'assemblée qu'il avait passé une super soirée.

– Alors qu'est-ce que tu as ? C'est quoi le problème, Marco, où elle est ton urgence ?

– L'urgence c'est une gagneuse.

– Tu déconnes Marco, j'espère que t'as pas besoin de moi à cette heure et à ton âge pour ça !

Marco fit une sorte de grimace.

– Mais arrête, ballot. Le truc, c'est qu'une prostituée qui tapinait vers Saint-Denis sous le périph a été témoin d'un truc bizarre. Y a une voiture, un break blanc genre VSL qui s'est arrêté à environ 80 mètres de là où elle finissait un client dans sa caisse, et le conducteur est sorti. Il a bien regardé autour de lui et puis il a commencé à sortir un truc du coffre de sa voiture. Et là le client de cette brave femme est sorti de sa bagnole. Le truc, c'est que le gars du VSL l'a calculé et a rembarqué sa marchandise et a décarré à fond la caisse.

– Ah, ouais et c'était quoi sa marchandise à ton copain ?

– C'était pas mon copain et le truc, c'est que selon la pute, elle en est pas certaine, ok, mais le truc c'est qu'elle pense que c'était un macchabée !

– Alors tu me dis qu'à 1 h 30 du mat, un type dans un break dont on connaît pas la marque mais qui ressemble à un VSL s'est arrêté sous le périph, a commencé à zieuter autour de lui pour balancer un corps, mais comme il a été dérangé il a remballé son cadeau et a tiré sa révérence « Ciao, bonsoir, trois petits tours et puis s'en vont ». T'es sûr qu'elle bosse par pour *Surprise surprise* ta collègue péripatéticienne ?

– Mais arrête avec les “*ta collègue par-ci, ta collègue par-là*”. Je te dis que c'est un témoin fiable. Le truc c'est qu'elle est du métier et m'a déjà filé des tuyaux valables.

– Bon tu sais quoi, on fait un tour sur place. Et arrête de dire « le truc » à tout bout de champ, ça m'exaspère. Et demain, on va la revoir ta copine, et on lancera une recherche informatique. Toutes les disparitions un peu tous azimuts. Là, pour le moment j'suis un peu crevé, allez on roule, fissa.

Sur place, les deux policiers ne purent que constater, le calme absolu de l'endroit. Pas de vis-à-vis. Aucun commerce avant 200 mètres. Le périmètre

d'achalandage de la gagueuse était déserté. Pas de trace de pneu, aucune trace du véhicule. Rien qui vaille la peine de rester. La zone n'était pas éclairée et il n'y avait pas de vidéosurveillance dans cette partie de la ville. Quelques mégots, des capsules de bouteille, une canette de bière écrasée et des préservatifs traînaient ça et là et des tags signaient une permanence humaine.

– Bon allez on plie.

Marco avait une voiture de fonction une 307 Peugeot banalisée. Il déposa son collègue devant sa résidence. Hégésippe logeait dans un trois pièces d'une résidence de banlieue. Assez calme à l'extérieur. La construction datait des années 1970 et les arbres et la verdure avaient été assez préservés. Par contre à l'intérieur, c'était mal isolé et assez bruyant. Une construction à la française en somme. Quand le voisin prenait sa douche, on avait envie de lui passer le savon et la serviette. Pas question de penser à s'engueuler en famille. Pourtant, dans ce domaine, les voisins d'Hégésippe n'hésitaient pas.

Il était 2 h 50, samedi 13 octobre. Grand temps d'essayer de pioncer. La soirée avait bien débuté, mais l'intrusion de Melun le troublait. Il ne s'endormait pas, mal à l'aise. Pas seulement parce que le jeune couple, dans l'appartement voisin, éprouvait l'envie d'un gros câlin, ce qui était un peu sonore et soulignait sa solitude passagère. Mais surtout à cause du récit troublant de cette prostituée, qu'il croyait finalement. Une femme qui fait ce métier ne s'amuse pas à appeler les flics au milieu de la nuit sans une bonne raison. Elle avait donc vu du louche. Et probablement que cela ressortirait. Il tournait et retournait dans son lit. L'énumération de ce qu'il devait faire le lendemain finit de le réveiller tout à fait. Ce serait son week-end avec les mômes. Il pensa aux courses, il se retourna et se remit sur le côté ; il devait emprunter un film à la médiathèque, il se casa le polochon sous le ventre pour soulager son dos ; regarder les programmes ciné, aussi, il tira la couverture et se découvrit les pieds. Vers 4 h 30 il s'endormit en pensant à sa petite fille Jade à qui il avait promis une première leçon de poney au centre UCPA.

Il était allé les chercher à pied, comme tous les week-ends durant lesquels il les avait sous son aile. Benoît qui était âgé de quatorze ans, trouvait nul un père qui n'avait pas de voiture. Jade, elle, que ses copines de sixième avaient élue écoambassadrice du collège, trouvait ça super. Elle était prête à faire des efforts. Chez Hégésippe la box était en panne pas de connexion Internet. Maugréant et désagréable, Benoît se montrait sous son pire jour. Chez son père, il perdait ses repères, sa chambre lui manquait, particulièrement ses bouquins et ses maquettes d'avion, alors il tirait la tronche. Il faisait aussi la gueule pour mettre la pression sur son géniteur, un truc d'ado, réflexe pour manifester sa force naissante. Hégésippe acheta une paix relative en proposant une sortie BD. Ils fileraient à la FNAC et auraient droit à une subvention paternelle de 10 euros. Benoît choisirait un manga cher, mettant un complément substantiel de sa poche. Jade, elle, choisirait un Astérix ou peut-être un Gaston, à 10,50 euros ou 11 maxi. Elle était économe.

La paix familiale était à ce prix. Cette fois-ci les livres étaient très sympas alors l'ambiance s'était améliorée. Malgré l'Internet absent et l'exiguïté de l'appartement. Hégésippe aimait ces négociations, et il parvenait presque toujours à un bon résultat, sans s'énerver. Il voyait s'affirmer le caractère du grand et ne trouvait pas si mal qu'il fût revendicatif. Il réussit même à emmener ce petit monde se décrasser en forêt, le dimanche. Une promenade. C'était has-been et Benoît ne s'en vanterait pas au bahut. Mais il fallait reconnaître que les couleurs fauves étaient sacrément jolies, dans le parc de la Courneuve, et le gamin y était sensible. Ils firent le tour du petit lac. En échange bien sûr Hégésippe avait proposé un ciné, qui était prévu de toute façon. Le week-end s'était finalement bien passé et ils rentrèrent chez leur mère, comme prévu vers 21 heures. Le flic songeait à ces deux jours assez réussis, en cheminant vers son appartement, un sentiment légèrement amer le perturbait malgré tout. Il retrouvait sa solitude. Il soupira et remonta le col de sa veste.

Chapitre 3

Guadeloupe, septembre 1989

Au petit matin le vent redoubla. On était le 10 septembre. Le cyclone prenait une dimension dantesque. Des vents à 310 kilomètres par heure arrachaient les tôles, emportant poutres et madriers et ravageant tout. Les bardages venaient s'écraser dans des recoins sectionnant tout sur leur passage. Les arbres tombaient déracinés, brisés ou étêtés. Les cocotiers avaient perdu leurs couronnes de palmes, qui fouettaient la plage, danseuses folles et hystériques. Les troncs dénudés subissaient les rafales, tristes piquets dressés qui attiraient la foudre. L'eau montait, et inondait la rue principale de Sainte-Anne. Des voitures étaient parties en flottant à demi, au milieu de la départementale qui traverse le village. Elles s'étaient entrechoquées, ou écrasées sur les façades des maisons. Des porcs flottaient, ils étaient restés à l'attache. Leurs colliers de chaîne les avaient retenus. Ils avaient hurlé d'épouvante dans le vent qui avait emporté leurs cris, et s'étaient noyés. Des chiens, le ventre gonflé, étaient morts de n'avoir pu se protéger, assommés par des branches, heurtés par des ferrailles. Les survivants tremblaient sur leurs pattes maigres et restaient hébétés sous les trombes d'eau. Il y avait même un bœuf, mort étranglé par la longe qui l'attachait à un pieu autour duquel il avait dû tourner, affolé par la tempête. La peur à ce moment était partout, chacun la ressentait. Certaines toitures mal vissées avaient été emportées. Elles avaient été propulsées à quelques centaines de mètres. L'eau de pluie entraînait sous pression, par jets, dans les maisons mal closes. Le vacarme était assourdi par la pluie et le vent qui terrorisaient la population du village. Chaque rescapé, le front plissé et soucieux, se demandait minute après minute si la maison ou le toit tiendrait. Si quelque chose rompait, le péril deviendrait immense. Se mettre sous une table ? Sous un escalier ? dans les toilettes ? Chacun vivait dans la pénombre le scénario du pire.

Vers 10 heures du matin, le jour n'était toujours pas venu. L'électricité faisait défaut et personne n'osait faire tourner les groupes électrogènes. Seules quelques bougies maintenaient l'espoir. Mais dans les cases, les familles, dans une clarté intermédiaire, priaient ou simplement espéraient.

Il reprit connaissance vers 11 heures. Il avait mal au crâne. Il ne supportait pas les éthers du rhum. Il se supportait mal lui-même. Il ingurgita du café froid qu'il sucra beaucoup, trop, et versa dedans 2 grammes d'aspirine et un pansement gastrique. Il tremblait. Les extrémités froides, les doigts gourds. Incapable de réfléchir. Il entendait les bruits du cyclone, incapable d'évaluer les risques de la situation. Que devait-il faire des sacs ? Qu'allait-il dire pour expliquer la disparition ? Quand y aurait-il une accalmie, est-ce que ce tourment allait toujours durer ? Il se blottit dans son canapé et se couvrit d'un plaid. Il était toujours transi. Les heures filaient. Il était dans la tête d'un boxeur qui recevrait des coups dans la gueule, à terre pendant des rounds et des rounds sans que jamais l'arbitre ne le compte. Hugo frappait ses murs, cognait son toit, boxait ses fenêtres et jamais il ne pouvait rendre un coup. C'était insupportable.

Vers 17 heures la nuit était à nouveau là. Il n'y avait pas eu de jour. Le vent commença à décroître. Il avait faim. Le sucre lié à l'alcool avait provoqué des décharges d'insuline. Il était en hypoglycémie. Et ses reflux biliaires lui brûlaient l'estomac, il avait mal. Il avait mal et faim. Il se força à avaler du pain de mie. Une fois qu'il eut attaqué le paquet, il fut pris de boulimie. Il passa les heures suivantes à se gaver de pain et de céréales. Son cerveau se remit à fonctionner. Il devait parvenir à réfléchir, essayer de prévoir la suite, trouver un schéma pour s'en sortir. Il était trop tard pour anticiper, mais il fallait essayer de recoller les morceaux cassés.

Il irait dès demain signaler sa disparition. Ce serait la panique, il n'y aurait pas de recherche avant quelques jours. Et puis elle ne serait pas la seule à manquer à l'appel. Il s'en doutait et il l'espérait. Il fallait trouver une histoire plausible. Mais surtout elle devait disparaître à tout jamais. Elle aurait pu aller faire une course, un dernier préparatif à 16 heures la veille juste comme se levait

le vent très fort, et ne pas réapparaître. Il l'aurait cherchée mais ne pouvant plus rien faire sans abri se serait résigné. La voiture devait se trouver de l'autre côté du village. Il l'y déposerait cette nuit. Il faudrait faire attention. Il y avait de l'eau partout et le vent était encore très fort. Heureusement qu'ils habitaient au pied de ce morne, il n'était pas inondé. Il passerait.

Il était 23 heures. Le vent autour de 150 kilomètres heure. Il sortit. Il savait qu'il prenait des risques considérables. Il regarda à l'entour. Un voisin pouvait-il le voir ? Non. Tout était clos et toutes les fenêtres étaient barricadées. Les directives étaient de se terrer encore jusqu'à ce que l'alerte soit levée. À quelques mètres de la case, dans ce terrain meuble et détrempé, il commença à creuser. Il était jeune et vigoureux, et la terre était sablonneuse. C'était facile. La chance était avec lui. Des craquements et des branches tombèrent et le rappelèrent à la vigilance. Son taux d'adrénaline devait atteindre des sommets et son cœur battait à une vitesse anormale. Mais il avançait, il s'enfonçait dans la terre meuble. Il lesta chaque sac avec les ceintures de plomb, et les bouteilles de plongée qu'ils avaient achetées en métropole. Ironie du sort, il lesta le dernier sac avec la bouteille d'oxygène qui devait les sauver en cas d'accident de décompression. Elle ne servirait jamais.

Restait un sac. Celui qui contenait le cœur. Au dernier instant il changea d'idée. Il le garderait. Ce serait sa relique. Il était fou. Il avait des pulsions incohérentes. Il n'avait pas hésité à enfouir la tête qu'il avait découpée. Penser à son joli visage lui était intolérable. Il le voulait au plus profond du sol, écrasé par la pulvérulence de la terre, enfoui au plus profond de sa propre noirceur. En revanche il garderait son cœur. Il allait le remettre au congélateur. Cette intention démente lui apparaissait comme une évidence. Une intuition devenue nécessité impérieuse. Des qu'il eut remplacé la terre et dissimulé son terrassement, il remit en marche son propre congélo. Il actionna le groupe électrogène et le brancha. Il était épuisé. Il avait passé deux nuits de transe. Le vent l'avait sonné et rendu encore plus fou. Halluciné, il allait se resservir un rhum quand il repensa à l'auto : il devait la déplacer. Profiter de la nuit. Il risquait le tout pour le tout pour mettre au point son scénario. Il était 3 heures du matin, le vent assourdissait le bruit du

véhicule. Il n'alluma pas les phares parcourut à peine 800 mètres et rejoignit la zone inondée. Il devait faire vite l'eau pouvait encore monter. Il laissa la voiture portière ouverte, il cassa les deux pare-brise, avant et arrière, avec deux grosses branches qu'il laissa dans la voiture et s'employa à cabosser le toit du véhicule. Il retourna chez lui en rasant les murs. Une ombre dans la tempête. Il trébucha plusieurs fois et tomba dans des mares formées sur la chaussée. À un moment un arbre tomba juste derrière son passage. Il était sous tension, et tous ses sens aiguisés par les risques fous. Il parvint à revenir chez eux sans blessure. « Chez nous », dit-il à voix basse.

Il voulait dormir, mais il se réveillait toutes les cinq minutes après s'être assoupi. Il était épuisé. Il détestait l'improvisation. Il avait toujours été un garçon prévoyant, calculateur et méticuleux. Tout le contraire de ce qu'il venait de vivre. Dans sa folie, par réflexe de survie, il commençait à rejeter sa culpabilité évidente, monstrueuse. C'était sa faute, à elle. Elle n'avait qu'à pas. Elle n'avait qu'à pas, elle n'avait qu'à pas, incantation malsaine et malhonnête, par laquelle il espérait se disculper. Comme si vivre une histoire d'amour avec un autre méritait cette peine capitale. Il était dans sa folie et dans le déni. Il allait devenir un vrai salopard. Un type abject, il s'y ferait pour survivre, si...

Si les autorités ne le coffraient pas, si les enquêteurs ne le faisaient pas craquer et si son amant et la famille ne manifestaient pas de doutes pressants, et si ce maudit cyclone lui laissait la vie sauve. Marcher dans la ville avait été une folie et en réchapper lui semblait un signe.

Hugo dura deux jours encore. La Guadeloupe en sortit profondément meurtrie. Il y avait des disparus, nombreux et des dégâts matériels considérables. L'armée fut envoyée en renfort. Beaucoup de familles avaient tout perdu. À Sainte-Anne et sur la Grande Terre on déplorait trois disparus. Il avait signalé l'absence de sa femme dans une gendarmerie dévastée et surmenée. On crut son tourment. Il avait eu trois jours pour apprendre son rôle. Il imitait bien l'amoureux contrit, désespéré. Il avait vraiment une salle gueule quand il était passé voir le gendarme de service. L'alcool, l'insomnie et l'angoisse lui avaient

donné une crédibilité. La voiture avait été emmenée 20 mètres plus bas par les eaux qui avaient ruisselé des collines. On la retrouva pleine de boue, cette idée très risquée avait été un coup de génie, on crut son histoire. Il était bon, quand il avait le temps de réfléchir et de planifier. Il n'y eut pas vraiment d'enquête, la panique et la désorganisation avaient rendu son histoire relative. Il avait eu une chance incroyable.

Cependant il ne dormait quasiment pas. Il lessivait deux à trois fois par jour son carrelage avec un soin dément. Il brossait les joints en ciment et les plinthes de façon compulsive. La salle de bains était récurée à grande eau. Dans le congélateur, il pensait à ce cœur. Enfermé dans deux sacs plastiques. Il en était obsédé, il ouvrait trente à quarante fois par jour le congélo, observant deux à trois secondes le sac. Et puis il craignait une fouille. Trois semaines passèrent. Trois semaines de tourments, de pensées malsaines et obsédantes, d'hallucinations. Il devait se débarrasser de cet organe, il ne pouvait plus l'avoir à sa portée. Ça avait été une mauvaise idée de le garder.

Une nuit, il le prit. Peut-être faisait-il chaud cette nuit-là. La terre n'avait pas exsudé toutes les eaux du cyclone. L'humidité était tout simplement étouffante. Il avait maigri. Il n'avait pas dormi. Il s'était mis à boire de plus en plus. Le sac sorti du congélo le brûlait. Il avait rejoint sa voiture et allait monter dedans. Elle était garée dans le jardin de sa petite maison isolée. Il s'effondra. Sur le sable humide et encore tiède de la journée. C'était plus qu'un évanouissement. C'était tout simplement plus que ce que son cerveau pouvait supporter. Il resta dans cet état plusieurs heures. Personne ne le vit. Personne ne le secourut. Masse informe à terre, masse immonde, avec son sac à portée de sa main, inerte.

C'est un chien qui le réveilla. Il commençait à lui mordre les pieds. Il testait une éventuelle proie. Vérifiant s'il aurait à lutter pour se l'approprier. C'était un chien au milieu de cinq autres clebs faméliques. Des chiens des cannes, errants et affamés, qui avaient souffert du cyclone et qui se mourraient encore de la faim. De ces chiens retors qui attaquent par-derrière, une patte en avant mais prompt à la dérobade. Les babines rougies par un sang trop sombre, ils

tournaient autour de cet homme évanoui. Ils avaient éventré le sac noir et s'étaient arraché les morceaux de cette viande congelée. Il ne restait rien du cœur. Les chiens se bagarraient pour les quelques lambeaux qui traînaient encore. Grognant et montrant les dents. Il eut juste le temps de se réfugier dans sa case. Il ne restait rien de cette nuit infernale. Il ne restait rien, sinon le poids de l'abomination qu'il devrait porter à jamais, et le grognement des chiens affamés.

Chapitre 4

Quarante-deuxième semaine. Lundi 15 octobre 2012, Saint-Denis

Dès son arrivée au commissariat, Hégésippe s'était enfermé dans son bureau. Il avait jeté son blouson sur la patère, à droite de la porte d'entrée. Évidemment le vêtement était tombé par terre. Il avait commencé par le café. Rituel incontournable, le liquide, trop allongé, avait peu de chances de le doper, encore moins de l'énerver. C'était plutôt la chaleur du breuvage dont les policiers avaient besoin. Il avait vidé un premier bol très volumineux et bien sucré avant de quitter son domicile. Hégésippe n'était pas trop du matin. Il devait se lever très tôt pour avoir le temps se réveiller, prendre une douche, et souvent, il se rendormait, finissant par être en retard. Il avait connu une brève période clope café. Quelques amis atteints d'infarctus et de cancers l'avaient convaincu d'arrêter. Il arrivait à pied au boulot. Le froid et l'action de la caféine sur les fibres lisses de sa vessie, il avait une grande envie de pisser en rejoignant « la boutique ». Il montait avec empressement les quatre marches sous les yeux moqueurs de Myriam. Brune aux traits réguliers. Plus jolie que belle, elle portait des cheveux d'un brun profond qu'elle coiffait avec fantaisie, changeant de look à loisir. Elle avait des maquillages assez originaux, audacieux toujours, qui mettaient en valeur ses yeux très noirs et son regard intense. De gros bijoux ethniques voyants et colorés pendaient à son cou. Facétieuse, Myriam était en poste à la réception depuis dix ans, et elle tenait le gouvernail du navire avec douceur et sérieux. Elle était le lien entre toutes les personnalités si diverses du commissariat ; premier rempart qui recevait des vagues d'insultes et des flots de demandes. Les humeurs plus ou moins bonnes, les égos aux dimensions variables et les déprimés parfois profondes et durables, elle s'occupait de tout cela. Elle était plus qu'utile au service, elle en était le ciment.

Une fois sur place, le café était un must. Il était conservé dans LA thermos et renouvelé à volonté jusqu'à 11 heures. La cérémonie rituelle mettait à contribution le génie créatif et bricoleur des flics. La cafetière antique, objet offert

à la brigade par un commissaire qui avait fêté son départ en retraite, et l'avait laissée aux subordonnés. Cette relique avait été le témoignage de son passage dans l'administration. Le vase avait été cassé de nombreuses fois et jamais remplacé à l'identique. Le modèle ne se faisait plus. Il fallait donc caler entre le verseur et le couvercle du vase un trombone pour que l'eau coule dans le récipient récepteur, sans quoi le filtre était automatiquement obturé par un clapet et débordait lamentablement. Le filtre lui-même n'était pas d'origine mais une chose en papier, variable, un sopalin ou même du PQ, quand personne n'était allé faire des courses. Les tuyauteries entartrées ne laissaient plus sourdre l'eau très régulièrement et la vapeur maculait le mur dont le papier se décollait. Il n'était pas rare qu'un inconscient tente l'aventure du café matinal. Il se produisait alors un débordement sonore suivi d'une interjection appropriée et dépitée. C'est pour cela que, depuis de longs mois, le café était l'affaire d'Hégésippe. Meticuleux et calme, doué d'un bon sens solide et de connaissances en bricolage, il était devenu l'homme de la situation. Tous les collaborateurs lui en étaient reconnaissants. Et redevables.

Le breuvage était diffusé largement dans le service et partagé avec Marco et les autres policiers. Parfois, l'hiver, renouvelé tard dans l'après-midi. Les exclus du café pouvaient se rattraper en fournissant les madeleines et autres gâteaux secs qui seraient pillés au cours de la journée.

L'histoire de ce samedi soir lui trottait dans la tête. Il voulait vérifier si des disparitions avaient été signalées. Il commençait à posséder correctement l'outil informatique de la PJ, mais il préférait le faire au calme.

– Je fais des recherches dans nos banques de données, j'en ai pour une heure, Myriam : j'aimerais bien être tranquille.

Les ordi du service étaient obsolètes. Des processeurs lents des mémoires vives très limitées. Il fallait demander peu, souvent, et attendre beaucoup en retour.

Hégésippe lança les recherches sur les disparus, les accidentés. Une ferveur et un empressement l'animaient. En cliquant sur « envoyer » ou

« lancer » à chaque recherche, son esprit espérait un retour rapide et concluant. Mais c'était aussi un policier patient. Il connaissait les rouages de la machine administrative et ne s'attendait pas à une réponse et des éléments probants avant un certain temps, voire un temps certain.

Ayant saisi toutes ses demandes, Hégésippe releva le nez de son écran. On était un lundi matin, il avait juste le temps de faire un petit tour dans le bureau de Marco, histoire de le questionner sur son week-end. Marco Melun était un jeune célibataire doté d'un gros potentiel d'autodérision. Il avait, quand il était en forme, l'art de conter ses mésaventures. Aller de sa chambre aux toilettes pouvait prendre les proportions de l'Iliade.

– Marco, le week-end ?

– Putain m'en parle pas. Après le coup de vendredi soir, j'ai eu que des galères. Samedi je voulais faire un footing. Tu sais pas ? Je me suis inscrit dans un club. Je vais faire le marathon de New York.

– Tu veux dire celui de Paris, en avril. New York c'est dans vingt jours. Tu n'as pas de billet, pas d'inscription, et t'es aussi capable de faire 42 km qu'une marmotte en hiver de sortir faire du ski.

– Alors franchement ta comparaison, elle est trop pourrie, mon pote.

– Tu préfères que je dise que t'es aussi apte à courir un marathon qu'un éléphant à faire du trampoline ? Ça te parle mieux ?

– Mais non, arrête tes crasses. J'ai un plan, avec l'association des coureurs de fond. Ils ont des désistements, des mecs surentraînés qui se font des claquages ou des fractures de fatigue. Alors ils laissent tomber. Et qui c'est qui va y aller ; c'est Marco qui va leur prendre leur place. En plus on me fait un prix !

– Et donc tu es parti courir avec les gars de ton club ? demanda Hégésippe.

– Bah oui, mais ils en sont à des sorties longues et moi après vingt minutes j'en pouvais plus. Alors j'ai fait dix minutes de course et une de marche et ainsi de suite. Bilan de la sortie, j'ai le dessous des bras à vif et je peux plus mettre mon flingue ou porter un holster. Mais j'ai tenu la distance, ça doit être

mon côté sanglier : il semble que ces bestiaux peuvent parcourir plus de quarante bornes par jour, en cherchant à manger. J'ai un avantage j'ai pas le groin au sol. Et les gars du club portent les aliments.

– Tu sais que tu vas mourir, là-bas ? T'as le physique et le mental autant adaptés au marathon qu'un patient à qui on annonce qu'il a une tumeur et la tuberculose et à qui on veut vendre une assurance vie.

– Encore une de tes comparaisons minables, mais c'est que tu files la métaphore, ce matin... Arrête de plaisanter, tu sais pas faire, il faut y aller, la réunion va commencer.

Hégésippe Boisripeaux exagérait beaucoup, Marco était certes un modèle de coureur lourd, mais il n'avait pas une once de gras. Il devait acheter des jeans assez vastes pour loger ses quadriceps développés et son sempiternel sweat-shirt ras du cou lui donnait une allure de bœuf: puissante mais sportive. C'est certain qu'il était plus troisième ligne centre de rugby que trois quarts aile, cela étant, il avait la caisse, c'était une évidence. Les chaussures marquées de trois bandes qu'il portait renforçaient sa silhouette. Pas de doute, il pouvait courser les petites frappes.

Le lundi matin, le patron les réunissait pour programmer les équipes, gérer les urgences, planifier les enquêtes en fonction des disponibilités. Cette fois-ci, ils se trouvaient dans la salle de réunion. Pas de table, deux tréteaux, une planche et une dizaine de chaises inconfortables que personne ou presque n'utilisait. Les conditions étaient spartiates, mais personne ne s'en formalisait, dans l'équipe de Vertefeuille, c'était comme ça.

La réunion hebdomadaire, c'était la routine. Ils la faisaient dans cette salle *ad hoc*, impersonnelle et vide, mais qui était assez grande pour accueillir les vingt personnes éventuellement concernées. Une bonne pratique professionnelle. Le boss avait de la bouteille. Sous son autorité la boutique tournait correctement. Il était à deux doigts de la retraite, avait passé les soixante ans. Il avait dirigé des enquêtes importantes qui n'avaient, cependant, jamais fait des unes fracassantes. Il savait écouter ses subordonnés et son charisme était

évident. Une autorité naturelle renforcée par trente années d'expérience et de décisions souvent difficiles. De plus, il ne cherchait plus le pouvoir et souhaitait plutôt qu'une bonne entente soude son équipe. Hégésippe le secondait discrètement. Ayant réussi les concours nécessaires, il avait acquis au cours des ans des résultats et des appréciations flatteuses.

– Mesdames messieurs, on va faire vite ce matin car j'ai un rendez-vous dans une heure, dit Maurice Vertefeuille. Ketty et Cavour, vous avez avancé sur les vols à l'arraché ? Une description des nouvelles victimes ? demanda le commissaire.

C'est bien sûr Ketty Dialo qui prit la parole. Cavour, lui, ne répondait jamais. Il s'exprimait parfois pour revendiquer, critiquer ou dénoncer un événement mais il ne répondait plus aux questions. Ketty lui était associée par obligation. Elle revenait de son dernier congé maternité qui avait été prolongé par du pathologique et n'avait plus d'équipier. Cavour non plus n'avait plus de partenaire. Son dernier binôme avait demandé sa mutation. Il n'en pouvait plus, et le commissaire Vertefeuille avait aidé ce jeune flic à quitter l'environnement malsain de Cavour. Depuis, il veillait à ce que cet inspecteur ne détruise pas le lieutenant Dialo. Les deux avaient toute latitude pour exercer en électrons libres, plutôt à la disposition des autres équipes. Cavour pianotait sur son téléphone. Cette fois il n'envoyait pas de texto et ne jouait pas non plus à des jeux idiots. Il se donnait simplement une contenance. Il évitait de regarder son entourage, confortant son image asociale et désagréable par ses ronchonnements permanents. Il réussit au bout d'un moment à agacer le commissaire.

– Cavour, si je t'ennuie avec la réunion, dis-le moi carrément. Les portables sont éteints ou en mode avion pendant les réunions, je l'ai déjà dit. Le gros flic leva la tête et fixa avec défi son supérieur sans répliquer. Sans parler, après quelques secondes d'un duel muet, il obtempéra.

Vertefeuille était bien le seul à pouvoir recadrer un Cavour en forme. Le patron le côtoyait depuis plus de quinze ans. Le lieutenant n'était plus au service du collectif, il n'était plus à la disposition de personne depuis longtemps. Il était obèse ; dans son dos, ses collègues bien intentionnés à son endroit, mais un peu

écœurés, l'appelaient « le gros » et parfois, quand il avait été trop casse-pieds, les autres l'appelaient « le porc ». L'œil gras et larmoyant enfoncé dans des tissus adipeux observait ses collègues avec malveillance, ses joues étaient flasques, glissaient sur un triple menton rasé malgré tout. Il avait le cheveu court et clairsemé et évidemment gras. Avec des pellicules qui maculaient ses tempes, sa nuque et ses épaules. Un tee-shirt sur une montagne de chair inextricable sur des fessiers monstrueux et des jambons difformes. Cavour s'était assis. Monolithe informe posé au milieu de la pièce. Il n'avait pas toujours été obèse, une maladie hormonale l'avait atteint vers la quarantaine. Il n'était plus éligible à un anneau gastrique ou à un régime. Personne ne pouvait plus rien pour lui. Vertefeuille l'avait connu avant son infirmité et, par fidélité, lui ménageait dans le service une place qui était difficilement défendable. Très souvent absent, presque tout le temps odieux, et d'une efficacité frisant la nullité, tel était le partenaire de Ketty Dialo. Cavour avait une qualité que Ketty appréciait, elle qui était issue d'un métissage black et beur : il n'était pas raciste. Peut-être ne l'avait-elle jamais entendu proférer de tel propos parce qu'il ne l'ouvrait quasiment jamais. Mais elle ne l'avait pas pris en défaut avec un quelconque discours déplacé. En revanche elle en avait vraiment marre de sa misogynie viscérale. Une femme n'avait pas, selon Cavour, sa place dans la police, métier trop prenant, trop physique, trop ceci ou cela. Et puis une mère de famille rendez-vous compte... Ketty avait fait de l'athlétisme. Elle était forte et véloce, intelligente et diplômée et vraiment ce *porc* commençait à la gonfler. De plus, sa névrose du téléphone portable était pesante. Addict aux SMS, on le voyait tout le temps avec son smartphone collé à l'oreille. Il avait pourtant été un fonctionnaire clairvoyant. Mais seul le commissaire s'en souvenait.

Depuis deux mois dans le quartier devant le parc de la Courneuve, deux jeunes gars en scooter agressaient des piétons, souvent des femmes qu'ils n'hésitaient pas à frapper. Ils sortaient de leur tanière environ trois fois par semaine. Mais de façon aléatoire, il n'y avait pas d'heure et pas de jour fixe, si bien qu'il était difficile de les alpaguer. Ce n'était pas toujours le même binôme de délinquants, presque toujours des mineurs, au moins l'un d'entre eux. Leur

butin n'était pas gros sans rapport avec les risques qu'ils faisaient prendre à leurs victimes et avec les peines qu'ils encourraient. On n'avait pas d'information sur le scooter, ce qui était surprenant. Il faudrait du temps pour les cibler, les suivre, établir les liens, trouver le leader et le receleur. Ce dernier était le plus important.

La policière expliqua donc à son supérieur,

– J'ai commencé une enquête sur le terrain et je crois que Cavour a visionné des vidéos de surveillance, elle se tourna vers son collègue. Il n'acquiesça pas et ne répliqua pas plus. Personne n'aurait pu dire ce que pensait ce type engoncé dans 50 kilos de graisses superflues. Vertefeuille éluda.

– OK Ketty, vous continuez. Cherchez surtout le fourgue, et vous me tenez au courant... Fosse et Tresserre, vous bossez le dossier de la cité Duchamp⁵. Je veux que ce soit figolé. Les dealers de la tour nord de cette cité nous emmerdent depuis trop longtemps. Je veux l'organigramme complet, nom et photo des chefs, sous chefs, etc. mettez-y le paquet. Vous installez des tours de garde, je veux des vidéos et des photos. On a trois mois pour avoir des résultats. Vous pouvez me demander des renforts de la DRPJ, et aussi des services techniques. Ayez de l'audace car en face les lascars ont de l'imagination.

Tresserre prit la parole :

– Patron, des sources nous ont indiqué que des changements très importants viennent de se produire dans le circuit. Il semble que la dope soit de qualité très supérieure à ce à quoi on a été accoutumé. Les gars de police secours nous ont signalés trois malaises.

– C'est-à-dire ? demanda le commissaire.

– Hé bien il y a eu deux œdèmes aigus du poumon et une syncope qui ont fini aux urgences la semaine dernière.

– Vous interrogerez les familles, et vérifiez si ce sont des consommateurs chroniques ou si ce sont des débutants. Vous faites des descentes. Je veux des

⁵ Il n'existe pas de cité Duchamp, à peine une rue à Paris, seul le plaisir polémiste de l'auteur l'a poussé à la créer. Note de l'auteur.

échantillons. Vous secouez un peu les branches. Tâchez de mettre un peu la pression sur les dealers. Quelques gardes à vue si nécessaire. Vertefeuille avait donné ces directives sur un mode tonitruant, d'une voix anormalement forte. Il semblait remonté, agacé.

Le commissaire regarda ses notes, il avait l'habitude de griffonner sur des post-it les points qu'il voulait aborder. Bout de papier qu'il roulait en boule et envoyait avec dextérité dans sa corbeille. Quand la chose avait été dite, il attendait que ça soit suivi d'effet et qu'on ait pas à y revenir.

– Hégésippe, samedi, on a eu un cas pour toi, tu feras les constatations et l'enquête préalable.

Hégésippe Boisripeaux s'était « spécialisé » *de facto* dans les suicides. Sa formation psycho-socio lui conférerait une prédisposition pour ces drames. Il tentait d'en démêler les composantes psychanalytique, comportementale, psychologique ou économique et sociale. Mais surtout c'était le genre d'affaire qui indisposait tous les collègues et que chacun cherchait à refiler à son voisin. Or Boisripeaux pensait que dans ces situations terribles, toutes les parties complexes de la tragédie devaient être analysées répertoriées et classées. En agissant de la sorte, il avait une distance qui lui permettait de mieux encaisser ces histoires dramatiques bien souvent insupportables. Et comme c'était un bon flic, il ne se plantait pas. Par exemple si un homicide était maquillé en suicide. Il pensait avoir là une réelle utilité. Le patron comprenait ce point de vue.

Hégésippe avait tout vécu depuis tant d'années passées sur le terrain. Il avait établi des dossiers étayés et précis, qu'il pensait partager un jour avec un chercheur qui s'intéresserait à ces phénomènes.

Cette fois-ci c'était un type d'une quarantaine d'années qu'on avait retrouvé sur les rails du RER de banlieue. L'homme s'était jeté d'un pont juste à l'arrivée de la motrice. Les pompiers l'avaient secouru sans espoir aucun.

Malgré les témoignages et l'évidence, il fallait un rapport de police.

– Une fois ce boulot entamé, Marco et Hégésippe vous ferez les affaires courantes, le tout-venant cette semaine, vous...

– Justement patron, l'interrompt Hégésippe. On a eu un truc surprenant vendredi soir ; Marco, vas y raconte.

– Une de mes informatrices m'a contacté.

Marco essayait d'être le plus circonspect possible, mais ses collègues, qui avaient été briefés, souriaient largement.

Le patron, voyant les yeux malicieux des flics réunis, se força à conserver une distance professionnelle et attentive envers son subordonné. Il y avait derrière Melun des murmures et quelques sifflets étouffés et des bruits de lèvres.

– Donc une informatrice vous contacte et... ?

– Et elle m'a dit avoir vu une voiture s'arrêter sur son aire de travail, un type qu'elle ne saurait décrire car il était dans l'ombre et en pleine nuit. Donc un type en est descendu et a commencé à extirper de son coffre ce qui lui a semblé être un corps. Interrompu par ma balance, il a repris son paquet. Démarré et plus personne ne l'a vu. Fin de mon histoire.

– Si vous me dites aire de travail, Marco je suis en droit d'imaginer le type de travail de votre info ? Je me trompe ?

– Non monsieur.

– On sait que c'était un break mais pas de plaque ni la marque de la bagnole, surprenant, d'habitude ces professionnelles-là ont l'œil et savent selon le véhicule, à quel type de client elles risquent d'avoir affaire ; une couleur peut être ?

Hégésippe avait pris la relève de Melun que le commissaire avait un peu mis en difficulté.

– Oui, ça on sait, blanc avec des bandes bleues type ambulance, mais sans être un véhicule SAMU ni un VSL, répondit Marco.

– En somme on a pas grand-chose. Vous me faites une note que vous classez et vous la gardez sous le coude. On va voir si le paquet réapparaît. Au fait pourquoi un paquet ?

– Hé bien il semblait que la forme pouvait être un corps avec une enveloppe plastique ou une bâche scotchée.

– Par conséquent, ça aurait aussi bien pu être autre chose qu'un corps, sous la bâche. !

– Je me rends compte que oui.

– Bon écoutez on avance, on ne peut pas se focaliser là-dessus c'est beaucoup trop flou, on avisera plus tard.

Le patron était un homme prudent. Il savait que les histoires les plus tordues avaient un début. Un autre aurait peut-être tourné en dérision ces indices bien minces. Mais sa longue carrière lui avait prouvé qu'il ne risquait rien à écouter, ouvrir un dossier, et attendre de voir comment le vent s'orientait. Il avait commencé sa carrière à vingt ans. Un baccalauréat littéraire en poche, il avait étudié pendant deux années un droit vague qui ne le passionnait pas vraiment. Le premier concours administratifs local lui permit d'intégrer la police. Il avait réussi au cours des vingt-cinq années suivantes à monter à force de formations et de concours internes jusqu'au grade de commissaire, grade qu'il occupait depuis seize ans et pour encore quelques mois.

Il était un peu las désormais des impératifs administratifs liés à sa fonction. Les relations avec les élus lui pesaient et les coupes budgétaires l'irritaient. Il avait la chance d'être dans des locaux corrects, pas trop délabrés. L'usure liée au « public » reçu dans le commissariat était considérable. Quinze ans seulement que le nouveau commissariat avait été inauguré, une éternité lui semblait-il. La population grandissante de cette ville, les techniques informatiques évoluant tellement vite, il lui semblait qu'il était totalement dépassé, et puis les schémas de la délinquance lui semblaient impossibles. Même les filles se battaient et se comportaient avec violence. La femme est l'avenir de l'homme, il se le demandait parfois. La Miss Maggy du chanteur Renaud avait fait des émules. Les enquêtes et le contact avec les témoins, les suspects lui manquaient. Les interrogatoires au cours desquels avec bonhomie et rouerie il avait souvent relevé des contradictions qui déstabilisaient et amenaient des aveux.

Alors pour rester éveillé, et garder le contact, le soir vers 17 ou 18 heures, si les dossiers étaient importants, il invitait les inspecteurs dans son bureau, les questionnait longuement échafaudant avec eux des hypothèses, un

plan de recherches, il aidait ses jeunes collègues à trouver des failles et surtout il les encourageait.

Le boss avait une théorie sur ses collaborateurs qu'il classait en trois catégories ; ceux qui, s'ils avaient écrasé un piéton en roulant dans une voiture, auraient tenté rapidement de se débarrasser de leur culpabilité en attribuant la faute au piéton. C'était la plus vaste catégorie, la première. Celle des survivants égoïstes et injustes. Des gens médiocres ou moyens selon la bienveillance avec laquelle on voulait bien les considérer. Quatre-vingts pour cent de la population. Une catégorie dont il pensait secrètement qu'elle était sa famille. Une cohorte avec laquelle on devait vivre, et travailler. C'était une obligation étant donné leur nombre, pas des personnes très dignes mais des gens efficaces, qu'il fallait savoir jauger.

La seconde regroupait ceux qui ayant écrasé ce malheureux piéton porteraient à jamais le poids de cette culpabilité. Fardeau insurmontable qui les empêcherait à jamais de vivre. Quinze pour cent. Des faibles, et des dépressifs. Travailler avec eux était un calvaire, le misérabilisme sans envergure et l'autoflagellation.

Enfin, une petite fraction. Cinq pour cent. Des individus qui essaieraient de tirer les conséquences de leurs actes pour ne jamais recommencer à titre personnel et pour prévenir la collectivité en partageant l'expérience dramatique. Ceux-là Maurice Vertefeuille, les cherchait. Il disséquait l'attitude des hommes et des femmes qui étaient ses collaborateurs pour les promouvoir. Il le faisait patiemment et scrupuleusement car il pensait que c'était un des rôles majeurs qu'il avait à jouer, pour la police et pour le public.

Maurice Vertefeuille en était arrivé à la conclusion que Hégésippe était de cette étoffe, de ce groupe des cinq pour cent. Lui-même ne se classait plus. Il s'était reconnu dans toutes ces catégories au cours de sa longue carrière.

Avant de clore la réunion, Melun eut le temps d'ajouter un mot :

- Je voulais juste dire à truc, je fais une collecte pour l'anniversaire de Myriam, c'est pas tous les ans, là elle change de dizaine, alors je m'étais dit que...

Le commissaire le regarda un peu surpris. Pas la culture de la maison mais pourquoi pas...

– C’est une bonne idée, je vous appuie Melun.

– Merci. Patron si vous voulez me filer trois ronds je lui prendrai un petit bouquet, c’est à votre bon cœur, je laisse une enveloppe sur mon bureau...

À midi, Hégésippe avait ses habitudes au Chat pitre, un bar qui servait un menu simple à 12 euros. Il y mangeait souvent seul, mais ce jour-là Melun l’accompagna. C’était plat unique, et jamais les deux flics ne buvaient. Marco parce qu’il avait des convictions sportives flambant neuves, Hégésippe, parce qu’il avait trop vu les conséquences de cette drogue officielle.

**

*

Il avait été stupide. Stupide et impatient. Il s’en voulait et trépinait de colère devant son ordinateur. Mais encore une fois il avait été chanceux. Cela faisait un sacré bout de temps qu’il patientait, alors il avait mis sa vidéo sur youtube. Comme un con il avait utilisé comme musique un succès de U2, *the Joshua Tree*, alors une heure après la mise en ligne il avait reçu une notification disant que la musique était sous licence, il y avait des droits, par conséquent la vidéo avait été interdite. Une chance incroyable que ce revers, car il se rendait compte qu’avec ses identifiants insuffisamment protégés on serait remonté à lui très vite. Personne ne vit jamais ces trois minutes filmées.

Sur sa vidéo oubliée, on voyait, dans une salle aux murs blancs, sur des châlits comparables à de grosses étagères, un certain nombre de sacs blancs. La caméra zoomait sur ces amas informes et dans les sacs on devinait ce qui ressemblait à des corps. Il y en avait une quinzaine peut-être. Mais la brièveté du travelling avant ne permettait pas de compter. Le spectateur ne comprenait pas ce qu’il voyait. Il n’y avait pas de sous-titre. C’était abscons. Un peu comme une installation d’art contemporain. La différence était qu’il n’y avait pas de titre ou de verbiage amphigourique, pour guider le spectateur. C’était mauvais. Et ça avait

été dangereux. L'expérience lui servit de leçon. Il allait plus se méfier de l'outil informatique.

Chapitre 5

Mardi 16 octobre

Hégésippe était plongé dans le dossier du suicidé du RER. Il attendrait les conclusions du légiste pour rédiger son rapport et clore le dossier. On était mardi, et l'autopsie obligatoire n'aurait pas lieu avant quelques heures. Le rapport ne sortirait qu'une semaine plus tard. Il n'avait pas besoin d'appeler le médecin pour avoir son sentiment. Il n'y avait pas de doute ni d'urgence majeure. L'homme qui s'était jeté sous le train était mort dès qu'il avait percuté le sol. 12 mètres plus bas. Un type seul sans famille. Le tableau d'une détresse sociale et affective. Dans la mesure où il y avait des témoins, l'enquête s'arrêterait aux constatations concordantes. Son domicile avait été inspecté. Une pièce triste, un vasistas miteux, haut placé, diffusait une lumière sale, éternellement larmoyante et grise. Rangée, pas trop mal, il s'attendait à pire, mais surtout sale, la pièce évoquait une cellule. Pas de lettre : l'idée reçue selon laquelle un suicidé laissait un mot, une explication, était souvent fausse. Hégésippe referma la porte avec un sentiment lourd. Il était oppressé. L'affaire serait classée. Pour le policier la réflexion et les hypothèses commençaient. Mais il s'agissait là d'une réflexion personnelle qui ne concernerait pas sa hiérarchie.

Hégésippe Boisripeaux était officier de police judiciaire depuis dix-huit ans ; le temps avait fusé. Ils étaient une dizaine dans le commissariat, dépendant de la sous-direction de la police judiciaire de Seine-Saint-Denis, elle-même sous la tutelle de la direction régionale de la police judiciaire. Les inspecteurs étaient sous l'autorité du commissaire Vertefeuille qui répartissait les tâches et les obligations, parfois les corvées. Ils dépendaient de la préfecture de police de Bobigny. Boisripeaux avait bossé dans pas mal de services, et il avait vu un peu toutes les horreurs, dépendu et ramassé bon nombre de corps. Observé toutes sortes d'intoxications et d'overdoses. Il avait pris part à des fusillades lors d'attaques de fourgons blindés. Hégésippe n'était pas encore complètement

désabusé. Il avait un rôle à assumer, il se sentait vivant grâce à son utilité sociale. Des grands mots pour de petites réalités. Au quotidien, il passait pas mal de temps à entendre des plaintes et rédiger sur un logiciel qui ramait des rapports dont l'importance était aléatoire.

Les personnels de la police entraient et sortaient du commissariat, leurs pas reflétaient leur humeur. Rapide à la cadence nerveuse, le flic était en galère. Nonchalant et rasant le sol, il était entre deux dossiers, fatigué par le précédent, inquiet du suivant. Ceux qui courraient révélaient l'urgence, ou... l'oubli des clés de la voiture de patrouille, zut ! c'est toi qui les as ? Merde, il les a encore oubliées sur le bureau ! Des gesticulations contraintes, plus ou moins saccadées ; ça bardait de-ci de-là. Des policiers se tenaient immobiles. Ils avaient besoin de prendre une minute de réflexion hors d'un bureau ; certains étaient plantés devant une porte ou bien dehors, là où on pouvait fumer pour reprendre ses esprits. Quelques-uns étaient en pénitence ou punis, il y avait à droite ou à gauche des personnes assises entre un ou deux gardiens de la paix. Sur des bancs rustiques, le public, les familles, mais au final, on ne voyait pas tant de délinquant que cela. Devant le guichet de Myriam, une foule se pressait et poireautait. De petits personnages assis ou debout espéraient faire une déclaration de vol, de perte ou une demande de renouvellement. Ils étaient dans un service public qui n'était pas au service du public, à moins que celui-ci ne soit dans des galères urgentes. Sinon il fallait planter ses gaules au milieu de la foule bigarrée. Le tableau ressemblait à une page de la bande dessinée pour enfant *Où est Charlie*. Sur une page A3 quelque 200 figurines s'entremêlaient. Au milieu des 200 étaient cachés Charlie et le Mage, deux petits personnages dissimulés mais importants. L'un avait un bonnet rouge. L'autre un bonnet bleu. Il fallait trouver dans le tableau les personnages et leurs coiffes. C'était à la fois un dessin et un jeu de patience qui aurait permis d'attendre devant le bureau de Myriam. C'était aussi une métaphore de ce commissariat. Le bonnet bleu du mage représenterait le droit, et le bonnet rouge la loi. Les trouver au sein de cette institution nécessiterait de la patience. Pas sûr que ce soit un jeu. Au rez-

de-chaussée et au premier, il y avait donc cette faune. Mais au troisième il y avait les gradés et le calme régnait. Où est Charlie ?

Tresserre entra avec un gaillard menotté, qu'il soutenait par l'aisselle de la main droite, et le propulsait de la main gauche en lui tenant le col derrière la nuque. La démarche très décidée du policier était freinée par l'individu qu'il guidait. Le pantalon XXXL tenu par une ficelle, descendu en dessous des fesses qui dévoilait les trois quarts de son caleçon Calvin Klein. Ses pompes montantes Timberland aux semelles hyper compensées, trop grandes dont les lacets étaient défaits, quittaient son pied un pas sur deux et les chaînes bling bling retenaient dans des poches insondables une quincaillerie sonnante et clinquante. Son débardeur moulant soulignait son torse qui aurait pu être celui d'un athlète, s'il n'avait été dopé aux plantes à fumer et aux poudres à snifer. Des tatouages complexes rampaient sur sa musculature et remontaient sur sa nuque dégagée.

– He z'y va il m'arrache la tête le keuf, c'est parce que je suis reunoï que tu m'bouscules ? T'es raciste.

Le jeune type se secouait violemment, il filait des coups de boule dans le vide et donnait du menton et de l'invective. Il secouait les bibelots dorés et brillants qui pendouillaient à ses oreilles percées.

Le flic était exaspéré et il tenait serré le loustic dont le blouson en cuir aux épaulettes léopard entravait les bras, au niveau de l'humérus. Le jeune gars était bloqué par ses coudes. Il essayait de ne pas répondre aux jérémiades, aux provocations, et aux hurlements :

– Sur la vie d'ma mère, j'ai rien fait, moi. Je suis autant céfran que toi, j'connais mes droits, je veux un avocat.

Le même fit mine d'essayer de s'échapper. Tresserre raffermi sa poigne et souffla à voix basse :

– Ferme ta gueule sinon je te jure que je vais retourner ciel et terre pour te faire payer le maximum.

– Écoutez m'sieurs dames, i'm parle mal le commissaire, hurla le délinquant.

Le policier fulminait, il était plus que remonté. Il s'agissait d'un dossier qui le touchait beaucoup, peut-être parce qu'il avait des môme de cet âge. Tresserre était aussi un homme qui avait du métier. De mémoire, il n'y avait aucun cas qui l'avait tant énervé, tant déçu et tant dégoûté. Il avait appréhendé le tourmenteur en chef, apprenti tortionnaire, d'un jeune garçon souffre-douleur que les autres ados brimaient. Ils profitaient de sa faiblesse : il était petit et assez frêle, avec des traits doux et féminins. Ils avaient commencé à se moquer de lui parce qu'il bégayait, ils ne l'avaient plus lâché. Ce garçon-là était en première et il avait été brûlé avec des mégots incandescents. L'autre jeune n'avait qu'un an de plus, mais il était plus fort et plus grand. Il lui rendait près de 25 centimètres et plus de 20 kilos de muscle. Comble de la bassesse, ils s'étaient regroupés à quatre crétins pour brimer leur victime. Une dizaine de marques étaient visibles sur le dos, les bras et le cou. Pour un quidam normalement cortiqué, c'était insupportable.

Au commissariat, une diversion l'attendait. Un gamin de treize ans venait de se faire pincer pour un vol à l'arraché. Il était connu comme le loup blanc, souriant et gouailleur mais insupportable. Un petit rebeu, sapé urban street, casquette, baggy et Nike. Lui fermait ses lacets, il avait souvent à courir et s'était rendu compte que c'était plus pratique, même si ça le faisait moins pour le look. Des chaînes aux poignets et sur le torse qui ne demandaient qu'à grandir et grossir avec lui, un vrai rappeur sans les mots, le minot. À chaque fois qu'il se faisait attraper, il arrachait des rires aux inspecteurs qui essayaient cependant de garder leur sérieux. C'était un gamin doué mais trop gourmand. Il aurait pu dérober sur un vaste territoire, mais il revenait sans cesse au même endroit spoliant toujours les mêmes jeunes filles, dont bon nombre avait porté plainte. Il piquait aux sœurs et se faisait courser par des grands frères en colère ou par des maris agacés, qui se faisaient involontairement les bras armés des policiers. Au moins l'audition de l'effronté lui ferait oublier le drame de la matinée. Il devait convoquer la mère, il le fallait ; mais arriverait-elle avant que son service ne s'achève ? En général, les femmes bossaient à l'autre bout de Paris et n'avaient pas forcément de moyens de locomotion. L'inspecteur se dit qu'il verrait bien, il

était indispensable d'attendre. Et puis ça laissait au même le temps de la réflexion. Souvent ces gamins étaient en cheville avec un type majeur à qui ils refourguaient le fruit de leurs larcins. C'est à ces loustics que les policiers essayaient de remonter, et à leurs chefs ensuite, mais à un certain niveau, les types malins disparaissaient. Il fallait une énorme énergie pour les suivre et obtenir des renseignements.

Dans les couloirs du commissariat, Myriam cherchait Ketty Dialo. Elle l'avait vue monter les marches mais son téléphone fixe ne répondait pas et la messagerie du portable basculait sur l'annonce d'accueil. L'hôpital de Saint-Denis avait appelé et un toxicomane était décédé. Les symptômes cardio-pulmonaires, la tachycardie et les nausées accompagnées de vomissements étaient des signes évocateurs. Il s'agissait d'une overdose, cocaïne probablement. Ils attendaient un lieutenant pour interroger les premiers témoins, les ambulanciers et les voisins de la victime qui avaient lancé le premier appel. C'était Ketty qui était concernée. Myriam n'avait pas pensé une seconde à contacter Cavour. Tresserre et Fosse n'étaient pas joignables. Elle allait s'y coller.

**

*

Hégésippe était furax, la journée avait été plus que maussade. Il rentrait à son appartement à pied, la météo le permettait. C'était un moment de relaxation. Il essayait de se calmer et pratiquait des respirations amples et forcées, c'était un réflexe qu'il avait appris depuis longtemps, s'obliger à des inspirations profondes qui lui donnaient un rythme plus calme et qui l'amenaient à la réflexion. Il avait les boules. Il était en colère après ces mêmes, son métier, le public et cette fonction publique si mal organisée et si mal payée. Il avait fait les comptes : depuis sa séparation, il s'en sortait tout juste financièrement. Le loyer de son T3 lui bouffait deux cinquièmes de son salaire, et pour accueillir ses enfants, il devait déplier le canapé et dormir dans le salon. Et puis il faisait un rapide calcul,

estimant à plus de 1 000 euros les fringues du gamin qu'ils avaient attrapé. Sans compter le coût des tatouages. Sûrement pas un salaire de flic qui permettait ça. La semaine avait commencé par deux journées épouvantables. Il voulait penser à autre chose. Sortir, ne pas s'enfermer dans son appartement devant une télévision débilante. Éviter de tourner en rond. Le temps de passer sous la douche, il était reparti pour se faire une toile. Seul, il en avait l'habitude. Le temps de mettre son portable en veille et il plongeait dans le monde fantastique du ciné.

Il avait vécu une séparation relativement douce. La rupture avait couvé environ dix-huit mois, elle était effective depuis plus d'un an. Il avait ses enfants un week-end sur deux. Parfois le mercredi et le jeudi, selon ce que lui demandait son ex. Il faisait de son mieux pour garder le contact, mais la relation flottait. Sandra avait retrouvé « quelqu'un », ce n'était pas la guerre entre eux loin de là, mais c'était quand même difficile. Son fils jouait en ligne sur Internet et ne concevait pas un week-end sans son portable. Sa fille tchatait déjà.

Il lui restait une marge de manœuvre bien étroite entre la télé et le net. Hégésippe avait une belle imagination et sa culture antillaise lui avait donné une idée : les repas. Il essayait de préserver une vie familiale autour de la bouffe. Mais préparer des mets acceptables et conviviaux était une gageure. Cet été il avait eu une idée, faire la paella, tous ensemble, pour s'en repaître. Un plat unique qui plaisait à tous et auquel chacun pouvait participer, et puis un plat pas trop cher quand il est « fait maison », du moins selon ce qu'on y mettait dedans. Une fête espérait-il. Cela avait fonctionné. Son fils Benoît avait accepté de faire revenir un à un les ingrédients.

- Les oignons en premier, je l'ai lu sur la recette.

- Passe-moi le sel Jade s'il te plaît.

Le s'il te plaît du frère à la sœur était en soi une victoire familiale !

- Les poivrons ensuite, et je les réserve pour la suite ainsi que le collier de mouton, le poulet et la saucisse.

Il avait ajouté cumin, paprika, sel, poivre, les avait réservés eux aussi et fait cuire les calamars. Quand il avait vu le prix des gambas au rayon surgelé, il les avait laissées. Après tout, c'était une paella à la viande...

Jade était un peu vexée d'être en seconde ligne, et, comme l'affaire durait il lui avait laissé le soin de faire chauffer l'eau avec les graisses de cuisson, ajouter la sauce tomate, le safran et l'ail qu'Hégésippe avait écrasé, parce que : « ah non ça je veux pas le faire, après je vais avoir les mains qui puent pour le reste de la soirée ». Le père en avait ri et s'était obligé à cette corvée, y compris le nettoyage de ce petit instrument plein de trous qui permet d'écraser les têtes d'ail mais que jamais il n'arrivait à nettoyer très bien, les bouts d'ail restant toujours coincés de façon vicieuse...

Quand l'ébullition s'était produite Jade avait fait pleuvoir le riz dans la paella. Son frère, le Vulcain ménager, avait maîtrisé le feu et avait touillé avec sa grande cuillère en bois. Le riz accrochait au fond du récipient. Son père lui avait noué un grand tablier. La potion en fusion projetait des gouttelettes bouillantes tout autour et sur les cuistots. C'étaient de petites gouttelettes grasses et odorantes qui donnaient faim. La soirée avait été une grande réussite. En fond sonore il avait mis zoukmachine, c'était festif. Jade qui chipotait d'habitude s'était resservie. La deuxième assiette, la meilleure, elle l'avait partagée avec Benoît sans que de hauts cris ne soient poussés. Depuis, c'était devenu une institution : mitonner à eux trois le repas du samedi soir. Ce repas qui les faisait sortir de leur chambre. Au dessert il avait osé Francky Vincent, ça l'amusait. Il se disait que les voisins auraient raison de se plaindre car il y avait là le bruit et l'odeur. Mais dès le plat léché Benoît était retourné à ses jeux avec son ami et Jade à ses dialogues éthérés. Hégésippe avait renouvelé l'expérience avec d'autres recettes qui furent un peu moins concluantes car moins spectaculaires. La paella faite sur un butagaz branché sur un grand cercle parsemé de trous par lesquels crache le feu, et avec un grand plat à paella, c'était un petit spectacle. En fin de soirée, il était seul à faire la plonge et il s'était mis Ismaél Lo, et puis Geoffrey Oryema pour finir cool.

Hégésippe réfléchissait à un plat antillais pour le prochain week-end. Un Colombo. Pourquoi pas ? Cela faisait un certain temps qu'il souhaitait parler de ses origines à ses deux enfants.

Il était métis, légèrement black, son père était guadeloupéen. Il lui devait ce prénom rare qui lui avait valu un certain nombre de vexations et de bagarres. C'est aussi grâce à cela qu'il avait acquis sa force de caractère. Cela avait marqué le jeune garçon et changé sa vision du monde. Il avait toujours eu à affirmer cette appellation que les métropolitains orthographiaient mal. Il devait corriger souvent des adultes et même des profs. Il avait acquis une distance par rapport aux idées, et une relation forte et puissante aux hommes et femmes. Hégésippe Boisripeaux, tu parles d'un démarrage en CE1 ou en sixième. Il avait dû apprendre à cultiver cette différence. Lorsqu'il habitait en Guadeloupe, c'était plus la couleur de peau de sa mère qui lui avait valu des bagarres, mais il était encore petit et ces rixes avaient seulement contribué à lui inculquer le sentiment de l'injustice. Des Hégésippe existaient à la génération précédente et des noms de rue contenaient ce prénom. Il avait donc passé cette période sans réelle difficulté. En revanche, à la Courneuve dans les années 1980, Hégésippe se révélait beaucoup plus difficile à porter. Ses bons copains avaient éludé en essayant un Hégé, dissonant et américanisé qui n'était pas resté. Hégésippe s'était affirmé en perdant une belle bagarre. Le motif oublié devait être une tentative de brimade quelconque. L'adversaire plus âgé et plus costaud avait facilement pris le dessus et Hégésippe s'en était sorti avec un nez sanguinolent et une lèvre fendue. Mais ces bourre pifs avaient prouvé son courage. Il avait conquis l'amitié de son adversaire et sa place dans la cité.

Hégésippe devait surtout assumer, si jeune, son histoire familiale. Son père avait été un indépendantiste virulent un peu avant les années Giscard, et il avait commis quelques délits. Au temps où l'indépendance n'était pas folklorique, à peine dix ans après l'Algérie. Ils voulaient copier leurs actions sur les mouvements d'indépendance corses. Mais ils n'avaient pas les mêmes réseaux ni les mêmes appuis politiques. Les ordres du ministre de l'Intérieur avaient été très stricts : tolérance zéro. On l'avait mis en tôle, et pour longtemps. Un jugement exemplaire par sa sévérité. Il n'en était sorti que de nombreuses années après, dans les années Mitterrand, cassé, détruit. C'était un homme qui avait perdu ses camarades et ses idées et qui avait gagné une tuberculose. Il

avait décidé de désertir son pays, son île. La métropole ne voulut pas lui offrir de seconde chance. Il devint insupportable et violent. Sa femme contrainte le quitta. Il mourut de la maladie qu'il avait contractée en prison. Hégésippe avait huit ans. Il n'avait pas connu son père jeune et heureux, partisan de Franz Fanon. Il avait connu l'homme malade et blessé. Sa mère, institutrice métropolitaine, les avaient élevés, sa sœur et lui, leur parlant des temps d'avant, des temps heureux. Les deux enfants avaient pu se rêver un père idéal. C'est cette image qu'ils avaient conservée. Ils habitaient déjà La Courneuve et la couleur de peau n'avait jamais posé de problème aux mômes. Leur éducation avait été studieuse. Une mère, Héroïse, qui croyait à l'époque à l'ascenseur social de la république : l'école. Quand nombre de ses copains jouaient au foot toute la soirée, Hégésippe lui rentrait vite, sa daronne les attendait et il était impossible d'échapper aux devoirs. La famille antillaise de métropole, avait adopté entouré et aidé leur maman. Les week-ends avaient souvent été heureux, avec les uns ou les autres, et des soirées arrosées au ti punch avaient jalonné leur enfance. Hégésippe tâchait de se souvenir des ingrédients de la recette du colombo. Il passa sous la douche avant de se préparer un casse-croûte. Il trouvait indispensable de bien manger avec des amis, ou avec sa famille, autour d'une bonne table. En revanche cuisiner pour lui seul, il n'en avait vraiment rien à foutre, impossible. C'était une punition. Par conséquent, il allait se faire un sandwich !

C'est à ce moment-là que Dominique s'invita. Il était 20 heures et ils allaient louper la séance de la demi, mais Hégésippe était content de la voir. Ce soir elle était rieuse et détendue. Ses cheveux lâchés virevoltaient autour de son visage et ses yeux brillaient de malice. Ce n'était pas la même femme que lorsqu'elle travaillait un dossier. Elle était fine et assez petite, arrivait aux épaules de Hégésippe. Ils sortaient ensemble depuis cinq ou six mois. Ils étaient libres et se sentaient bien. Au début, ils se voyaient une fois par mois puis ce fut une fois par semaine et maintenant ils se retrouvaient presque tous les deux jours. Ils ne formaient pas un couple, mais ça pourrait y ressembler si les choses persistaient.

Tandis que Dominique se lovait dans ses bras et qu'ils s'embrassaient, Boisripeaux, calculateur, n'était pas complètement avec elle. Son problème était

le sandwich. Il s'était préparé sur une demi-baguette, un jambon beurre, avec quand même un peu de salade, cornichon et une tranche fine de Beaufort, et on ne plaisante pas avec le fromage. Pas question de se laisser aller à un sous-sandwich. Il fallait le partager, et Dominique conçut l'effort que son amant faisait pour elle. En rigolant elle lui tendit un couteau en disant :

– Tiens c'est ça l'amour, le meilleur et le pire, je te suggère de faire deux parts inégales je prendrai la petite !

La baguette était fraîche, fabriquée en soirée dans une grosse boulangerie qui cuisait toutes les trois heures de grosses fournées. Ils se régalerent et partirent en direction du cinéma. L'Hégésippe, c'était son refuge, le cinoche. Il pouvait y arriver maussade et déprimé. Il y oubliait son quotidien. S'identifiait aux personnages, s'émerveillait de la créativité des scénaristes. Les dialogues étaient des mystères : comment faire vivre les mots dans la bouche des stars. Il suivait la carrière de quelques actrices Nathalie Portman, par exemple, avait été un de ses béguins cinéphiliques. Les musiques de film l'enthousiasmaient. L'art premier qui porte les autres. Elles étaient innombrables ces musiques aimées. De Moricone à Bregovik, ou de Parker à Haendel en passant par des nocturnes de Chopin, chacune lui rappelait un extrait de film. Il était très bon public. Parfois Dominique se foutait de lui tellement il était éclectique. Il ne s'aventurait pas, pour autant, à voir n'importe quelle production, mais il choisissait méticuleusement ses réalisateurs. Une déception pouvaient lui donner une humeur exécrable pour plusieurs jours, et puis un mauvais film pouvait lui pourrir un week-end, et empêcher la discussion du lendemain autour de la machine à café. Et ça c'était insupportable !

Chapitre 6

Il y réfléchissait en marchant vers le commissariat, le film de la veille au ciné avait été original et intéressant. Il avait encore ce sentiment doux-amer et décalé dans les yeux quand il arriva au turbin. La journée se présentait, à ce moment-là, sous de bons auspices. Il était allé voir le film en partie pour revoir son actrice principale Scarlett Johansson, et puis finalement c'est la performance de Bill Murray en star hollywoodienne désabusée et fatiguée qu'il avait admirée. *Lost in translation*, un film qu'il avait vraiment bien aimé. La réalisatrice, Sophia Coppola avait réussi, sur un scénario original. Il avait remarqué la filiation avec le père de Sophia dont le film *Rusty James* était un de ses films fétiches. Il avait des cases dans son cerveau bien structurées pour mémoriser les différents intervenants d'un film, scénariste, réalisateur et les musiques. De façon générale, Hégésippe avait une excellente mémoire et son esprit de synthèse lui était souvent utile dans son métier. Du coup, il était assez bon au Trivial Poursuit grâce aux questions cinéma. Il commença par aller dans le bureau qu'il partageait avec Marco. Son collègue n'était pas encore là. Conscient de l'importance de son sacerdoce, il prépara le café.

Myriam était arrivée à 7 h 50 comme tous les jours. Elle avait repris la ligne du standard qui avait été balancée la veille au soir sur le fixe du planton de service. Elle annula ce renvoi, puis machinalement déposa au frigo une salade qu'elle s'était préparée pour midi. Elle était presque la seule à utiliser les équipements communs. Son salaire ne lui permettait pas de fréquenter les resto à midi et ses salades *home-made* lui permettaient de surveiller sa taille de guêpe. Elle voulait la conserver, identique à celle qu'elle avait à vingt ans. Elle arrivait à un changement dans les dizaines qui nécessitait de la surveillance. Elle avait glissé sur son bureau un manuel de sudoku force huit et le *Canard enchaîné*. Elle était douée pour les mots croisés. Ceux du *Canard* étaient un must réservé à une élite. Elle n'était pas peu fière d'avoir trouvé la définition de Scipion : du vieux avec neuf, en onze lettres. Ce nonagénaire l'avait bien décoincée.

Elle s'installait tranquillement, le bras sous le bureau pour ranger son sac à main hors de la vue et de portée du public, quand le labo de toxico avait appelé. Le technicien voulait joindre Vertefeuille. Elle avait établi la communication

– Vertefeuille, j'écoute.

– Commissaire, Paul Bartel du labo, je me permets de vous appeler avant de vous faire parvenir un rapport.

– C'est audacieux, je vous en prie...

– Nous avons donc la confirmation de l'intoxication par la cocaïne. Ce qui m'a incité à vous contacter directement est le fait que la concentration sanguine, au moment du décès, sur un individu qui par ailleurs ne présente pas de pathologie sous-jacente, est très, mais alors très élevée. Nous avons mis cela en relation avec les analyses réalisées après les lavages d'estomac des trois personnes hospitalisées la semaine passée. Nous avons une cocaïne quasiment pure, nous pensons à quatre-vingt-dix pour cent. C'est assez rare et dangereux pour qu'on le signale.

– Je vous remercie, Bartel, c'était effectivement important de nous avertir, on va aviser.

Vertefeuille ne connaissait pas ce technicien, mais il avait noté son nom. Le type prenait son boulot à cœur, il s'en souviendrait. Après avoir raccroché, il appela Myriam à l'accueil :

– Myriam vous m'envoyez Dialo des qu'elle franchit les portes.

Il hésita quelques secondes et ajouta :

– Cavour également, je le veux dans mon bureau au plus tôt.

En raccrochant il se rendit compte à quel point ses exigences étaient différentes d'un lieutenant à l'autre. Il soupira en pensant au *gros*.

Dés l'ouverture au public, un couple d'une quarantaine d'années attendait. L'homme semblait furieux et excédé. La femme avait pleuré c'était évident. Feuilletant les notes, Boisripeaux vit la main courante rédigée la veille au soir relatant les propos de ces parents. Leur fils âgé de treize ans, était victime

de harcèlement. Ses « camarades » avaient commencé par le dénigrer, moquer son physique, une acné qui le complexait. Puis, ils avaient continué en l'empêchant de manger au réfectoire, crachant dans son assiette, dans son verre. L'administration avait été alertée, sans succès. Le directeur avait à plusieurs reprises convoqué des élèves, sans effet. Des bousculades aux interours. Des bleus, des pinçons. Et puis des vexations à tendances sexuelles. C'était sa mère qui avait décidé d'alerter la police. Son fils était passé du statut de bon élève à celui de zombi absent. Il refusait désormais d'aller en cours et vomissait chaque matin sur le chemin du bahut. Le manège durait depuis des semaines, des mois de stress et d'angoisse. Ils avaient vu encore une fois le proviseur et essayé de changer l'enfant de collège, mais ils s'étaient heurtés à l'inefficacité de l'administrateur de cet établissement. Alors désespérés, ils étaient allés chez les flics. Ils n'ignoraient pas qu'en faisant cela ils auraient à assumer une pluie d'ennuis. Ils devaient agir pour aider leur enfant à s'en sortir.

Hégésippe lût ce rapport et ne remit en doute aucune des assertions, il était dégoûté. Il marchait de long en large dans le petit bureau qu'il partageait avec Melun, agacé. L'espoir et l'optimisme qu'il avait toujours, peut-être naïvement, eu dans l'enfance et l'éducation, surtout à cause des valeurs inculquées par sa mère, tout cela lui paraissait ce matin-là, ébranlé, remis en question.

Il devrait faire passer la plainte au procureur, mais doutait. Il était persuadé qu'en l'état, cela ne serait pas suivi d'effet et aucune enquête ne serait diligentée. Hégésippe réfléchissait. Il décida malgré tout de prendre la plainte, avec le récit *in extenso*, des parents, les coordonnées des enfants en cause, et le nom du principal du collège. Il garderait cette paperasse sous le coude. Il proposa de convoquer les parties au commissariat. Il pensait que l'intervention de la police dans la vie des enfants pourrait recadrer les uns et les autres. Il appela donc le principal. Celui-ci était dans ses petits souliers, il lui était extrêmement désagréable de se retrouver inquiété pour des actes commis dans son collège. Il transmit les noms et adresse des parents des trois gamins impliqués, Hégésippe lui demanda si une solution administrative telle qu'un

changement d'établissement était envisageable. Il lui fut répondu que oui, peut-être, pourquoi pas, assurément. À la fin de l'entretien l'enfant serait adressé à un autre directeur, pour être admis dans une classe dite « facile », avec un mot d'explication à l'équipe enseignante. C'était un point. Les trois élèves furent convoqués quand même, avec leurs parents. Deux d'entre eux vivaient dans des familles recomposées, et il fallait un responsable ; ce ne fut pas si facile de le faire se déplacer. Il fixa ses trois rendez-vous. Si cela n'était pas efficace il transmettrait le dossier. Il expliqua la situation aux parents du jeune garçon qui le remercièrent chaleureusement, ils étaient prêts à faire des détours pour accompagner leur fils dans une nouvelle structure. C'était d'ailleurs une situation qu'ils avaient proposée, mais on leur avait dit que la carte scolaire interdisait ce type de mutation. Chacun avait fait son boulot, mais était-ce suffisant ? Cela faisait deux événements de cet ordre en quelques heures, c'était inquiétant, même si cela ne constituait pas une statistique. Hégésippe se grattait la tête en pensant aux actes qu'il était amené à faire dans l'exercice de ses fonctions. Si, encore, cela pouvait marcher...

Après des interventions comme celle-ci, il se demandait parfois ce qu'aurait pensé son père de son travail dans la police. Le rebelle aurait-il apprécié ? Probablement pas, ils se seraient affrontés, peut-être querellés. Presque trente ans après la disparition de celui-ci, il se prenait encore à repenser à cet inconnu. Il trouvait cela incroyable, ignorant d'où lui venait cette nécessité atavique. S'évaluer ; c'était plus dur pour lui qui n'avait qu'une vague idée de celui auquel il devait se comparer.

Ce dossier sur des gamins de cinquième était le pendant de celui qu'avait ficelé Tresserre, après l'interpellation de cet adolescent qui avait martyrisé son petit collègue de première. Brûlé à de nombreuses reprises. Boisripeaux était resté dubitatif et maussade après cette lecture. Une première heure de présence au turbin qui laissait entrevoir une salle journée.

Cavour arriva vers 9 h 25. Mais il passa devant Myriam tel un bulldozer, tête basse, épaules rentrées. Elle eut beau le héler par trois fois, la bête avançait.

– Cavour le commissaire veut...

Il accéléra un peu.

– Cavour le...

Il réalisait une performance montant deux marches à la fois, pour lui c'était impensable.

– Mais enfin Cavour ! cria-t-elle.

Il était passé. Hé merde, pensa-t-elle. Elle se sentait souvent, comme ce matin, entre le marteau et l'enclume. D'habitude elle se faisait rabrouer par le public mécontent, et devait faire le joint avec l'administration peu accueillante et peu compréhensive. Cette fois, c'était par les maillons de la hiérarchie qu'elle se trouvait mise à mal. Heureusement le lieutenant Dialo arrivait, sportive, la démarche élastique et souple avec ses épaules musclées, mises en valeur par un débardeur. Elle portait simplement un jean, sa veste en toile de coton bigarrée, le genre qu'on trouve sur les marchés à Bali ou à Bangkok, sur le bras, et des chaussures avec un très léger talon. Son attitude tranchait avec la charge cavourienne. Des vêtements simples et confortables, qui la rangeaient aux yeux des mêmes des cités dans la « famille police » au jeu des sept.

– Ah Ketty, le commissaire veut te voir de toute urgence dans son bureau. J'ai essayé de le dire à Cavour mais...

– Mais il t'a envoyé sur les roses. C'est surprenant ça ne lui ressemble pas, répondit-elle en souriant. J'y vais de ce pas.

Elle frappa à la porte et vit qu'il était préoccupé. L'attitude de son supérieur était criante. Il ne lui demanda pas de ses nouvelles et ne lui proposa pas de s'asseoir. Il y avait un loup.

– Dialo, bonjour, nous sommes confrontés à un arrivage de cocaïne anormalement pure et dangereusement toxique. Cela circulerait entre Saint-Denis et Bobigny. C'est confirmé.

– Par les analyses ou le terrain ?

– Les analyses, le terrain c'est vous qui allez vous y coller. Je veux que deux équipes aillent appréhender des guetteurs des vendeurs je veux du mouvement. Vous foncez avec Cavour, Tresserre et Fosse.

– Entendu patron ! Cela dit, « foncer » avec Cavour... Je risque de ne pas le trouver Cavour, vous savez...

Le commissaire y avait songé. Le gros avait quitté le terrain depuis longtemps et représentait un poids mort.

– Alors vous faites avec Martinez, rompez Dialo.

Les deux voitures quittèrent le commissariat dans les minutes qui suivirent et en vitesse, au son des pneus qui crissaient. Direction la cité Duchamp. Cavour était resté introuvable. Il n'y avait pas tous les jours la cérémonie du café. Il était 9 h 40.

Dans la voiture les deux policiers étaient muets. Il y avait du trafic. Martinez était au volant, la radio divulguait les informations internes de la police. L'absence de parole troublait les deux pros. Pour y remédier Martinez demanda à brûle-pourpoint :

– Tu sais qui c'est ce Duchamp ?

– Celui de la cité ?

– Ben oui, j'en connais pas d'autre, et il attendit quelques secondes.

Alors ? insista-t-il.

– Ouais, répondit Ketty sans enthousiasme.

– Et ?

Il fallait combler les minutes de gêne qu'imposaient la distance et les embouteillages.

– Alors c'est un type qui a marqué l'art contemporain en exposant une pissotière à New York en 1917, il y a bientôt cent ans, et après lui, plus rien n'a été pareil dans l'art qui est devenu « contemporain ».

– Comment tu sais ça toi ?

– Bof, je le tiens de mon père qui était architecte et qui a dû passer sa vie à s'engueuler avec ma mère et mon oncle à ce sujet.

– Pourquoi ?

– Parce que ce type, Duchamp, il a jonglé toute sa carrière avec des trucs comme le nominalisme et le relativisme. Tu vois des gens comme Monet et les impressionnistes avaient travaillé à renouveler l’art précédent, mais en s’appuyant sur un socle commun.

– Ouais, et...

– Et un type comme Duchamp et sa clique a créé un schisme en abolissant tout ce boulot.

– C’est-à-dire ? demanda Martinez qui n’était pas sûr de tout piger.

– Hé bien l’idée qu’il suffit de nommer une chose pour que l’idée, le concept ou le nom créent l’œuvre et puis que tout est relatif qu’il n’y a plus de valeur esthétique que chacun peut s’exprimer, tout ce verbiage quoi...

– Ça devait pas être triste, les repas de famille dis donc...

– Bof mon père trouvait toutes ces provocations formidables. Ma mère, elle, bossait à l’hôpital. Infirmière. Ça la faisait pas marrer du tout de voir un rince-bouteilles à 10 000 euros... Mon oncle était ouvrier à Flin et lui aussi, ça le gavait grave !

– Oui ça devait être tendu...

– Je te dis pas, un jour mon imbécile de père a dit à mon oncle : « toute manière t’y piges rien à l’art contemporain parce qu’au fond t’es facho. » Mon oncle avait quinze ans de militantisme à la CGT, c’était l’époque Allende et Pinochet, l’Espagne, la Grèce et le Portugal sortaient d’années noires de dictature, c’était une sale insulte. Il lui a collé une gifle.

– Ah ouais carrément ! Ça a pas dû favoriser les bonnes relations.

– Tu peux pas imaginer, ils ne se sont jamais revus. Ces conneries ça a fait souffrir ma mère. Remarque le truc de Duchamp ça va loin et ça a chamboulé tous les horizons artistiques. Pour ce type, l’idée prime sur le savoir-faire, le métier n’a rien à voir avec l’œuvre. C’est la porte ouverte à toutes les exagérations. Là où il est très douteux ce Duchamp – et ses disciples encore plus – c’est qu’ils ont fait un max de blé en reproduisant à l’infini des objets sans âme ni valeur et en les nommant « œuvre ». Ce qui me fait sourire, c’est que le Duchamp a dû se sentir dépassé par tous ses disciples parce qu’à la fin de sa vie il ne faisait plus que jouer aux échecs.

– S’ il y a bien un jeu opposé à toute cette « liberté créatrice », c’est bien les échecs sacré non d’une pipe. C’est même le royaume des règles impératives !

– Ouais. Tu l’as dit ! Et pour les mômes des cités c’est pas super malin de donner un tel nom à leur Cité. Un urinoir comme œuvre majeure, tu t’rends compte ? Heureusement ils sont pas cons les gamins, le public non plus, ils se laissent pas baiser. Maintenant tu trouves de tout sur le net, toutes les propositions du monde au même niveau. C’est le relativisme !! Ils se marrent les mômes.

– Ouais c’est marrant si on veut. T’as raison, pas super politiquement correct d’appeler une cité du nom d’un mec qui a fait sa gloire avec une œuvre de chiotte.

– Non, pas pédagogique non plus, allez on arrive, gare-toi devant la supérette, il y a de la place.

**

*

Marco, lui, était arrivé en fanfare vers 9 h 30. Bourré d’énergie et de joie et avec un gros bouquet sur les bras. Le sourire de son collègue resplendissait et Hégésippe se doutait bien que le motif de cette humeur n’était pas que floral.

– Oh, Hégé, tu sais pas.

Quand il était joyeux, Marco attribuait ce diminutif à son collègue. C’était un accord entre eux deux qui ne perturbait pas Hégésippe. Aucun autre flic ne se serait aventuré à ce genre de familiarité. Marco prononçait ce prénom comme le nom de la mer qui réunit Grèce et Turquie. Égée, dans ce sens, c’était plutôt joli.

– Vu que c’est son anniv, t’es heureux de faire plaisir à notre secrétaire, standardiste, nounou favorite...

– Oui, mais pas que... tu devineras jamais...

Il avait encore des étoiles dans les mirettes.

– Ben, je peux essayer, ça pourrait être à propos d’une rencontre, je me trompe ?

Marco était un habitué des sites Internet de rencontre. Il avait toujours aimé être avec des femmes. Gamin il jouait toujours avec les filles, partageant leurs soucis et leurs façons. Il n’aimait pas la confrontation avec les garçons, toujours dans le rapport de force. Il n’était pas bon dans tous ces jeux de balle qui font la fierté des minots, et il n’était pas bagarreur. Il était rêveur, lisait pas mal et pouvait à l’occasion trotter sans être vraiment, à l’époque un adepte de la course de fond, cela, en forêt et souvent avec des copines. Il préférait être dans le partage que dans le conflit. Ça ne l’avait jamais quitté, au cours de ses études, il bossait en binôme avec des étudiantes. Il allait boire des cafés ou bouffer des pizzas avec elles. Le sexe n’était pas la seule raison de ce besoin. Une relation douce et aimable, c’était ça. Avec lui, les filles étaient gentilles et un lien naturel fait de charme d’écoute et d’entraide se nouait. La compréhension et l’affection étaient au centre, et puis Marco était volontiers drôle. Arrivé à l’adolescence, il finissait parfois la nuit chez une copine sans que rien n’ait été consommé. Souvent il avait passé une belle soirée avec une compagne qu’il avait dévoré des yeux et qu’il avait écouté passionnément. Parfois plus, selon affinité.

Le net lui avait permis de pousser le bouchon, de relancer ce type de rencontre. Il passait souvent, un bon moment avec une femme inconnue. Il découvrait une personnalité nouvelle, un fantasme, une présence et parfois une chaleur ou un grain de peau. Le plaisir d’un hasard, le hasard du plaisir. Parfois la relation durait quelques semaines. Mais il prévenait toujours ses compagnes de son attachement à sa vie célibataire. Pas l’attachement égoïste du garçon macho, dont la quête est seulement l’envie de tirer un coup, non. Chez Melun, le doute était toujours le sentiment essentiel, prégnant. Il craignait d’entretenir un amour impossible qui révélerait les imperfections des uns et des autres. Ou plutôt d’être incapable de se contenter d’une relation unique. Instable ? Il était plutôt constant dans son choix de vie, et cela le menait de jour en jour, passant

par des hauts, quand il découvrait quelqu'une, et des bas, lorsque la relation se dénouait, se délitait.

Ce matin-là Marco avait la banane. Mal rasé, le pantalon tire-bouchonné et la chemise froissée, mais l'œil luisant et rieur.

Hégésippe pinça le nez et lui dit :

– Punaise, mec t'as même pas pris le temps d'envisager l'option douche.

– On s'est payé un petit resto, tu sais rue des vinaigriers, dans le dixième, enfin JE lui ai payé parce que les conventions sociales dans ce pays, c'est galère, galère pour nous autres pauvres blaireaux enfin pour notre porte-monnaie. C'est le petit truc catalan, cuisine simple du terroir mais surtout les vins. Un Caladroy qui nous a relaxés, elle et moi à l'apéro. Et puis on a pris un Collioure au repas. On est descendu en RER, déjà pour une première sortie, le RER ça le fait moyen, mais elle est cool. On est descendu à Château d'eau. On était tous les deux à pied. On s'est baladé quai de Jemmapes. On a vraiment causé de tout et de rien, et on était franchement sur la même longueur d'ondes. Elle bosse en infographie. Un peu artiste, curieuse de tout. J'ai réussi à lui dire que je suis flic. Tu sais souvent c'est le truc qui refroidit. On est catalogué. C'est ch...

– Oui c'est parfois difficile.

– On doit se revoir ce week-end.

– Jolie ?

– Charmante, elle a mon âge, divorcée. Une erreur de casting, vite corrigée. Tu sais elle a des yeux...

– A priori deux, c'est la norme.

– Mais non, ballot tu sais bien les yeux noirs profonds vifs et malicieux comme, tiens, comme Nathalie Portman !

– Alors là tu m'intéresses, si tu sors avec Nathalie Portman, je pourrais bien être jaloux !

– Bon, j'ai pas dit que c'était Portman, mais les yeux...

Et puis elle cause français, elle, et je tiendrais pas une soirée au resto, avec mon « anglais deuxième langue niveau bac moins un ». Bonjour la conversation. Ta Nathalie elle se sauverait en courant !

– Qu’est-ce que tu as pris pour Myriam ?

Melun avait récolté de la générosité de ses collègues 120 euros. De quoi prendre un bouquet de fleurs de taille. Il avait choisi des anacoluthes bulleuses, deux synecdoques pourpres, quelques palindromes d’un jaune éclatant, et pour rester dans les tons chauds des fleurs d’acronyme orange qui n’étaient pas encore écloses et dont les corolles ouvertes vireraient au carmin. Quelques feuilles de palimpsestes étoffaient la composition, il avait demandé à la marchande de mettre çà et là des boutons de catachrèse blancs, il avait enfin exigé que le bouquet soit mis dans une anaphore en terre cuite. Le résultat était très séduisant. Un beau cadeau, inattendu.

– Oui c’est cool, tu as bien choisi ça va lui faire super plaisir. C’est pas comme si on lui avait offert un bouquin genre *La littérature pour les Nuls* ou un polar à la con. Mais, allez, trêve de billevesées, on se met au turbin.

Boisripeaux devait superviser, au commissariat, l’accueil du public. Il avait plus ou moins mal commencé avec ces parents d’élève, et sa journée, devait s’organiser autour de la réception ; aider le planton à chaque fois qu’un service qui dépassait ses compétences lui était demandé. Toutes les plaintes que le policier de service ne saurait gérer, passeraient par Hégésippe, tâche ingrate que le commissaire Vertefeuille avait instaurée. Un tour de garde était imposé de façon équitable. Aucun lieutenant quelle que soit son ancienneté, ne pouvait y couper. Il faut reconnaître que c’était le genre de boulot que chaque officier détestait. Cela les amenait à des rapports décevants qui ne donnaient rien, bien souvent. Un policier digne de ce nom souhaitait suivre une affaire de bout en bout.

Les priorités de la journée tournaient autour du racket qui s’installait dans la ville. Parti des commerces mitoyens d’un quartier difficile, il s’étendait. Un restaurateur avait porté plainte et le lendemain sa pizzeria avait été incendiée. Il fallait organiser une surveillance, contacter les commerçants, les riverains, pour

avoir leur confiance et leur aide. Aller sur le terrain pour prendre la mesure de ce fléau. Les affaires arrivaient en avalanche sur le commissariat.

Vertefeuille avait laissé une note. Chacun devait relancer ses indics pour avoir des infos, des noms. Il était absent car il devait pratiquer des examens médicaux qui lui imposaient une hospitalisation à la journée.

L'affaire du suicidé de la veille était froide, humour macabre mis à part, il n'y avait plus rien à ajouter à ce drame qui faisait partie des statistiques.

Le gamin arracheur de sac était déjà de retour sur le pavé. Reprenant effrontément son labeur. Sa mère était arrivée sur les 19 heures, éreintée par une journée épuisante, inquiète et énervée, elle avait été entendue. Sa situation était rude et elle avait gentiment embrouillé le fonctionnaire, qui avait relâché son fils, constituant quand même un dossier de plainte qui suivrait son cours juridique. Le gamin une fois la porte de la salle des inspecteurs passée avait dû vivre un quart d'heure difficile. Des cris avaient été proférés sur un mode aigu et pas content du tout, et un bruit très assimilable à celui d'une paire de claques avait retenti. Le fonctionnaire avait souri, une chose qu'il aurait bien aimé faire. Il n'avait pas perdu son temps en attendant cette maman courroucée. Mais malgré tout le même récidiverait.

Autre priorité, le gang des voleurs à la tire en scoot, ils n'avaient pas encore grand-chose dessus. Et les minots voltigeurs étaient assez habiles pour ne pas revenir aux mêmes heures, et pas tout à fait au même endroit. Les services de support techniques avaient essayé de sécuriser deux sorties du RER, pour le moment mais il n'y avait pas de résultat. La patience là encore était obligatoire.

Dernière affaire sur le feu, et sur laquelle la presse allait bientôt mettre la pression, le trafic dans la cité Albert Camus. Il y avait eu des règlements de compte, des rivalités qui s'étaient terminées dans le sang. Pas encore de morts, mais il était urgent d'essayer de stabiliser les bandes et de démonter les réseaux. Écouter, être présent. Ces deux axes étaient la face visible de l'enquête, qui devait permettre de répondre aux critiques impatientes des concitoyens. Ensuite le travail de fond d'infiltration et de renseignement prendrait

du temps, beaucoup de temps. Les voitures de polices sortaient du commissariat s'efforçant à une visibilité rassurante. Vertefeuille n'aimait pas les sirènes inutiles, il avait rédigé une note à ce sujet, la précipitation appelant trop souvent la négligence, il demandait à ses hommes un « empressement raisonné ». Cela avait irrité quelques-uns et fait sourire la majorité tant la phrase révélait l'homme.

**

*

– Commissariat de Saint-Denis, j'écoute.

À l'accueil Myriam avait pris son service depuis une heure. Cela faisait deux fois qu'on lui raccrochait au nez. Elle ne s'en formalisait pas. Les coups de gueule et les changements d'idée de dernière minute étaient monnaie courante. Elle observa le cadran du central téléphonique qui indiquait : identifiant inconnu.

Cette fois-ci, elle eut un homme qui lui demanda de parler au commissaire Vertefeuille. Elle lui expliqua que le commissaire n'était pas arrivé mais qu'il ne répondait pas aux appels directement, à moins que cela soit justifié. Par conséquent, elle demanda les coordonnées de son interlocuteur, le motif de son appel et ses coordonnées téléphoniques. Celui-ci répondit :

– Tant pis, non, il n'y avait pas de message. Enfin, pas encore, ajouta-t-il.

Myriam avait faim, il était presque midi, elle ne se vexa pas. Puis elle oublia cet appel. C'est le moment que choisit Marco, accompagné des collègues présents pour lui offrir son cadeau en beuglant le traditionnel jouyeuznanniversaire. Elle en eut les jambes coupées, émue aux larmes. La chaleur humaine n'était quand même pas ce qui se partageait le plus dans ce turbin. Elle fit le tour du comptoir et embrassa tous les uniformes qui passaient puis elle claqua aussi de belles bises à Melun et Boisripeaux.

Dialo et Martinez arrivèrent à ce moment, sur les coups de midi. À temps pour participer à la joie de la secrétaire. Cela ne put durer trop longtemps car ils avaient chopé quatre lascars. Ce genre de manifestation, dans cette enceinte austère, ne pouvait que rester très fugace. Le gamin de douze ans dont ils connaissaient bien les parents, aurait dû être à l'école. C'était le seul élément qu'ils avaient à lui reprocher ce jour-là. Mais en le ramenant ils espéraient

échanger des infos avec le même, dans le secret du bureau. Son frère était connu des services. Ses parents dépassés faisaient ce qu'ils pouvaient. Deux revendeurs avaient été interpellés. Ils avaient bien sûr les mains et poches vides à défaut d'être propres. L'argent était resté dans une cache autour de leur « siège social ». Enfin marchant en queue et menotté, lui, un crétin connu comme tel dans toute la cité. Bavard et stupide, mais qui cette fois n'avait pas de drogue sur lui. Il avait respecté la consigne de ses chefs. Laisser la coke dans une planque tant que l'argent n'a pas été échangé et que le guetteur n'a pas validé la transaction, d'un signal convenu. Pas d'embrouille, lui avait-on répété. Et il s'était quand même fait toper. Il désespérait. Il allait encore se faire chambrer grave. Les flics mirent tout ce petit monde à mariner au placard. Ils comptaient sur la tchatche du petit et du grand crétin. Les deux autres étaient là pour faire du vent. Remuer le cocotier, avait dit Vertefeuille.

**

*

Ayant passé son temps à recevoir quelques civils, Hégésippe avait vu, lui aussi, l'heure du repas arriver avec bonheur.

– Marco tu viens grignoter ? Au fait, tu as des nouvelles de ta tapineuse, le pseudo-corps est réapparu ?

– Pas encore, on est en stand-by...

– Moi, ça ne m'étonne qu'à moitié. Je parie que la gagnieuse avait jeté son dévolu sur ton sex-apeal.

– Te fous pas de moi, je parie qu'un de ces quatre il va refaire surface, tu verras. Tu n'as pas faim par hasard.

– Un kebab, viteuf, ça va ?

– Why not, on va chez Malik.

Les deux enquêteurs disposaient d'une heure, Boisripeaux devant reprendre son service dès 13 h 30. Malik était un malin qui avait ouvert un petit resto derrière le marché de Saint-Denis, à deux pas de la basilique et proche de l'IUT, fermé dimanche lundi et mardi, il était ouvert le reste du temps de

10 heures à 2 heures du matin. Malik regardait les chaînes de sport en préparant des kebabs succulents et des salades copieuses mais pas trop chères. On mangeait sur de petites tables hautes et des tabourets de bar en restant à moitié debout, posé sur une ou deux fesses, selon l'empressement. Malik offrait une restauration rapide, non américanisée, et sa clientèle était devenue assez nombreuse.

Une façon de faire qui convenait aux policiers qui pouvaient manger à toute heure, tranquillement, mais sans attendre. Le garçon était agréable et souriant. En plus d'être très commerçant, il avait les oreilles grandes ouvertes. Les policiers grignotaient au comptoir. Il n'y avait pas grand monde. Deux autres tables étaient occupées au fond du boui-boui. À mi-voix Melun sonda le gérant.

– Tu as entendu l'écho d'un trafic de coke, en ville, Malik ?

– Quelques bruits, rien de sûr, répondit-il en regardant alternativement l'entrée et les tables et en faisant semblant de chercher quelque chose sous le comptoir

– Tu nous diras, hein Malik, on repasse demain midi.

– Oui, bien sûr mais là à part le décompte des malades et des types passés à l'hosto je sais rien chuchota-t-il en regardant la tireuse à pression et en la briquant.

Les flics ne voulaient pas aggraver son embarras. Ils le travailleraient au long cours, en douceur. Ils repasseraient.

– À demain Malik !

Et ils sortirent après avoir payé. Melun lui montra discrètement son oreille. Il lui demandait par là de la garder bien attentive.

Son début d'après-midi, Hégésippe le passa au téléphone, prenant des contacts pour poser des jalons dans l'affaire du racket. Mais il fallait y aller doucement, l'hypothèse restait à confirmer. L'autre théorie était une tentative d'escroquerie à l'assurance. Les moyens financiers étaient comptés et on ne pouvait partir sur des investigations coûteuses sans gratter la surface, les apparences. De même les vols à l'arraché en scooter posaient un sérieux

problème. Le commissaire Vertefeuille était de retour vers 15 heures. Il fallait faire un point. Les flics devaient rallier la caverne du commissaire.

Le bureau était petit et rustique. Une table surchargée de piles de dossiers papiers et seulement deux chaises. L'ambiance spartiate n'était atténuée que par une photo qui représentait l'île de Saint-Barthélemy, aux Antilles françaises, vue d'avion. On y distinguait la petite ville de Gustavia et les îlets alentour. Le vert émeraude intense soulignait la clarté du bleu outremer de l'océan. Le reste du bureau n'était qu'étagères, armoires et classeurs. Derrière la porte, un portemanteau. Et un tableau blanc sur le mur de droite. Il fallait lutter contre la paperasse pour l'atteindre. Le commissaire regardait par la fenêtre qui donnait sur le boulevard, les arbres perdaient leurs feuilles. Le jaune et l'ocre envahissait le marronnier. Au même niveau que le bureau à quelques mètres deux corbeaux agressifs disputaient, sur une branche, un morceau de pain à un troisième larron. Les plumes ébouriffées, les coups de becs et coups de pattes y allaient bon train et ils faisaient un raffut du diable. Les collègues étaient arrivés. Ils étaient six dans cet espace confiné, à l'arrière-plan trois lieutenants, les bras croisés attendaient les directives.

– Patron, nous avons un souci avec les gars aux scooters. Nous avons vingt-cinq plaintes, souvent des étudiantes d'origine étrangère, toujours des femmes et il semble que les types soient de plus en plus violents.

– Où agissent-ils, quel est leur territoire ?

– Toujours autour de l'IUT, de la fac et parfois à la sortie du RER, mais jamais sous les caméras.

– Des horaires, une méthode ?

– Non au contraire. Totalement aléatoire, comme s'ils avaient prévu que nous planquions.

– Rien à la vidéo on en est sûr ?

– On va vérifier, patron mais les trois derniers jours, non.

– Cavour a jeté un œil.

Vertefeuille les regarda lourdement, signifiant que ce n'était pas un élément à prendre en compte. Cavour n'était pas un critère d'observation. Et s'il

avait vu quelque chose, l'aurait-il dit ? Cavour était un poids mort, gênant, une enclume même.

Maurice Vertefeuille soupira et se retourna. Les corbeaux avaient quitté la branche et avaient délaissé le pain. Même les oiseaux devenaient incompréhensibles. Il réfléchit et dit :

– On aura besoin d'aide sur ce coup, Boisripeaux, je vois ce qu'on peut faire avec la DRPJ, il nous faudra du matériel de surveillance. Il suspendit la réunion. Il considérait que les choses n'avançaient pas. Il était irritable.

Calé dans son fauteuil pivotant, les deux bras bien arrimés aux accoudoirs, Maurice Vertefeuille composa le numéro de téléphone de son collègue de la DRPJ, à la préfecture de police.

Daniel Leclerc était de la même génération, mais il avait accepté quelques missions qui lui avaient permis un avancement que Vertefeuille ne lui envoyait pas. Les deux hommes s'estimaient. Vertefeuille raccrocha et il leva les yeux au-dessus de ses verres demi-lune de presbyte, et dit :

– On va avoir le matos, il faudra cependant attendre jusqu'à lundi, on n'a pas le personnel pour l'utiliser.

Et de ses deux mains il fit un petit geste d'excuse. La conversation était terminée. Ils se séparèrent.

**

*

L'après-midi s'égrenait, Hégésippe avait appelé tous ses contacts à la cité. Il avait pris aussi quelques rendez-vous. En fin de journée, une femme victime de viol s'était présentée. Il savait que ses collègues étaient nuls pour ce genre d'affaire.

Même sa collègue Ketty Dialo n'aimait pas prendre ce genre de plainte. Elle avait deux enfants en bas âge et supportait mal ces violences. Elle s'en était ouverte à Boisripeaux. Celui-ci pensait qu'elle se sentait elle-même éclaboussée par le viol et qu'elle faisait une sorte de transfert. Il redoutait surtout que des femmes victimes de ces agressions ne tombent sur un Cavour dont le mutisme

et l'antipathie auraient été catastrophiques. Les flics recevaient les femmes maltraitées en état de choc avec toute la rigueur de l'administration. Avec suspicion souvent, et parfois avec cet antique état d'esprit selon lequel « elle l'avait bien cherché quelque part ». Réflexe au combien néfaste pour toutes ces femmes qui voyaient leur courage se fracasser sur un chaos de doute et d'humiliation.

Depuis, il demandait à Myriam de prendre la déposition de la plaignante. Myriam n'était pas flic, ce n'était pas très réglo, mais elle était douce et compréhensive. Puis elle expliquait aux femmes le circuit médical, s'il n'avait pas encore été fait. Parcours du combattant ou souvent les urgentistes surmenés et épuisés, ne manifestaient pas plus de douceur que les policiers. Pour les constatations et la mise au net de la plainte, elle allait chercher un OPJ ou bien, elle leur donnait un rendez-vous avec lui. La secrétaire le tannerait à mort, le reste de la journée, pour qu'il agisse avec humanité. Elle évitait ainsi à la femme blessée l'attente humiliante dans les couloirs tristes du poste de police.

**

*

Ketty Dialo interrogea le même vers 4 heures. Elle était allée acheter un casse-croûte et une bouteille d'eau, elle avait ramené un coca et un sandwich pour la petite terreur. Ses aînés lui filaient jusqu'à 50 euros par jour plus les pourboires qui allaient de 10 à 50 selon le service rendu. Parfois des chaussures ou des fringues tombées du camion. Le gamin devait se faire parfois 1 000 euros par mois. Et à douze ans il comprenait qu'il gagnait plus que ses parents, savait que c'était du free of tax et voyait ses vieux usés partir à 6 heures le matin pour rentrer à 20 heures. Il avait lui aussi ses vassaux, des tout-petits, quatre et cinq ans pas plus à qui il donnait des biff de 5 pour aller chercher du coca ou une barre au chocolat, et à qui il laissait la différence en guise de pourliche. Comme ça les bambini avaient, dès la maternelle, envie d'entrer dans le business. Pour un jour être, peut-être, le « super-boss », ce caïd roulant en Ferrari rouge. Une bagnole qu'il aurait payée en espèces. La morale ou les valeurs, tout le monde s'en brossait menu, ce n'était pas un angle d'attaque. Le kid séchait les cours au

maximum pour que les cadors de la cité puissent toujours le trouver, compter sur lui. Ketty Dialo bluffa, elle fit mine d'être super à la bourre, entra en claquant la porte. Gestes brusques, ton ferme et surtout, elle rangea ostensiblement son holster vide à un portemanteau. Elle était dans le rôle. Une série amerloque, elle allait procéder à un deal. Le môme était roué, mais il n'avait quand même que douze piges et des rêves plein la tête.

– Écoute-moi Benji, j'ai pas trop le temps, là. J'ai une proposition à te faire. Tu me dis ce que tu sais sur l'arrivage de coke dans la cité.

– Mais ça va se savoir que je cause aux flics.

– Laisse-moi finir...

– Sur la vie d'ma mère, t'es complètement ouf, ma parole, pas question. Et puis j'suis pas une balance, moi.

– On a emmené le crétin exprès, on mettra ça sur son dos. Elle tourna autour du gamin quand même un peu impressionné.

– Réfléchis si tu me donnes quelque chose je parlerai au juge pour enfant, au sujet de ton frère. On pourrait lui aménager des week-ends. Elle n'avait aucun moyen d'aider le grand frère qui était placé dans un centre pour mineur et qui de toute façon verrait sa peine aménagée dans quelques mois ou semaines, mais le deal parlait à Benji. Le môme hocha la tête, il ne savait pas grand-chose. Pourquoi ne pas essayer.

– Toute maniere la dope elle vient pas d'chez nous, bouffonne.

L'agression verbale lui permettait de conserver un peu de fierté. Il n'était pas une donneuse, quand même !

– T'as qu'à voir l'bouffon qu'est mort l'était du centre, pas d'chez nous. Nous on a jamais fait d'mal à personne. C'est pas nous. Il eut le droit à son casse-dalle.

– Parce que tu savais qu'il y a eu un décès ?

– Bah évidemment, sinon à quoi ça sert les zoreilles ?

– Et sur la coke ?

– J't'ai dit nous on a pas des trucs dangereux, on est pas mortel.

Ketty n'en tira plus rien mais par défaut elle avait compris qu'un nouveau réseau avec des produits différents s'était organisé et cela risquait de provoquer une guerre.

Le grand crétin confirma les dires de son petit collègue. Dialo l'avait fait poireauter quatre heures et il était mûr. Il annonça que « c'était pas lui qu'il avait rien à voir dans tout ça, la vérité, sur la vie d'ma mère ». Il était incapable de la fermer. Alors il annonça avec sa bêtise habituelle que lui ne refourguait pas de drogue dangereuse et que dans la cité tout le monde le connaissait... Il avait que d'la bonne. Il agitait ses bras avouant implicitement revendre de la came, mais Dialo le savait, son état mental déficient le préservait de passer devant un juge. Peut-être était-il un acteur génial dont la prestation était si bonne qu'elle le protégeait des poursuites. Ketty le pensait parfois, et en doutait toujours. Non, ce type était idiot et c'est pour cette innocence que des Kapos le mettaient au travail dans la rue.

Les deux autres loustics étaient des pros de dix-huit ans tout juste. Ils n'étaient pas rentrés dans le jeu des keufs et n'avaient pas desserré les dents. Tressere et Fosse les avaient cuisinés pour la forme mais cela n'avait rien donné. Ils les relâchèrent vers 18 heures.

**

*

Des tâches administratives avaient rempli sa fin de journée. Encore rédiger les rapports, cela pouvait aller. Ce qui le rebutait c'était l'approche au téléphone des témoins, la recherche documentaire des éléments et l'archivage. Ça, ça le soulait grave. Il devait en pliant vers 18 heures, récupérer son fils Benoît. Il rendait souvent à son ex-femme des petits services. La garde alternée était globalement respectée, mais son ancienne compagne avait un travail prenant et ils étaient restés en bons termes alors les angles, ils les arrondissaient toujours pour le bien des mômes. Cette fois c'était un rendez-vous chez l'orthodontiste qu'il devait honorer. Il lui faudrait mettre un mouchoir sur l'aversion que cette activité provoquait en lui. Respirer profondément dans une salle d'attente remplie de journaux détestables. Puis se conformer aux instructions. Se

faire asperger les mains d'une solution antiseptique avant de saluer le ponton déguisé en grand professeur de chirurgie ; calot, masque, mais sanglé dans des tuniques flashies et fashions de style Desigual en version médicale. Déjà, lors de la première consultation, tout avait tourné autour des paiements, des remboursements et des mutuelles complémentaires. Pas une fois il ne s'était agi des soins, des techniques et des nécessités médicales pour l'enfant. Il avait fallu signer un devis et fixer une année de rendez-vous. Hégésippe avait voulu les envoyer balader. Mais Sandra, son ex, lui avait expliqué qu'elle en était au troisième cabinet consulté et que, selon une amie assistante chez un dentiste, celui-ci figurait parmi les moins pires. Hégésippe avait compris que ces gens, dont l'utilité était certainement douteuse pour 90 % de leur patientèle, surfaient sur la mode et une pression sociale. Il était évident que pour être un bon parent il fallait offrir à son enfant les meilleurs soins. Lui donner les plus grandes chances d'avoir un épanouissement maximum et arriver à l'âge adulte avec les meilleurs atouts y compris dans son apparence physique. Et là, les orthodontistes, jouissant de la surface publicitaire de nombreuses bouches enfantines, se frottaient les mains avant d'ouvrir le tiroir-caisse, avec un peu du spray miracle désinfectant, quand même. Ils plaçaient à tire larigot de la ferraille hors de prix et tarifaient leurs minutes de travail au prix le plus fort.

Heureusement après ce calvaire, il ramènerait son fils chez Sandra et aurait quartier libre. Il avait décidé de retourner à l'association. Ce soir il y avait une séance de création littéraire autour du slam. Il l'avait caché à tous ses proches sauf à Marco à qui il avait été obligé d'expliquer son activité secrète, la semaine passée, pour demander son aide. Ses enfants se seraient foutus de lui. Ils n'auraient probablement pas compris, ils le voyaient comme un vieux et le slam était réservé aux jeunes. C'est du moins la pensée qu'Hégésippe leur prêtait.

Ce soir le meeting avait lieu au café Le chat pitre. Le patron, Hubert Boileau, avait été prof de français avant d'être viré pour n'avoir pas suivi les directives et les programmes. Les parents affolés par un bac qui advenait chaque

fin d'année portaient systématiquement le pet auprès du proviseur, qui depuis dix ans relayait auprès du rectorat. Le prof n'avait pas de plus mauvais résultats qu'un autre mais il stressait les familles. D'avertissements en sanctions, il avait poussé sa hiérarchie à le renvoyer dans la société civile. C'était un inspecteur nouvellement promu qui avait lâché Hubert. Mis à pied et heureux de l'être, il avait tergiversé quelques mois, pendant lesquels le doute s'était installé. Puis il avait repris ce café bar, avec la seule ambition d'habiter au premier et de refaire le monde et de picoler au rez-de-chaussée. En fait de boire Hubert Boileau parvenait à un régime approuvé par la faculté de médecine, deux verres de rouge le midi et deux le soir. Il s'y tenait scrupuleusement.

« Surtout ne pas voir la soirée comme un cours », disait-il aux nouveaux participants. Chacun venait avec un texte et le disait. Puis, dans l'assemblée, on demandait des suggestions, des mots différents des tournures, si possible enrichissant le texte. Mais c'était là un exercice hautement périlleux car l'auteur devait risquer et accepter la critique d'un écrit auquel il avait réfléchi et qui souvent venait du fond de son âme, aussi hasardeux le résultat fût-il. Pour alléger et relativiser ces critiques, Hubert proposait aux artistes présents de reprendre avec les mots du xxe siècle des textes forts du répertoire. Les membres avaient comme cela découvert et réécrit Heredia, Baudelaire, Supervielle mais ils avaient aussi réinterprété Molière, Hugo ou Racine. Du moins, des morceaux choisis. Hubert en tirait une satisfaction infinie. Il voyait dans ce travail libre et gratuit toute la force d'un enseignement qu'il n'avait jamais eu le droit de professer.

En fin de soirée, sur la cagnotte de l'assoc, il proposait en quinze minutes de boire un verre dans un premier temps et d'écrire quinze à vingt lignes dans un second temps, sur un thème imposé, mais dans une sorte d'urgence, de spontanéité. Notation à l'applaudimètre. Là encore, Hubert kiffait le résultat. Il gardait les textes qu'il retranscrivait le lendemain, sur un vieil ordi, entre deux coups à distiller aux habitués, qui devaient donc être patients s'ils voulaient être servis. Il était heureux dans son antre. Il en était là de ses réflexions quand il eut cette idée saugrenue : il allait demander à un des jeunes graffeurs de tagger le

verbe kiffer à l'imparfait du subjonctif : que je kiffasse, que nous kiffassions... Ça lui plaisait bien ça. Il était chez lui et il emmerdait le monde. Son havre de paix qu'il s'était façonné, son bar, il y faisait ce qui lui plaisait, tout simplement.

Les progrès et la motivation des participants, jeunes ou vieux, lui procuraient un bon gros plaisir bien douillet. Boileau s'intéressait aux membres de son groupe. Après quelques semaines d'écriture, il discernait la personnalité et l'état d'esprit des slameurs. Il respectait la vie et les sentiments et au détour de conversations de fin de soirée ou de repas servis, il pénétrait l'intimité de chacun. Il avait saisi au détour de propos, attrapés au vol, de conversations interrompues, que Boisripeaux était flic et il observait l'évolution et l'ouverture d'esprit de ce fonctionnaire atypique.

Chapitre 7

Jeudi 18 octobre

Il rêvait qu'il mitonnait des queues de taureaux, façon andalouse. Benoît était en train de faire revenir les oignons et les vertèbres dans une marmite énorme sur une huile d'olive bouillante. C'était une sorte de poterie ornée d'un des douze travaux d'Hercule. C'était peut-être l'histoire du lion de Némée, peinte en noir avec des décorations hellénistiques ocre terre de sienne et rouge brique. Son fils minuscule était sur le bord de ce vase en terre cuite et courrait avec une cuillère en bois géante qu'il équilibrait, tel un funambule, il courrait comme un fou sur le bord pour que la sauce n'attache pas. Pendant ce temps, Jade épluchait et écrasait une tête entière d'ail avec un gourdin telle une divinité antique. Comme il se demandait si le plat ne serait pas un peu trop épicé ou trop fort en ail, son téléphone sonna, et le réveilla.

Il était 4 h 40, jeudi matin, et la nuit était encore noire.

– Putain, mec, elle est réapparue !

C'était Marco Melun qui réveillait Boisripeaux.

– Qui ta copine, Nathalie Portman ? demanda Hégésippe la voix rauque.

Melun était réveillé depuis vingt minutes, mais il ne comprit pas tout de suite les propos d'Hégésippe qui, lui, continua d'une voix endormie, pâteuse :

– Je t'ai dit que je l'aimais bien, moi aussi mais ce n'est peut-être pas utile de m'appeler à cette heure pour essayer de me rendre jaloux.

– Mais, non, allez réveille-toi, nom de Dieu.

– C'est quoi ton problème, Marco ?

Hégésippe avait la bouche sèche, la langue chargée, et le taureau à la sauce tomate n'était plus qu'un souvenir. Marco, lui, semblait parfaitement d'aplomb et surexcité.

– Mais que tu es con ! Tu sais bien, mon indic, la prostituée, qui avait vu un macchab, dans une caisse, rue Paul Éluard. Hé ben un corps a été découvert

à 4 heures par une patrouille à trois rue de là, rue Marcel Sembat. J'avais laissé une note de service et ils m'ont appelé il y a une demi-heure. Tu t'habilles et je passe te prendre. Allez Hégé, au boulot mon gars.

Vingt minutes plus tard, Marco frappait à la porte.

– Dis donc, ma puce tu pourrais peut-être penser à t'acheter une caisse, un de ces jours ? lui dit Melun, énervé.

– Ouais, on verra, pour l'instant c'est pas une priorité, lui répondit Boisripeaux qui avait du mal à émerger pleinement.

– Magne-toi le jonc, pas la peine de te maquiller, ma poule, il faut qu'on soit sur place dès les premières constatations, reprit Marco de plus en plus impatient. Tu vas voir, mon lapin, je parie que ça va être du lourd...

– Tu pourrais pas arrêter avec les animaux, souffla Hégésippe, encore ronchon. C'est un peu pénible.

À cette heure-là il leur fallut dix minutes pour être sur place. Gyrophare et tout. Il n'y avait personne sur la route et la chaussée était humide. Malgré cette découverte, les deux flics se taisaient. La tension due à l'événement était associée aux bruits et aux couleurs du petit matin, aux odeurs automnales, de feuilles pourries et bitume pluvieux, que l'on retrouvait même en banlieue, calme en surface. Un grand silence s'était installé dans cette rue où commençaient à s'accumuler les véhicules toutes lumières allumées.

Les policiers avaient dressé un périmètre et l'avaient interdit. Une camionnette de pompiers était sur place. Trois voitures de flics protégeaient le lieu. Une estafette bloquait les rues adjacentes. Ils bouchaient tout accès. L'affaire n'intéressait pour l'heure que les spécialistes.

Hégésippe et Marco se présentèrent au policier en faction. Il surveillait les lieux et les vit arriver avec soulagement. Il devait veiller à ce que personne ne touche quoi que ce soit, c'était une grosse responsabilité. La situation était désagréable, dérangeante. Le lieu isolé, l'omniprésence du béton luisant des séquelles de l'ondée. Seules traces de vie des graffitis, lettrages colorés aux contours surlignés, onomatopées, interjections et acronymes, calligraphies

modernes et ambitions artistiques, nécessité de dire son moi, projection de sève existentielle dans ce milieu sans vie. Le ciment soutenait la grande route grâce à des piliers et des tabliers imposants, il coffrait et conduisait le canal, puis il dessinait la rampe d'accès à ce quai. Rien n'était naturel. Et les lumières tournoyantes bleus qui projetaient sur l'asphalte les silhouettes fantomatiques des fonctionnaires qui s'affairaient en silence. On attendait les spécialistes : les scientifiques techniques et médicaux de la sous-direction au soutien des investigations, détachés par la DRPJ. Les plantons commentaient en murmurant ce qu'ils avaient sous les yeux.

Ce qu'ils observaient était hallucinant. Une bâche en plastique de grande taille, sorte de sac, dans laquelle on devinait un corps. Peut-être un corps féminin, mais un corps découpé. Un corps découpé en six morceaux apparemment. Une telle chose aurait été insupportable si ce qu'ils voyaient n'avait pas semblé aseptisé. Il n'y avait pas de sang et pas de liquide qui coulât de ce sac. Personne n'avait encore touché à rien, un policier ganté avait posé sa main sur le plastique et constaté le froid qui rayonnait. Le sac était très gelé même, et les morceaux intérieurs semblaient très durs, un peu comme de gros quartiers de viande. Des flics espéraient une farce de mauvais goût. Ils pensaient qu'en ouvrant cette chose, ils tomberaient sur des morceaux de bœuf ou de mouton. Ils ne voyaient pas clairement à travers l'opacité du plastique, opacité renforcée par la buée. Mais tout un chacun remarquait que ce machin avait l'air on ne peut plus mort. Cela semblait abstrait, improbable.

Un objet congelé posé sur le sol, au bord d'un canal, par une nuit fraîche. Aucune odeur. Hégésippe avait parfois dû approcher des corps. Il y avait toujours une puanteur violente, sournoise et insupportable qui s'en dégageait.

Ces constats étaient simples et évidents. Ce qui semblait le plus anormal dans cette situation folle était que dans la portion thoracique du cadavre, il manquait une pièce d'environ 25 centimètres par 30. Cela correspondait approximativement à la masse cardiaque. Un bloc vers le bas des poumons englobant le cœur plus un petit bout d'une zone hépatique. Une découpe franche qui allait sectionner les vertèbres correspondant à la zone anatomique.

Hégésippe et Marco avaient mis leurs blouses et leurs gants. Ils s'étaient accroupis. De longues secondes passèrent avant que leurs yeux puissent s'arracher au spectacle. Incrédules et muets, ils trouvèrent l'un dans le regard de l'autre le doute mais aussi du réconfort. Ils ne comprenaient pas vraiment ce qu'ils voyaient.

Un photographe de la police judiciaire leur demanda de s'écarter de la scène. Il mitraillait le corps mutilé sous tous les angles. Lui aussi se cachait derrière son objectif pour échapper à ce spectacle sordide et surréaliste.

Le médecin légiste déboula vers les 6 h 30. En général, lorsqu'il arrivait sur les lieux du crime, Caravage se fendait d'une grosse blague, censée relaxer une atmosphère hypertendue. Il le faisait auprès des policiers de faction, pas avec les enquêteurs et pas directement au contact du corps. C'était un moyen de défense. Le spectacle des morts était insupportable, les flics ou même certains pompiers avaient des malaises. Il leur fallait utiliser des pommades camphrées pour supporter les exhalaisons. Ce matin-là, le légiste était surpris par le calme et la circonspection de tous. Personne n'avait jamais assisté à une telle découverte, et ils n'étaient pas incommodés physiquement ni olfactivement. C'est plutôt leur imagination qui était perturbée, leurs valeurs choquées. Tous cherchaient dans leurs souvenirs pour trouver un élément de comparaison. La scène était unique. Simple, propre et parfaitement inédite.

– Salut, Boisripeaux, salut Melun. C'est quoi, cette affaire ?

Il n'attendait pas de réponse. C'était sa façon de se donner un volume et une contenance. Caravage était un homme de quarante-cinq cinquante ans dont les lieutenants de police connaissaient les lunettes en demi-lune et les cheveux en bataille qui dépassaient du calot et la moustache qui débordait du masque chirurgical qu'il arborait toujours. Ridé avec des poches conséquentes sous les yeux. Un brun méditerranéen qui ne pouvait masquer ses origines toscanes.

– On espère que vous allez nous le dire, répondit Marco.

Le médecin enfilait sa casaque et ses gants. Il prit les empreintes et commença à promener son thermomètre sur les différentes pièces. Observa

chaque morceau. Il était agenouillé devant le plastique. Après quelques minutes, il se releva. Ses articulations étaient douloureuses et il se frottait les lombaires.

– Le dos, mes amis le dos, vous dis-je !

Le légiste paraphrasait Molière, pour détendre un peu l'atmosphère.

– Tu as devant toi tous les éléments que nous avons à notre disposition.

Ni plus, ni moins lui dit Hégésippe.

Le policier possédait bien le mode d'emploi de ce légiste qui était de sa classe d'âge, alors il le tutoyait depuis quelques années. Melun, qui était plus jeune, restait sur un vouvoiement poli face à l'illustre membre du corps médical.

– Il en manque, dit Caravage. Il se retourna et observa les environs. Le corps était sur l'asphalte à un mètre du trottoir, il n'y avait rien autour, et le caniveau avait été rincé par les averses. Il était propre lui aussi.

– Que personne ne parte : on va vous fouiller pour voir si personne n'a pris 10 kilos de barbaque congelée.

La plaisanterie était plus que médiocre, elle confinait à la nullité, mais un bide de plus ne le rebutait pas. Devant le sérieux et la concentration des flics, il décida de revenir aux constatations purement professionnelles.

– – 18 °C, pour chaque morceau. Pas une goutte de sang. Température extérieur + 14 °C. C'est intéressant ce truc. Déposé congelé dans la nuit. Tu as des témoins avant la trouvaille ?

– Non, simplement les jeunes qui ont fait la découverte.

– Quand peut-on être sûr que ce bazar n'était pas là ?

– Hé bien ça va être difficile, je crois que des collègues sont passés vers 23 heures, mais après... on ne sait pas.

– Par qui cela a-t-il été découvert ?

– Mais putain, écoute un peu, je viens de te le dire. Les deux jeunes qui sont là-bas, et il montra d'un coup de menton un couple de jeunes gens, étudiants peut-être, assis à l'arrière d'une voiture de police et qui attendaient.

Caravage ayant bien observé chaque morceau sur les lieux de la découverte commença à chercher des indices autour de la scène. Un éclairage mobile puissant au gaz avait été monté, mais il dut avouer une demi-heure plus

tard qu'il n'avait rien péché. Peau de balle, nada. Il commanda l'enlèvement du corps et son acheminement à la morgue.

On emballa les morceaux. Une petite concertation avec Hégésippe fut nécessaire pour savoir si on devait faire un seul paquet ou si chaque morceau devait être individualisé.

– Imagine, dit Caravage sur un mode fantaisiste, que tout ne soit pas à la même personne !

Marco tressaillit. Il pensait que tout était envisageable et que ce matin marquait le début d'un cheminement dans le brouillard le plus merdique qui soit, peuplé d'incertitudes, de questions, bref une belle pagaille. La nappe brumeuse allait dans toutes les directions et il n'avait pas de contour. Le flic était proche de la panique.

– Un par un, fais six paquets. Et sur chacun je veux l'ADN et tout ce que tu peux me trouver comme toxique, pathologie, etc., tout ce qui puisse nous dire de quoi cette personne est décédée.

Hégésippe essayait de choisir ses mots pour redonner un peu d'humanité à ce cadavre torturé.

– Et je veux savoir pourquoi et comment elle est à – 18 °C. Ah n'oublie pas de me dire comment on fait pour découper proprement un morceau de vingt-cinq par trente dans un buste humain. Tu me diras aussi comment on coupe des membres avec une section franche et parfaite sans que du sang ne macule toute la tranche. Tu me fais tout ça dans les délais le plus courts possible.

Le ton d'Hégésippe avait été professionnel et sans réplique. Il se surprenait lui-même de son intervention.

Melun avait inspecté tout le périmètre, il fit un dernier demi-tour sur lui-même semblant chercher quelque chose et désignant le couple, il demanda :

– Qu'est-ce que tu veux qu'on foute avec ces deux jeunes gens qui ont fait la découverte macabre ?

– Veux-tu qu'on prélève les empreintes des deux jeunes ? Et les traces qu'ils pourraient avoir sous les ongles ?

Marco avait déjà interrogé le couple qui était tombé sur le corps.

– C’est un petit couple, dit Melun. Ils sont sortis d’une soirée vers 3 heures. Des étudiants en licence de langues. Ils sont sous le choc. Ils allaient au bord du canal pour vérifier leurs degrés de compatibilité, je ne sais pas s’ils finiront moine et bonne sœur mais ils en ont pris un sérieux coup. Ils ont tout de suite appelé le 112. J’ai leurs coordonnées, je les ai prévenus qu’on passerait les voir demain. Mais *a priori* avant leur découverte ils n’ont rien vu rien entendu. Je voulais les laisser partir.

Hégésippe prit en compte le discours de Marco, resta pensif quelques secondes pour répondre enfin à son collègue :

– Ouais, ils n’ont rien à faire là-dedans, tu as raison Marco. Ce faisant, il espérait qu’il n’aurait pas à le regretter.

Melun ajouta :

– Ils avaient des sales gueules, tu sais. Nuit blanche arrosée la découverte de... (il hésita) cette chose, et faire face à la police, ils étaient en plein stress.

– Oui, Il n’y avait plus rien à en tirer, répondit Boisripeaux. C’était la bonne solution.

– Oui, j’avais cette impression moi aussi, renchérit Caravage. Ça ira...

– Bon, je crois qu’on a fait le tour de ce qu’on peut trouver dans cet endroit. On renvoie tout le monde et on reste tous les deux un moment pour réfléchir. Qu’est-ce que tu en penses ?

Hégésippe acquiesça. Besoin de faire le point. S’isoler un peu, seuls.

Les pompiers, sirène éteinte, s’en allaient, gyrophare tournoyant, l’ambulance démarra ainsi que deux véhicules de police et la camionnette. Il restait une voiture de patrouille et la 307 de Marco.

– Tu crois qu’il y a une relation avec l’histoire de ma pute, de la bagnole break blanche avec les bandes bleues ?

– Je sais pas, possible. Ou pas, faudra voir. J’ai le sentiment d’une mise en scène. Un type qui laisse ça sur un quai veut signifier quelque chose. Qui est son public ? Les flics, la presse, ou une cible plus précise qu’on doit découvrir. Ou bien à l’inverse il cherche une plus vaste médiatisation. Voilà des points à

élucider. Et puis il faudra bien savoir qui est cette pauvre femme. Pourquoi ici et pourquoi maintenant.

Les deux flics étaient adossés à la camionnette du légiste, plongés dans leurs pensées. Ils regardaient leurs chaussures les mains au fond des poches. Le froid ne les perturbait plus. Un silence instable s'était installé ; lentement, Marco releva la tête. Il regarda Hégésippe et l'esprit vide lui dit :

– Putain, c'est quoi ce truc ?

Melun se frottait le cuir chevelu avec vigueur, les yeux écarquillés. Il bâilla nonchalamment.

Hégésippe gonfla ses joues signe de doute et écarta les bras et les laissant mollement retomber. Il lui répondit

– Je crois qu'on verra plus tard, bon allez, on plie.

Et ils rejoignirent leur voiture.

Il était 10 heures ce jeudi et Vertefeuille attendait ses inspecteurs avec impatience.

**

*

Ketty connaissait bien les urgences les hôpitaux et les services de réanimation. Sa petite sœur Aicha s'était très tôt révélée asthmatique. Gravement. Elle avait eu ses premières détresses respiratoires à trois ans, Ketty en avait sept alors. Le souvenir de la petite encore bébé, en train de s'étouffer, le teint bleu, l'avait rudement marquée. Elle connaissait l'odeur d'éther et d'antiseptique, les bruits d'ascenseur, des chariots et des fauteuils qu'on pousse et dont les roues couinent sur les lins.

Elle était dans la salle d'attente du service de dialyse. Karim Bakti avait fait une syncope, son cœur s'était arrêté quelques secondes ou quelques minutes même. Par voie de conséquence, il avait fait une insuffisance rénale aiguë. La dialyse devait le remettre en marche. Le pronostic s'améliorait. Il avait passé trois jours en réa. Bakti était un consommateur occasionnel. C'est du moins ce que croyaient ses parents. Ou ce qu'ils espéraient. Mais en général

l'entourage ignorant accordait bien du crédit à ses enfants. Les yeux de l'amour, presque toujours roulés dans la farine. Dialo espérait tout de même que ce soit le cas, car alors Bakti accepterait de dévoiler la source, et les personnes qui l'avaient mis en danger.

Elle venait de chez Pierre Durand, un autre toxico dont le cœur était parti en vrille suite à la conso de cette dope. Durand était commercial et n'avait, lui, rien de l'utilisateur occasionnel. Il vendait à des restaurateurs et des collectivités de la viande et des charcuteries. Celui-là était depuis longtemps dépendant. Et pas seulement aux rillettes et au saucisson. Surtout depuis qu'était apparue cette nouvelle coke. Il connaissait des montées fortes et subissait le soir les moments de langueurs infinies du manque, l'aspect émotionnel qu'il essayait de masquer avec des alcools ou de la beu, et les tremblements et l'agacement forcené. Insupportable. Son salaire ne lui permettait pas cette consommation. Alors il dealait lui-même dans son cercle d'amis et ses connaissances. Certains clients l'avaient cerné. Il les fournissait de temps en temps. Ce type ne parlerait pas aux flics. Pourtant il apparaissait que Durand ne s'approvisionnait pas à la cité Duchamp. Ketty ne savait pas encore où en ville et qui était son contact.

Karim Bakti hésitait. Sa mère l'avait veillé deux jours durant. La pauvre femme était épuisée, très anxieuse et dans une colère intérieure qui ne demandait qu'à s'épanouir. Elle était très fière de son fils. Ce faux pas, c'était de la faute à des démons tentateurs. Pas la sienne. Ils devaient tous disparaître ces mauvais diables. Après une diatribe bien virulente, son mari arriva. Il lui ordonna de la fermer et, d'un coup de menton dominateur, lui montra la porte.

– Vous êtes de la police ? demanda l'homme.

– Oui, lieutenant Dialo, de la PJ de Saint-Denis.

S'adressant à son fils, il lui intima en quelques phrases senties l'ordre de coopérer.

– Maintenant je vais sortir et tu arrêtes tes conneries, dit-il à Karim. Tu lui dis tout ce que tu sais, je vais rejoindre ta mère dans le couloir.

Le ton était glacial. Sans appel et menaçant.

Ketty et le patient étaient face à face. Elle était au pied du lit et observait le malade.

– Vous n’êtes pas marié ? demanda la flic.

La réponse avait du mal à venir. Bakti n’était pas en confiance.

– Non.

– Célibataire, à trente ans ? Avec un joli métier et un diplôme porteur, c’est une anomalie. Elle ne le lâchait pas. Elle le regardait droit dans les yeux. Elle avait flairé un truc. Il la regardait en retour, tendu malheureux.

– Vous vouliez vous détendre, c’était la cocaïne festive ?

– Plus ou moins, quelque chose comme cela.

– Vous êtes gay ? Elle savait qu’avec une telle question elle risquait de se faire envoyer chez plumeau. Mais elle l’avait simplement désarçonné.

– Ça ne vous regarde pas.

– Où avez-vous acheté cette coke ?

– Si je vous dis au supermarché vous me croirez ?

– Expliquez-vous.

– J’avais eu un contact téléphonique, je ne vous dirai pas avec qui ni le numéro, mais le rendez-vous a eu lieu sur le parking du supermarché.

– Comment ça s’est passé ?

– Comment ça, comment ça s’est passé ?

– Combien étaient-ils, qui et où avez-vous payé, qui et où avez-vous eu la poudre, dans quoi ? Allez ne faites pas l’enfant dit-elle en faisant le forcing.

– Non non, vous n’y êtes pas, il n’y avait qu’un type. Je l’ai payé sur le parking il avait une dose dans sa caisse, on a fait la transaction et basta.

– Une seule dose.

Elle le regarda avec suspicion, sévérité. Et un doute manifeste.

– Comme ça, au vu et au su de tous ? Et les caméras de surveillance ?

Elle réfléchit :

– La marque de la voiture ?

– Renault je crois, je ne me souviens pas bien au juste, le mec est resté au volant, et j’ai pas pensé aux caméras.

Ces types faisaient n'importe quoi. Ils avaient rompu avec toutes les règles en vigueur pour ce genre de produit. Les rôles n'étaient plus respectés. Receleur vendeur guetteur, la triade n'avait plus cours. Ne jamais avoir de lien physique avec la marchandise. Diluer les responsabilités, éviter les lieux publics et par-dessus tout les caméras. La voiture devait être volée, ça encore ça pouvait le faire. Pour le reste on avait affaire à des fous ou des amateurs. Ketty salua Bakti, l'avertit qu'elle reviendrait. En fermant la porte elle se dit : ou alors ces gars sont trop sûrs de leur impunité. Elle se mordait la lèvre. M. et Mme Bakti attendaient assis au bout du couloir. La mère portait un voile couleur saumon avec un motif de frise marron et noir et des franges argentées, qui soulignait son visage ridé. Elle était habillée avec une très ample tunique qui rasait le sol, manches longues et col serré. Ses yeux très noirs enfoncés dans des orbites profondes suivirent la policière. M. Bakti père ne la vit même pas. Il était en bleu de travail avec de grosses chaussures de chantier. Il avait honte de lui-même et de son fils. Et puis on ne regarde pas une femme dans un lieu public. En sortant de l'hôpital, Ketty appela Myriam. Il y avait deux urgences à transmettre à Vertefeuille : remonter la liste des appels sur le portable de Karim par conséquent voir avec un procureur et saisir la vidéo de la surveillance du parking. Elle marchait avec allégresse, assez satisfaite de ce résultat. Elle avait bien avancé.

Chapitre 8

Marco Melun était superstitieux. Il savait que c'était idiot, irrationnel et contraire à l'esprit logique qui devait animer une enquête, mais c'était comme ça, Marco était fétichiste, oui il était superstitieux. Devant le tumulte qu'avait engendré la découverte, il avait éprouvé le besoin de ressortir les chaussures qu'il avait portées quand il avait réussi le concours de la police nationale. C'était un sentiment dont il ne se vanterait pas mais en portant ces godasses il s'était senti mieux, rassuré. Il avait retrouvé du mordant. Il se savait couillon, à la limite de l'absurde, mais il était un couillon-absurde apaisé.

Fort de ce subterfuge, Melun avait composé le numéro du commissaire vers 7 h 30. Il savait qu'il ne le réveillerait pas, le patron était depuis toujours un lève-tôt. Par contre, s'il avait négligé de l'avertir, alors qu'une découverte de cette ampleur était faite, il se serait fait passer un savon. Maurice Vertefeuille aimait son travail et il était toujours très présent dans le service au contact de ses inspecteurs, malade ou pas.

– Bonjour patron.

Boisripeaux venait d'arriver.

Le commissaire Vertefeuille avait, depuis quelques semaines, des soucis de santé. Mais le boss n'était pas un type à se plaindre ou à s'épancher sur son sort. Pas non plus le genre à fuir ses responsabilités ou ses prérogatives selon le cas. On le voyait tous les jours dans les couloirs, promenant son œil critique et saluant les collaborateurs. Son pas était peut-être un peu plus nonchalant qu'à l'accoutumée, mais il avait toujours le propos aimable et débonnaire pour vérifier recadrer ou encourager les policiers. Jamais il n'avait fait preuve d'irritabilité et il gardait une présence forte et respectée. Boisripeaux était au courant de la batterie d'analyses que son supérieur avait subies la veille. D'ailleurs il le trouvait fatigué. Une mine un peu plus terne et peut-être légèrement pâlot, anémique. Avait-il noté un amaigrissement ? Il n'en était pas vraiment sûr. Néanmoins, l'énergie de Vertefeuille, sa constance et sa ténacité n'avaient pas faibli.

– Comment allez-vous ?

Hégésippe ne faisait pas semblant d'être préoccupé par ces questions de santé. « Comment ça va », pour lui, n'était pas une question dépourvue de profondeur, simple verni matinal. Cette fois, il aurait préféré retarder les sujets professionnels qui allaient lui mettre la pression. Il aurait aimé s'attarder sur la pluie, il n'y avait pas eu de beau temps. Il craignait un peu de poser des questions qui risquaient de plomber l'ambiance. De façon générale une question très ouverte dont on ignore où elle nous emmène lui semblait dangereuse. Les surprises sont rarement bonnes, pensait-il. Et puis une question qui démontre votre ignorance est ravageuse. Putain, pensa-t-il, pourquoi je me suis lancé dans cette interrogation...

Un temps, Hégésippe avec des questions franches et personnelles, avait espéré mettre son interlocuteur dans un état d'esprit positif, plus réceptif. Technique un peu faux cul qu'il assumait complètement. Il en allait de même lors des interrogatoires. Hégésippe essayait d'envisager l'être avant d'aborder les questions. Et ce matin, des questions, il en rapportait un paquet, sans aucune réponse.

Vertefeuille éluda le problème, il n'eut qu'un grommèlement qui pouvait dire çavapadequoifouetterunchatmaisjaipastropenviedenparler.

– Bon Boisripeaux faites-moi un topo, Melun vous vous exprimerez à la suite de votre collègue. Je voudrais de la méthode.

Hégésippe prit la parole pour décrire la situation. Le lieu, bord du canal, une voie très isolée qui doublait le chemin de halage sous l'ouvrage d'art que constituait le boulevard. Les piliers du pont sur ce boulevard, séparés les uns des autres de 40 mètres environ, en bloc de béton, tagués, quelques détritrus, l'odeur d'urine et de vase. Posée par terre, l'espèce d'enveloppe ou de sac dans lequel se trouvait le cadavre. Juste déposé par terre, pas même adossé au mur. Puis il décrivit le corps, le démembrement, la pièce manquante. L'absence de sang. La congélation.

Maurice Vertefeuille reprenait point par point pour fixer les images.

– Donc il s’agissait d’une bâche, blanche et pas à proprement parler d’un sac ?

– C’est cela, du plastique blanc et épais. Vous savez, patron, un peu comme ces plastiques qui contiennent les engrais agricoles.

– Et le corps était coupé, la section était franche ? Nette ?

– Oui absolument, comme un trait de scie, si j’osais, je dirais comme une tranche de jambon.

– Mais congelé.

– Oui c’est ça.

– Et au milieu il manquait ce cube contenant le cœur ? Du moins la zone correspondante.

– Parfaitement.

Maurice Vertefeuille avait admis ces infos qui le laissaient songeur. Il était dégarni sur le haut du crâne, les cheveux avaient tous pris la couleur blanche, et il gardait sur la nuque un peu de longueur. Deux rides profondes barraient son front. La réflexion semblait creuser ses traits. Ses joues, rasées avec un grand soin, étaient tendues, ses lèvres pincées ; le commissaire se mordait l’intérieur de la joue quand il réfléchissait. Il avait depuis toujours adopté la veste et la cravate, des habits dans lesquels il se sentait à l’aise, qui lui donnaient une distinction et une légère hauteur par rapport aux faits aux personnes et à sa hiérarchie. Il avait l’élégance discrète et légèrement voûtée. La soixantaine était là et ses épaules s’étaient un peu affaissées son ventre annonçait une très légère ptôse qu’il dissimulait sous un fin gilet en coton. Il ouvrit le tiroir pour regarder l’heure que donnait sa Rolex, une contrefaçon parfaitement imitée que sa belle-fille lui avait rapportée d’un séjour à Hong Kong et qu’il avait acceptée avec malice et conservée dans un tiroir de son bureau. En cas d’inspection il dirait qu’elle avait été saisie sur un malfrat. Il la gardait en mémoire des cinquante ans qu’un président avait célébré. Il avait une montre en toc et réussi sa vie en rêve.

Les descriptions de son lieutenant, il les garderait en mémoire. Elles l’avaient heurté au moment où sa concentration était au maximum. Il avait

enregistré tout le tableau dans ses détails les plus infimes. Il n'avait pas encore, au cours de sa carrière bien longue maintenant, été confronté à un tel spectacle. C'était à la fois horrible et simple, mais surtout cela défiait l'entendement. Le visage du commissaire était fermé. Concentré, il tâchait de se représenter le tableau. Son attention était aiguisée. Hégésippe trouva, bizarrement, tandis qu'il était en plein effort intellectuel, qu'à cet instant son visage se relaxait, il n'avait plus les traits si tirés. C'était au tour de Melun de prendre la parole.

– J'ai pas grand-chose à ajouter sinon que les jeunes qui ont trouvé le paquet ne nous seront probablement pas d'une grande aide. On pense que le corps a pu être déposé entre 1 et 3 heures. Mon indic, si l'affaire peut avoir une relation, avait vu la voiture vers 2 h 30. Il faut vérifier avec la congélation. Si le timing peut correspondre. Je retournerai l'interroger, tout ce qu'elle aura pu garder en mémoire peut être important.

– Il va falloir chercher le véhicule, essayez effectivement de voir votre témoin, si elle peut préciser son souvenir, c'est crucial.

Vertefeuille resta silencieux un moment. Avant de reprendre la parole, il se leva et fit des allers-retours derrière son bureau occupé par des piles de dossiers. Il prit une grande inspiration. Il exprimait ainsi sa circonspection, mais aussi le fait qu'il s'appropriait à adopter une ligne de conduite, une stratégie. Mais elle était bien incertaine, cette ligne. En fait, ils n'avaient presque rien.

– Bien, on n'a pas beaucoup d'éléments, mais il faut faire avec. Trouvez qui est cette femme et ce qu'elle a à nous révéler. Voyez avec le légiste ce qu'on peut tirer de cette méthode, cette idée de congélation. Et puis ce type de découpage nous en apprendra peut-être sur sa technique. On a sûrement, là, un type qui réfléchit beaucoup à ce qu'il fait et qui a des moyens. C'est préparé, pensé. Le gars nous donne des éléments et nous offre un spectacle. Messieurs, à cause de tout cela je crains que nous ne soyons qu'au début d'une longue histoire. Je vous demande surtout de passer le message à tous vos collègues qui ont travaillé sur cette affaire : surtout pas de médias. C'est la dernière chose que

je souhaite avoir à gérer. On est en plein brouillard et c'est une pression que je veux éviter. Merci messieurs.

Le commissaire avait clos la réunion.

**

*

L'interlocuteur demandait encore une fois à parler au commissaire. Et à nouveau Myriam s'y opposa. La personne était agacée et dépitée.

– Vous avez tort, vous le regretterez.

– Mais monsieur comprenez bien que...

– De toute façon ça ne m'étonne pas vous êtes des minables.

Il en fallait un peu plus pour déstabiliser Myriam. Depuis des années elle tenait tête à un public de plus en plus houleux. Elle refusait de céder à des propos tels que : « de mon temps » « les gens étaient... » « À mon époque » « il n'y avait pas », elle avait toujours dû se battre pour s'affirmer dans un monde où elle n'avait pas l'autorité ; alors elle avait affiné ses réparties qu'elle pouvait ajuster à chaque situation. L'incivisme ? Elle l'avait toujours côtoyé. L'impolitesse ? Elle jouait avec dans toutes les sphères de la société. La méchanceté ? Elle était assez avisée pour n'y pas prêter le flanc. La violence, elle ne la rencontrait jamais car elle la flairait et la fuyait. Non, Myriam n'allait pas se démonter pour si peu.

– Je ne vous permets pas, monsieur, répliqua-t-elle. Ce genre d'insulte ne l'atteignait pas.

– Ça ne fait rien ; dites-lui que son vieil ami a cherché à le joindre, ce n'est qu'un début.

– Très bien c'est noté, c'est de la part de Monsieur...

Mais le type avait raccroché.

Des coups de fil comme cela il y en avait des dizaines. Elle le nota sur un papier volant. Le standard se remit à sonner, elle décrocha, prenant la nouvelle communication :

– Patrick Pacard pour Vertefeuille.

C'était la marque de fabrique du magistrat : la muflerie élevée à un niveau supérieur. Il pensait en attaquant ainsi prendre un ascendant sur son interlocuteur. Il se croyait puissant.

Cette fois-ci elle transmet directement l'appel.

– Vertefeuille, c'est moi qui vais officier dans l'homicide de la rue Sembat.

Ni bonjour ni quelque formule de politesse que ce soit, la machine judiciaire se mettait en branle.

– J'en prends bonne note, nous vous adresserons un rapport dès ce soir monsieur le juge.

Vertefeuille ne voulait rien dévoiler par téléphone et il voulait renvoyer le juge le plus loin possible de l'enquête pour garder les coudées franches.

– Je vous tiens informé monsieur le juge. Il y mettait d'autant plus de forme que Pacard n'en avait pas usé. C'était sa manière, son ironie.

– Je veux un rapport quotidien, Vertefeuille, quotidien, insista le juge. Il tambourinait sur son bureau marquant son impatience de ses doigts boudinés. Il voulait donner du poids à son propos.

– N'est-ce pas un peu excessif, il ne se passe pas tous les jours un élément marquant répliqua ironiquement le commissaire

– J'insiste.

Tom Tom Tom, faisait l'index impérieux...

– Alors si vous insistez, soupira Vertefeuille Je demanderais à mes inspecteurs la plus grande diligence et le plus grand sérieux, monsieur le juge.

– J'y compte bien, Vertefeuille, j'y compte bien !

Il avait cette manie de redoubler ses propos pour se donner de l'importance. Mais cela faisait longtemps que Vertefeuille ne se laissait plus impressionner.

**

*

Les deux lieutenants quittèrent le bureau avec le même sentiment stressant. Ils avaient leurs vestes négligemment sur l'épaule et traînaient la

sandale vers l'escalier. Ils doutaient d'eux-mêmes de leur compréhension des faits et de leurs méthodes. Ils s'arrêtaient toutes les trois marches. Ils avaient le même point de vue que celui exprimé par Vertefeuille. Marco regardait ses pompes fétiches à ses pieds. Pas sûr que ça fonctionne.

Dans la galère, Melun se révélait malgré tout professionnel. Fétichiste certes mais surtout très pro. Une attitude prudente et méthodique. Il avait un carnet sur lequel il notait ses interrogations ses doutes et ses idées. Il organisait sa journée en fonction de cette liste tâchant le soir d'avoir biffé chacun des points abordés. Hégésippe se révélait plus intuitif. Il avait un cheminement et des arborescences qu'il visualisait. Un cerveau dichotomique qui lui permettait d'avancer point par point et par élimination. Boisripeaux, à la différence de Melun vivait l'événement à titre personnel. Marco essayait de faire au mieux pour la collectivité. Il ne risquait pas de se faire un ulcère. Au pire une humiliation passagère. Hégésippe lui se sentait investi totalement. Il serait profondément déprimé s'il échouait. Cependant, ils savaient tous les deux qu'ils trouveraient, auprès de leur supérieur un soutien nécessaire. La hiérarchie jouerait son rôle pour les aider à travailler au mieux. Ce n'était pas le cas dans tous les services. Hégésippe qui avait presque vingt ans de métier avait vu des meurtres, des crimes passionnels, mais rien qui ressemblât à cette affaire. Marco, lui, n'avait que cinq petites années d'ancienneté. Il était complètement ébahi par la situation.

Ils se replièrent stratégiquement dans un lieu calme, différent du commissariat. Ils choisirent leur café habituel Le chat pitre, chez Boileau. Le patron avait utilisé une équipe de jeunes tagueurs, à qui il avait demandé de graffer sur les murs le poème de Baudelaire « Les chats ». Il avait demandé que ne soient utilisées que les couleurs que l'on trouve sur les fourrures félines. Il y avait donc entremêlé des lettres noires et blanches et toute la gamme des ocres orange, marrons et terres de sienne, terres d'ombres, brûlées ou pas. Le lavis de mots ressemblait à la fourrure d'une chatte écaillée de tortue. Boileau avait réussi à s'attirer le respect et la curiosité de tout un groupe de jeunes gens qui depuis venaient boire un café et discuter avec ce vieux philosophe.

Quelques habitués étaient au bar. Ils attaquaient au blanc. Les deux flics accoudés au zinc causaient à voix basse. Ils partageaient leurs impressions. Mais le patron, Hubert Boileau, les interrompit :

– Bonjour je vous sers ?

– Deux cafés répondit Hégésippe. Ils étaient sur le pont depuis 5 heures et avaient ingurgité une quantité énorme de caféine, mais le nectar du patron valait un demi-litre du jus fabriqué au commissariat.

– Et des croissants si vous en avez, demanda Marco, et puis pour moi, le café, je le voudrais bien double...

Hubert Boileau, fidèle à l'image d'Épinal illustrant les patrons de bar, astiquait son zinc avec un chiffon humide.

– Alors, vous êtes pas dans la mouise, avec cette affaire ?

Interloqué, Hégésippe tenta une diversion, le relançant sur la dernière soirée slam. Mais le bistrotier n'était pas tombé de la dernière pluie. Il répondit évasivement. Le zinc brillait, le cafetier redoubla d'ardeur sans regarder les deux keufs attablés à quelques mètres. Il portait un tablier dans lequel il avait coincé son chiffon, attendant une réaction. Hégésippe essaya de le lancer sur ses chats. Hubert Boileau frotta encore, Hégésippe n'eut pas plus de résultat. Comme il avait jugé les avoir bien laissé macérer, Boileau leur dit, toujours le regard rivé sur son bar et un peu dissimulé par ses lunettes :

– T'inquiète pas, je vais pas vous créer de problème, y'a pas d'lézard, j'imagine bien que vous n'allez pas me déballer des révélations fracassantes sur l'enquête comme ça.

Les deux l'écoutaient sans broncher.

– C'est juste une info que je tiens des pompiers.

Il éclata d'un rire légèrement forcé...

– Ils étaient verts après leur intervention et j'ai pas eu beaucoup besoin de les asticoter pour qu'ils me balancent l'histoire. D'ailleurs de l'histoire il n'y avait pas grand-chose.

Hégésippe su tut et fit mine de ne parler qu'avec son équipier, il tournait presque le dos à Boileau.

– Et puis c'est pas ton habitude de venir au café à cette heure, faut que vous ayez besoin d'un remontant.

– Ouais, hé bien si tu peux garder le « pas grand-chose » pour toi, on te serait obligés !

Melun était intervenu, agressif. Il ne connaissait pas Boileau. Et il le tutoya instinctivement, comme s'il avait voulu l'impressionner, Hégésippe intervint :

– Non, laisse tomber, Marco. Hubert n'est pas du genre bistrotier colporteur. Et il n'est pas un type à me foutre dans la misère.

Tandis qu'il parlait il regardait fixement Boileau, espérant la confirmation de ses propos, priant qu'il ne le vexerait pas, et qu'il pourrait compter sur sa discrétion. Le patron du bar comprit à quel point Marco et lui étaient tendus et, cherchant l'apaisement, il leur dit :

– Ouais, vous avez raison, je disais ça juste parce que vous veniez d'entrer. Bien sûr que tu peux compter sur ma discrétion, Hégésippe.

Il se remit à nettoyer son comptoir qui était parfaitement propre pour se donner une contenance et il changea de sujet pour faire diversion, signifiant ainsi que l'affaire était close.

– Relis donc mon Baudelaire que les petits m'ont graffé sur les murs, c'est pas beau ?

Boisripeaux acquiesça en souriant. Il comprit que le feu ne serait pas attisé par Boileau.

– Ouais, ils sont superbes tes chats, ils ont vraiment du talent tes jeunes.

Hubert Boileau était parti à l'autre bout du bar servir un habitué, et il laissa les flics faire le point. Ils s'étaient tus et réfléchissaient, chacun dans sa bulle.

Les deux lieutenants avaient choisi ce métier pour vivre un jour ce moment. Être confronté à une Affaire avec un grand A. Mais ce jour était venu, et ils se rendaient compte qu'ils ne savaient comment affronter la situation. Une envie de passer à l'action les taraudait, mais quelle action ? Être obligé d'attendre les conclusions des spécialistes les frustrait. Ils étaient habitués à

courir d'un dossier à un autre d'un tribunal à une maison d'arrêt. Ils craignaient surtout d'être contraints d'attendre une seconde mise en scène, une autre provocation du meurtrier. Ils pensaient que le salopard les avait choisis pour public.

Dans l'après-midi, ils étaient de retour au commissariat. Une jeune femme signalait la disparition de son père. Il avait soixante-sept ans et semblait très déprimé. Il était en conflit avec la caisse de retraite et l'URSSAF, Il avait parlé de suicide. Sa fille manifestait une angoisse sincère et communicative.

– Vous savez mademoiselle c'est la disparition d'un adulte et cela ne fait qu'une journée alors nous allons noter votre déposition, mais il est un peu tôt pour lancer une procédure de recherche.

Elle insista. Elle expliqua qu'elle était très proche de son père et qu'elle lui parlait quotidiennement au téléphone. Elle lui rendait visite tous les deux jours, trois au maximum.

Surtout depuis les agressions dont il avait été victime. Le terme surprit les flics et retint leur attention.

Ils finirent par prendre une description du disparu, et ébauchèrent une recherche. Mais ils avaient entendu la détresse de la jeune femme. Elle décrivit son appartement, laissé en désordre, alors que l'homme était très ordonné, les courses laissées en vrac et les restes d'un repas. Toutes ces choses qui n'étaient pas habituelles. Le disparu ayant la coutume de tout ranger et nettoyer à chaque utilisation, une habitude de marin. En mer, il ne laissait rien traîner, le vent et les vagues pouvant à tout moment devenir tumultueux et les choses qui traînent pouvant se casser ou bien être projetées. Et son père était un navigateur amateur rigoureux.

On avait saisi sa requête, et le signalement avait été fait. Rien de plus pour le moment, il fallait attendre. L'homme n'avait disparu que depuis vingt-quatre heures. Et il était majeur, il avait pu disparaître de son plein gré. Toujours attendre.

Hégésippe quittait le poste de police quand le commissaire Vertefeuille l'interpella. Ils étaient sur le palier du troisième étage, un lieu impersonnel. Carrelage des années 2000 à petits carreaux gris blanc et noir. Déjà obsolète.

Tous râpés d'aspect sale. De grandes fenêtres grillagées distillaient une lumière triste. Entre grille et carreau la poussière et les coulures, les traces des fumées citadines. Les murs crépis d'un ocre jaune improbable, écaillés, fissurés, avec ici et là des emplâtres sur les tags que des petits voyous avaient juste eu le temps de faire au marqueur avant d'être serrés. Vengeance et provoc.

– Boisripeaux, un mot s'il vous plaît. J'ai deux nouvelles vous concernant plus ou moins directement. Une mauvaise et une très mauvaise, je vous laisserai le loisir de la hiérarchie.

– Dans ce genre d'alternative je préfère ne pas m'avancer, répondit Hégésippe. Mais je crains de n'avoir pas le choix, je vous écoute.

– La première mauvaise nouvelle est que le juge d'instruction qui a été nommé est le juge Patrick Pacard.

Un soupir, puis il reprit :

– Je sais, il est mou et inefficace, probablement incompetent aussi. Il faudra faire avec. La seconde mauvaise nouvelle est que...

Le commissaire marqua un arrêt, trois quatre secondes, Boisripeaux n'osait l'interrompre. Vertefeuille se reprit :

– Autant que vous le sachiez, j'ai un cancer. Un classique : la prostate. Un stade assez précoce. Je ne souhaite pas particulièrement en parler. Mais j'ai refusé la chirurgie qu'on m'a proposée il y a six mois lorsque les premiers symptômes sont apparus. La chirurgie semble avoir un intérêt de plus en plus controversé, peut-être douteux. Ou plutôt dont les effets néfastes ne paraissent plus pouvoir être occultés. Je vais subir des rayons pour la seconde fois et une chimiothérapie. J'aurai donc des moments d'absence pendant le semestre prochain. Je pense qu'avec l'enquête qui s'annonce, cela risque de vous déstabiliser. Je vais tâcher de garder la main sur le service, mais je ne suis pas certain d'y parvenir si les événements se compliquent.

Hégésippe reçut la nouvelle comme un coup de poing, mais il fit bonne figure, adoptant comme son patron une attitude la plus détachée possible. Il avait espéré confronter les éléments de l'enquête aux connaissances de Vertefeuille. Il

avait confiance dans son jugement. Et puis il appréciait l'homme. Il avait été, au fil des ans, invité à de nombreuses reprises chez son patron, il faisait un peu partie de sa vie privée. Le commissaire était un homme réservé, mais au boulot, Hégésippe aimait son rôle et l'organisation responsable, la dynamique qu'il avait su insuffler.

Le juge Pacard avait environ cinquante-cinq ans. Un visage flasque. Il essayait de cacher ses joues couperosées sous une barbe de quelques millimètres. Un nez dont les verrucosités laissaient entrevoir un alcoolisme mondain. La bouche lippue et méprisante. Il cachait son regard myope derrière des verres progressifs des gros sourcils et des paupières fripées et tombantes. Dégarni à l'âge de trente ans, le prototype du type qui attend sa retraite depuis son entrée en fonction. Il occupait un bureau au troisième étage du tribunal de Bobigny et espérait chaque année une mutation dans un département tranquille du sud de la France. Administratif borné dont le seul but était d'éviter une faute, il cherchait toujours à être couvert. Pour cela, il n'hésitait pas à envoyer notes et admonestations à ses collaborateurs.

Hégésippe, rentrait chez lui à pied comme d'habitude. Son pas était lourd et plus lent que de coutume. Dans un instant de lucidité il se dit que peut-être il grossissait un peu le trait à l'encontre de ce pauvre juge, mais vraiment il avait du mal à lui trouver quoique ce soit de positif. Il pensait à cette journée et aux informations qu'il avait reçues. Il se sentait vide et déprimé. Il avait besoin de partager la nouvelle.

– Marco ?

Le numéro de son coéquipier était dans ses favoris sur son smartphone.

– Oui, tu as déjà trouvé le meurtrier ? C'est pour ça que tu m'appelles ?

Melun avait vu le nom de Boisripeaux s'afficher automatiquement sur son appareil soi-disant intelligent.

– Arrête tes conneries. Non, écoute-moi, on risque d'avoir un gros souci, pour dire le moins. Le patron est malade et il va devoir prendre des congés. Il n'est pas rentré dans les détails, mais c'est sérieux.

– Merde alors, c'est pas le moment.

Melun marqua un temps. Il se rendait compte de son indélicatesse.

– Remarque, c'est jamais le moment, j'espère que ça va aller quand même, ajouta-t-il. On est plus ou moins livrés à nous-mêmes alors ?

– Non, je pense que non, pour l'instant il est juste absent quelques demi-journées, il supervisera quand même.

– Ah, tu me rassures. Je préfère, dit Melun, j'ai un peu le sentiment d'être novice dans ce binz, pas toi ?

– Non, pas novice, on a déjà bossé sur des trucs compliqués mais je crains que là, cela le soit particulièrement, et l'expérience du patron nous sera sûrement utile.

Melun regardait ses pieds. Ses chaussures étaient encore là. Râpées devant usées sur la tige et le talon et les lacets effilochés jaune et marron et le premier œillet du haut prêt à céder.

Hégésippe quitta son collègue avec amertume. Partager la nouvelle n'avait pas été réconfortant. Marco n'avait pas les mêmes rapports que lui avec Vertefeuille, et puis il le connaissait depuis moins longtemps. Il s'aperçut qu'il n'avait même pas évoqué le juge machin, il s'en foutait, il ferait avec.

À l'autre bout de la communication, Marco raccrocha, se déchaussa et balança ces maudites pompes à la poubelle. Il était temps de réagir.

**

*

Le parquet avait accepté la réquisition du lieutenant Dialo. L'ordonnance d'injonction à l'opérateur Orange avait été diligentée et le journal d'appel avait été produit. Un jeu d'enfant.

Ketty avait touché le jack pot. Il avait suffi de trouver les numéros inversés, pour cela elle avait branché Myriam qui était très bonne pour ce genre de jeu administratif. La secrétaire avait tout édité, coché ceux qui étaient dans le répertoire, au total il restait une trentaine de numéros.

Elle n'en revenait pas. Elle regardait la chemise cartonnée dans laquelle elle avait rangé sa paperasse et l'avait refermée subrepticement. Myriam s'était levée puis rassise, puis à nouveau levée et elle s'était saisi du combiné. Elle

hésitait. Ketty ou Vertefeuille ? Elle choisit Ketty, numérotait et tomba sur la messagerie. Mince, se dit-elle, le téléphone lui brûlait la main, elle raccrocha...

Non elle attendrait, elle préférerait gérer cela avec le lieutenant Dialo...

**

*

Hégésippe n'avait qu'une envie, se vider la tête. Le jeudi soir c'était sa soirée défoulement. Il se rendait au dojo de Sainte-Geneviève-des-Bois où il encadrait les enfants avec un professeur diplômé. Ancien champion d'Europe des moins de 71, qui avait échoué en repêchage des jeux d'Atlanta. C'était une vraie pointure et sympa, pardessus le marché. Hégésippe lui donnait un coup de main bénévole. Il fallait s'occuper de trente gamins excités et virevoltants. Son fils Benoît pratiquait aussi, mais avec les cadets. Hégésippe venait donc aussi souvent que son travail le lui permettait. Il aimait bien entretenir cette relation avec lui. Jade avait essayé puis avait abandonné. Le policier était ceinture noire depuis ses vingt ans. En fait, il avait marqué quelques points en compétition, il était assez doué, à la fois souple et véloce, mais il n'était pas un compétiteur dans l'âme. Le jeudi, après avoir enduré les hurlements et calmé quelques loulous qui voulaient en découdre, il participait au judo loisir des adultes qu'il encadrait lorsque le prof, Christian avait trop picolé la veille. Il mettait un kaway sous le kimono et transpirait sang et eau, en faisant au mieux l'échauffement, les utochikomi et les randoris libres plus ou moins appuyés selon le partenaire et la forme du moment. Il se frottait parfois à quelque tireur avisé, contre lesquels il devait s'employer un peu mais il savait couper court à une confrontation trop violente. Il n'hésitait pas à chuter. Il sortait généralement de là, rincé mais plus vivant que deux heures auparavant. Il aimait bien l'odeur de fauve et de transpiration, la moiteur qui s'installe dans le dojo, quand les vitres s'embuent. Il trouvait une certaine noblesse dans ces notions humbles d'égalité dans l'effort, et puis tant que ses articulations le lui permettaient, cette petite suée lui paraissait bénéfique. Par contre il évitait la douche entre hommes. Le côté viril et tout. Il

préférait s'emmitoufler dans un anorak pour filer chez lui se doucher longuement puis s'ouvrir tranquillement un litre de jus.

Les potes, au judo, ne parlaient jamais boulot. C'était tabou. Et cela convenait parfaitement à Boisripeaux

Personne ne connaissait son job, à part Christian.

Chapitre 9

La fluviale récupéra le corps sans vie de M. Lechot le vendredi vers 11 heures. Un jour terne sans ombre et sans lumière. Il s'agissait du père de la jeune femme qui, la veille, avait signalé sa disparition. Il était coincé par quelques remous dans un méandre de la Seine. Quelques siècles auparavant ce sont des centaines de corps que le fleuve avait charrié et accumulé sur cette rive, une nuit de Saint-Barthélemy. Cette fois, c'était un homme seul. En pleine détresse. L'autopsie confirmerait la noyade. Une information judiciaire serait ouverte. En effet, il était apparu que ce monsieur avait subi depuis huit mois les assauts d'une grande violence de trois administrations.

La caisse de retraite de l'enseignement d'abord. M. Lechot avait pris le wagon de la retraite à cinquante-neuf ans. Après quarante-quatre ans de travail, il avait été prof d'éducation physique dans différents collèges.

Le dossier était ficelé impeccablement, il avait commencé à travailler à quinze ans dans les vignes, pour différents patrons, en bourgogne et dans le beaujolais. Il avait dû fournir des attestations de collègues et des employeurs. Puis au cours des trois années suivantes, deux de ces antiques témoins, moururent de leur belle mort. La retraite avait été prise en 2009. Des modifications administratives en 2012 firent que quelques fonctionnaires zélés rouvrirent les dossiers de certains ayants droit. Ils pouvaient demander des justificatifs supplémentaires, trois ans après que la retraite fut prise. Des justificatifs nouveaux sur ces premières années de travail, en 1965. Or dans ces années 1964-1965, les patrons agriculteurs n'avaient pas tous déclaré leurs ouvriers. C'est justement pour cela que l'administration de 2009 avait prévu que trois témoignages, certifiant sur l'honneur la véracité du travail, suffiraient et feraient office de preuve. Mais il en fallait plus pour l'administration de 2012. Et les témoins de M. Lechot étaient morts.

L'administration dans sa grande colère et forte de son nouveau règlement suspendit les droits de M. Lechot. Non seulement elle les suspendit, mais

demanda les arriérés avec des pénalités. Puis elle refila le dossier aux impôts. Conjointement, ceux-ci demandèrent, eux aussi, leur part de la curée et communiquèrent aux Urssaf, le dossier du nouveau délinquant pour qu'eux aussi en tirent leur pitance.

M. Lechot, au début, reçut les accusés de réception de la caisse de retraite. Il n'avait plus aucun versement, il crût à une simple erreur. Puis vinrent les demandes de remboursement pour environ 100 000 euros (trois ans de pension, avec des pénalités forfaitaires) et tous ses comptes furent bloqués. La puissance de l'état en colère au sommet de son art, contre le contrevenant. Monsieur Lechot, dans cette situation kafkaïenne alla plaider sa cause. De bureau en bureau, il constata son impuissance. Il empruntait à ses enfants de quoi payer son loyer, vendit sa voiture et annula tous ces abonnements. Il s'humiliait un peu plus à chaque démarche administrative. Une assistante sociale lui annonça qu'elle était impuissante. Il ne fut pas réconforté de savoir qu'il n'était pas seul dans ce mauvais pas. Il lui restait un petit bateau qu'il avait construit de ses mains et qui était invendable. Placé dans le jardin d'un ami aux Sables d'Olonne, il attendait le grand départ qui ne viendrait jamais.

Il recevait désormais trois lettres avec accusé de réception, des trois administrations qui le harcelaient chaque mois. Il plongea dans la dépression. Au huitième mois d'une pression inhumaine et insupportable, il décida que c'en était trop, trop de stress, trop d'humiliations trop d'incompréhension. Il se jeta dans la Seine. Il lui fallut beaucoup de volonté pour se noyer, lui qui était resté vigoureux et sportif et qui était un bon nageur. Emprisonné dans ses vêtements il sombra dans les eaux froides du fleuve.

Sa fille voulait porter plainte pour le harcèlement, et le traitement inhumain que son père avait subi.

Elle avait la correspondance et les supplications adressées par le malheureux et les vingt-deux courriers avec accusé de réception, produits par les administrations, les lettres et notifications des huissiers. Hégésippe lui conseilla de formuler sa plainte avec l'aide d'un avocat.

Boisripeaux était atterré qu'en 2011 une telle situation fût possible. Il avait honte aussi. Il se sentait coupable de faire partie, peu ou prou, de ce système, de cette infamie.

Il raconta cette histoire édifiante à deux collègues qui passaient par là. Cavour, il s'y attendait, ne manifesta pas de compassion, en vérité il s'en fichait complètement, ce n'était pas son problème. Hégésippe se demandait ce qui avait bien pu le pousser à évoquer cela avec un tel individu. Le *gros* était comme toujours avec son portable pendu à l'oreille. Avec ironie Hégésippe lui dit :

- Je te dérange pas plus, Cavour.
- Non t'as raison je suis sur un truc avec une source, là pour l'instant.

Hégésippe n'en crut pas une miette. Le gros avait des occupations connexes, tout le monde s'en doutait, et il s'en fichait.

Martinez fut un peu plus ému, mais Boisripeaux comprit qu'ils ne désavoueraient pas les administrations responsables. Une sorte d'esprit de corps l'obligeait. Chacun ayant le droit de se tromper, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat.

- Tu comprends, mon vieux, il y a tellement d'abus. Alors malheureusement y a toujours des pots cassés. Faut bien un contrôle. On peut pas faire n'importe quoi.

Hégésippe recula devant cette mâle et si conne assurance. Pas même un soupçon de compassion ou de doute sur les raisons de telles aberrations. La bêtise et la laderie avaient de beaux jours devant elles.

- Marco, oh Marco, dis, j'ai besoin d'air je vais faire un tour, voir si j'ai des trucs qui sortent auprès de mes indics sur le racket.

En fait le boulot consistait beaucoup à attendre des informations, alors plutôt qu'étouffer ou enrager dans les locaux, Boisripeaux prenait volontiers ses cliques et ses claques pour réfléchir et prendre une certaine distance par rapport aux événements. En plus, depuis que les portables avaient fleuri, les renseignements circulaient volontiers par texto. À pied il avait vite fait le tour du quartier. Il avait ses habitudes au Spar du coin. Le commissariat y avait un

compte. Ils y piochaient du café, des gâteaux secs et des bières. Il y avait toujours des rumeurs à saisir, des bruits à entendre. Il saluait quelques connaissances et assurait une présence physique sur le terrain. Il connaissait bien la grande boulangerie qui ne dégorgeait jamais, toujours bondée. Il s'arrêta enfin chez le vendeur de primeur. Son escale personnelle. Pommes bananes, rarement cinq fruits et légumes, mais c'était déjà ça. On pouvait toujours lui parler. Il recueillait ragots et persiflages qu'il démêlait calmement. Mais c'était toujours donnant-donnant. Il fallait qu'il promette un service en retour. Souvent Marco le comparait à un pêcheur. Un type qui lancerait des lignes à droite et à gauche en attendant que ça morde. Puis qui poserait son cul sur un pliant, prenant une ample respiration et se calant bien le dos pour faire une sieste. Il rêvasserait ensuite pendant des heures, observant tour à tour les bouchons s'enfoncer et disparaître. Mais qui rentrerait assez souvent avec un ou deux goujons ou parfois une carpe plus ou moins vaseuse.

Le boucher halal du coin lui proposa une affaire. Quelques ragots inintéressants, et une tentative de corruption au gigot. C'était un faux jeton qui voulait se faire bien voir en balançant des infos pourries avec des tuyaux percés, mielleux comme un loukoum. Mais de fait Hégésippe refusa, il n'était pas dans ces plans-là. C'était le risque à payer : perdre son temps, mais le flic ne savait jamais vers quoi s'orienterait un contact. Il laissait dériver ses appâts, y ajoutant parfois quelques leurres.

En fin d'après midi le légiste appela. Il avait des infos.

– Dis donc Boisripeaux, j'ai bien regardé les sections de ta victime. Au microscope on a le même dessin que ce qu'on observe avec une scie sauteuse, des vagues successives. Dans ce cas, elles forment des cercles qui se suivent à 5 ou 6 millimètres d'intervalle, j'opterais donc pour une scie circulaire. Ou une disqueuse. J'ai fait un test sur un membre, on ne peut pas à proprement parler d'échauffement.

– Attends, tu es en train de me dire que tu as sectionné la jambe de la défunte, à des fins d'expertise ?

– Ben oui, tu vas pas faire ta mijaurée, écoute-moi plutôt que de te lamenter sur mes méthodes.

Hégésippe avait mordu à l'hameçon.

– Mais non je rigole, j'ai utilisé un gigot que j'ai acheté au supermarché. Sous réserve que la transposition soit validée scientifiquement, et compte tenu du fait que ma viande n'était qu'à – 18 °C, ta morte, vu la chaleur produite et le niveau de décongélation de la section, on l'a découpée avec une grosse disqueuse. Le diamètre du disque est au moins de 25 centimètres. D'ailleurs on retrouve le débordement du trait de coupe sur les autres morceaux, c'est obligé avec un disque.

– Tes complètement idiot avec tes blagues Caravage, tu vois pas que la situation est tendue, là ?

– Bon, ça va, ça va, tu vas pas en faire un plat non plus.

– Tu crois qu'on avance beaucoup avec ça ? Que je dois mettre des gars à sillonner les magasins d'outillage pour voir qui a acheté une disqueuse dans les dernières années ?

– Peut-être pas mais laisse-moi poursuivre, tu me soûles. T'es jamais content. Je vais pas te donner la solution c'est sûr, mais j'ai quand même un élément intéressant. Tu vois, au microscope, j'ai pu observer les cristaux formés par l'eau...

– Quelle eau ? De quoi tu parles ?

– Tu es bien au courant que le corps humain est fait de quatre-vingts pour cent d'eau, ignare ! Hé bien cette eau quand tu la congèles elle cristallise et plus tu cristallises vite plus les cristaux sont petits, plus c'est long plus ce sont des particules grossières.

– Tu peux faire court, là, j'ai eu une journée un peu rude alors si tu allais à l'essentiel...

– Ton cadavre il a été congelé dans de l'azote liquide. Voilà l'essentiel. Et ça c'est une info. Parce que de l'azote liquide on en trouve pas sous les sabots d'un cheval. Alors réfléchi un peu où ton dingue a pu trouver une quantité suffisante d'azote pour plonger un macchabée dedans.

– Congelé dans de l'azote liquide, hein, c'est ça ton idée ?

– Exactement.

– Et c'est froid comment l'azote liquide ?

– – 70 °C, mon cher...

– Punaise c'est vraiment froid ça ! Non mais congelé à – 70 °C, on a pas idée...

– Parfaitement, le type a même fait une chose incroyable, pour éviter de brûler la peau avec le froid il a badigeonné le corps avec de la vaseline. Il y a quelques zones sans protection et on voit très bien l'agression de l'azote sur le plan cutané. Après la congélation à mon avis il a conservé le corps en chambre froide plutôt très froide, ajouta Caravage.

– C'est-à-dire ?

– Hé bien le genre congélateur plutôt qu'un réfrigérateur.

– Tu viens donc de suggérer que la personne a été trempée dans un bain d'azote à – 70 °C ? C'est bien cela, n'est-ce pas ?

– Cela voudrait dire qu'on n'a aucune information sur le moment où la personne a été assassinée. Cela pourrait être hier il y a un ou dix ans ou même un siècle !

– En théorie oui.

– Putain tu fais chier Caravage, tu pourrais essayer de m'aider, quand même.

Hégésippe se lâchait avec le légiste sur qui les mots glissaient. Il était agacé par ses manières qui tendaient à le mettre en avant. Un peu prétentieux, le légiste.

– J'ai mis en route des analyses et selon moi la morte a été congelée dès son décès. Il n'y a pas eu la phase de rigidité cadavérique, pas non plus de relaxation des fibres dues à l'autolyse. L'acidité des tissus devrait nous en apprendre davantage.

– Tu fais pour le mieux, tu crois que ça donnera quelque chose ?

– Je vais te dire, flicaillon mon ami : ton malade, parce que seul un grand malade peut faire cela, a tué la femme, et l'a congelée de suite. Il a peut-être

trouvé une femme, morte depuis quelque temps, pour la garder congelée, cela n'est qu'une hypothèse. Mais cela m'étonnerait tout de même. Non, pour moi, le type tue, congèle et attend, c'est quand même dingue, non ?

Le visage du légiste satisfait de ses conclusions irradiait, un large sourire s'épanouissait sur sa face et ses yeux pétillaient de malice. Il était content d'avoir découvert tout cela, il avait le sentiment d'avoir bien fait avancer le travail, et d'avoir épaté ses collègues. Oui décidément vantard, le Caravage, mais efficace. Il ajouta :

– Cela n'exclut pas un genre de dingue fétichiste, ou le type névrosé qui garde son proche chez lui ne pouvant s'en détacher. On est sur un cas totalement fou, mon cher.

Boisripeaux ne savait quoi répondre. Les informations lui traversaient le cerveau sans trouver d'endroits pour déclencher une réaction normale, une pensée cohérente.

– De toute façon, j'ai de l'anapath et de la toxico qui devraient sortir lundi soir ou mardi. Je te rencarde après le week-end. Salut camarade, et t'inquiète on va trouver !

Caravage avait bien perçu tout le désarroi d'Hégésippe. Il sentait bien que ce n'était plus l'heure de chambrer. Il le quitta donc sur cet encouragement incertain.

Hégésippe, incrédule, raccrocha. On nage en plein délire. Ce genre de chose ne peut pas être réel. Caravage lui avait presque collé une migraine. Hégésippe avait vingt ans de tôle. Il avait, au début de sa carrière lu beaucoup de polars. Il avait bien lu chez Connely avec *La blonde en béton* ou dans *Les égouts de LA*, qu'il y avait des criminels fous. Kay Scarpeta aussi avait eu à gérer des cas incroyables mais c'était aux États-Unis. Selon lui, *Le Silence des Agneaux* n'était pas transposable dans notre Europe. Confronté au quotidien, il avait bien constaté que jamais rien de bien excessif n'arrivait. Il avait pris l'habitude qu'il y ait des normes, des bornes. Il savait que toute règle est vouée à être transgressée et dépassée, c'était son lot quotidien, sordide et triste, pourtant là, on avait crevé le plafond. Des meurtres crapuleux, et des viols. Des enfants

ou des femmes battues. Des crimes passionnels ou des meurtres de sang-froid, mais jamais une telle folie n'avait fait irruption dans son monde.

Tout cela le perturbait. Il traversa les couloirs vides et lugubres du commissariat. Il errait de bureau en salle d'interrogatoire. Il aurait voulu convoquer une réunion demander à son collègue Melun et au commissaire Vertefeuille de réfléchir, avec lui, à ce qu'il venait d'apprendre de la bouche de Caravage. À eux trois, ils auraient peut-être fait avancer le chmilblick ? Même Myriam avait quitté son poste. Il n'y avait plus que Cavour. Seul le gros restait disponible, vautre sur une chaise avec une bouteille d'eau en main et un petit mouchoir avec lequel il s'épongeait le front, éternellement transpireux. Ils se regardèrent. Hégésippe allait lui parler quand son collègue renifla violemment. Le nez enfoncé et mou émit un son digne d'un porc avec son groin. Boisripeaux hésita et puis il passa son chemin. Malheureusement, le commissaire, souffrant, s'était absenté. Il avait été pris de spasmes urinaires, semblait-il, au cours de l'après-midi, et Marco restait injoignable. Hégésippe ne pouvait lui en vouloir après la soirée que son collègue lui avait sauvée le vendredi précédent, alors qu'ils étaient d'astreinte. On était vendredi soir et Melun pouvait avoir filé pour le week-end. Il n'était pas censé rester joignable à tout moment. Il laissa cependant un mot sur le répondeur.

– Marco, j'ai eu des infos de la part de Caravage, quand tu as le message tu me rappelles, à plus.

Il avait besoin de se dégourdir, de s'aérer. Il ne pleuvait pas encore, il rentra en allongeant par le parc de la Courneuve. Il marcha quarante-cinq minutes. Cela lui permit de reconsidérer l'affaire. Les jours raccourcissaient et les arbres perdaient leurs feuilles. Le ciel chargé de nuages lourds collait aux toits diffusant une lumière homogène, pesante. Il n'aimait pas l'automne. La pluie. Il pensait qu'il devrait demander une mutation. Le sud ou l'outre-mer. Repartir aux Antilles qu'il avait complètement oubliées. Mais perdre de vue les enfants ? Les idées fusaient dans son esprit, le pour et le contre étaient pesés instantanément.

Il savait qu'il ne le ferait jamais. Pas même quand les mioches se seraient émancipés. Il se peignait une fenêtre d'illusions, mais la maison avait les fondations et les murs dans la boue de la banlieue.

Il en était là de ses pensées. Presque rendu, quand son téléphone sonna, il vit le nom de son interlocuteur, et s'arrêta sous un abribus

– Oui Marco, c'est cool que tu me rappelles...

À l'autre bout du téléphone Melun donnait une réplique inaudible.

– Oui, il y a eu un peu de neuf, dit Boisripeaux... Tout d'abord Caravage pense que la femme a été découpée à la disqueuse, c'est incroyable !

– Bah, si le type a décidé de couper, que ce soit avec un couteau ou une hache ou une disqueuse... répondit Melun.

– Rien ne t'étonne donc toi. Je suis d'accord il faut bien un outil ou un autre, mais quand même ! Deuxièmement, elle aurait été congelée à moins – 70 °C dans de l'azote.

Il y eut un blanc.

– Ah la je vois bien que je te la coupe !

– Et tu n'as rien d'autre ? demanda Marco.

– Non rien de plus, c'était juste pour voir si cela te donnait une idée. Moi je trouve ça tellement dingue que je voulais te lâcher le morceau. J'étais sûr que tu serais heureux d'avoir un os à ronger pour ce week-end.

Melun était perplexe, il était distrait par la télé qu'il avait mise en sourdine, vautré dans son sofa il ne réalisait pas bien.

– Oui, bon, on se tient au courant si on a une illumination, mais là *a priori* je suis dans les ténèbres les plus sombres.

Il ne sourit même pas, il fallait pour une fois le prendre au premier degré.

– Oui à plus Marco. Et il raccrocha.

**

*

Le téléphone sonnait. Personne ne décrochait. On était au domicile de Maurice Vertefeuille, qui n'était pas encore rentré de l'hôpital. Cela avait sonné

vers 16 h 30. La personne avait insisté plus de trois minutes. C'est long trois minutes. La sonnerie avait résonné dans la maison vide. Le chat en avait été importuné. Il s'était levé de sa chaise, avait fait le dos rond et avait sauté par terre. Il était monté se réfugier dans la chambre où il n'y avait pas de téléphone fixe. Cela avait recommencé vers 17 h 10, encore avec énormément d'insistance. Enfin peu avant 18 heures une douzaine de tonalités. Le chat s'était rendormi. Le répondeur n'était pas enclenché. Maurice Vertefeuille qui était, à ce moment-là encore entre les mains de la médecine, n'en eut jamais connaissance.

Chapitre 10

Samedi 20 octobre

C'était son week-end solitaire. Déchargé de la responsabilité des enfants. Il n'avait pas encore pris l'habitude de ces fins de semaine tout seul. Ça lui avait parfois permis de prendre des gardes supplémentaires. Un arrangement avec le commissaire et sa collègue Ketty, qui avait des enfants en bas âge. Il était habitué au bordel ambiant que laissaient les gosses. Il avait toujours aimé avoir à l'appart, ces trublions bien vivants, débordant d'énergie et qui ne rangeaient rien. Mais c'était dur d'assumer la pension qu'il devait à son ex, dure la solitude. Il avait mis son réveil hors jeu et s'était levé vers les 9 heures. Sommeil perturbé. Il avait refait surface, mais n'avait pas récupéré. Il revenait régulièrement sur les infos fournies par Caravage. C'était la première fois qu'il laissait son travail empiéter sur sa vie privée. Cette affaire était obsédante.

Le samedi matin était traditionnellement consacré au marché. Faux cul, le ménage et le rangement n'étaient fait qu'à la condition de recevoir les enfants. Sinon c'était le boxon chez lui, caleçon et chaussettes en vrac dans la chambre et une tonne de linge en attente. Il fallait presque qu'il soit contraint d'aller bosser à poil pour qu'il se force à faire une machine. Quelques commerçants le connaissaient bien, il les fréquentait depuis huit ans, quand il avait emménagé dans le quartier. Il était un client discret, jamais difficile. Il observa que personne ne faisait de commentaire sur l'affaire. Les médias avaient pour l'instant été maintenus à l'écart. Un simple entrefilet dans le *Parisien* à la rubrique des faits divers de Saint-Denis. Il achetait des légumes, réfléchissait beaucoup aux saisons et s'obligeait à en respecter les productions. Il passa des citrons confits olives et amandes de chez Khader au poulet qu'il prenait chez Molas. Il aimait bien Khader. Sa politesse scrupuleuse, presque servile était contrebalancée par une gestuelle, des mimiques des œillades et des jeux de mots souvent réussis. Octobre, fini les tomates et tous les légumes joyeux. On tapait dans le sévère. Choux, blettes, poireaux et endives qui allaient remplir ses assiettes hivernales. Il

essayerait les tubercules et les navets. Il avait été éduqué dans sa petite enfance à manger pléthore de fruits et légumes antillais, il essayait d'observer en métropole cette coutume. Il allait chercher, sur le marché, les remplaçants européens des fruits à pain, patate douce et ignames. Les carottes, topinambour et autre céleri ne soutenaient pas sa comparaison nostalgique.

De boutique en boutique il gardait en tête les images du problème qui l'habitait. L'affaire l'aveuglait. Qui était cette femme et que lui était-il arrivé ? Un peu étourdi, il acheta ce matin-là ses produits sans attention, négligemment. Il choisit quelques pommes tachées que Khader retira, il avait l'œil, et les clients lui en était reconnaissants. Le fromager du coin, lui parlait, ventant ses brebis et ses tommes, mais il répondait machinalement. Il était obsédé. Absorbé par les images. On ne laisse pas dans les vestiaires du commissariat le souvenir d'une femme démembrée, ces visions le hantaient. Et il ressassait les questions afférentes.

Méticuleux et attentif à une bonne diététique, il passait quelques heures à cuisiner chaque samedi, congelant et conditionnant en portions individuelles des poêlées et casseroles familiales. Dans la semaine il était à la bourre alors il avait rationalisé son quotidien de cette manière. Cela évitait l'abus de pizzas et de burgers. Il s'était interdit depuis belle lurette les bières systématiques. Hégésippe voulait se sentir à l'aise dans son corps et il s'astreignait à une alimentation raisonnée qu'aucun collègue, pas même Myriam, ne comprenait. Un drôle de type, pensaient les autres flics.

Le sport télévisé occuperait son après-midi. Il zappait passant d'une chaîne à une autre. Il pouvait s'intéresser à un tournoi de tennis, une compétition de hand ou basket. En revanche, à titre personnel, il était rugby, il évitait le foot système. Mais il suivait malgré tout les grandes compétitions des grands clubs que ses collègues adulaient. Il trouvait très agaçant cette dévotion obligatoire pour un jeu scandaleusement médiatisé, et honteusement payé. Il n'osait comparer leur utilité sociale à la sienne, cela l'aurait conduit à comparer les revenus et là... Vautré sur un canapé il somnolait, le spectacle était décevant, comme souvent.

**

*

Le public était venu nombreux. C'était une soirée Slam classique, il suffisait de s'inscrire. Un café du centre de Paris, le café de la Butte aux Cailles dans la rue du même nom, comme de bien entendu. Une équipe ouverte et sympathique. Une petite salle, très chaude, et une estrade minuscule sur laquelle le slameur ne devait pas trop s'enflammer car il risquait de se casser la figure. L'équipe du Chat pitre avait quitté son repaire du neuf trois pour investir ce café. Georges et Isa étaient dans la salle. Boileau, lui aussi, avait fait le déplacement. Jeff n'était pas arrivé, c'est Hégésippe qui faisait l'accueil.

– Vous ne vous quittez plus, dit-il, maintenant. Vous allez créer la légende on parlera d'Isa et Georges comme on parlait d'Anquetil et Poulidor.

– T'as de drôles de références, répondit Isa. Nous on préférerait Ginger et Fred.

– Tu as raison j'aurai dû prendre Yoko et John, mais je suis trop franchouillard pour y avoir pensé.

Il eut droit à un grand sourire en retour et ils se saluèrent. Une bise à Isa et un jeu de main complexe et ludique pour saluer Georges frottement des paumes tournicottage et jeux de doigts qui finirent en tapant, une dernière claque entre les deux mains ouvertes, le salut était achevé.

– Mais aujourd'hui on n'aura que l'applaudimètre. Pas de notation et pas de vainqueur. Seulement l'estime et la ferveur des amoureux des mots, si j'ai bien pigé, dit Georges.

– Tu te lances Hégésippe ? demanda Isa.

Il répondit par une moue hésitante, sa semaine ne l'avait pas mis dans les meilleures dispositions pour se jeter à l'eau. Il secoua la tête négativement.

– Allez, je suis sûr qu'un gars qui fait partie d'une association comme la nôtre écrit lui aussi. Il faut te lancer, ici c'est cool.

– Ouais ce serait super, tu sais le trac ou la timidité c'est des moteurs puissants qui font patiner l'envie, mais quand tu lâches les chevaux c'est du plaisir, du bon et du grand gros plaisir, lui dit Georges.

– Et puis ce soir on est un peu en famille, juste des potes qui aiment ça, les mots et qui respectent nos phrases, renchérit Isa. Et elle fit un clin d'œil très appuyé à Georges.

– C'est vrai qu'on est un peu à cran quand on écrit ; il claqua des doigts passant à Isa.

– On a les crocs des mots et crack.

Elle fit un signe de l'index à Georges, qui reprit à la volée les vers de son amie :

– Il y a des accrocs, des mécréants

– Qui, Moqueurs ébranlent le rock...

C'était décousu, mais il renvoyait le son à Isa, qui du tac au tac continua, le jeu était plaisant et le courant de l'improvisation passait bien entre ces deux-là.

– Et les mots cœur Débloquant

– L'aveu, qu'émeut, la bataille, l'estoc

– Entre les rimes des mots en stock.

– Dans les palais de mots en stuc

Elle éclata de rire et dit :

– Tu vois c'est n'importe quoi, mais des fois on en sort une idée, une allitération, ou un son.

Georges avait lâché ces paroles au hasard, en souriant et en scandant ses rimes. Isa s'était éloignée vers le bar et était en grande discussion avec un des organisateurs. Boileau vint vers eux et dit en souriant :

– Hégésippe, mon petit, je t'ai inscrit, tu sais ils tirent les ordres de passage au sort, les papiers sont mis dans le chapeau et le choix fait un peu partie du jeu.

Hégésippe passerait avant-dernier ; le hasard en avait décidé ainsi. Il avait été mis devant le fait accompli.

Il s'installa au fond de la petite salle, une ardoise indiquait les prix des conso. Il ne buvait pas, mais n'était pas un ayatollah, il décida qu'un verre de

rouge serait, exceptionnellement, le bienvenu. Cela le détendrait un peu. Il y avait des vins du Roussillon, il choisit un Maury. Un vin puissant, presque épais avec des arômes de cuir et de fruits des bois, 14 degrés il devrait se méfier, mais il n'était que 22 heures et la soirée serait longue.

Derrière lui, un vieil habitué des soirées slam était là. Rafaël Merno. C'était un ancien médecin qui avait travaillé longtemps en psychiatrie. La retraite l'avait cueilli assez tôt car il avait commencé à seize ans. À soixante ans il se croyait libre. Libre de s'emmerder à mort et avec une pension pas si grosse que cela, si bien qu'il n'envisageait pas ses grandes vacances en faisant la java. La retraite et lui n'avaient pas grand-chose à se dire. Alors il s'était plongé dans le bénévolat. Piliers de trois associations, il avait choisi de vivre ce qu'il avait toujours aimé. Il était de toutes les soirées. Vu son âge canonique il était devenu une figure emblématique. Il écrivait des textes. Comme un gamin il se lançait. Il n'était pas bon, non, mais il avait une rage rafraîchissante. Il faisait partie de cette belle pyramide d'anonymes acharnés qui permettaient l'éclosion de perles comme Isa.

Il n'était pas venu seul. Trois amis étaient là qui observaient la scène. Rafaël les présenta. Une prof d'art plastique en retraite fripée et lourdement maquillée, les yeux bleus au fond de paupières fardées et ridées, la chevelure teintée d'une couleur blonde improbable qui masquait une tignasse grise. Elle côtoyait un informaticien de cinquante-huit balais désabusé et grassouillet mais un type jovial dont le regard perçant était malicieux. Il était en fin de carrière et accompagnait un autre type, la soixantaine tranquille, qui se présenta comme artiste peintre. Celui-ci n'était pas né de la dernière pluie, mais il semblait alerte et vigoureux. Un dos droit et un abdomen qui n'était pas tenu par sa ceinture, mais par ses muscles. Être des amis de Merno, c'était un passeport pour l'intégration dans ce groupe. La femme était une « Martine Benaim », l'informaticien se trouvait être un « Luc Leblanc » et le peintre se donnait du « Piaget », mais pour Merno, c'était « la prof », « l'informaticien » et « le peintre. » Tous trois n'écrivaient pas. Martine Benaim tenait depuis toujours un journal, Leblanc s'était essayé à de petites nouvelles. Piaget lui n'écrivait rien. Il

avait longtemps cru que son pinceau lui servirait d'arme. Il peignait à l'époque des scènes surréalistes avec minutie. Il espérait pourfendre l'absurdité du quotidien. Oscillant entre Magritte et Dali. Il avait conscience de n'avoir le talent ni de l'un, ni de l'autre. Puis il s'était orienté vers une technique plus rapide et intuitive, plus lumineuse et harmonieuse aussi. Il exposait dans quelques galeries et avait un petit réseau. C'est du moins ce qu'en peu de temps il en avait déclaré. Ponctué par des interventions de Martine qui évoquait son expérience artistique auprès des enfants. Il en avait beaucoup dit sur lui. Trop, pensait Hégésippe. Tandis que Leblanc écoutait, de façon distante. Piaget crût bon de demander, par politesse, au policier :

– Alors vous aussi vous vous passionnez pour le slam ?

Il criait presque essayant de couvrir le brouhaha des spectateurs. C'était une question de pure forme, Hégésippe le sentait.

En fait si ce type n'avait été avec Rafaël, jamais il ne lui aurait répondu. Il y avait dans son regard quelque chose de prétentieux et de faux, particulièrement quand il prenait la parole, qu'il accaparait. Un casse-couilles, pensa Hégésippe. C'est Martine les coupa :

– Moi, je ne suis venue que pour voir comment ça se passe, et écouter les textes...

Elle ajouta attendant que le bruit de fond baisse et qu'elle n'ait pas besoin de crier :

– Pas vraiment une passion, je débute. Mais j'ai toujours été attirée par la poésie. C'est sûr on est pas dans la moyenne d'âge...

– Moi, je trouve que le Slam est un moyen de remettre la poésie au goût du jour, dit Leblanc. Mais c'est assez casse-gueule, les mots. En réalité, vous savez, je m'en méfie, des mots ; je les trouve trop souvent traîtres. Je voudrais réfléchir un peu plus avant de me lancer, je n'ai pas la fougue de Rafaël. Peut-être que dans quelque temps, je vais m'y mettre. C'est vrai qu'il y'a surtout des jeunes, c'est à la fois stressant et stimulant, un challenge en quelque sorte pour un type comme moi.

– Tu sais, Luc, Hégésippe Boisripeaux est trésorier de l'association du bar Le Chat Pitre, qui se réunit à la Courneuve. Je t'en ai parlé. C'est un peu le

bastion des slameurs. Ils ont un lieu assez cool, le patron du bar est d'ailleurs là ce soir.

– Hégésippe, vous organisez souvent ce genre de soirée à Saint-Denis ?

– Hé bien, environ une par trimestre. C'est déjà pas mal. En fait on est dans les premiers à avoir offert une scène ouverte régulièrement. Et puis entre les jeunes et les anciens la mayonnaise a bien pris.

– Oh, oui c'est super cool, dit Jeff. J'essayais de vous les amener depuis un bail. On est de vieux potes. On s'était connu aux Antilles, Martine, Luc et moi-même, où nous bossions quand nous étions tout jeunes. Tu sais Hégé, ce type est un peintre assez renommé. Il fait des trucs bizarres, faudrait que tu voies ça, lui dit-il *sotto voce*.

Hégésippe tiqua, il acceptait que de très rares élus utilisent ce diminutif. Rafaël n'était pas encore de ceux-là. Et même s'il était membre à part entière de l'assoc, il ne savait pas s'il serait sur la même longueur d'onde que lui. Hégé était réservé aux intimes. Sa famille y avait souvent recours et c'était affectueux.

– Alors comme ça vous êtes des artistes ?

Hégésippe posait la question à Martine et Patrick.

– Pas vraiment, même si j'ai toujours fréquenté les arts plastiques, j'étais enseignante avant tout.

– Pour ma part, on peut quand même dire cela, répondit Piaget. Maintenant, si vous définissez une profession par le fait qu'on cotise à l'Urssaf et à la retraite, alors c'est de plus en plus vrai. Il m'aura fallu vingt-cinq ans pour gagner ma vie avec ça. Mais je dois reconnaître que j'ai de la chance d'y être plus ou moins parvenu.

– Chut... Chutt...

Hégésippe et ses commensaux se firent rabrouer. Le slam allait commencer, la petite salle s'était bien remplie. Bondée. Les buveurs étaient agglutinés, contre la baie vitrée, accoudés au bar, les spectateurs devaient jouer des coudes pour porter leurs verres à leurs lèvres.

Les petites tables aux pieds en fer forgé qui recevaient normalement trois personnes étaient surchargées de six ou sept paires de bras tendus vers leurs

consommations. Entre le bar, les tables et la micro-scène, les serveurs, le plateau au-dessus des têtes posé sur le bout de leurs doigts, se frayaient un chemin en poussant des dos et des fesses, jouant de leurs cambrure avec adresse comme des danseuses flamenca.

Un jeune gars s'élança, il avait un très bon rythme, un bon flot et les spectateurs dodelinaient de la tête au rythme des vers. Ce gars était bon. Il teint son auditoire en haleine et fut applaudi avec fougue. Autour de la table de Rafaël, les réactions étaient très enthousiastes. Ils étaient cinq et crièrent, sifflèrent et frappèrent sur les tables et les verres avec des couteaux ou des cuillères, c'était une bronca très sympa. Le plus enthousiaste était Leblanc.

La réaction de l'informaticien était vivifiante. Il encouragea le slameur avec une conviction sincère. Son regard brillait d'admiration pour la performance.

Boisripeaux se méfiait des mots, lui aussi. Il savait que vrai ou faux étaient des notions relatives. Son travail quotidien lui avait souvent montré que ce qui est juste ou injuste était variable. Selon le point de vue, procureur ou celui de l'avocat de la défense. Comme le blanc et le noir était des valeurs discutables, unies par une infinité de gris. Il avait aimé les expériences picturales qui montraient qu'une même valeur de gris donnait une impression différente selon qu'il est coincé entre des masses sombres tirant vers le noir ou selon que les masses sont imprégnées de lumière, très blanche. Il avait confronté cela à la noirceur prétendue de certains prévenus. Si on éclairait leurs cas à la lumière de leurs origines sociales et de leurs difficultés, il savait peindre un tableau différent de celui qu'il aurait obtenu à la lumière des textes légaux. Cela dit il n'était pas un enfant de chœur, et évitait les erreurs trop simples. Hégésippe savait la loi et il savait l'esprit des lois. Il s'amusait parfois, pensant au nombre de textes de lois qui n'avaient jamais eu de décret d'application. Des effets d'annonce, des mots. Des omissions ou des mensonges ? En lui même il se disait :

– Donc, se méfier des mots ! Des double-sens, par exemple. Et des contre-sens, aussi. En anglais qu'il dominait mal, il lui arrivait de glaner des bribes lorsqu'il regardait une de ses séries favorites. Il

reconstruisait une phrase fallacieuse. Badaboum, ça ne voulait pas du tout dire ce qu'il avait essayé de traduire. Pour suivre un film à la télé ce n'était pas grave. Quoique cela ait pas mal agacé sa première femme, qui elle, était douée pour la langue de Shakespeare. Dans la réalité, les mots étaient dangereux. Précis et flous, simples et multiples. Difficiles.

Sa vie de couple avait fait les frais de ces mots mal négociés. Sandra, sa femme souffrait d'arthrose cervicale. Douleur permanente et lancinante. Comment dire la douleur ? Les médecins essayaient de la classer d'en chiffrer l'intensité, mais au quotidien, comment la partager la décrire, verbalement. Elle avait consulté. Mal reçue par une faculté inhospitalière, elle avait été de scanner en infiltrations efficaces mais peu durables. Elle fut bien accueillie en revanche par les marchands du temple des médecines parallèles. Elle avait besoin de croire. Il cherchait la rationalité. Sa formation l'avait éduqué au doute. Il avait essayé de l'alerter sur certaines pratiques. Le démarchage pyramidal par des « amis » qui dealaient des produits vitaminés lui semblait indigne. Il n'avait finalement dit que du mal de ses amis à elle. Lutter contre l'église ostéopathique, qui détord les vertèbres et décoince les nerfs, là où la fibrose et les rigidités ne laissent pas un millimètre de manœuvre. Il n'avait fait que dire du mal de personnes dont les mains la manipulaient avec attention étirant ses muscles et ses tendons endoloris. Il avait lutté contre un verbiage de rebouteux matois et s'était pris les pieds dans ses mots sans compassion. Il s'était fâché, il était intolérant. Elle avait pleuré et boudé, et elle était retournée vers des soins attentifs, vers des mots quels qu'ils soient, apaisants. Les médecins n'avaient pas eu, pour elle, ces explications enivrantes. D'expérience en essais, toujours formidables au début, ils avaient eu querelles sur querelles. Elle avait rencontré un acupuncteur. Un passionné de médecines chinoises obsolètes. Elle l'avait aimé sans souffrir puis l'avait quitté. Séparation indolore. Depuis, Hégésippe et elle suivaient des chemins parallèles mais qui restaient cordiaux empreints de compréhension.

Les bruits de la salle le ramenèrent à la dure réalité : il allait monter sur scène. Un sourire intérieur s'épanouissait. Il se savait timide, mais au fond il en avait envie, et quelque chose lui disait que cela se passerait bien. Le Maury était corsé, et l'avait dopé, lui qui buvait si rarement. Une force des fruits rouges et du cassis qui durait au-delà des tanins. Hégésippe avait fini son verre quand Jeff fit son entrée dans le bar.

– Tu espérais que je ne serais pas là pour ta première scène.

– Oh, remettez ça pour le gladiateur, il va en avoir besoin, c'est lui le prochain.

Hégésippe refusa le verre offert, il n'était vraiment pas habitué à l'alcool, et il avait peur des dérapages.

– Et vous ? Rafaël tes amis et toi, qu'est-ce que ce sera pour vous ?

Rafaël était inconditionnel du rhum. Il choisissait généralement du père Labat. Un rhum agricole de Marie Galante.

– Un rhum coca pour moi, demanda Leblanc et il céda la parole à Martine, d'un coup de menton.

– Perrier tranche s'il vous plaît.

– Deux rhums, commanda Piaget, j'accompagne Rafaël.

Piaget avait une sérieuse descente. Il termina son verre en trois minutes, Merno, lui sirotait millilitre par millilitre. Piaget recommanda le même, qu'il ingurgita avec le même empressement.

Hégésippe monta sur scène, habillé à la ville comme à la scène d'une chemise, de jeans et d'une paire de baskets, cette fois la chemise était noire, il avait un look vaguement rive gauche. Il s'était quand même préparé à cela. Même si la semaine avait été compliquée et fatigante. Il avait écrit ce texte il y avait déjà un moment et l'avait bien en main à défaut de l'avoir encore en bouche et en tête.

Il faisait très chaud dans le café. Tout le monde avait tombé la veste et le silence des spectateurs était impressionnant. Au diable, pensa-t-il et se jetant à l'eau.

– « Deux et deux »

Un plaisantin donna bien sur la réponse en criant « cinq », alors une petite voix enfantine s'écria en zozotant :

– Mais non c'est quatre, deux et deux c'est quatre, hein papa ?

La salle éclata de rire et tandis que le père félicitait son rejeton pour sa rigueur mathématique, Hégésippe reprit :

–« Deux et deux »

La salle excitée bruissait de chut chuuut...

– « Le bricoleur même rigoureux sait qu'après avoir compté

Faudra qu'ça rentre que ça marche faudra ajuster

Y'm'font rire ces ingénieurs qui dressent des Tour Eiffel

Qui se dilate au soleil et rétrécit au gel

et qui branle de plusieurs décimètres et que l'on pelle

Des poutres surnuméraires des boulons, à la pelle

Mon père qui était docte me disait que ça irait, je veux

Que ses calculs marcheraient à ceci près : un cheveu

À rude école j'appris la science et la mathématique,

Les trucs infaillibles absolus toutes ces thématiques

Qui font que le monde est juste et souvent prévisible

Toutes ces théories séduisantes et tellement risibles

Puisqu'un beau jour triste c'est débile,

La science et la techno se prennent un Tchernobyl.

Fukushima, et les navettes spéciales qui explosent,

Vraiment la physique au quotidien c'est pas rose

L'amiante est physiquement l'isolant idéal

Que ne partage pas les morts d'un cancer peu astral !

Le monde est en expansion donc il y a un point initial

Ou il était en compression tout petit minimal

millions de degré point zéro de toute histoire

Mon esprit, à voir le point moins un, me pousse à croire
Au bilan pour une théorie bâtie sur une observation
Combien de rêveries qui sont sans solution ?
Même Darwin que j'aime et dont je ne doute
Est attaqué par des crétins que je redoute
Car si j'aime entendre je ne sais pas, il y a un doute
Je crains le dogme, le sûr de soi qui de ses foudres
Est prêt à interdire emprisonner, à en découdre
Pour une idée à laquelle il tient coûte que coûte »

Après cette strophe, Dominique entra dans le café. Elle resta discrètement au fond de la salle et écouta. Hégésippe ne l'avait pas vue, son arrivée l'aurait perturbé. Ils ne vivaient pas ensemble et un repas familial l'avait empêchée d'assister à toute la soirée. Heureusement, il ne fut pas déstabilisé.

Le texte se poursuivait avec la voix d'Hégésippe :

– « Et là je me souviens de ce “domaine de définition”,
Tu sais ces limites entre lesquelles à l'intérieur c'est bon
Mais hors desquelles alors là, t'es carrément Con
C'est le point fondamental hors de ça déraison.
Mais ceux que j'aime entre tous ce sont les économistes
Ils expliquent tout et son contraire, ces fumistes
Qui usent de théories alchimico-algorithmique
Pour t'expliquer un petit matin que t'as plus de Fric
Ils l'avaient prévu, il le savait bien disent-ils, *a posteriori*
mériteraient des coups de par leurs postérieurs, oui.

Je donnerais pas au don Juan de Molière raison
Je modérerais mes idées et toutes mes opinions,
J'assènerais pas devant la statue du commandeur :
“Je sais que deux et deux sont quatre !” branleur,

Que ce don Juan ! qui n'avait pas un père bricoleur,
Moi mon père m'a dit en se tapant sur le doigt, houille
Deux et deux sont quatre, plus un poil de couille. »

Hégésippe salua comme un cabotin. L'espace d'un moment il avait oublié ses soucis. Il était resté très concentré sur son texte. Le temps lui avait paru tellement court, il avait bien apprécié cette sensation extrêmement intense. Il fut très chaleureusement applaudi.

La petite voix zozotante reprit le dernier mot :

– Papa, tu as entendu le monsieur ? Il a dit « couille », hein papa c'est ça qu'il a dit le monsieur ?

Le père légèrement embarrassé mais surtout amusé botta en touche :

– Hé oui, mon Filou, ça s'appelle une licence poétique.

– Ben mon vieux, pour un début, tu peux dire que c'est réussi !

Georges félicitait Boisripeaux.

– Oui, ton texte il est sympa et malin, si tu en as d'autres, des comme cela, tu peux m'en refiler, lui demanda Isa, souriante et surprise.

Quelques slameurs et poètes montèrent à sa suite sur la scène. Le public était tranquille et il y eut des sifflets admiratifs. Un plaisantin y alla de sa vuvuzela qui faillit rendre sourd l'auditoire. L'ambiance bruyante était joyeuse, les créateurs étaient heureux de partager leurs trouvailles. Certains criaient pour encourager leurs potes. La soirée était vouée au plaisir de la création. Le public était là pour s'éclater et aider à faire naître un artiste, un public généreux qui réagissait par toute sorte d'interjections aux jeux de mots et astuces qui fusaient.

Dominique rejoignit son amant et l'embrassa, plutôt discrètement. Ils étaient bras dessus bras dessous. Elle s'était insérée tranquillement dans le cercle qui commentait les textes.

– Vous qui aimez les mots, aimez-vous aussi la peinture ? demanda Piaget. L'homme faisait manifestement partie de ceux qui ramènent tout à eux...

– Je ne suis pas spécialiste mais il y a des choses que j’aime, répondit poliment Hégésippe en regardant sa compagne, embarrassé.

– Il faudra donc que je vous montre mon travail. Il prenait à partie Martine et Luc se donnant de l’importance.

– Pourquoi pas ? éluda Boisripeaux

– Passez me voir un jour avec Rafaël, je vous ferai visiter mon atelier.

Patrick Piaget recommanda un rhum vieux, et généreusement se déplaça vers la caisse pour régler les tournées. Puis il se leva et quitta le bar sans se retourner, en levant juste le bras pour saluer de loin la tablée. Il avait bu six petits rhums et s’en alla dignement, un peu moins souple mais bien imbibé. La soirée touchait à sa fin. Les groupes se séparaient et l’air recommençait à circuler dans le bar.

– Un drôle d’oiseau ton ami, dit Georges.

– En tout cas il nous a invités et c’est cool, perso, je suis un peu à sec en ce moment, dit Isa.

– Oui, tu le remercieras, je me sauve.

– Déjà ?

– Oui j’ai eu une semaine un peu tendue, j’avais même failli ne pas venir.

– Ça aurait été dommage ça a été un grand succès. Il faudra remettre cela.

– Oui on verra, allez bonsoir.

Ils s’embrassèrent et se serrèrent les mains et se séparèrent.

Sur le porche de l’établissement, des petits groupes parlaient en fumant dans la rue qui s’était animée.

Dominique et Hégésippe s’en allèrent.

– Tu es arrivée à quel moment ?

– J’ai loupé la moitié de ta prestation mais ce que j’en ai vu était bon.

– Tu pouvais pas me dire autre chose, c’est cool mais tu n’y es pas obligée.

– Non, vraiment, c’était bien, j’aime bien ton texte. Il est décalé et pétillant de malice, et il te correspond bien. Puis elle lui ébouriffa les cheveux et lui dit à l’oreille : je suis désolée.

– De quoi es tu désolée ?

– Hé bien de mon retard.

– C’est pas grave, répondit-il, la prochaine fois... Au fait, c’était bien chez tes parents ?

– C’était chez mes parents, justement. La prochaine fois...

Ils s’embrassèrent et sortirent enlacés. Ils n’en étaient pas là, et ne voulaient pas évoquer les soucis familiaux. Ils firent un bout de chemin tranquillement vers leur bouche de métro.

– Tu viens chez moi ? lui demanda-t-il.

Il lui tenait la main en descendant l’escalier mal éclairé et sale. Les néons blafards glissaient sur les carreaux blancs. L’odeur d’ozone chaude et écœurante les rattrapa.

– Non, pas ce soir, je suis seulement passée te soutenir. Je pensais être de retour plus tôt, mais je suis partie tard cet après-midi avec les embouteillages à Roquencourt, j’ai pris un retard fou. Non, demain je dois bosser tôt, j’ai un dossier super important. Je dois le finir.

Il n’insista pas, leur relation était faite de tendresse et de respect, et puis encore de quelques hésitations et des non-dits. Hégésippe ne s’en formalisait pas. Il la raccompagna chez elle et la laissa monter seule. Puis il marcha dans la nuit jusqu’à son appartement.

Le dimanche, Hégésippe émergea vers 10 heures. Il avait un rituel assez bien établi : s’acheter le pain et les journaux, puis doucement attaquer un petit déjeuner, affalé dans son canapé. Hégésippe lisait *Courrier international*, *L’Équipe* et son supplément et *Le journal du Dimanche*. Le repas du midi avalé seul et rapidement, fut suivi d’une sieste comateuse. Le relâchement, après une semaine de grande tension. Semaine complexe qui l’avait laissé fébrile. Il traînassait. Les touches du zappeur effleurées lui permettent de regarder les

sports et les émissions dites familiales. Abruti de lassitude. Il eut un sursaut, il se leva et, du doigt, compulsa les DVD dans sa collection. Ce serait *Les raisins de la Colère* avec Henri Fonda, beau comme un astre. Il avait adoré ce film dur et triste, adaptation de l'œuvre de Steinbeck. Cela faisait partie des films achetés par cinq à petit prix que l'on regarde le soir même avec gourmandise, et qu'on revoit plus tard en les dégustant. Il avait pleuré la première fois qu'il l'avait vu.

21 h 30. Un petit en cas, salade et fromage, le dimanche il mangeait du « vite fait » lorsqu'il était célibataire par obligation. Un fond musical qu'il affectionnait, sa play list de l'automne, dominée par Johnny Cash et son Solitary Man. Inoubliable. vers 22 heures, il prit son bouquin, il était déjà au lit. Il avait choisi Robert Merle : *Fortune de France*. Quand il était déprimé, et qu'il ne se sentait pas trop bien, il reprenait la lecture de cette saga. Elle le rassurait. Cette Histoire humaine, pleine d'espoir était facile à lire. Il était aisé de s'y perdre et d'y retrouver son chemin. Il en lut une dizaine de pages et il s'endormit.

Chapitre 11

Quarante-troisième Semaine de l'année 2012. Du 20 au 27 octobre

Maurice Vertefeuille était sur le pont depuis 7 h 30, il était arrivé avant que Myriam ne se saisisse des commandes du navire. Sa ligne directe sonna. Il feuilletait les notes de services. Il devait valider les heures sup, et il allait bientôt devoir noter ses collaborateurs, il n'aimait pas trop cette période de l'année. Il prit la communication, légèrement étonné. Elle ne dura que quelques secondes, une minute au plus. C'était l'IGPN, l'inspection générale de la police nationale qui l'avertissait : des faits très graves étaient reprochés à des personnels de son commissariat et des écoutes systématiques étaient mises en place pour faire cesser les dysfonctionnements. Le patron se renfonça dans son fauteuil. Il n'avait rien à répliquer à cela. On lui demandait la plus grande discrétion. Il raccrocha interloqué, ce n'était pas la première fois qu'il se frotterait à l'IGPN, mais ce n'était jamais agréable, ni de bon augure.

Hégésippe appela la caisse de retraite de M. Lechot. De standardiste en secrétaire, puis de sous-chef en petit responsable, Boisripeaux échoua dans l'antre d'un capitaine d'administration, droit dans ses bottes. Le responsable se nommait M. Lama. Il était 9 h 30 et l'inspecteur avait un peu de temps, il n'attendait pas de nouvelles du légiste avant l'après-midi.

– Monsieur Lama ? Je suppose que vous travaillez jusqu'à midi ? Vous êtes bien au siège, boulevard Perret ? Bien, je serai chez vous dans quarante minutes environ. Au plaisir monsieur Lama.

Boisripeaux prit une voiture de fonction sur le parc.

– Marco, je fais un saut à l'Urssaf.

– OK, tu en as pour long ?

– Peut-être une heure, peut-être deux. Regarde un peu qui peut bien utiliser de l'azote liquide, parce que moi à part la cuisine moléculaire d'Adria Ferran, le cuisto catalan, qui tient un trois étoiles au nord de Gerone en

Catalogne, eh bien, j'y connais rien en azote. Remarque, je te dis ça, mais j'y ai jamais mis les pieds en Catalogne....

Les boulevards roulaient bien ce matin, une bruine lavait doucement le paysage urbain. Les immeubles sans charme de cette périphérie devaient être d'une période de reconstruction sans âme et sans esprit. La grisaille donnait une trame, une unité douloureuse à ces bâtiments. Triste. Hégésippe ressentait cette humidité, l'affaire qu'il devait débroussailler avait cette couleur fade, douce et amère.

Les locaux de la caisse de retraite étaient déprimants et propres. L'organigramme était inscrit sur un panneau en Plexiglas, au rez de chaussé. Les semelles d'Hégésippe faisaient un scrouitch scrouitch à chaque pas. Peinture à l'huile et linoléum, le sol de plastic imbibé de produits de nettoyage collait aux chaussures. Il y avait une odeur synthétique et chimique. Les couloirs étaient vides et il y régnait un calme inquiétant. Scrouitch scrouitch. Hégésippe se demandait même si ce navire-là n' avait été déserté. Scrouitch, scrouitch. En comparaison avec l'atmosphère sonore du commissariat, il était impressionné. Il trouva le bureau après quelques détours. Scrouitch scrouitch.

– Mais, inspecteur, nous n'avons fait qu'appliquer les nouvelles directives.

Ils étaient d'emblée dans le vif du sujet. L'argument était imparable, aucune responsabilité et surtout aucun regret.

M. Lama était indéfinissable, entre deux âges, entre deux tailles, le poil ni long ni court ni dégarni n'était ni brun ni blond. Il n'était pas gros, non, mais il n'était pas maigre non plus. Il n'avait pas de trait marquant, et n'était finalement ni beau ni laid. Un type standard d'une norme européenne.

– Si on commence à mettre du sentiment dans les règles, ajouta M. Lama, il n'y aura plus d'application possible des règlements.

Ce n'était pas faux, pensa Boisripeaux, il l'avait parfois constaté, se replier derrière le texte, la règle, évitait de se perdre dans des considérations personnelles plus ou moins justifiées.

– Mais comment expliquez-vous monsieur Lama que les autres administrations aient été au courant de votre action et des redressements que vous souhaitiez imposer ? Avez-vous des relations privilégiées avec la Caisse de retraite et les impôts ?

Il se disait que les administrations se refilaient les proies affaiblies lorsque le premier coup avait été porté avec succès par l'une d'elles. Si bien qu'un boiteux de la caisse de retraite pouvait être handicapé de l'Urssaf et finir tétraplégique de l'impôt. Un arrangement, une passerelle administrative qui fonctionnait. Il suffisait d'un envoi de courriel à un secrétaire de l'une à l'autre. Hégésippe n'y croyait pas trop, il pensait plutôt que des ordinateurs bien faits épluchaient les dossiers avec des éléments clés qui permettaient un contrôle automatique et implacable.

– Mais inspecteur quel est le sens de votre enquête ? demanda le chafouin Lama.

– Hé bien, M. le procureur de la République a été saisi d'une plainte qui émane de la fille de M. Lechot, et c'est à moi qu'il incombe de creuser l'aspect inhumain et le harcèlement dans cette affaire. Pour tout vous dire il semble que les vingt-deux courriers dont dix-sept avec accusé de réception, les trois notifications par huissier et les saisies des comptes de M. Lechot n'aient pas tous été faits selon les protocoles réglementaires de l'administration.

– Parce que vous connaissez nos directives administratives, les notes de services qui changent en permanence, monsieur Boisripeaux ?

– Pas particulièrement, mais tout cela sera vérifié, monsieur Lama. Il me semble que sept lettres et quatre recommandés assortis de deux visites d'huissier de la part de votre administration font partie d'un traitement élitiste. Nous gardons le contact, monsieur Lama.

– Nous travaillons de concert pour l'État, lieutenant !

Lama montrait là un trait d'humour très administratif.

– Absolument, mon cher, n'hésitez donc pas à me contacter si des éléments vous reviennent pouvant éclairer votre empressement administratif à l'encontre de notre contrevenant.

Scrouitch, scrouitch.

Il ne fallut pas longtemps à Hégésippe pour trouver les locaux de l'Urssaf. Mais la fonctionnaire en charge du dossier était en arrêt de maladie. Une mauvaise grippe, lui dit-on.

Par contre aux impôts, il tomba sur le chef de service lui-même qui s'était saisi de l'affaire. Il régnait dans le couloir de cette section de l'hôtel des impôts une ambiance délétère. Le planton à l'accueil tordait le nez et répondait au public sans jamais faire de phrases. Il donnait des indications de lieu de direction ou de nom, parfois, il se levait sans avoir prévenu et quittait son comptoir, pour revenir quelques secondes plus tard. Parfois, il rapportait un formulaire, un document, parfois il était juste parti et revenu bras vide et regard torve. Il regardait systématiquement 2 mètres au-dessus de son interlocuteur. Si la pendule n'avait été dans son dos on aurait cru qu'il avait les yeux rivés dessus. Mais non, il devait fixer la tache d'humidité qui s'épanouissait entre les fenêtres alu qui fuyaient. Peut-être rêvait-il, à partir de cette forme. Abstractions ?

Le couloir était d'une longueur infinie. Aucune ouverture n'y avait été conçue pour laisser pénétrer le soleil. Un tunnel. Une peinture grise écaillée l'assombrissait encore. Chaque porte vitrée et grillagée permettait d'entrevoir un fonctionnaire affairé sur un dossier ou le regard rivé sur un écran, dans une atmosphère feutrée. Il devait y avoir douze bureaux de part et d'autre. Celui du chef de service était au fond. Hégésippe avait presque envie de marcher sur la pointe des pieds pour ne pas perturber l'ordre et le calme.

Ledit chef, M. Lecomble, complet veston froissé et usé, lunettes demi-lune et calvitie bien avancée, ne se leva même pas pour accueillir Hégésippe. Derrière son bureau encombré il lui tendit une main molle, se tordant l'épaule, soulevant les fesses d'un ou deux centimètres, M. Lecomble avait des dossiers en attente.

- Oui bien sûr j'ai donné ordre d'étudier les impôts de M. Lechat. Il semble que le contrevenant ait été imposé sur la base forfaitaire de ses indemnités calculées par notre administration. Dans ce cas il n'était pas imposable. Or il percevait en même temps des complémentaires retraites qu'il nous avait dissimulées. Nous avons donc rattrapé le mode de calcul et lui avons

majoré et taxé les trop-perçus. Vous me dites qu'il n'aurait au final pas reçu ces indemnités et qu'elles auraient été gelées. Ensuite, il aurait été sommé de rembourser ? C'est regrettable, mais au moment où nous étions en relation avec M. Lechot, nous devons faire diligence. D'ailleurs pourquoi êtes-vous dans mon bureau, monsieur...

– Boisripeaux, Hégésippe Boisripeaux, monsieur Lecomble. Le décès de M. Lechot, voilà ce qui motive ma visite.

Le fonctionnaire regardait le policier avec des yeux vides, il ne comprenait pas le problème, si le sieur Lechot était disparu.

– Ainsi vous m'apprenez que le contrevenant Lechot est décédé, c'est fâcheux. Mais comment a-t-il...

– Suicide, le coupa le flic.

– Ainsi vous me dites que Lechot s'est suicidé, bien, bien, bien, bien... Il réfléchissait. Mais quand donc ?

– La semaine passée, répondit Hégésippe. Est-il classique que vous envoyiez trois courriers en un mois dont deux avec accusé de réception ?

– Mais bien sûr, monsieur Boisripeaux, la diligence, monsieur Boisripeaux, la diligence. Qui est pour l'administration l'opposé de la négligence.

– Et qui pourrait être la sœur du harcèlement, quel texte vous incite à cet empressement ?

– Monsieur Boisripeaux, l'administration croule sous les dossiers ouverts et jamais clos. J'ai pour mission de mener à bien les tâches qui me sont confiées.

Et de mener à bout les pauvres administrés qui sont sous ta coupe, pensa Hégésippe.

– Merci de vos réponses, je vais me plonger dans les textes pour voir si empressement et oppression sont définis par la réglementation.

Hégésippe se retourna pour quitter les lieux.

– Bien merci et à bientôt Lecomble.

Et il ferma la porte sur le fonctionnaire abasourdi. Il avait espéré un contact sincère et n'avait obtenu qu'un mot : « fâcheux ». Il se retourna pour le

regarder à travers sa porte vitrée, mais en fait le type était déjà replongé dans un dossier qui l'absorbait entièrement. Son propos n'avait été que de pure forme, il ne regrettait rien, et il n'imaginait rien de la vie. C'était un type qui avait dû être amputé de la compassion.

La pluie avait cessé, la grisaille persistait. Elle adhérait au pare-brise et aux yeux d'Hégésippe qui ressassait son amertume. Il était collé le nez sur son volant la buée masquait le pare-brise, il faisait froid et le chauffage de la voiture ne fonctionnait pas encore. Caravage le sonna :

– Juste un mot pour te tenir informé, la femme avait soixante-dix ans. Des tumeurs sur le foie et un envahissement de la plèvre et du médiastin. Je pense qu'elle est morte de sa belle mort si je peux dire ça pour une maladie qui a dû être terrible. Faudra voir les analyses, décédé ou assassinée ?

Ces éléments donnaient un aspect et une direction nouvelle à cette affaire. On interrogerait les hôpitaux, centres de soins palliatifs, certaines cliniques. Avec l'informatique on aurait des résultats, il fallait que ça donne des résultats, il le fallait. Hégésippe se faisait mentalement cette incantation : il le fallait. Il tourna la clé dans le démarreur et roula. Il se pressa lentement. Il n'allait pas jouer les flics américains, mais il trouvait qu'il perdait beaucoup de temps dans ces trajets, en ville, à 50 ou pire 30 à l'heure.

Ketty Dialo avait retourné le problème sous toutes les coutures. Ça lui avait gâché le week-end, elle avait été irritable avec ses enfants, ce qui était rare, et lointaine avec son ami. Elle avait décidé de voir Vertefeuille dès qu'elle arriverait. Elle monta au deuxième étage, déterminée, et frappa à la porte qui était restée entrouverte. Le commissaire était à son bureau, pensif. Il se frottait les joues comme si le feu du rasoir le brûlait encore.

– Patron j'ai un souci, dit-elle en fermant soigneusement la porte.

Il la regarda sans répondre lui indiquant un siège.

Elle s'assit considérant avec étonnement le mutisme de son supérieur. Décontenancée.

– Et donc, Dialo, qu'elle est la cause de votre tourment ? dit-il avec un humour désabusé.

Elle se demanda si elle devait vraiment ouvrir la boîte de Pandore, taraudée et tiraillée entre son devoir et la solidarité.

– Je vous écoute, insista finalement Vertefeuille. Pourvu que ça ne me pète pas à la figure, pensa-t-elle :

– Vous savez j'ai suivi les numéros de téléphone du type qui a failli claquer après avoir consommé cette nouvelle cocaïne qui traîne en ville.

– Oui ?

– Et un numéro parmi ceux contactés par le téléphone de Bakti est celui d'un gars de chez nous.

Elle ne voulait pas lâcher le nom sans qu'il ne l'invite à le faire. Elle se tut et Vertefeuille comprit cette pudeur. Du geste d'abord, en ouvrant ses mains et en écarquillant les yeux, puis de la parole il l'invita à donner l'info :

– Et le gagnant de ce tirage est ?

– Je suis tombée sur le portable de Martinez, patron, ça ne veut pas forcément dire...

Il l'interrompit d'un geste de la main, réfléchit quelques secondes et répliqua :

– Vous avez fait du très bon travail Dialo, je n'en attendais pas moins de vous, je vous remercie.

Et il la congédia.

– Vous fermerez la porte Ketty, merci.

Elle quitta le bureau étonnée de la tournure qu'avait pris l'entretien. Et merde je n'ai fait que mon job, se dit-elle.

Vers 10 h 30 Hégésippe était de retour au commissariat, Vertefeuille l'attendait. À son bureau il regardait les arbres et la rue. Ses doigts tapotaient nerveusement son sous-main en cuir dans lequel il avait coincé une petite photo de famille. Elle avait été prise cinq ans avant lors de vacances à l'île de Ré.

– Hégésippe, vous allez vous focaliser sur l'affaire du prop-sac. Vous laissez tomber les affaires courantes. Le trafic de dope dans la cité Duchamp

sera suivi par Dialo. Si vous avez besoin de soutien, demandez de l'aide à vos collègues Tresserre et Fosse. Vous les briefez et vous foncez sur cet homicide. Entendu ?

Le regard juste au-dessus de ses lunettes demi-lune appuyait la phrase qui appelait une réponse franche et affirmative. Vertefeuille mettait tout le poids de son expérience et de son charisme dans cette demande. Il savait que les flics n'aiment pas se partager les dossiers et qu'ils ont tendance à garder des infos ou même ne pas suivre de telles directives. L'affaire n'appelait pas de réplique. Vertefeuille avait été obligé de relayer de toute urgence l'info délivrée par Ketty aux bœufs carottes. Pas que ça lui plaise particulièrement, mais il devait balayer devant sa porte. Ketty avait sur le champ et dans la plus grande discrétion, été convoquée à la DRPJ de Bobigny. Vertefeuille avait en suivant, convoqué Myriam pour lui donner l'ordre de garder le secret absolu sur sa découverte. C'était l'effervescence. En clair la secrétaire devait impérativement la fermer, sous peine de faute professionnelle. La pauvre Myriam était sortie de l'entretien assez bouleversée. C'était la première fois qu'elle était convoquée par le patron.

- Boisripeaux, vous avez Caravage sur la 2 dans le bureau du commissaire, je transfère ou vous prenez là ? Hégésippe regarda le patron qui de la tête et d'un mouvement de la main l'invita à prendre son téléphone fixe.

Myriam était essoufflée, le transfert d'appel du standard fonctionnait mal et elle devait souvent courir pour transmettre une communication. Elle gardait, en présence de Vertefeuille, une réserve par rapport aux policiers et les nommait par leurs noms de famille, usant d'un vouvoiement poli et distant, c'était la règle qu'elle s'imposait. Elle changeait de registre et devenait plus familière en l'absence du boss. Hégésippe prit la communication.

- Tu as du neuf ?

- Écoute on va y aller point par point. L'emballage contenait six morceaux et les morceaux sont tous issus de la même personne. C'est un plastique de quatorze microns probablement industriel. Je n'ai pas la marque mais il est épais, très épais, il me semble que maintenant, vu le coût du pétrole, et les économies d'énergie nécessaires, on est sûr de huit ou dix microns mais on doit

encore pouvoir trouver ce type de plastique. Mais déjà on peut penser que, soit il est spécifique, soit il est vieux.

– Bon d'accord, je note, répondit le lieutenant.

– Ensuite j'ai fait des sections que j'ai conservées. Je suis certain de mon hypothèse : l'azote liquide, c'est bien avec cela que le corps a été congelé. Et là on a encore deux problèmes : avec quel azote, c'est la première question et la seconde où on a-t-on pu garder un macchabée à moins vingt environ ?

– Et combien de temps ? ajouta Hégésippe.

– Ouais, d'ailleurs le plastique est vachement friable et cassant, ce qui me laisse penser que l'affaire peut être ancienne.

– Combien de temps penses-tu qu'on puisse garder un corps à - 18 °C sans qu'il s'abîme ?

– Bah si tu prends le cas des mammouths en Sibérie, on peut penser à des décennies, je dois avouer que je n'en sais trop rien.

– Bon et l'autopsie, proprement dite ? demanda le flic.

– Proprement c'est le mot, tu as vraiment bien choisi. Sur le plastique, rien ! pas une goutte aucun liquide. C'est assez exceptionnel. Donc elle a été emballée après l'azote. Pareil pour la section, comme si c'était de la menuiserie, coupée, après que la matière est devenue dure comme du bois. Comme je te l'ai dit, il s'agit d'une femme âgée. Peut-être très âgée, environ soixante-dix ans. Elle était atteinte de nombreuses pathologies, toutes d'origine tumorale. J'ai observé des escarres, elle a dû rester couchée de longues semaines. Il manque un gros cube qui comporte le cœur et les parties distales des lobes diaphragmatiques pulmonaires ainsi qu'un bout de foie. Tu comprends le type, ton meurtrier, il congèle et tranche par la suite, alors dans son trait de coupe il emporte tout ce qui passe par là il fait un cube parfait. C'est pas du tout comme quand tu découpes un cadavre chaud ou plus ou moins frais, les organes peuvent facilement s'isoler. Mais dans le cas présent tout est soudé, pris par la glace. En résumé, il tue d'abord puis fait un paquet qui est souillé. Il le plonge dans l'azote. Il sectionne le corps. Puis il change de plastique et en met un propre, celui que

nous avons et enfin il met le tout à – 18 °C – 20 °C. J'ai observé des zones de contrainte post mortem, c'est simplement lié à la façon d'entreposer le corps. Sous réserve, on pourrait penser que le cadavre est resté très longtemps à la même place pour avoir ce genre de phénomène. À l'autopsie, outre les tumeurs du foie et les métastases dont je t'ai parlé, j'ai découvert une tumeur cérébrale. Pas un gros truc, mais suffisant pour handicaper la personne. Je pense qu'elle était couchée, d'où les escarres, et probablement depuis de longues semaines. Les jambes avec des muscles atrophiés et des lésions cutanées dues à des frictions délétères. Ce qui me surprend, c'est qu'elle n'ait pas eu de chirurgie associée à son cancer d'autant qu'elle a dû avoir cette tumeur plusieurs années, peut être, avant son décès. Elle avait eu des enfants, ce qui ne nous éclaire pas spécialement. Voilà je t'ai à peu près tout dit.

Hégésippe avait pris des notes rapides sur un papier que son supérieur lui avait passé rapidement. Il avait le téléphone inconfortablement coincé par son épaule et sa joue, mais il était satisfait.

– Merci, Caravage, t'es le meilleur !

– Oui, je sais, toute modestie mise à part, c'est ce que je me dis le matin devant la glace ! Sans déconner Boisripeaux, commencez par l'azote à mon avis c'est important, c'est un truc assez incroyable pour qu'on s'y arrête. Je te souhaite bonne chance. À plus.

Et le légiste raccrocha.

– Alors Hégésippe dites-moi...

– Hé bien patron, c'est dément. On a affaire à un type méthodique, super organisé, et avec de gros moyens. Il avait dit cela en comptant sur ses doigts ces trois rubriques. Méthodique parce qu'il a enveloppé et changer l'emballage du cadavre. Organisé parce qu'il a congelé et découpé sa victime, et les moyens ce sont la disqueuse, l'azote et la chambre froide. Pour la victime j'ai rien pour le moment. Il manque une partie, est-ce fortuit ou y a-t-il un dessein derrière ? Un fétichisme, un but c'est trop tôt pour émettre une hypothèse.

– Une chose paraît claire, le type a déposé le cadavre, de façon ostensible. Il y a là une volonté. Il va falloir en tenir compte. Foncez sur ces

éléments, Hégésippe. À vous et Melun de montrer ce que vous savez faire et ne lâchez rien, chaque petit détail, si petit soit-il, doit être analysé et remis dans le contexte. Je compte sur vous.

Le commissaire disparut sur ces directives qui pouvaient passer pour des encouragements.

**

*

L'information était dans tous les journaux du soir. Un flic du 36 quai des orfèvres était en garde à vue depuis déjà douze heures. 42 kg de cocaïne pure saisie par les douanes, destinés à être détruits après avoir servi de pièce à conviction, avaient été dérobés. Le policier était semble-t-il bien noté et apprécié de tous. Il était soupçonné d'avoir organisé le vol, et d'être à la tête d'un réseau de revente. La maison poulaga était dans tous ses états. Le 36 avait été bâti sur un ancien marché à la volaille (d'où le nom des poulets) et ça caquetait sévèrement dans la basse-cour, mais seulement en Off. Les témoignages sur ce flic dont le nom était encore gardé secret étaient quasi-inexistants. Il fallut attendre la nuit pour apprendre que le lieutenant Lebol était au cœur de la tourmente. Un grand type sympa et dynamique sportif qui n'avait jamais eu de problème. Les collègues étaient atterrés. La presse se mit en branle et les témoignages commençaient à se faire nombreux. Cela allait de l'incompréhension totale, au jugement lapidaire. Beaucoup cependant expliquaient l'organisation obsolète, le manque de contrôle et la tentation permanente, mais bien sûr personne ne donnait d'excuse. Le réseau n'avait pas été démantelé, loin de là. Lebol n'avait rien dit, il n'avait rien avoué et encore moins révélé où était passé la came. Il allait rester longtemps interrogé. La garde à vue serait sûrement prolongée et il serait entendu dans la foulée par un juge d'instruction. Les journaux s'en donnaient à cœur joie, le papier se vendait...

**

*

Le mardi 22 octobre, Hégésippe, essaya de se renseigner sur les bâches plastiques mais il n'eut pas beaucoup de succès. La toile qui avait été employée, était d'un fort grammage : 150 g par mètre carré, en polyéthylène. De couleur blanche, bien des professionnels en avaient utilisé. On trouvait ce type de matériau pour le jardin. En général, celles pour le bricolage ou l'industrie étaient plus fines. On trouvait cela sur Internet ou dans tous les magasins spécialisés. Beaucoup pouvaient en avoir gardé et hormis des indices appartenant à la défunte il n'y avait pas grand-chose à glaner. L'enquête se coulait dans la grisaille ambiante. Aucun élément qui ressorte.

Pas mal d'énergie pour essayer de comprendre. Mais il ne trouvait pas de point de départ. Pas de petit bout de fil qu'on puisse tirer pour dévider la bobine.

Marco étudia l'azote. Il apprit qu'on l'utilisait en quantité en industrie pour refroidir empêcher des combustions, en agriculture pour tuer des insectes et agroalimentaire pour surgeler des mets, faire des glaces. Le milieu médical l'utilisait pour détruire des tumeurs congeler des organes ou de la semence. Le champ des applications était énorme. Mais, si c'était peu cher à fabriquer ce n'était pas si facile à stocker. Les cuves devaient être particulières et solides, il y avait là un point plus abordable. Toutes ces recherches les occupèrent toute la journée. Marco à 18 heures s'était éclipse. Hégésippe classait les notes qui s'accumulaient. Il ébaucha un rapport qu'il allait envoyer à Pacard. Il rêvassait sur son bureau, la tête posée sur ses deux poings fermés.

Je vais commencer par « le plastique » parce que « c'est fantastique » songeait-il.

Dominique avait laissé un message. Il rappela.

– Bonjour, ici Hégésippe Boisripeaux pour maître Maréchal, s'il vous plaît.

Il patienta quelques secondes, tapotant nerveusement son stylo sur le bureau.

– Dominique, c'est Hégésippe, tu m'as appelé, tu as une idée pour mon affaire ?

– Écoute, franchement, vu les données que tu as, tu ne peux absolument rien contre l'administration. Il faudrait un miracle pour que ces gens prennent conscience de leur part de responsabilité dans le suicide de ton gars. Ou alors qu'ils soient complètement cons et qu'ils avouent un excès de zèle, et sans revenir sur leurs aveux !

– Je te laisse libre de penser quelle probabilité est la plus grande !
Miracle ou connerie ? Qu'est-ce que tu fais ce soir ?

L'affaire du 36 quai des orfèvres était dans toutes les pensées. Dominique ne put s'empêcher de lancer le sujet.

– Tu as vu l'histoire du quai des Orfèvres, les 40 kg de coke volés au 36 ?
Il n'embraya pas là-dessus.

Elle sentit que ce n'était pas vraiment le moment. En tant que flic Hégésippe devait se sentir un peu blessé par cette faillite et la médiatisation ne devait pas y ajouter d'adoucissant. L'histoire s'imprimait dans toutes les têtes, particulièrement celles des personnes qui bossaient quotidiennement sur les sujets judiciaires.

– Oui, j'ai suivi ça de loin répliqua-t-il, mais bon je ne connais pas bien les tenants et les aboutissants... on verra comment ça tourne...

– Si tu veux on boit un verre au Central ?

– Oui pourquoi pas dans une demi-heure, en pliant, OK ?

Dominique Maréchal et Hégésippe s'étaient fréquentés lors de leurs deux premières années en fac. C'était une femme dynamique et d'un caractère trempé. Un sourire charmeur et doux lorsqu'elle relevait la commissure des lèvres, il pouvait devenir froid et carnassier lorsqu'elle entrouvrait les lèvres montrant ses incisives pourtant parfaitement blanches et régulières. Plutôt de petite taille et menue, avec des traits fins, les cheveux blonds qu'elle gardait tirés formant une queue-de-cheval, ou parfois un chignon. Elle avait une autorité naturelle, servie par un regard aigu et des pupilles d'un bleu très délavé et froid. Elle savait en jouer pour établir un rapport de force avec ses contradicteurs. Elle s'était orientée vers le droit social. Elle aurait aimé connaître l'affaire Lechat du

vivant du malheureux. Elle aurait probablement pu l'aider. L'administration étant chaque fois plus malléable quand s'interposait un avocat.

– Je sais bien que l'affaire sera classée, mais Mlle Lechot m'est sympathique et je trouve que le moins qu'on puisse faire est de vérifier que son père n'a pas été victime d'abus manifeste. Je vais donc continuer un peu à questionner les méthodes de ses créanciers. Si créance il y a. Essayer de les pousser dans leurs retranchements. Peut-être y a-t-il une jurisprudence, là-dessus. L'administration qui change les règles du jour au lendemain et rétroactivement en plus, ça a dû déjà occasionner des ravages, et ça a pu être défendu devant un tribunal quel qu'il soit.

– Ça ne veut pas dire que les types qui ont appliqué les règles sont en torts, eux. Qu'est-ce que tu bois ? Ginto, comme d'hab ?

– Faut voir... Ça a pu être déjà plaidé par le passé, dit-elle.

Il commanda un cidre et le gin tonic de son amie qu'ils sirotèrent en évoquant leurs difficultés respectives. Il était temps de se relaxer, mais ils se trouvaient empêtrés dans leurs histoires professionnelles.

– Et ce cadavre dont on parle au Palais, tu m'en dis quelque chose ?

– Tu sais on a rien pour le moment, et puis je préfère ne pas en parler, pas maintenant, je suis navré.

Il eut une moue et un hochement de tête comme pour s'excuser. Cela faisait la deuxième fois qu'il la renvoyait dans les cordes. Après l'affaire du 36, la sienne. La communication était parfois difficile.

– Bien sûr, c'est à moi de m'excuser je n'aurais même pas dû évoquer ça... Laisse tomber.

Elle eut un geste de coquetterie, elle se passa la main dans les cheveux pour se recoiffer, ce qui marquait son embarras. Elle s'en voulait de l'avoir acculé à lui opposer un refus. Elle n'aurait pas dû le lancer sur cette voie. Elle se trouvait trop curieuse, indiscrete.

Ils avaient passé deux heures ensemble, et on était en début de semaine. Ils se quittèrent donc pour retourner chacun à sa soirée célibataire. Ils sortaient ensemble, mais c'était encore nouveau, et ils avaient besoin d'indépendance. Ils

voulaient garder leur liberté et un peu de leur solitude. Les temps étaient au stress et au doute. Une mauvaise soirée.

Il plut toute la journée du mercredi à. Aucun élément nouveau ne sortit. Le commissaire Vertefeuille avait des spécialistes à consulter. Et même avec des rendez-vous bien précis, il serait absent. Marco était sur le net. Il bossait encore la fabrication de l'azote liquide, les méthodes de stockage et les utilisateurs. Il était cloîtré dans son bureau, il travaillait sans cesse sur les articles qui évoquaient cette molécule, dans l'aéronautique et l'électronique. Sa formation scientifique était light, mais il était persévérant, astucieux et trouvait à force de ténacité les infos indispensables. Il avait toujours la possibilité de faire appel aux collègues de la scientifique, mais il préférait éviter. Question d'amour-propre, il réservait cela à des problèmes vraiment insolubles. Le criminel n'avait laissé aucune empreinte aucun cheveu ou autre indice on pouvait penser qu'il portait des gants, masque et calotte, un type du milieu médical ? Ou un méthodique des arborescences mathématiques un scientifique informaticien ou électronicien ?

Le commissaire revint le mercredi, les traits tirés.

– J'ai réfléchi toute la soirée, Hégésippe. Sans pour autant trouver de réponse. Une des questions majeures qui se posent, dans notre affaire, est pourquoi le cadavre a-t-il été déposé à cet endroit et pourquoi maintenant ? Bien sûr il y a une foule d'hypothèses et il est prématuré d'envisager des réponses mais peut-être que l'affaire avançant, ces questions éclaireront l'histoire. Il faudra tenir compte de cette question : pourquoi ici et maintenant ?

Les averses se succédaient, animées par des coups de vent. Toute la journée, ce temps tourmenté contraria les initiatives. Les imperméables détrempés avaient imprégné les murs d'une humidité inconfortable. Sur les dossiers des chaises et sur les portemanteaux les habits accumulés laissaient suinter l'eau. Les carrelages étaient maculés. Les locaux qui n'étaient pas si anciens avaient pris un aspect lugubre.

Rien ne se passait, l'inspecteur tournait en rond au commissariat, Cavour avait laissé sa porte ouverte et observait les allées et venues de ses collègues, la main gauche soutenant les plis de son menton il faisait semblant de prendre des notes et gribouillait sur des pages vierges. Boisripeaux appela Dominique.

– Salut, où es-tu ? Tu n'es pas au palais ?

Son monologue fait de réponses, permettait d'inventer une question. Il s'était mis de dos à la baie vitrée qui séparait son bureau des autres postes. Il se ménageait un peu d'intimité. Dans son dos Cavour de ses petits yeux mouillés le regardait.

– Non. As-tu regardé les procédures administratives ? Tu penses que cela aurait dû prendre des mois et qu'un arrangement aurait dû être proposé ? Oui il y a eu trois recommandés en six semaines et une visite d'huissier. Ben oui c'est énorme. Comme tu dis on peut au moins parler de zèle ! OK je vais tenter ma chance avec ça.

Il fallut une demi-heure pour gagner le centre des impôts. Hégésippe monta directement dans le bureau de M. Lecomble. Il était essoufflé en arrivant, il avait grimpé les marches trois par trois, frappa discrètement et ouvrit la porte. Il s'imposait et savait que son collègue fonctionnaire ne lui interdirait pas l'entrée, et cependant il serait déstabilisé.

– Je vous dérange monsieur Lecomble ? Je voudrais vous poser une ou deux questions supplémentaires.

En reconnaissant le flic, il fut sur la réserve. Pourtant, il l'invita :

– Je vous en prie répondit le bureaucrate.

Mais il ne bougea pas et n'invita pas le policier à s'asseoir.

– Le défunt M. Lechot vous avait écrit. Il vous expliquait ses difficultés financières. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Lecomble hocha la tête en guise d'assentiment.

– Ses indemnités de retraite étaient gelées. Vous lui avez demandé un règlement immédiat des impôts correspondant à ses derniers salaires donc sans tenir compte de la baisse logique due à la retraite et encore moins de l'arrêt de cette réversion. Y a-t-il un motif à cet empressement de votre part ?

– Écoutez, Boisripeaux, ce type non seulement m’a écrit, mais il est venu ici, dans ce bureau. Il voulait que nous bloquions et que nous différions notre légitime recouvrement, pour deux raisons. La première parce que ce monsieur pensait que l’administration commettait une erreur à son encontre. La seconde était qu’il devait partir en voyage. Vous rendez-vous compte de la légèreté de cet homme ?

Il faisait des moulinets énervés avec ses bras.

– Et pas n’importe quel voyage !

– Je ne suis pas au courant, dites-moi.

Hégésippe voulait faire parler son vis-à-vis.

– Il avait, m’a-t-il expliqué, construit lui-même un bateau, et il devait partir trois mois pour fêter sa retraite. Dans quel pays vit-on, la société des loisirs et la gabegie aux frais du contribuable ?

– Ainsi, vous étiez en colère, peut-être même un peu envieux ?

– Mais pas du tout, voilà un homme qui profite d’une situation qui...

– Il avait fait valoir ses droits à la retraite en fournissant des justificatifs...

– Insuffisants.

– Mais qui à l’époque l’étaient. C’est l’administration qui est revenue de façon rétroactive sur les preuves des travaux effectués il y a plus de trente-cinq ans !

– Il n’avait qu’à éclaircir sa situation avant de partir en mer. Est-ce que je pars en bateau moi ? Est-ce que j’en ai seulement les moyens ?

– C’était un tout petit bateau de sept mètres, m’a dit sa fille. Il paraît qu’il avait mis huit ans à le construire, c’était un rêve d’enfance.

– Hé bien il n’avait qu’à grandir, on n’est pas là pour aider le public à assouvir des rêves enfantins.

– En fait vous êtes jaloux de la situation et de la liberté qu’aurait pu avoir M. Lechot !

Hégésippe avait osé le mot. Il explosa dans le crâne de l’inspecteur des impôts. Une déflagration qui provoqua l’embrasement de M. Lecomble, qui répondit en hurlant :

– Mais pas du tout, je n'en ai rien à foutre de ces originaux, ils peuvent bien partir en Papouasie en bateau, en Chine à vélo ou sur Mars en planeur.

Il ajouta debout derrière son bureau et pointant un doigt vengeur :

– Mais je serai sur leur chemin pour leur faire payer ce qu'ils me doivent.

Pour...

– Ce qu'ils ME doivent ? insista Hégésippe. Monsieur Lecomble, vous avez bien dit « me doivent » ? Est-ce à vous personnellement que cet argent est dû ?

Boisripeaux l'avait coincé en le poussant un peu :

– Vous cherchez la petite bête Boisripeaux, vous savez bien ce que je voulais dire.

– Monsieur Lecomble, c'est à l'administration que le public peut, ou pas, avoir des comptes à rendre, pas à vous. Par ailleurs M. Lechat avait été un modeste fonctionnaire, tout comme vous, enseignant en éducation physique qui a eu la passion du large et construit de ses mains un petit bateau. Rien de spectaculairement cher, et qui ne sorte des règles...

– On voit bien de quel côté vous êtes ! De toute manière je l'ai vu dès que vous vous êtes présenté. C'est marqué sur votre visage, vous n'aimez pas votre pays.

Hégésippe saisissait les connotations racistes et les insinuations de son vis-à-vis qui poursuivit :

– C'est ce genre de personnes qui nous spolient. Une retraite indue, des indemnités prises avant que ce ne soit possible et ils vous envoient des cartes postales pour vous narguer. Je parie qu'il avait des arrêts maladie à répétition ! Je l'avais dit à ce monsieur...

– Mais c'est un procès d'intention que vous faites, basé sur des *a priori*, ou des préjugés... répondit le policier.

À force d'argumenter, Hégésippe s'était fait un point de vue sur son interlocuteur qui l'avait soûlé. Il savait que dans ce bureau avait eu lieu une entrevue. Elle avait dû être le point de cristallisation des rancœurs, jalousies aigreurs de ce Lecomble. Mais était-ce délictuel ? Il avait collecté ce qu'il était

venu chercher. Alors il sortit de sa poche le petit dictaphone et le présenta sous le nez de Lecomble.

– Quoi qu’il en soit j’en ai assez sur cet enregistreur. Vous voyez Lecomble, vert ça enregistre, rouge : c’est éteint. Et là c’était vert...

– Quoi vous m’avez enregistré, mais c’est un piège c’est interdit, vous n’avez pas le droit !

Le fonctionnaire était paniqué essoufflé, au bord du malaise. Il contourna son bureau en criant :

– Vous n’aviez pas le droit, c’est une honte, je vais en référer à vos supérieurs.

Tandis qu’il se précipitait sur le flic les bras levés, Hégésippe lui aussi s’avança la main droite tendue, le sourire aux lèvres.

– Calmez-vous Lecomble je plaisantais ! Et il força son vis-à-vis à lui serrer la main. Éberlué, l’homme des impôts se tut. Boisripeaux en profita pour s’écclipser. Dans le couloir deux ou trois têtes étaient hors de leur terrier, alertées par l’esclandre ils espéraient du sang et furent déçus de voir le policier traverser leur domaine avec calme et sérénité. Bien sûr que cette bande ne valait rien. Elle était même dangereuse pour le policier qui avait enfreint quantité de règles. Il rigolait de la trouille qu’avait montrée le type des impôts.

Au mieux, il obtiendrait les excuses d’un échelon supérieur de l’administration, sinon ce serait classé sans suite... Le ciel était couvert, un océan de stratus atténuait la luminosité sur la banlieue. Il n’y avait plus de contraste, un gris uniforme trempait les immeubles. Hégésippe comprenait très bien l’excitation de M. Lehot pour partir et vivre sa passion. Il n’avait pas de mal à imaginer le jeune retraité finissant l’accastillage, réfléchissant à l’avitaillement et rêvant des tropiques. Il comprenait aussi les sentiments médiocres d’une vie triste qui animaient le fonctionnaire du fisc. Lecomble était en pleine confusion. La nuit tombait, les lumières de la ville s’animaient, dissimulant la grisaille. Hégésippe au volant de sa voiture regardait à travers les gouttes, sur le pare-brise, les éclats des néons, des feux et des fenêtres éclairées... il n’était plus si content de lui. Amer.

Il était 17 h 40, juste le temps de filer chercher ses enfants pour passer la soirée avec eux. Il était un peu à la bourre. Des embouteillages pour rapporter le véhicule dans le parking du commissariat. Ce n'était pas grave, il pressa le pas. Il était en sueur, à peine en retard. Benoît était assis devant les grilles. Il dut aller chercher Jade en étude.

Ce soir il ferait les célèbres brochettes de spaghetti aux knakies, facile, familial et toujours joyeux. Embrocher les saucisses froides sur les spaghettis, et faire cuire à l'eau sept à huit minutes, ajouter du fromage râpé et basta. Le film de la soirée serait *Il était une fois la révolution*, aussi savoureux et moelleux que les brochettes de knakies.

Les enfants adoraient les westerns spaghettis.

Jeudi matin, il devait les accompagner à l'école. Il devrait se lever tôt, alors qu'il était de repos. C'était un côté désagréable de leur organisation. Mais il aimait bien chauffer le lait et préparer le chocolat. Il en mettait des tonnes, qui sédimentaient au fond du bol, repris avec gourmandise, à la petite cuillère. Déposer les gamins, acheter les journaux et rendre le DVD à la médiathèque. Il était de retour chez lui vers 10 heures. Dans la résidence, les pelouses avaient séché. Samir, le gardien avait choisi ce jour pour faire une des dernières tontes de l'année. L'herbe coupée embaumait, Hégésippe se forçait : noyer ses poumons de cette senteur. Chèvrefeuille, beurre frais et Ray gras. Il tirait sur son diaphragme et insistait sur ses muscles intercostaux pour admettre le volume le plus grand possible de cet air chargé des odeurs qui lui rappelaient son enfance,

– Salut commissaire...

Samir, savait parfaitement quel était le grade d'Hégésippe dans la police, mais c'était une coutume amicale, il l'avait surnommé le commissaire.

– Je taille les dernières brindilles et je range le matériel pour l'hiver. Je vais couper les petites branches qui dépassent des marronniers, comme ça j'aurai moins de feuilles à ramasser. Samir était méthodique, efficace. Ses pelouses permettaient à tous de jouer marcher ou prier. Les chiens avaient, eux,

un espace réservé et clos. Les locataires le respectaient plus ou moins. Situations parfois conflictuelles avec les mémères à chienchiens.

Il passa sa matinée à bouquiner, loin des affaires. Ne se laissait pas envahir, il savait que chaque chose viendrait en son temps.

Le soir il fit un tour au Chat pitre.

Hubert Boileau était derrière son zinc. Il n'y avait pas grand monde. Hégésippe commanda du cidre. C'était devenu sa boisson habituelle. Il évitait les sodas américains, les bières internationales, et l'alcool. La pomme : un compromis en quelque sorte.

Cette fois-ci Hubert Boileau avait retenu la leçon, il évitait les questions embarrassantes. Il connaissait maintenant les devoirs de réserve du lieutenant.

– Tu avais tes enfants, hier, je vous ai vu passer. Ça va le grand ?

Hégésippe lui raconta la cuisine, les films.

– Pas facile de nos jours d'avoir un équilibre. T'as bien raison de leur apprendre la gastronomie et le ciné. Je parie que tu leur parles de l'écriture et de la poésie ?

– Non pas encore, la poésie, c'est un peu trop personnel, en fait. Même pour mes mômes. Mais je crois que bientôt je leur donnerai des bouquins.

– C'est une bonne idée. La poésie se lit autant qu'elle se dit. Disons que le rendu est différent. Moi, longtemps j'ai trouvé insupportable les acteurs qui disaient des textes. Il m'aura fallu vingt ans pour y revenir !

Arrivèrent sur les 20 heures Raphaël, l'informaticien et son ami peintre. Ils burent un verre ensemble. Du rhum pour tous les deux.

La discussion s'orienta sur l'art en général, et l'éducation des enfants à cette ouverture d'esprit. Raphaël avait plutôt des doutes, Leblanc avait, lui plutôt des certitudes. Piaget s'en foutait complètement. Et ils se remirent un punch, ils les descendaient avec un grand sérieux, du professionnalisme presque.

Une heure plus tard Hégésippe prit congé.

– Tu travailles demain ? demanda Merno.

– Oui, répondit Boisripeaux, j'étais libre hier et aujourd'hui, mais je suis de service ce week-end, je suis pas tout le temps en vacances, moi !

Cela l'amena à penser aux vacances des enfants, il avait intérêt à prendre des heures sup s'il voulait partir deux semaines avec eux. Sinon il pourrait s'arranger avec sa sœur. Mais quand même l'inconfort financier lui pesait. La galère.

Chapitre 12

44^e semaine de l'année 2012. Du 29 au 4 novembre.

Le premier coup de fil arriva dans la nuit du dimanche au lundi, vers 2 h 30. Les pompiers avaient été alertés par un jeune couple qui rentrait chez eux. Ils étaient à pied et avaient découvert le long du canal de Saint-Denis, rue Ambroise Croizat, un sac. Ils l'avaient touché et avaient compris, d'après la forme, qu'il s'agissait d'un corps froid, peut-être congelé. Ils avaient composé le 18, à partir de leurs portables. Ils n'avaient pas éprouvé une vraie peur, ils étaient inquiets des conséquences de cette découverte sur leur futur proche. Puis ils avaient vu se déployer l'appareil policier et ils avaient pris conscience qu'ils avaient découvert un cadavre. Leur imagination avait enfin fantasmé créant la trouille et le malaise.

Le second appel arriva vingt minutes après. Un infirmier, peu avant 3 heures découvrit entre deux véhicules une masse congelée, enveloppée dans une bâche plastique blanche. Pas plus que les deux jeunes il ne paniqua. L'aspect était irréel et impersonnel. C'était un objet congelé, pas un cadavre qu'il découvrait. De plus il était emballé. L'infirmier appela le 112. Il avait fait sa découverte à l'angle nord est de l'hôpital Casanova, l'hôpital de Saint-Denis. À cet endroit, l'établissement jouxte le parc de la légion d'honneur. La nationale un le longeait, c'est là que le paquet était posé. Le fait d'être près de son lieu de travail et d'être encore dans l'ambiance médicale firent que l'homme garda son calme. Il prit la chose avec distance et froideur, presque comme si ça avait été un patient.

Le troisième cadavre fut découvert allée des Saules derrière le centre de loisir. Il y avait des palissades en béton complètement taguées. Ce sont les flics eux-mêmes qui firent la découverte lors d'une ronde vers 3 h 30. Ils passaient fréquemment dans ce coin pour essayer de choper un artiste noctambule. Graffeur rebelle qu'ils ne parvenaient pas à serrer et qui les narguait depuis un

moment. Quand au quatrième corps, il gisait emballé au nord de la ville. Avenue Lénine. Juste derrière un arrêt de tram. C'est un type qui partait rejoindre un covoiturage, non loin de là, qui donna l'alerte.

C'était le branle-bas. Quatre scènes de crimes pour un commissariat qui n'y était pas préparé. D'ailleurs aucun commissariat de France n'est vraiment préparé à une telle éventualité. Hégésippe était arrivé une demi-heure après l'appel, sur les lieux de la première découverte. Il avait sécurisé la zone. Mis des rubalises et bloqué tous les accès. Marco l'avait aidé. Il avait réveillé le commissaire Vertefeuille, et prévenu l'équipe scientifique. Mais dès que le deuxième cadavre avait été signalé, Marco était parti superviser les autres équipes.

Le commissaire Vertefeuille avait rejoint Boisripeaux, au moment où était annoncé le cadavre numéro trois. Hégésippe et le Commissaire s'y étaient donc rendu immédiatement. Laissant de faction, sur la première scène de crime des policiers inexpérimentés. Il avait dû rappeler Tresserre et Fosse, qui avaient rejoint les équipes lors de la quatrième découverte, avenue Lénine. La tension était maximale. Les coups de fils s'enchaînaient.

Il avait fallu l'autorité du commissaire pour que ce ne soit pas la panique. Celui-ci avait été jusqu'à réveiller l'inspecteur Dialo qui aurait dû s'occuper de tirer Cavour de son lit, mais il l'avait fait lui-même. Il avait été reçu par un grognement. Et le bruit de la tonalité quand on vous raccroche au nez. Mais l'obèse était arrivé trente minutes plus tard, il avait imposé sa masse sur la première scène, et n'en avait plus bougé regardant de ses petits yeux chassieux l'affaire se dérouler.

Cependant dès 4 h 30 du matin des fuites s'étaient produites et des journalistes de *Libé*, du *Figaro* et du *Monde* tournaient dans la ville. Les radios s'en mêlèrent dans la foulée. La police requit des renforts et il y eut quinze personnes sur chaque site. La scientifique procédait avec méthode. L'interrogatoire des témoins à chaud ne donna pas de renseignement. Le couple de jeune avait été mis sur le gril pendant une heure. Ils étaient un peu choqués mais on les renvoya vers 5 heures. Ils devaient rester à la disposition des

enquêteurs. L'infirmier avait été très succinct. Le pauvre terminait une garde et il était épuisé, les flics avaient ses coordonnées, alors ils le renvoyèrent rapidement. Bizarrement ce sont les policiers qui faisaient leur ronde et qui avaient déniché le troisième corps qui se trouvèrent le plus troublés, commotionnés même. Ils se sentaient aussi un peu humiliés par leur faiblesse et leur témoignage n'apportait pas de grain au moulin de l'enquête, ils n'avaient été témoin d'aucun événement autre que la découverte de ce sac froid. Aucun autre indice ne fut mis à jour. Seul le quatrième témoin était assez choqué. Le paquet qu'il avait trouvé était abîmé et laissait voir au travers d'un trou qui s'était fait par abrasion, lorsque le sac avait été tiré sur l'asphalte, la moitié d'un visage. Il s'agissait d'une femme. Mais la congélation était encore efficace et le témoin n'avait pu voir les traits du cadavre.

Il s'avéra le lendemain, que ça avait été une chance pour ce brave homme. En effet, la morte avait été victime de tumeurs cutanées, sur la face, qui la défiguraient, le spectacle était particulièrement pénible.

Les barrières imposées par les flics étaient restées efficaces, les journalistes n'avaient pas pu rentrer dans le périmètre de l'enquête. Aucune photo n'avait été faite, et les questions de la Presse n'avaient reçu aucune réponse. Seuls des bruits plus ou moins fondés courraient dans la ville.

À 4 h 30, la température était de 11 °C. Pas particulièrement froid mais Maurice Vertefeuille était couvert, comme lors des plus rudes journées hivernales. Une veste sans manches sur un gilet. Le tout habillé d'une veste de marine doublée, Hégésippe se rendait compte de l'énergie que son patron dépensait pour tenir son rôle et son rang. Il fit passer le mot aux membres de l'enquête qu'aucune fuite ne serait tolérée. Il promit aux journalistes un communiqué vers les 9 heures et un point presse à midi.

Les constatations sur place ne donnèrent rien de flagrant. L'enquête de voisinage était presque impossible.

Les lieux choisis pour déposer les corps n'étaient pas à proximité de zones habitées. Et les scientifiques ne trouvèrent aucun indice. Il ne s'agissait pas de scène de crime. seulement les lieux d'une dépose.

Le juge Pacard déboula vers 7 heures, le commissaire l'avait tout de même contacté. Son costume en velours à grosses côtes marron, revival des années 1980 était non seulement ringard mais aussi parfaitement inadapté pour une scène de crime. Un vrai ramasse-poussière. Caravage le vira des lieux sans aucun ménagement. Le juge avec sa serviette en cuire qu'il tenait serré sur sa poitrine était aussi à l'aise au milieu des flics affairés qu'un éléphant sur la banquise. Vertefeuille le rejoignit, venant de la scène numéro trois. Il n'avait pas grand-chose à dire mais se força à faire un petit résumé. Vers 10 heures les corps furent rapatriés à la médico-légale. Dans les rues il n'y avait plus rien à glaner. L'effervescence retomba. Des policiers en uniforme contenaient les derniers photographes et les quelques journalistes qui cherchaient encore un os à ronger. chaque corps de métiers s'esquiva. Il devait être 11 heures et pour la première fois de sa carrière Vertefeuille demanda du thé à un Hégésippe médusé.

- Je sais pas si je vais savoir faire, patron. Vous savez toute ma crédibilité a été acquise grâce au café.

Vertefeuille eut un triste sourire. Il prit un comprimé anti-inflammatoire, avec une moue de dégoût. Il était crevé.

- Hégésippe, qu'est-ce que nous avons ici ? Je veux dire objectivement qu'avons-nous vu ce matin ?

- Quatre cadavres congelés patron, quatre cadavres déposés aux quatre coins de la ville. Un peu comme des pions sur un jeu de société, le cluedo par exemple. On est dans la démonstration, on est pas dans la réalité.

- Quatre cadavres découpés, ça j'en suis sûr, et je parie qu'il manquera la zone péricardique.

- Quatre cadavres exposés je dirais même.

Marco Melun venait d'arriver, il avait accompagné les équipes techniques à la morgue.

- C'est exactement cela. On a dans notre ville, à Saint-Denis, un lieu d'exposition qui vient d'être créé. Si on ajoute le premier corps découvert, et la

rue où avait été signalé le premier incident on a six propositions. Hégésippe vous allez me cartographier ces découvertes. Mais il me semble qu'on reste dans un périmètre de 1 500 mètres autour de notre commissariat. On peut donc supposer une intention. Est ce la ville elle-même, des personnes de cette ville ou est ce lié à une obligation physique du meurtrier, ou encore est ce un message aux enquêteurs qui est envoyé ? Il va falloir étudier tout cela. Melun veuillez demander au légiste la plus grande célérité. Nous allons être l'objet de pression, nous devons répondre à des questions...

Il fut interrompu par son portable. C'était la préfecture de police.

Le commissaire s'isola. La communication dura de longues minutes. Le préfet était en poste en Seine-Saint-Denis depuis deux ans. Jeune énarque, il était plus attaché aux statistiques qu'au terrain. Et beaucoup plus intéressé par les pourcentages que par les hommes. Il comprit très vite que ce terrain-là, allait lui plomber ses statistiques. Il n'était pas sot, et ne manifesta pas de mouvement d'humeur. La médiatisation de ces événements, bien menée pouvait être un atout pour sa carrière. Il proposa de mettre à disposition tous les moyens de la DRPJ et diligenta deux enquêteurs. Des hommes expérimentés. Il y avait entre la Direction Régionale et les commissariats des différentes villes une forme de complexe de supériorité. Vertefeuille aurait à y mettre bon ordre.

Hégésippe interpella son patron :

– Une intuition que j'aimerais partager. Le premier corps n'a toujours pas pu être identifié, vous savez celui retrouvé rue Marcel Sembat. Je trouve bizarre après une semaine qu'on ait aucune piste. Pas une disparition signalée, pas une recherche n'a abouti.

– Ouais, renchérit Marco Melun, je vais relancer les listings de disparues, une femme âgée, plus ou moins paralysée, ne peut pas s'être évaporée comme ça !

Vers 12 heures le patron organisa dans le hall du commissariat, un petit point presse. Il y avait déjà une vingtaine de journalistes dont deux télés et sept ou huit radios, il apparut très fatigué, le teint cireux les yeux enfoncés dans des orbites insondables et sévères. Ses rides s'étaient accentuées et on le voyait amaigri. Il était engoncé dans ses vêtements chauds, les lunettes pendaient sur son pull-over. En l'observant de côté Hégésippe se rendit compte de la profonde transformation de son mentor.

– Mesdames messieurs, je serai bref. La ville de Saint-Denis a été cette nuit le théâtre d'une mise en scène macabre. Quatre corps non identifiés ont été découverts. Nos enquêteurs n'ont aucun témoignage direct, et nous appelons nos concitoyens à nous donner toute information qu'ils auraient pu avoir concernant ces événements. L'enquête suit plusieurs pistes dont je ne puis rien vous dire. La sécurité des habitants de la ville n'est pas mise en question. Je vous remercie de votre attention. Lapidaire mais efficace, pensa le lieutenant.

– Monsieur Vertefeuille, peut-on relier cette affaire à celle de la semaine dernière ?

– Je ne ferai pas de commentaire qui puisse nuire à l'enquête. Beaucoup d'hypothèses sont à l'étude. Autre question ?

C'était sa marque de fabrique. Il pouvait être incisif et d'une concision parfaite. Hégésippe aimait bien qu'il ne se répande pas dans les médias. Il répondait à des obligations dues au public mais n'avait jamais cherché la lumière des journaux. Vertefeuille était un serviteur de l'état, un bon pro.

– Commissaire avez-vous l'identité des victimes ?

– Les tests de médecine légale sont en cours et l'identité travail avec acharnement.

– Commissaire Vertefeuille s'il vous plaît ?

– Oui, je vous écoute.

– Selon une de mes sources les cadavres étaient congelés. Confirmez-vous cette info ?

– Je ne ferai pas de commentaire sur les détails techniques...

– C'est donc un oui, alors avez-vous une explication ?

– Je n’ai pas répondu affirmativement et je n’ai pas d’explication à fournir. Il esquiva mais le journaliste allait titrer là-dessus. Il n’avait pas réussi à le contrer.

– Commissaire, vous nous avez dit que la sécurité n’était pas en question, pouvez-vous nous expliquer ?

– Messieurs l’enquête est en cour et je ne veux dévoiler aucun élément qui risque de troubler les policiers.

En raccompagnant son supérieur, Hégésippe vit son pas ralentir, puis il traîna sa jambe gauche, enfin il dut s’accouder aux murs et il ne put plus, finalement, rester debout. Le lieutenant le supporta à moitié.

– Ça ne va pas patron ?

– Une défaillance passagère, les médecins m’ont prévenu, mon traitement peut provoquer des crises d’hypotension.

Mais la crise ne passa pas et Hégésippe raccompagna le commissaire chez lui.

Louise Vertefeuille était une femme de cinquante-cinq ans, souriante et bienveillante. Elle avait eu deux enfants d’un premier lit, que Vertefeuille avait élevé avec amour, mais qu’il n’avait pas eu tout petits. Elle avait rencontré Maurice quand l’aînée, Maria, avait neuf ans et son frère Rémi, cinq.

Elle appréciait beaucoup Hégésippe qui était invité une ou deux fois par an pour un repas, en famille. Hégésippe la vouvoyait, gardant une forme tendre et respectueuse, elle le tutoyait pour souligner la filiation et l’amitié.

– Le patron a eu un coup de barre, il m’a dit pour son traitement, mais là je crois qu’il va falloir revoir les médecins, pour ajuster.

– Oui, Hégésippe mais tu sais les médecins nous ont expliqué que la maladie était déjà très avancée.

Elle avait dit cela sur un ton de tristesse et de langueur qui éveilla les craintes du lieutenant.

– Que voulez-vous dire Louise ?

Elle fit une moue et haussa les épaules tandis que Maurice Vertefeuille disparaissait par le couloir qui devait desservir les chambres. Il était très inquiet mais n'insista pas. Il décida de se retirer

– Vous me tenez au courant, Louise ?

– Je t'appelle, promit Mme Vertefeuille, en répondant par-dessus l'épaule. C'est lui qui ferma la porte, elle avait voulu cacher son émotion en se retournant prestement. Il l'avait compris et s'était éclipsé.

En rentrant de Gennevilliers, Hégésippe était très nerveux. Il conduisait trop vite et mal, il évacuait une partie du stress accumulé, et donnait des à-coups involontaires. Il fit un crochet par l'institut médico-légal. Caravage régnait sur la morgue, son territoire. Il y avait une agitation inhabituelle.

– Dis donc Boisripeaux, c'est toi qui signeras la note de frais pour les heures sup ?

– Si on fait une moyenne sur l'année, c'est pas les deux jours ou tu vas bosser qui vont compenser les trois cent soixante-trois jours ou tu te les roules Caravage, alors fais gaffe on va demander le remboursement. Sérieux qu'est-ce que tu as pour moi ?

– Pour l'emballage trois sur quatre sont du même plastic le quatrième est un peu plus fin, mais aucune erreur pas d'autre élément que celui des morts, le gars est plus que méthodique : maniaque et perfectionniste. Et c'est le même. On a le même type de lésions liées à la conservation et bien sûr l'azote. Le spectaculaire trou cubique au centre de la poitrine qui englobe la zone cardiaque et déborde légèrement. Par contre c'est un euphémisme, les morts n'étaient pas en forme. C'est idiot à dire, mais ces quatre personnes devaient être souffrantes, de leur vivant. Mais je t'en dirai un peu plus dans quelques jours. Cela dit à première vue, en allant du plus bénin au plus grave, on a :

* un monsieur avec une prothèse de hanche et probablement un diabète ;

* une dame avec un cancer du sein opérée mais qui a quand même des métastases pulmonaires ;

* cette pauvre personne défigurée par une tumeur de la face ;

* et ce malheureux adolescent avec une hydrocéphalie opérée par un shunt mais qui devait probablement avoir des symptômes neurologiques, tels que de l'incoordination épilepsie, mais comme je te le disais je n'en suis qu'au début.

Il me faudra sûrement plusieurs jours pour te rendre des conclusions définitives, je te tiens au jus.

Le policier avait pris des notes sur un vieux carnet à spirale, en écoutant le légiste il frottait son stylo sur la spirale. Aller, retour, zam, zam, zam. Le bruit de fond était très casse-pieds. Il marquait son impatience et sa frustration.

– OK, merci. Dis-moi, Caravage, qu'est-ce que tu sais des tumeurs de la prostate. Hégésippe interrogea le médecin à brûle-pourpoint.

– Opération ou pas opération ?

Le légiste avait senti dans le ton de son collègue, l'inquiétude et le sérieux. Il rangea donc son habituel second degré.

– Qu'est-ce que c'est ce bruit de fond, là demanda le docteur.

– Oh juste un carnet sur lequel je passe mes nerfs.

– Tu veux pas arrêter s'il te plaît ? Ta réponse n'est pas simple Hégésippe, on a longtemps tout vu sous l'angle chirurgical puis chimiothérapie, aujourd'hui, il semble que l'association des rayons et de la chimio soient préférée. La chirurgie reste quand même une option importante. Mais ça n'empêche pas que parfois la maladie soit très virulente et l'emporte, sans que rien ne marche. Chaque cas est différent et chaque patient réagit de façon unique. Ai-je répondu à ta question ?

– Ouais et non, de toute manière je ne m'attendais pas à une réponse simple pour un problème complexe.

Le flic tapotait maintenant sur son calepin, le stylo coincé entre l'index et le majeur.

– On voudrait toujours avoir une solution mathématique et c'est rarement le cas. Merci Doc, tu me tiens informé des que tu as du nouveau, et surtout motus avec la presse.

Hégésippe se doutait bien que des baveux enquêteraient auprès de toutes les sources de la police.

Marco Melun était un fouineur méticuleux, il avait édité sur deux feuilles A3 un plan de la ville de Saint-Denis. Il avait ensuite surligné les lieux de dépose des corps, et avait eu l'idée de tracer des lignes droites entre deux points opposés. Les lignes se recoupaient à peu près au niveau de la rue Mermoz presque toutes au niveau du numéro 15.

– Dis-moi, Hégésippe, mate un peu cela, on est le centre du monde et de l'action, non ?

Boisripeaux intégra l'information. Il pouvait s'agir d'un hasard, ou alors le criminel cherchait à interpeller le commissariat ou quelqu'un ayant des relations avec ce lieu. Il était prudent. Éviter les conclusions hâtives. Il était payé pour douter.

Le médecin légiste le rappela le soir même : il avait autopsié deux corps.

– Boisripeaux, j'ai du nouveau.

Caravage avait gardé son accent chantant de sa Savoie natale et il faisait traîner de façon réjouissante les fins de ses phrases.

– Alors j'ai beaucoup à dire sur ces cas-là. Tiens toi bien, mon garçon : la dame atteinte de cancer du sein était en phase terminale. Elle a des réactions ganglionnaires en chaîne. Elle devait avoir soixante-dix ans au moment de son décès, et comme elle a été congelée j'ai pu retrouver des paramètres biochimiques anormalement élevés, pour aller à l'essentiel elle était à l'article de la mort. Mais ce que je ne t'ai pas dit c'est qu'elle a subi une mammectomie totale, bilatérale. Puis on lui a posé des drains, eh bien je suis sûr à cent pour cent que ces petits tuyaux n'ont pas été approuvés par la Sécurité sociale, j'ai fait une recherche et ce sont des implants utilisés en Allemagne Suisse et Autriche.

Marc Melun réagit au quart de tour à cette information.

– Alors ça voudrait dire que la personne aurait pu disparaître ailleurs qu'en France ?

– Oui tout à fait, répondit Caravage.

– Il faut donc contacter Interpol. Hégésippe on pourrait refiler cela aux gars de la DRPJ, Vertefeuille a bien dit qu'on allait avoir droit à un soutien ?

– Ouais je les appellerai, autre chose Doc ?

– Oui, mais sur l'autre cadavre. La tumeur de cette personne est un truc rare, je l'ai fait mettre en anapath, on aura le résultat dans quelques jours. Sauf que la congélation, ça peut tout bousiller, les cellules peuvent n'avoir pas aimé cette agression, on verra bien... Mais avec ces caractéristiques si tu fais le tour des services de France et de Navarre, tu vas sortir le jackpot. Je te sers la cerise sur le gâteau : la dame avait une plaque en titane sur la mandibule, peut être que la tumeur primitive venait de là. Quoi qu'il en soit cette technique étrangère. Pareil que pour l'autre personne, c'est une technique hors sécu. Et là je parierai pour un appareillage Italien ou Suisse.

Un temps mort s'établit entre les interlocuteurs.

– Bravo, franchement Caravage, je suis impressionné, félicitations. Ça devrait nous avancer beaucoup, du moins je l'espère. Et je crois que tu nous ouvres des pistes, merci t'es un chef. Tu fais les deux autres demain ?

– Oui je viendrai très tôt, je t'appelle dès que j'ai du neuf.

– OK merci, à demain.

Le commissaire Vertefeuille appela la rue Mermoz à 18 heures. Sa voix était fragile, assourdie par un léger vibrato et peut-être un peu plus lente qu'à l'accoutumée. Hégésippe l'imaginait calé dans un fauteuil empire dont les accoudoirs épousait le mouvement des bras, pensif et concentré.

– Bonsoir. Alors, Boisripeaux, qu'avez-vous ?

Le commissaire allait toujours à l'essentiel. Il gardait une distance polie avec ses collaborateurs, mais savait suggérer l'urgence, l'efficacité.

– Je parie que vous m'avez déniché des pistes.

Hégésippe lui raconta la localisation par rapport au commissariat. Il lui expliqua les maladies qui pointaient une origine étrangère.

– Hé bien c'est du bon boulot, tout ça, je contacte la DRPJ et je leur demande leur logistique, toujours black out par rapport à la presse, n'est-ce pas, Hégésippe, j'y tiens. Par ailleurs demain je resterai chez moi, je ne serai pas forcément joignable à tout moment, et mercredi j'irai faire une IRM le matin mais je passerai en début d'après midi.

**

*

Un journal du soir relatait les découvertes. Le journaliste était resté proche des faits. Il posait quand même la question de la compétence d'un commissariat tel que celui de Mermoz, par rapport à la machine de la DRPJ qui selon lui allait bientôt prendre les rennes de l'enquête. Cela énerva Hégésippe dont l'orgueil était titillé.

Par contre le ton était bien différent le lendemain matin. Les journaux avaient besoin de vendre. L'insécurité la légèreté et l'inefficacité policière étaient mis en avant. La localisation dans le neuf trois des événements donnait à l'affaire un tour politique. Un journal local s'ingéniait à faire parler des témoins oculaires qui n'avaient rien « oculé » du tout, diluait des sources proches de l'enquête, mais le problème était le suivant : les journalistes avaient été informés du détail macabre concernant le prélèvement cubique au milieu du cadavre dépouillé.

Ils s'en donnèrent à cœur joie, mais comme souvent ce fut Libération qui trouva la meilleure une : « meurtres surréalistes, des cubistes dans le 9.3, au carré. » Les journalistes évoquaient un serial killer, Hégésippe ne pouvait leur donner tort, par contre des questions telles que « à qui le tour » ou des affirmations telles que « peur sur la ville » l'agaçaient prodigieusement.

Les deux flics de la Direction Régionale de La Police Judiciaire se présentèrent, à 10 heures. Marco qui avait l'ironie dans ses gènes les attaqua bille en tête.

– Alors, c’est à cette heure-là que vous débarquez, c’est pas pôle emploi, ici !

C’était bête et risqué comme accueil et c’est ainsi qu’ils le prirent. Ils se nommaient Pierre Marot et Clément Ronsard. Marco encore une fois se fendit d’un commentaire qu’heureusement les deux policiers n’entendirent pas.

– Ils les ont trouvés dans le Lagarde et Michard, les gonzes.

Les flics avaient de l’expérience. Quarante et cinquante ans passés, Pierre Marot était brun les cheveux boucles et les traits dessinés au couteau, l’aspect mince du type très nerveux, hyperactif, peut être bilieux. Il n’était plus très musclé mais avait des restes, le regard affublé d’un micro strabisme à la Columbo suggérait le doute permanent. Il y avait du Péter Falk dans ce flic aux sourcils broussailleux, au nez camus et aux lèvres épaisses. Les joues grises d’une barbe en perpétuelle régénération. Indéniablement Marrot avait un look et une présence. Clément Ronsard était assez grand, dégarni, il avait dû être blond mais le temps l’avait blanchi. Arrivé à la cinquantaine imbibée, sa sangle abdominale l’avait lâché. C’est de profil qu’on le constatait, car de face la taille du type compensait son avachissement progressif. Deux fonctionnaires qui avaient vu de l’eau passer sous les ponts, qui avaient du recul et dont l’ambition s’était émoussée. Des déçus du sarkozysme. Ils avaient suivi la carrière de celui en qui ils avaient cru pouvoir compter comme ministre. Puis ils avaient espéré que « lui président » les crédits et le respect de l’institution seraient accrus, que « lui président » les juges n’auraient plus entravé leur action, bref que « lui président » ils auraient pu mieux vivre leur fin de carrière. Mais zob la mouche. Ils s’étaient bien plantés, et Ronsard avait rendu sa carte de L’UMP, tandis que Marrot envisageait une dérive droitère vers le FN. Comme il le disait désormais, « y a pas de raison ». Pauvre Ruteboeuf !*

Hégésippe prit les commandes de la réunion.

– Le commissaire Vertefeuille est souffrant, il ne sera pas là avant demain, je vais vous faire un topo et vous dire ce que nous attendons de vous.

Hégésippe sentit une tension, les deux nouveaux venus ne se cantonneraient pas à des tâches subalternes, il avait été maladroits. Cette

phrase les avait peut-être vexés. Vertefeuille aurait eu l'autorité pour attendre, sans retour ni contrepartie, un travail des deux policiers du quai. Mais Hégésippe, lui-même lieutenant, devait établir une relation d'égalité avec ses collègues.

– Nous on est juste là pour élucider une affaire, on est pas là pour couper les oranges à la mi-temps. Ni faire les pompom girl. Bref vous nous lâchez la bride on partage les tâches ingrates et on vous donne tout ce qu'on a pour faire le job.

– Bien sûr, je m'excuse, je ne voulais pas... Il était embêté et cela se voyait. Il cherchait des mots simples. Je me suis mal exprimé. Nous avons besoin de votre expérience, de votre réseau et de vos contacts. Il semble que certaines pistes se tournent vers l'international. Peut être pourriez vous nous aider sur cet aspect-là, maintenant on est ouvert à toutes vos hypothèses.

Cette fois Hégésippe y mettait les formes.

On est susceptible dans la police pensa Marco, mais Starsky et Hutch avaient l'air de types réglos.

Caravage appela Boisripeaux en début d'après-midi, sa voix était tonique, satisfaite, Hégésippe sût tout de suite qu'il y aurait des éléments intéressants.

– Je sais que tu es sous pression, alors je vais pas jouer aux plus fins. Voilà comment cela se présente. Le cas du monsieur est assez clair, il a soixante-cinq ans passés une prothèse de hanche et un diabète que son foie supporte de plus en plus mal, arthrosique et légèrement obèse, il est lui aussi dans un état critique lors de son décès, mais il n'est pas mort de mort naturelle, je pense à une cyanose. Étouffé ? Je ne sais pas trop, j'attends les analyses, par contre ce qui est énorme c'est que sa prothèse de hanche est de fabrication espagnole les tissus ont cicatrisé parfaitement elle a pu être posée longtemps avant le décès. La encore on peut chercher dans les fichiers des disparus des autres pays de l'union. Concernant le jeune homme, le point commun est la maladie. Et probablement l'étranger. Il me semble que ce garçon a été opéré

selon une technique qui n'a pas cours en France, et je pense que des électrodes avaient été positionnées pour stimuler l'encéphale. Là encore une technique allemande que nous ne pratiquons dans quelques hôpitaux que depuis cinq ans. Je pense qu'il sera aisé de contrôler en France si ce jeune garçon a disparu. Mais je parierai pour l'Allemagne ou la Suisse. À toi de soulever ces questions au niveau international.

Hégésippe avait commencé à énumérer et noter les points forts de l'enquête sur un Velleda. Il avait inscrit des mots-clés, ses questions, des objectifs. Maurice Vertefeuille appela en fin d'après-midi. Boisripeaux le mit au courant. L'attention du commissaire était affûtée. Son silence religieux avait la qualité des gens intelligents. Hégésippe l'imaginait en train de se masser les joues et le menton, signe de perplexité le buste droit, les yeux mi-clos plongé dans ses réflexions. Quelques années avant, il aurait rajouté au tableau, une cigarette et un verre de Glenlivet. Mais c'était des temps révolus.

– Hégésippe foncez sur les identités et sur l'étranger, l'azote aussi ça peut être utile. Voilà deux choses importantes. En suite La voiture du type, mettez des moyens là-dessus c'est avec ça qu'il expose ses cadavres depuis son terrier. Caméras de surveillance, témoins, tout, faites absolument tout ce que vous pouvez. Et puis gardez cette question en mémoire pourquoi ici et maintenant. Je veux dire qu'est-ce qu'il y a à Saint-Denis pour faire éclore cette satanée affaire et pourquoi maintenant.

Hégésippe essaya de prendre des nouvelles de la santé du commissaire. Mais celui-ci éluda, il voulait rester professionnel et méprisait sa propre faiblesse. C'était du moins ce qu'il essayait de montrer. Un roc.

En sortant quelques minutes plus tard de Mermoz, Hégésippe attrapa le canard du soir. Il titrait : « Un bateau sans capitaine, une enquête sans commissaire. » C'était un choc. Il était honteux et dégoûté. Le journaliste avait suivi Vertefeuille et avait accolé deux photos : l'une montrait le commissaire entrant à l'hôpital la veille, voûté et amaigri. L'autre le montrait dix ans auparavant, droit et la poitrine gonflée, les joues pleines, le regard inquisiteur, la

légende disait : « peut-on avoir confiance dans nos élites », un commentaire minable pensa Hégésippe, qui enregistra le nom du baveux pour s'en souvenir. Boisripeaux était navré, le papier ne rendait pas hommage au courage de l'homme qui devait affronter la maladie en faisant face à une affaire très complexe. Au contraire, flirtant avec les théories populistes de bas niveau, le journaliste sous-entendait que l'appât du gain ou du pouvoir menait les élites policières. Il laissait à penser aussi qu'avec un malade en charge de l'enquête « on ne nous dirait pas tout ». Arguments qui faisaient vendre.

Sans avoir besoin de chercher des infos et des sources. Hégésippe était dans une colère noire. S'il avait eu ce type sous la main, il l'aurait probablement dérouillé.

Un appel à témoin avait été lancé, mais il resta infructueux. Un couple de personnes âgées avait cru rencontrer une bagnole avec des marques rouges, alors que des types avaient vu le véhicule blanc. Eux, décrivent une bande bleue sur les parois latérales. Cependant les deux passants qui s'étaient présentés étaient sûrs de la marque, un Mercedes, mais ils maintenaient avoir vu du rouge, oui du rouge. Ils s'en souvenaient parce qu'à cette heure il n'y avait pas eu d'autre véhicule, et puis ils bricolaient dans la mécanique. Ils avaient l'œil. C'était incohérent.

Hégésippe aurait dû avoir les enfants la veille au soir. Il avait averti son ex que rien ne se passait normalement à son travail. Soudain il eut envie de faire un rapide détour chez Sandra. Il était 18 heures. Il leur faudrait un moment pour arriver. Il n'y avait personne, il réfléchit à l'emploi du temps des enfants et râla après lui-même. Il avait oublié que Jade finissait à 18 heures. Il s'assit sur les marches et se cala la tête sur les genoux, il ne pouvait patienter une demi-heure comme cela. Il soupira et partit. Cette semaine avait été très spéciale, son ex comprenait toutes les difficultés inhérentes à l'enquête, ce serait partie remise. Il appela quand même Jade, un peu plus tard. Il n'avait pas été cité par les médias, pourtant sa fille savait qu'il était au cœur de l'action. Elle lui raconta quelques

petits bruits de l'école et lui passa Benoît. Son fils hésitait entre la fierté d'avoir un père momentanément important et le refus adolescent de ce sentiment.

– Ça va ? lui demanda Hégésippe. Les cours, ça se passe bien, qu'est-ce que vous faites en français. En même temps qu'il posait ces questions il se maudissait, se reprochant la superficialité de ces interrogations.

Benoît lui énonça son sujet de rédaction, on ne disait plus composition, mais expression écrite, il fallait toujours inventer une histoire avec un style cohérent, sans trop de faute d'orthographe. Il n'y avait pas grand-chose de neuf sous le soleil.

La conversation se terminait souvent par le sempiternel « élémat ».

– Et les maths ? Question rituelle entre eux deux. La matière qui avait toujours terrorisé Hégésippe, mais qui ne posait aucun problème à Benoît. Son fils jonglait avec les nombres et les théorèmes. Comme quoi la génétique...

Le gamin éluda la question. Que pouvait-il répondre à son père ? Ils n'habitaient pas sur la même planète. Il abrégé la conversation par l'astuce éculée :

– Maman veut te parler, juste quelques mots.

Il avait transmis le combiné.

– Allô, Hégésippe, oui c'est moi, je voulais te dire, j'ai lu l'article dégueulasse sur Maurice, je sais pas ce qu'il a mais sache que je trouve que le scribouillard est un sacré salopard qui se permet des procédés inacceptables. Tu transmettras toute mon amitié à Maurice.

Sandra avait quitté Boisripeaux pour toutes les raisons, elles sont légions, que la vie moderne peut offrir à un couple de se séparer. Mais elle avait aimé les repas que Louise et Maurice avaient partagé avec eux. Le boulot d'Hégésippe avait pu être une pomme de discorde, mais ça n'avait jamais été la faute de son patron.

– OK merci, Sandra, je transmettrai. Et merci pour les gosses. Cette semaine c'est pas simple du tout. À bientôt.

Et il raccrocha.

Les horaires, les gardes et les congés étaient chamboulés. Melun et Boisripeaux étaient joignables en permanence.

Le vendredi matin Hégésippe eut la surprise d'arriver au commissariat alors que Maurice Vertefeuille l'attendait. Il avait meilleure mine, semblait plus énergique.

– Ça a l'air d'aller mieux, patron ?

– Oui, oui, les miracles de la science. Non, en fait j'ai passé ma journée d'hier à l'hosto, où ils m'ont transfusé et dialysé. Et je dois dire que ça m'a donné un sérieux coup de fouet. Mais je n'ai le droit de bosser qu'à mi-temps dit-il en souriant. Faisons vite...

– Vous avez lu la presse, commissaire ? Je vous jure que l'enfant de...

– Écoutez Hégésippe, si je réproûve le procédé, que je trouve mesquin, je pense que le papier n'est pas totalement infondé. La semaine prochaine je serai en arrêt maladie. La dialyse tous les deux jours ne me permettra pas de suivre l'enquête. J'en ai parlé au préfet, et vous n'avez pas à vous inquiéter, je passe la main à mon collègue Daniel Leclerc. Vous restez en première ligne, vous et Melun à égalité avec Marot et Ronsard. Et vous ne serez pas de trop. Cela dit je vais sacrément m'ennuyer, alors on garde une vacation téléphonique le soir, Si l'emploi du temps vous le permet ? Et sachez aussi que les vieux, malades ou pas, dorment peu et mal. N'hésitez donc jamais à m'appeler, Boisripeaux, même la nuit.

– Bon d'accord patron, vous serez le fil rouge de l'enquête en quelque sorte. Des conseils par rapport à Daniel Leclerc ?

– C'est un type très sérieux, si vous voulez vous le mettre dans la poche, bossez Hégésippe, bossez dur et ayez des résultats. Leclerc est un professionnel avisé. On se suit depuis trente ans et c'est un type qui a mon respect, un pro de la maison. N'écoutez pas les ragots et autres conneries qu'on va vous servir.

– Je dois vous souhaiter un prompt rétablissement, de la part de Sandra.

Vertefeuille hocha la tête avec un demi-sourire, il ne répondit pas. Il avait toujours apprécié la jeune femme et la séparation du couple l'avait alors un peu attristé. Il regagna son bureau.

**

*

Ils se réunirent encore une fois, pour cette semaine dans le bureau de Boisripeaux. Ils étaient tassés dans le local trop petit. Un bout de fesse sur un bureau ou une épaule contre une fenêtre, l'inconfort était parfait. Ils ne feraient pas durer la réunion. Les hommes de la DRPJ avaient eu un entretien, avec le commissaire, ils étaient informés. Ils avaient accueilli les décisions de Maurice Vertefeuille avec respect. Ils connaissaient Leclerc, et bossaient d'habitude sous son autorité, plus ou moins directement. Cela ne leur posait aucun problème. Les éléments de l'enquête étaient inscrits sur le tableau, une liste de question, les photos des lieux, la carte, tout était étalé devant eux. Restait à relier les faits et comprendre.

Ils avaient vérifié qu'ils étaient tous joignables, portable en veille, batterie chargée. C'était l'heure de plier. On ne pouvait payer à chacun des heures sup infinies. Les enquêteurs avaient la quasi-certitude d'être invités dans le tableau que le criminel dévoilait. Pour une raison inconnue le fou se montrait et il leur semblait que sa démonstration n'était qu'une ébauche.

Le frigo d'Hégésippe était presque vide. Il devait aller au ravitaillement, peut être qu'il n'aurait pas le temps les jours suivants. Il s'arrêta dans une grande surface. Il n'aimait pas ces magasins immenses. Il avait toujours trop froid aux surgelés, les cadis avaient toujours une roue coincée, la musique était toujours à chier, et il ne savait jamais quoi dire aux caissières pour adoucir leur fin de journée. Il avait pris l'habitude de l'un d'entre eux, il connaissait les rayons par cœur et pouvait remplir en quelques minutes ses gros sacs. Vite fait mal fait, sauf le week-end, il améliorerait ses emplettes chez les petits commerçants juste en dessous de chez lui. À la caisse il rencontra Leblanc, cette fois sans son chaperon, Merno.

– Salut, Hégésippe, comment va ? Vous devez être à la bourre avec cette enquête.

L'informaticien, lui aussi, empiétait sur sa vie professionnelle. L'inspecteur n'aimait pas, et, éluda la question. Ce genre de comportement le rendait bougon.

– Vous habitez dans le coin, Luc ? demanda Hégésippe.

Une diversion ; il se foutait de l'adresse de l'informaticien comme de l'an 40 !

– J'habite pas loin, mais je n'ai pas trop de plaisir à être dans un suce genre de corvée, c'est vraiment la potion amère. Vous passerez à l'atelier d'écriture demain ?

– C'est possible, mais pas certain, cela dépendra de mes enfants, c'est un peu compliqué en ce moment. Physiquement, Leblanc avait à peu près la taille du policier, mais il était rondouillard, une vie passée derrière un écran l'avait façonné : courte patte et gros bedon. Un candidat aux maladies cardiovasculaires pensa Boisripeaux. Ce n'était pas une obligation non plus de devenir sujet à l'infarctus mais une grande probabilité. Il interférait avec la sphère personnelle d'Hégésippe, de façon désagréable. Il avait le buste plié légèrement vers l'avant et son cou se tendait pour se rapprocher du visage de son interlocuteur, il était donc au-delà de la bulle virtuelle que le policier acceptait de partager avec un individu lambda. C'était peut-être à cause de sa myopie, mais Hégésippe n'était pas à l'aise. Ce type lui parlait familièrement, comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Il n'était que l'ami d'un ami, un peu celui qui avait vu l'ours, et ne s'étaient vu que deux fois. Boisripeaux répondait par des borborygmes, il conclut la conversation prétextant un rendez-vous auquel, lui-même ne crut pas une seconde. Il s'en fichait. Il voulait laisser là l'importun. C'était jeudi soir et il était crevé, et énervé.

Il alla passer un moment chez Dominique, elle lui offrit un verre. Il n'avait pas vraiment soif et accepta une eau pétillante avec du citron.

– Tu sais que tu n’es pas très glamour, à l’heure du Red bull et du Coca Roi, sans rire Hégé avec de l’eau citronnée, tu es limite pas crédible. Vous étiez aux AA⁶ avant, monsieur ?

Elle se moquait gentiment.

Il lui sourit largement écartant les mains grandes ouvertes et haussant les épaules

– Mais bon, tu te rattrapes avec ton sourire enjôleur.

Il se leva et l’enlaça. Ils s’embrassèrent tendrement. Elle traversa la pièce et mit de la musique.

Ils évitèrent de parler boulot, Dominique attaqua sur la politique, on était en France et il y avait toujours un scandale ou une élection à commenter. Un ministre qui avait été pris les mains dans le pot de confiture ou la bite à l’air, la France tranquille et éternelle. Ce fut une soirée pizza, il la quitta vers 23 heures.

**

*

Les deux types de l’IGPN attendaient dans le hall depuis 8 heures, ce vendredi là. Ils étaient sapés administratif. Des costumes gris, prêt à porter de bonne qualité, agréables, un peu passe-partout mais corrects. Ils portaient des pompes en cuir souple. Pas du tout le style Mermoz. Myriam leur avait demandé ce qu’ils voulaient, ils avaient montré leurs insignes et demandé la liste des flics déjà sur place. Ces deux types avaient manifestement oublié que dans leur développement embryologique certains muscles peauciers de la face avaient acquis la capacité de contractilité aboutissant chez certains à un sourire. Des gueules figées dans un rictus sur le mode : enterrement. Vertefeuille était absent ce jour-là, en matinée, et il n’y avait guère que Dialo et Boisripeaux qui étaient déjà arrivés. L’un s’assit, il déplaça le *Parisien* qu’il avait dans sa poche. L’autre était un actif, nerveux à tendance psychorigide qui tournait en rond dans le hall.

⁶ Alcooliques Anonymes.

Myriam en avait le vertige. Fosse et Tresserre passèrent devant eux. Quand Cavour arriva, l'inspecteur assis leva les yeux de son journal, sans prêter attention à cet énergumène. Mais en voyant Martinez pénétrer le hall, avec énergie, le flic se leva, lui coupant la voie. Son collègue se positionna derrière lui pour interdire toute retraite. Martinez eut un moment d'hésitation, il pivota sur lui-même et scruta les alentours. Il envisageait de fuir. Se vit bien coincé, ses épaules s'affaissèrent en un mouvement d'abandon. Il abdiqua. Le grand sec s'approcha et lui parla à voix basse. En même temps, discrètement il lui colla des menottes et le conduisit à leur voiture qui attendait juste devant les escaliers. Myriam assista à la scène. Elle en fut chamboulée. Un collègue, un type de chez eux avec qui elle avait partagé nombre de cafés, de menus services, au cours de trois dernières années. Elle était choquée, indignée, incrédule. Elle appela Ketty. Dans le hall, des civils attendaient déjà pour diverses paperasses, ils ne relevèrent aucun désordre. La secrétaire se doutait bien depuis qu'elle avait découvert le téléphone de Martinez dans la liste de M. Bakti que quelque chose clochait. Mais là c'était trop.

– Ketty, c'est Myriam à l'accueil. Ils viennent d'emmener Martinez.

– Qui ça ils ?

– Des types, des flics, ça doit être l'IGPN, je sais pas, moi !

– Quand ?

– À l'instant. Ils viennent juste de sortir. Ils l'ont même menotté, tu te rends compte ?

– Merde et Vertefeuille qui n'est pas là, elle se retourna étouffant à moitié le son de son téléphone, Hégésippe, les bœufs carottes viennent de pincer Martinez.

Hégésippe, lui, n'était pas au courant du lien existant entre Son collègue et la cocaïne. Il pensait pouvoir l'aider, éclaircir la situation. Dire que ce type jouait le pur et dur, quand je lui avais parlé du cas Lechot ! « il faut bien faire respecter les règles », patati patata... « La porte ouverte à toutes les dérives... » Putain, mon colon, pensa Boisripeaux, tu nous a bien eu...

Malgré tout il répondit :

– Je descends tout de suite...

Il sauta quatre à quatre les marches se tenant dans les virages à la rambarde, mais arrivé dans le hall, la voiture des incorruptibles avait disparu.

Ketty Dialo le rattrapa dehors elle était essoufflée.

– Tu te rends compte, j’ai fait une descente à la cité Duchamp avec lui l’autre jour, putain ça craint...

Hégésippe sortit sur le perron du commissariat. Il leva les yeux au ciel et se rendit soudain compte que le temps s’était rétabli. Il se pencha pour observer les nuages qui courraient sur la plaine de l’Île-de-France, leurs dômes d’une blancheur parfaite créant une ombre forte, couleur gris bleu, sur la base des cumulus. Des nuages à la Magritte, il chercha la colombe qui les contenait. Ne pensa pas une fois à respirer le frais. Il était oppressé. C’était pourtant un des derniers beaux jours de l’automne. Il allait passer un week-end de m... à traquer un type pour le moment inaccessible. Le samedi, il se rendit deux fois au commissariat qui était presque désert. Il n’y avait aucune nouvelle d’Interpol. Tout était figé, ennuyeux. Il fit trois rondes dans la ville, qui ne servirent à rien. Il resta assis dans la voiture de police arrêtée à des carrefours importants. Mais c’était absurde, on était en plein jour et rien dans les découvertes ne pouvait laisser croire que le criminel puisse agir sans l’obscurité. Il passa quand même quelque trois heures, seul au volant, il essayait de réfléchir. Il était trop agacé. Sur le tard, il fit un saut un instant au Chat pitre. Il y avait là l’équipe habituelle, mais il n’était pas d’humeur. Il salua Hubert, Mina et Georges. Il prit le temps de boire un Coca dont il n’avait pas envie, regrettait d’être venu, Jeff et Luc arrivaient quand il partait, ils échangèrent trois mots. Un rien, l’irritation, un mot une attitude. Pas la bonne soirée, pour échanger des idées. Il s’échappa.

Il s’abrutit tout le début d’après midi le dimanche devant la télé. Puis il s’invita chez Sandra avec des gâteaux vers 18 heures pour voir les enfants, il était ailleurs. Dans une sorte d’attente certaine d’un événement improbable qui ferait bouger l’enquête.

Chapitre 13

Semaine 45 du 5 au 11 novembre

Lundi matin la police scientifique envoya un mail. Ils avaient retrouvé un insecticide sur les sacs de congélation. Des traces seulement, une contamination peut être. Il s'agissait d'un dérivé organophosphoré. Ce produit avait été interdit depuis plus de vingt ans en Europe. Cela ouvrait des perspectives. Hégésippe et Marco se réunirent avec Marot. Ronsard était à la préfecture, les ordi y étaient beaucoup plus modernes.

Chaque fois qu'un élément arrivait les interprétations, les hypothèses et nombre d'idées fusaient.

C'est Melun qui appela Ronsard pour lui expliquer cet élément fondamental. S'il y avait un produit retiré du commerce depuis plus de vingt ans, ils devaient aller au-delà de cette date pour la recherche des disparus. Certes ce produit était très rémanent et des types mal intentionnés pouvaient en avoir conservé illégalement, mais il était impératif d'élargir la recherche. Ronsard transmit immédiatement la demande. En revanche, il apprit que pour les quinze dernières années, il n'y avait pas de résultat.

La journée fut employée à répertorier tous les fabricants d'azote liquide, tous les utilisateurs et tous les fabricants de cuves. Les enquêteurs renoncèrent à chercher un congélateur ou une chambre froide, Ronsard et Marot, allèrent dans deux usines de l'air liquide, ils virent sortir les camions-citernes. Ils se déplacèrent chez les clients. Ils étaient impressionnants dans l'exercice brut de leur autorité. Ils effrayèrent une secrétaire qui se défaussa au plus vite sur son directeur. Mais ça n'aboutit à rien. Quelques boîtes d'électronique, un avionneur, mais ils n'avaient pas de question à poser, ils cherchaient seulement une idée.

Il fallut attendre 15 heures l'info suivante : on avait retrouvé trois des disparus. Les services avaient élargi les recherches et on avait pu découvrir l'identité de trois des quatre victimes

La femme défigurée dont la mandibule portait une plaque était allemande, originaire de Bonn, disparue du centre de soins palliatifs en février 1991, Isabel Knopfler. La personne ayant eu des tumeurs mammaires avait des implants allemands, disparue en 1991 également. Veronica Stutzman. Quant au garçon, il avait disparu à Liège, en Belgique, en 1992 il se nommait Patrick Moins.

À 18 h 30, on retrouva le nom de la toute première victime. Elle avait disparu dans le même établissement de soins palliatifs qu'Isabelle Knopfler. Elle était, elle aussi, allemande. Son cadavre avait été dérobé à la morgue du centre quelques heures après son décès. Elle était morte des suites de son cancer. L'affaire des deux disparitions avait fait la une en Allemagne durant l'année 91. Puis sans évolution, l'enquête s'était éteinte. Les journaux tel que *Bild* et le *Frankfurter Allgemeine Zeitung* avaient beaucoup couvert l'affaire. Il y avait des photos des parents éplorés en une des journaux, mais dans le fond aucune révélation, aucune piste valable.

Hégésippe prit son téléphone et appela Marot.

– Dis donc, Marot, bravo, vous avez fait du bon travail. Puisque vous êtes lancés, peux-tu vérifier par le biais d'Interpol, si l'homme à la prothèse ne serait pas d'origine espagnole. Caravage a eu cette idée, à cause de la marque du matériel d'ostéosynthèse que le corps portait. Ça mérite d'être envisagé.

Hégésippe organisa une réunion. Cette fois-ci dans leur grande salle vide ad hoc. Tous les flics concernés étaient là : il y avait Melun, Marot et Ronsard, Fosse et Tresserre avaient été convoqués, ainsi que Cavour et Dialo qui étaient présents eux aussi. Ils devaient étudier les dossiers des deux femmes allemandes. Dialo était germanophone, comme son nom et son teint bistre ne l'indiquait pas. Elle avait aimé les cours prodigués par sa prof des collègues. Ça l'avait amené à quelques échanges linguistiques, à des roulages de pelle auf Deutsch, et à une super note au bac qui lui avait permis un Deug et un diplôme de l'institut Goethe. Comme beaucoup c'est le concours à Bac plus trois qui l'avait propulsé dans la Police. Boisripeaux prit la parole.

– Je voudrais que vous me disiez votre vision des faits, les directions que vous suivriez, vos hypothèses. Je veux que vous osiez même les idées les plus folles. Nous sommes dans une situation unique, inédite, et cette affaire...

Cavour surprit tout le monde. Il se leva et balayant ses collègues de son regard glauque et demanda :

– Juste une question Boisripeaux, qu'elle légitimité as-tu pour jouer le rôle de M. Loyal, parce qu'à ma connaissance, tu n'as rien dans ton CV qui te permette de te mettre au-dessus de nous ? Je ne pense pas que Vertefeuille ait laissé d'indication écrite. Ni orale d'ailleurs...

Hégésippe ne répondit pas immédiatement.

– Hégésippe, s'il te plaît...

C'était Myriam qui passait la tête par la porte entrouverte.

– C'est à propos du cadavre non identifié, Interpol.

– Passe-les moi !

Pendant qu'il écoutait les révélations qui tombaient, Hégésippe observait ses collègues. Dans le bureau le silence était absolu. Tous attendaient la nouvelle. Et la sortie du Gros appelait une mise au clair. Ils étaient tendus vers le but : comprendre cette affaire grâce aux nouveaux éléments. Cavour au fond de la salle s'était isolé du groupe.

Hégésippe raccrocha, la situation était théâtrale.

– Alors ? osa Melun.

– Le type a disparu en 1992, il était en Andorre, dans une clinique privée. Il s'appelait Raul Casal. L'enquête n'a jamais rien donné. On va avoir son dossier médical et le rapport de Caravage, d'un moment à l'autre. Hégésippe fit deux pas dans la salle en regardant ses pompes, puis il releva le menton et interpella le Gros

– Cavour ! Tu as raison, je n'ai aucune légitimité, comme tu dis, maintenant, on est une équipe, dans une situation... il hésita un peu...

– pour le moins délicate, voire carrément merdique, et j'essaie de faire progresser les choses. Si tu veux faire l'homme-orchestre, à

toi de prendre la parole et de regrouper l'équipe. Est-ce que ma réponse te convient ?

Il ajouta :

– Maintenant si tu veux demander des directives par écrit à la Préfecture, libre à toi, Cavour. Ce dernier ne répondit pas, alors Hégésippe poursuivit :

– Bon, à vous ; à quoi pensez-vous, que voyez-vous ?

Ronsard, pas ému le moins du monde par l'altercation, commença :

– D'abord il faut noter que notre criminel, a commencé à tuer il y a vingt-cinq ans environ. Aux quatre coins de l'hexagone, aux marges de la France. Il tue des personnes faibles ou malades, ce type peut donc être un trouillard qui ne s'attaquera jamais à des gens valides, ou alors il tue pour abréger des souffrances. C'est ce qui me vient à l'esprit. En tout cas la maladie est partout là-dedans.

– Peut-être même qu'il ne tue pas, ajouta Melun, il emmène, il emporte, il cache ou substitue à la médecine, faudra préciser cela avec Caravage.

– Moi ce qui me trouble, dit Tresserre, c'est pourquoi Saint-Denis, pourquoi ce pentagone autour de nous ? Et puis, Il faut bien qu'il ait gardé quelque part ses cadavres. Pendant trente ans, on devrait pouvoir trouver une trace. Sa tanière doit être par là. Au port de Gennevilliers quelque part vers Roissy, pas trop loin à mon avis.

– On devrait déployer des moyens vidéo, ajouta Fosse, sur tous les grands axes entrant dans la ville, on va voir avec le proc demanda Marrot. Il faut mettre des moyens sur les avenues Gorki et Lénine, et sur la D29, 84 et 50 et sur les nationales un 17 et 214, ça fait du boulot.

Il s'était levé et montrait sur la carte les grandes routes sillonnant la ville. C'était parfaitement logique.

– En tout cas on a jamais une scène de crime à proprement parler, c'est plutôt, comme un petit poucet qui déposerait ses cailloux pour qu'on puisse le suivre

- Ouais sauf que là ce ne sont pas des petits cailloux, si t'as bien observé, il y avait une légère animosité entre Dialo et les types de la DRPJ.

- Oui, c'est une façon de parler, mais je pense qu'on est pas au bout du chemin. Des cailloux, le barjo, il doit en avoir encore pour nous appâter, dit Ronsard

- Par contre, ajouta Melun, j'ai l'impression que ce type ne présente pas de risque pour le public, on dirait que c'est une vieille histoire qu'il nous ressort.

- Oui, sauf pour des personnes malades ou en fin de vie ? répondit le lieutenant Tressere.

- C'est pas faux, dit Boisripeaux, je vais demander à ce que les hospices hôpitaux et autre centres de soins renforcent leur surveillance.

Ketty Dialo prit la parole :

- J'ai juste eu le temps de lire le rapport de police concernant les disparitions de Veronica Stutzman et Isabel Knopfler. Hé bien les deux enlèvements ont eu lieu en plein jour. D'après les collègues allemand, ils ont eu pas mal de témoins en ce sens, le type arrive à huit heures, habillé comme un infirmier. Il agit avec l'autorité de celui-ci, place la personne dans un chariot roulant, explique qu'un scanner doit être pratiqué, traverse le centre de soins au vu de tout le monde et embarque dans sa voiture médicalisée la malade. Aussi évident et aussi simple que cela. La description de l'infirmier est floue, habillé tout en blanc, des cheveux blonds, européen, pas de caractéristiques particulières. Les cheveux et moustache sont des postiches, quelques poils ont été retrouvés sur le chariot. Ils les ont conservé ce sera peut-être utile quand on aura un suspect, pour confronter les analyses. Les collègues allemands ont fait du très bon travail, ils ont vraiment cherché tous les indices, mais l'oiseau s'était envolé. Pas d'image, c'était avant la vidéosurveillance. Pas de plaque d'immatriculation. Il semble quand même que le véhicule ait été un Mercedes. C'est tout ce que je peux vous dire.

Ça nous donne quand même un profil psychologique du type, dit Melun. Trente ans et il ne craque que maintenant, tenace, stable et malin. Déterminé et

roublard aussi. Il aime se déguiser, se fondre dans la masse. Il s'intéresse au médical, pourquoi, profession, désillusion, facilité ?

– Et la voiture, est-ce que ça pourrait être la même, on a signalé une Mercedes blanche, pourrait-il utiliser un tacot de trente ans ? demanda Fosse. S'il est si malin ; il risque quand même de tomber en panne avec une bagnole comme ça, et puis la mercos de trente piges on la repère, non ?

– Il a peut-être changé de modèle, faut revoir les témoins.

– Oui, sauf que sa caisse, elle a peut-être presque pas roulé si elle ne lui sert que pour ses crimes, contra Fosse

– Pas faux, accorda Marco, le mec est peut-être sûr de lui en bricolage, et puis la mécanique allemande c'est inusable.

– L'argent est-ce qu'on peut suivre ça ? demanda Hégésippe, il a forcément une chambre froide, est-ce que quelqu'un a une idée de l'entretien du coût de ce gadget ? Tresserre est-ce que tu peux t'occuper de cet aspect-là ? Des questions ? La réunion avait soulevé de nombreux points mais surtout elle avait soudé et donné une énergie au groupe de recherche. Melun reprit la parole

– Perso, j'ai le sentiment que le mec nous promène sur une carte et qu'il n'a pas jeté tous ses pions. Par conséquent, je crois qu'il va recommencer pour nous amener vers lui. Il se dévoile petit à petit. Trente ans, admettons qu'il ait commencé à vingt-cinq, notre dingue aurait entre cinquante et soixante, environ. Il est peut-être en train de prendre sa retraite, ou s'il faut de tomber malade qui sait ?

– Faudrait pas qu'il tire sa révérence...

La réflexion de Marco reflétait le sentiment commun. Il était urgent de mettre des caméras sur les axes routiers.

Hégésippe ruminait d'autres notions ; l'âge du meurtrier, la retraite et la maladie.

Il prit le téléphone pour rendre compte des évolutions de l'enquête à Maurice Vertefeuille. Le commissaire avait une voix éraillée grasseyante, lente et fatiguée. Dès les premiers mots, Hégésippe comprit que ça n'allait pas bien, mais il fit comme si de rien n'était. L'écoute du patron était toujours d'une qualité

remarquable. Quand Hégésippe se tut, le silence dura encore quelques secondes. La réflexion. Il ne fallait pas l'interrompre.

– Dans cette affaire, le criminel peut avoir plusieurs motivations pour agir sur notre territoire. Tout bêtement il peut être confortablement implanté dans la région et y avoir ses marques. Je ne le crois pas. Il peut vouloir utiliser la Seine Saint-Denis comme lieu d'expression. Nous avons des atouts : le stade de France est une surface médiatique conséquente. Je ne le pense pas non plus. Il aurait déjà déposé des corps à l'entrée du stade. Ou ailleurs. Le commissaire essoufflé se tut, Hégésippe patientait à l'autre bout du combiné.

– Il peut aussi y avoir un lien avec l'institution, il faudrait rouvrir les dossiers ayant un point commun avec notre affaire. Que ce soit la maladie, la disparition, ou même l'azote dont je ne sais que penser. D'ailleurs, la question se pose, le type est-il resté en prison quelques temps pour que vingt ans et plus aient passé, sans que rien n'advienne. Donc une vengeance à l'égard de la justice en général ou de la médecine. Je parierai plus sur ce type d'hypothèse. Peut-être aussi une vengeance personnelle à l'endroit d'une personne de Saint-Denis, vers laquelle s'orientera peut-être l'enquête. Mais pour l'heure je n'ai pas d'autre idée. Qu'en pensez-vous, Boisripeaux ?

Hégésippe trouvait que le souffle de Vertefeuille était court oppressé et dangereusement irrégulier, il était inquiet pour son maître, son ami.

– Je suis d'accord avec vous patron, je vais renforcer la vidéo sur les sites sensibles au cas où et je mets Fosse et Tresserre sur les dossiers, avec les mots-clés et les algorithmes on trouvera peut-être quelque chose. Maintenant si c'est un truc perso, il nous faudra d'autres éléments. Je vous rappelle demain patron.

– OK, Hégésippe à demain pour notre vacation quotidienne, merci, cela m'occupe l'esprit et m'évite de trop gamberger.

À demain donc.

Et il raccrocha.

*

Le juge Pacard choisit d'appeler à dix-neuf heures trente, le standard était fermé et c'est le policier d'astreinte qui transmet à Hégésippe. D'emblée le lieutenant pensa : mais il va me lâcher, celui-là.

– Boisripeaux, j'attends un premier rapport demain, il y a trop de temps que nous n'avons fait le point.

Le magistrat n'attendait pas de réponse et raccrocha. Comme cela ni bonjour ni bonsoir, aucun signe de civilisation.

Hégésippe était en rogne

C'est ça connard, pensa-t-il, j'ai que ça à faire écrire pour te couvrir, putain quel con !

**

*

Boisripeaux sonna vers 21 h 30 chez Dominique. Il était encore en colère. Le moral n'était pas au top. Il voyait son patron s'affaiblir et n'y pouvait rien. La sensation d'aller dans le mur, sans possibilité d'éviter l'accident prévisible. Dominique le connaissait bien elle l'enlaça très fort et négligemment glissa sa main sous son chandail. Puis sous sa chemise. Le massage qui au début était innocent, le détendit, et puis de petites caresses en gros câlins ils firent l'amour. Avec tendresse et savoir vivre. Ils le faisaient de loin en loin, leurs étreintes jalonnaient leurs relations, elles n'avaient jamais altéré leur amitié ou la confiance qu'ils avaient l'un envers l'autre.

– Il n'y a pas de mal à se faire du bien lui dit elle en souriant.

Ils se quittèrent vers minuit. Il préférait finir la nuit seul il devait se lever tôt le lendemain.

**

*

La Mercedes roulait doucement, cinquante à l'heure maximum. C'était un modèle S 202, un break médicalisé. La carte grise aurait montré une sortie d'usine en 2002. Elle était immatriculée dans les Hauts-de-Seine. Le conducteur avait contourné Paris par l'est, il avait évité les grands axes. L'autoroute du nord et la 186. Il arrivait par le boulevard du maréchal Liautey. Il était juste derrière le fort de l'Est parisien, à l'est de la ville de Saint-Denis. À 3 h 30, pas âme qui vive. La banlieue dort, pensa-t-il. La voiture était bien réglée. Le moteur avait un ronronnement très doux, rassurant. Il arrêta le véhicule. Point mort. Descendit. Il écoutait les bruits de la ville. Contourna la bagnole, ouvrit le hayon. Il avait fait fabriquer dix ans avant, en Belgique un plateau sur roulette qu'il pouvait à loisir entrer et sortir. Les roulettes étaient en silicone, leur bruit ; un léger souffle, presque rien, un murmure. Sur le plateau, les deux sacs, froids. – 18 °C. Il les tira et les laissa tomber sur le trottoir. Il n'avait plus l'âge de transporter 60 kilos de barbaque. Il remonta dans sa voiture et partit. La déposé avait duré vingt secondes. Dans le calme de la nuit, avec le bruit de fond de l'autoroute du nord qui elle ne s'arrêtait jamais.

Les sacs ne furent découverts qu'à 4 heures. Le pire moment de la nuit, les esprits sont englués par le sommeil et la fatigue de la veille persiste. Ronsard et Marot étaient de garde cette nuit-là. Ébouriffés et fripés, la bouche pâteuse. Ils se rendirent sur place. Ils n'attendaient pas grand-chose de neuf de l'inspection des lieux. Mais ils respectèrent toutes les règles mises en place. Ils agissaient en silence, méticuleusement, prudemment. Le périmètre de sécurité, l'inspection minutieuse du site. Cette « dépose » constituait un point de plus sur la carte. Ils râlaient car ils n'avaient pas eu le temps de pourvoir ce lieu en vidéosurveillance. Boisripeaux n'apprit la nouvelle qu'à son arrivée au commissariat vers huit heures trente. Myriam l'attendait dans le hall. Ses deux collègues avaient évité tout remous, ils avaient rapidement sécurisé la place et sans rien omettre (il n'y avait aucun indice qui traînât, comme d'habitude ; ni marque de roue ni autre trace, rien de rien) puis ils avaient envoyé les deux cadavres à la morgue.

Caravage était bougon. Il n'avait pas encore toutes les analyses des cinq précédentes victimes, et déjà, il recevait du nouveau « matos ». Il avait quand même le sentiment d'être au centre de l'affaire et d'avancer. Il était l'homme de la situation en quelque sorte. Un examen superficiel montra un homme de quarante ans environ. Cela faisait une différence au premier abord. Sauf que le malheureux était tétraplégique. Comme les autres il avait été sectionné en six. L'horrible cube vacant à la place du cœur un trou béant. Il avait prélevé son ADN, mais n'attendait plus d'indice nouveau à l'examen de ce corps.

Le second sac surprit un peu le légiste. Il y avait bien les morceaux prévus, Caravage était depuis le début de l'affaire habitué à l'insupportable. L'autopsie ne révéla rien. L'homme avait été en surpoids. De taille moyenne, tous les tissus semblaient anoxiques. Mais Caravage ne trouvait pas de lésion expliquant la mort et il en venait à penser que là encore, le criminel n'avait fait que « voler » un cadavre. La congélation rapide avait gardé les organes en bon état et les fluides recelaient encore des indices décisifs. Il suspectait un bête infarctus, mais n'avait pas le cœur qui avait été prélevé, dérobé. Pas de certitude matérielle. Caravage trouvait cela ballot et il tournait en rond incapable de conclure. Il fit de nombreuses analyses qui lui donneraient la solution sous quelques jours. Il préleva l'ADN bien sûr.

Quelle ne fut pas sa surprise quand, quelques heures plus tard, le fichier des personnes disparues français lui sortit les noms des deux morts. L'homme tétraplégique se nommait Jean Malmaison, hospitalisé à Cerbère dans un centre spécialisé. Il avait disparu en 2004, en France. La police avait enquêté. Et il y avait un rapport détaillé, qu'ils reçurent plus tard. Un trafic d'organes avait été redouté. Le personnel avait été tourmenté par les inspecteurs. Ils n'avaient rien trouvé. Puis la famille avait été sur le gril. Les malheureux avaient eu à déplorer l'accident dramatique de leur mari ou fils selon le degré de parenté. (Il était tombé en plongeant dans une piscine vidée aux trois quarts, il était alors en état d'ivresse avancé.) On les accusa d'avoir tué puis fait disparaître le corps. Huit ans après cela s'avérait faux.

L'infarctus s'appelait Paul Vila, il était mort à Lourdes d'un arrêt cardiaque massif, ce qui amusa Caravage qui avait l'esprit mal tourné, et qui ne croyait pas beaucoup, vu son métier, aux miracles. Bref Paul Vila avait été « volé » la même année, mais en septembre (Jean Malmaison avait disparu en février). Un type s'était présenté pour le rapatriement en VSL du corps et l'avait embarqué. Culot et opportunisme.

Toutes ces informations avaient fait l'objet de vérifications. De nombreux coups de téléphone croisés entre les différents services.

Melun marquait, sur une carte de France, les provenances des corps. Les frontières étaient toutes concernées.

Le lascar voyageait. Était-ce son métier qui l'obligeait à ces déplacements ? Ou des voyages d'agrément. En tout cas la l'idée de réaliser des crimes transnationaux avait été efficace pour brouiller les cartes. L'époque l'avait permis également. En effet, il avait fait ces meurtres avant que l'espace Schengen ne fût constitué, et avant que l'informatique ne permette la mise en réseau des informations. Tuer ou kidnapper ou voler une personne dans un pays tiers, espacer les crimes pour que des liens ne soient pas établis, il avait dû être patient pour faire sa moisson. Ce mot qui était venu naturellement à l'esprit de Marco le surprit. Un meurtrier qui aurait fait une cueillette. L'idée était forte. Et atroce.

Melun essaya l'espace d'une minute de se mettre à la place du criminel. Il a son mode opératoire, prédateur de proies faciles et innocentes, il les enlève à la barbe du monde entier. Il a son véhicule. Il a tout pensé. Tout prévu. Ce doit être un véhicule aménagé, pratique, se dit l'inspecteur. Est-ce qu'il congèle de suite ses victimes, sur place, pour les découper plus tard ? Un véhicule avec de l'azote ?

Il franchit les frontières. Il y faut de l'audace et du self contrôle. Il ne faudrait pas que le véhicule soit fouillé. Il doit avoir une couverture. S'il congèle, il n'aura pas d'odeur, pas de bruit, pas de surprise. Oui, Melun à l'intuition d'avoir

un schéma. Le type tue et trempe le corps dans une cuve, qu'il transporte dans sa bagnole. Quelle couverture peut-il avoir utilisé pendant toutes ces années ?

Marco contacta Hégésippe pour évoquer ces hypothèses. Finalement, Marco voyait dans ces meurtres, si laids soient ils, les contours d'une performance. Peut être que le criminel était grisé par ses prouesses. L'adrénaline, que beaucoup recherche. Et maintenant la gloire. Le type semblait avoir réussi des crimes indétectables pendant une éternité. Des crimes parfaits ?

C'est Louise Vertefeuille qui appela Hégésippe, vers 20 heures. Le commissaire était hospitalisé. Sa tension n'était pas assez élevée, il avait dû subir une nouvelle transfusion. Mme Vertefeuille était forte, elle suivait au jour le jour les diktats de la maladie et des médecins. Il fallait espérer.

Le lendemain Caravage se rendit à l'hôpital, au chevet du commissaire, il ne put le voir. Le patron était en soins et ce n'était pas le moment. Louise était à la cafétéria, avec sa fille Maria. Il connaissait Maria et son frère Jonas depuis toujours. Il fit la bise aux deux femmes. Elles buvaient un mauvais café sur le Formica moche d'une salle tristement carrelée. Jonas habitant dans le sud ouest du côté de Bordeaux était absent. Les chaises de couleur vive avaient vocation à égayer l'atmosphère, mais l'odeur d'antiseptique, d'éther et de chlore empêchaient de s'imaginer ailleurs que dans un hosto triste et impersonnel.

– Je passais simplement dire bonjour et glaner des nouvelles. Comment allez-vous Louise ?

– Je fais face, j'ai pris quelques jours d'arrêt. Les médecins disent que ce n'est pas l'évolution classique des histoires prostatiques. Il faut être fataliste et faire au mieux. J'ai l'impression que nous sommes dans de bonnes mains, l'équipe médicale à l'air sérieuse. Et puis les infirmières sont gentilles. Je dirai à Maurice que vous êtes passé. Ça lui fera plaisir. Et puis vos appels téléphoniques lui donnent à penser. Et c'est très bon pour lui. Vous le savez il a toujours été un homme de réflexion. Je sais que vous avez des choses importantes à faire, filez Hégésippe, je vous appellerai pour vous dire comment il va.

Maria avait acquiescé aux banalités dites par sa mère. Elle embrassa Hégésippe qui s'en alla après avoir salué Louise Vertefeuille.

Sur l'immense parking visiteurs qui entourait l'hosto, il tomba sur Piaget et son amie Benaim.

– Salut Patrick, bonjour Martine, vous allez rendre visite à quelqu'un ?

– Oui et non, nous sommes membres d'une association. On fait des visites et on fait des lectures à des personnes qui n'ont pas, elle-même, de visiteur, qui ne peuvent pas lire ou même qui sont dépendantes ou des trucs comme ça. Et toi ?

– Oh, un ami qui doit être opéré, je n'ai pas pu le voir. Bon je file, allez au revoir et à bientôt.

Il remit ses écouteurs, et augmenta le son de son iPod, c'était Scorpion, Still loving You, sa play-list d'automne, nostalgique et amère, adaptée à ce parking, et à cet hôpital.

**

*

L'angle d'attaque des journaux se concentra sur l'insécurité. Ils avaient fini par savoir que deux corps de plus avaient été retrouvés. Hégésippe se demandait d'où pouvait bien venir l'indiscrétion. Pas mal de policiers et quelques pompiers pouvaient renseigner les reporters. Ils semblaient n'avoir pas d'info plus étayée. L'équipe des enquêteurs restait soudée, il espérait que ça vienne d'une autre source. Avec ce gros bémol que représentait Cavour. Leclerc était arrivé de Bobigny, il devait resserrer les boulons. Stimuler l'équipe. Il les avait réunis pour un briefing, et il en imposait. Son costume gris bien coupé et sa stature le distinguait de ses lieutenants. Il était à part, posé et magistral. Il ne pouvait y avoir de familiarité avec la troupe qui devait être efficace, avancer et rendre compte.

– On peut pas vraiment leur en vouloir, on en est à sept macchabées, et on a pas encore coffré le méchant loup, dit Marrot.

– Et puis faut bien vendre du papier, renchérit Ronsard, mais les risques et l'insécurité, c'était plutôt il y a vingt ans quand il était en action, le pépère. Là, il nous la joue plutôt « la croisière s'amuse ».

Marco aimait la dérision, il proposa :

– Et si on utilisait la presse pour le provoquer un peu. On pourrait révéler qu'il ne s'attaque qu'à des gens faibles et sans défense. Qu'il se comporte comme une hyène. Qu'est-ce qu'on risque, qu'il nous déverse un camion de morceaux découpé, ou qu'au contraire, il se cache. Peut-être qu'il commettra une boulette et qu'on le repérera ?

Les télé n'avaient pas d'image forte à passer en boucle. Les lieux vides où avaient été trouvés les corps n'avaient pas d'intérêt. Il n'y avait pas de famille à interviewer, pas de pleurs, pas même de sang. La pression médiatique restait modérée, ce que Boisripeaux appréciait. L'idée de Marc Melun, fut proposée au commissaire Leclerc.

On pouvait attendre la suite naturelle des événements, le criminel étant en train de se dévoiler. Mais on pouvait aussi le stimuler, l'aiguillonner via la presse. Daniel Leclerc était un professionnel posé, réfléchi et froid. Très différent de son ami Vertefeuille. Administratif et calculateur, pour les mauvaises langues mais objectivement, distant et excellent gestionnaire. Il était à son bureau un coude sur un dossier et le poing droit soutenant son menton qu'il rasait méticuleusement le matin. Il regardait par la fenêtre sans voir. Il était plongé dans sa réflexion, évaluant les risques. Au fond de lui il ne pensait pas à ce criminel comme une menace pour la société. Il choisit la provocation. Ce n'était pas sa nature mais ses calculs et réflexions l'avaient insisté à conclure qu'il fallait essayer. Il se fit donc violence.

Hégésippe se chargea de la fuite. Il utilisa le baveux qui avait sorti le papier le plus injuste et le plus sournois. L'avantage pour un flic est que bien des renseignements sont à sa disposition. Il se rendit devant le domicile de Robert Ménard le journaliste du magazine *Voilà*. De fait Ménard était free lance, et il vendait ses papiers au plus offrant, il avait fait quelques pages pour ce journal-là.

Le policier se trouvait fortuitement devant l'immeuble où logeait le scribouillard. Par hasard donc, lorsque celui-ci arriva en scooter, Hégésippe fit mine de trébucher et se retint au vêtement de Ménard. C'est comme cela qu'incidemment, il avait mis la main au revers du gars. Hégésippe était très en colère, du moins il semblait l'être.

– Ménard, ça par exemple, mais si je ne me trompe c'est bien toi qui as produit ce torchon qui utilisait la maladie d'un homme pour porter le discrédit sur son travail.

Au début Hégésippe s'était juste retenu au veston du baveux, mais maintenant il le plaquait de ses deux mains contre le mur de l'immeuble. Et puis lui arrachant deux boutons il le lâcha, se recula et laissa à Ménard un espace pour respirer et reprendre contenance.

Le journaliste était jeune, sec et nerveux. Les cheveux très courts bouclés, presque frisés, des yeux clairs, un regard intense et des traits fins, sourcils discrets et bouche aux lèvres pincées. Le garçon retrouvait ses esprits. Et son aplomb.

– Oui c'est moi, d'ailleurs votre patron a choisi le départ. Il m'a donc donné raison. Les contribuables ont le droit d'être défendus. (C'était *in extenso* le point de vue de Vertefeuille.)

– Et toi le droit de faire du papier en vendant la maladie d'un homme qui a servi l'état pendant trente ans, avec perfection, répliqua Hégésippe.

– Raison de plus pour partir, qu'est-ce que vous me voulez ? Parce que vous ne me ferez pas croire que vous m'êtes tombé dessus par hasard.

Le journaliste avait de la ressource. Il était intelligent. Mieux valait avoir affaire à un type aux dents longues mais intelligent. Il préférait cela à un crétin laborieux.

– Voilà, je voulais te jauger, Ménard. Savoir si tu n'es qu'un arriviste ou si l'info est ton truc.

Hégésippe n'y allait pas de main morte.

– Alors votre verdict, votre honneur ?

Ménard se payait le luxe de se foutre du flic.

– Hé bien, je crois que tu as de l’ambition et que tu es malin, alors je vais te proposer un marché. Je te donne une info et tu t’en fais l’écho, mais c’est un seul coup. Moi ça m’est utile pour l’enquête et toi tu as un scoop. Il attendit que l’idée chemine dans l’esprit du journaliste.

– Par contre tu me devras un service, et je veux que dans quelques jours tu fasses un papier sur Vertefeuille, et que tu lui rendes hommage. Regarde sa carrière et tu pigeras ce qu’est le service de l’État.

– On est d’accord ?

Ménard prit un tout petit moment puis il hocha la tête. Hégésippe lui expliqua.

– Écoute, on est face à un type qui a tué ou volé des personnes qui étaient toutes très malades, vulnérables et affaiblies. Pas de quoi en faire un héros. C’est un charognard, un nuisible qui abuse et exécute des gens faibles ou en fin de vie. Pour les sept cadavres c’est le point commun.

– Sept ?

– Oui, on en a eu deux de plus ce matin, deux affaires qu’on a réussi à étouffer, mais tu peux les mentionner. Je veux que tu fasses un article pourrissant son image.

– Et l’aspect sécuritaire. ?

– Oh tu vois, le type a tué ces personnes il y a vingt-cinq ans. On pense qu’il n’y a plus vraiment de risque. C’est là, après le passage à l’acte, la phase « révélation, regardez-moi ». C’est pour cela qu’on veut souligner que ce qu’il y a à regarder est moche.

– Et peut-être qu’avec ça il va se découvrir ?

Le journaliste était vraiment rapide.

– Et moi, qu’est-ce que je risque avec ce barge ? demanda Ménard.

– *A priori*, tu es jeune, tu n’es pas malade, par conséquent tu ne risques pas grand-chose. Je pense même que tu risques moins que tes confrères qui couvrent la Syrie. On n’a rien sans rien. Hégésippe avait tourné les talons et s’en allait avec un sourire aux lèvres.

Maria, la belle-fille de Maurice Vertefeuille l'appela vers 20 heures. Son beau-père était sorti du service de chirurgie. Il avait été dialysé et récupérait. Les chirurgiens avaient découpé la prostate pour que le malade puisse uriner. L'opération s'était bien passée, mais il y avait de nombreuses métastases dans le péritoine. Le pronostic n'était donc pas bon.

Il allait devoir subir une chimio très lourde. Encore fallait-il qu'il puisse la supporter.

Dominique le cueillit, au téléphone. Il était dans l'état d'esprit cotonneux du type qui vient de comprendre que la vie a une fin. Il était complètement bouleversé. Elle ne le comprit pas, elle poursuivait son idée.

– Dis donc, avec toutes ces perturbations, j'ai oublié de te dire : l'affaire Lechot pourrait avoir un rebondissement selon le procureur à qui tu la confies. D'après les bruits de couloir le procureur Bonnet est réfractaire à ce genre de choses. Par contre, si tu arrives à démontrer que de nombreux éléments, provenant directement de l'administration ont conduit au suicide, alors il pourrait y avoir des suites sous la houlette du procureur Philippe...

– Qu'est-ce que tu entends par éléments directs ?

– Hé bien un courrier du défunt incriminant les vexations et les pressions avec les noms des oppresseurs et une forme d'aveux des personnes responsables.

– Dominique, quand je suis allé voir le type de l'URSSAF je l'ai enregistré avec un dictaphone...

– Quoi? non mais tu es complètement fou! non seulement ça n'a aucune valeur juridique mais en plus tu risques de te foutre dans une merde noire avec ça. N'y pense même pas. Un conseil détruit la bande, laisse tomber.

– Ouais je le sais très bien, ne t'inquiète pas, mais c'est vraiment dommage. Merci quand même je vais voir ce que je trouve.

Il avait les joues en feu à défaut d'être rouge sous sa peau bronzée. Punaise, je rêve ou je viens de me faire engueuler par ma copine ? Et il se mit à sourire. Il avait dû lui foutre la pétoche de sa vie au Lecomble, il n'était pas mécontent.

Il n'avait pas évoqué son patron, pas le temps, pas le moment, pas réceptive. Il avait tout gardé profondément enfoui.

**

*

La Mercedes roulait tranquillement, respectant les vitesses. Il se doutait qu'il y aurait des caméras un peu partout.

Il avait passé son après-midi à peindre le véhicule. À la bombe aérosol et à l'aérographe. Elle était devenue noire. Il avait simplement changé le sigle sur la calandre qu'il avait modifié. Ce n'était pas la première fois qu'il maquillait une voiture, protéger les vitres, les roues. Scotch et papier kraft. Il supportait de moins en moins l'odeur des peintures. Les phtalates et autres solvants lui donnaient la nausée. Il avait presque eu des étourdissements, et avait dû faire la sieste. Dormir. Puis bouffer du sucré, et boire, boire de longues goulées pour étancher sa soif. Il avait le foie fatigué, il s'en doutait. Ils allaient voir ce qu'ils allaient voir, ces cons de flics. Ils voulaient de la pression, il leur en donnerait. La voiture ressemblait à un corbillard. Il était content du résultat. Il passa une fois devant le stade à cinquante à l'heure. Il regardait tous les lampadaires et les mâts, supports de drapeaux. Il repassa une demi-heure plus tard. À soixante. Il s'était maquillé portait de grosses lunettes et des favoris, perruque avec une mèche imposante et une moustache noire, très gauloise, et puis de gros sourcils. Il adorait jouer à cache-cache. Il avait tout prévu, tout planifié. Cela faisait vingt-huit ans qu'il s'entraînait. À ce jeu il était bon, vraiment bon. Il était une heure du matin.

Chapitre 14

L'article sortit le mardi matin. Ménard titrait, « Une hyène en liberté, dans la plaine de Saint-Denis »

Le journaliste y allait à la truelle, accablant la bassesse du meurtrier. Il expliquait que les flics étaient sur ses traces, et concluait, que le déséquilibré semblait vouloir solder des comptes qui avaient été ouverts vingt ans auparavant. Hégésippe trouvait l'article efficace.

Par contre le reste de la presse tirait à boulets rouges sur la police. Ils n'avaient rien de nouveau à vendre, alors ils disaient leur colère. Le commissaire Leclerc était assez imperméable au tumulte, mais certains propos étaient difficiles à encaisser. Les yaquà et les fauquon étaient pénibles. La violence médiatique s'exerçait de façon constante et augmentait jour après jours. Palier par palier. Lors de l'immersion dans l'affaire les inspecteur avaient reçu un kilo de pression par centimètre carré de leur surface corporelle, pression moyenne. Trois semaines après ils étaient accablés par les sept corps sans explication. Comparable à des plongeurs vers 20 mètres sous le niveau de la mer ils subissaient 3 kg par centimètre carré. La force des médias déchaînés leur comprimait le cerveau, comme le masque qui rentre dans les yeux et fait bourdonner les tympans, vriller les sinus. La pression devenait très dure. Hégésippe et Marco avaient besoin de décompresser. Mais le moment n'était pas venu. Ils avaient la tête vraiment sous l'eau.

Le préfet souhaitait qu'on lui fasse part des progrès de l'enquête et le juge Pacard ne voulait pas être emmerdé. Il envoyait donc mail sur mail au commissaire Leclerc qui ne donnait pas suite, préservant un peu la liberté de ses inspecteurs. Une intervention devant les médias devenait utile.

Hégésippe courut toute la journée. De la médico légale, à la DRPJ, il essayait de pousser les recherches, bouger les rouages de l'enquête.

À midi il mangea à l'hôpital, avec Louise. Un rapide bonjour au patron. Vertefeuille était très faible, mais réveillé. Il eut juste le temps de lui glisser

quelques questions sur l'enquête, d'une voix blanche. L'opéré était encore en perfusion et il était très las. Mais son œil brillait.

Fosse et Tresserre épluchaient les rapports produits par les gendarmeries de Cerbère et Lourdes. Le tueur avait utilisé les mêmes astuces pour emmener ses otages. Une technique d'illusionniste : Regardez-moi bien, je suis gros comme le nez au milieu de la figure, déguisé en infirmier, et pourtant vous ne me voyez pas, marionnette médicale noyée dans le milieu hospitalier. Plus c'était simple et évident, plus il agissait avec aisance. Ils appelèrent Boisripeaux pour envisager cet aspect. Et si le meurtrier jouait les magiciens et qu'il était une des pièces évidentes de ce puzzle, tellement évidente qu'on ne la verrait plus ?

Il n'y avait là qu'une idée, mais il en fallait beaucoup pour essayer d'aller de l'avant.

Un autre problème était en suspens. Qu'elle avait été la fin réservée à ces victimes. Deux d'entre elles étaient mortes lors de leur enlèvement. Il semblait bien que Caravage avait émis l'hypothèse d'un étouffement, mais les autres ?

Les prélèvements n'étaient pas concluants pour six des victimes.

La voiture médicalisée avait été signalée dans l'affaire de Lourdes . Une aide-soignante avait clairement identifié un véhicule Mercedes blanc, break et surélevé, c'était dans le rapport de police de l'époque, mais elle n'avait pas relevé le numéro de plaque. L'indice était plus que mince.

En soirée Boisripeaux réunit encore une fois ses collègues, on était mercredi, les percées de l'enquête du lundi n'étaient pas suffisantes et la manœuvre médiatique n'avait rien donné.

Melun et Boisripeaux avaient cessé toutes leurs activités, mis en stand-by tous leurs loisirs. Ils ne voulaient pas être confrontés aux questions, aux regards de leurs amis. Alors ils évitaient. Melun continuait ses footings, il n'avait pas encore découvert pour courir de pompes providentielles. Alors « il en chiait grave aux entraînements", s'obligeant à accomplir des fractionnés indigestes. De plus en plus solitaire, et il avait été contraint de laisser tomber l'aventure new-

yorkaise. Hégésippe se disait que c'était une chance pour lui. Il aurait explosé à mi-parcours. Ils plièrent après la réunion et se réfugièrent au Chat pitre. Boileau n'était finalement pas si casse-pieds, il savait garder une certaine réserve. Quant aux habitués... ils verraient bien.

Il y avait un groupe de jeunes, peut être étudiants qui menaient un débat politique endiablé. Ceux-là ne les dérangerait pas. Ils s'installèrent à l'opposé de la salle. Une petite table. Ils se faisaient face à face. Deux conspirateurs. Ou un vieux couple usé. Ils parlaient peu, ils se reposaient. Melun avait un œil sur la télé qui jouait un vieux film muet, un Buster Keaton, cela attirait son regard. Boileau avait une collection de films qu'il laissait tourner en boucle, c'était l'ambiance du Chat pitre.

Jeff les vit dès qu'il entra, et les salua rapidement. Il était attendu par le groupe pour refaire le monde. Raphaël Merno et Patrick Piaget les rejoignirent un peu plus tard. La discussion semblait animée. Mais les deux policiers s'étaient exclus du groupe. En temps normal Marco aurait donné son avis, et Hégésippe aurait écouté. Cette fois ils se sentaient pestiférés, à part. Ils saluèrent et sortirent.

**

*

À 2 heures du matin la voiture stoppa. Il avait repéré les caméras de surveillance ce l'entrée du stade de France. Il avait éteint son autoradio, il n'y avait aucun bruit. Il sortit de sa voiture. Il était méconnaissable. Portait les mêmes artifices que la veille. Contourna le véhicule et ouvrit le haillon arrière. Celui-ci le dissimulait de l'objectif des caméras. Il sourit. Tira sur le plateau amovible. Et fit tomber nonchalamment les deux corps. Ils étaient petits. Ce n'était encore que des enfants.

Il allait remonter dans son véhicule noir, la manipulation n'avait pris que trente secondes, mais il s'arrêta. Regarda les mâts en haut desquels il devinait deux caméras, et il adressa un petit signe de la main aux objectifs, un petit

mouvement calme, un signe presque amical, presque tendre. Il monta dans sa bagnole et démarra en douceur.

Les deux paquets plus petits que les autres gisaient à l'entrée du stade le plus célèbre de l'Hexagone.

Les deux flics patrouillaient dans Saint-Denis depuis 20 heures. La caisse recherchée pouvait être un break blanc, un truc du genre Samu. Ils s'étaient amusés dans leurs rondes et avaient été jusqu'à proposer un corbillard. Ils étaient un peu fatigués et venaient de s'arrêter pour pisser au bord du canal. Quand ils virent cette voiture noire. Ils n'arrivaient pas à déterminer la marque, elle était noire ça c'était sûr. Sans certitude, au feeling, ils la prirent en chasse.

Il avait, dans ses longs moments de cogitation, planifié toutes les cascades événementielles. Il avait prévu l'improbable. Il savait qu'un pépin pouvait toujours arriver. Il s'y était préparé. Une couille dans son scénario ne devait pas provoquer plus de dégâts que le sacrifice d'un pion lors du coup du berger aux échecs. C'est dans cet état d'esprit qu'il vit dans ses rétros fondre la voiture des flics sur lui. Sirènes hurlantes gyrophares allumés. Il roula quelques centaines de mètres, mit son clignotant et s'arrêta. Il attendit. Il savait que la réussite résidait dans l'énergie déployée. Il attendait. Les flics se garaient, il le voyait dans son rétro. Il attendait. Ils étaient à 5 mètres. Quand le conducteur sortit, il ouvrit sa porte et mit le pied par terre. Le flic lui criait de remonter dans sa voiture, son collègue ouvrait sa portière. Il cria qu'il n'entendait pas bien, remuant le bras gauche, gesticulant, montrant son oreille. La main droite était encore masquée à la vue des deux patrouilleurs, il raffermi sa prise sur le Bereta. Puis brusquement se rua en hurlant sur le conducteur qui n'avait pas sorti son arme de service, l'arme au poing et criant de façon démente. En deux second d'un rush terrible, il était à bout touchant sur le flic. Son collègue avait dégainé mais il était gêné par la voiture interposée, et le corps de son collègue était dans la trajectoire de leur agresseur. Il tenait le conducteur en joue, son flingue sur sa carotide. Il hurla à l'autre de jeter son pistolet, il prit celui de son

otage et le balança de l'autre côté du boulevard. Le fonctionnaire était paniqué. Il déposa son arme.

– Rentre dans ta caisse connard !

– Mais je...

– Ta gueule ou je le butte, il gueulait comme un fou, de façon hystérique, le flic obtempéra. Il frappa le policier avec la crosse, pas trop fort seulement pour l'humilier et maintenir la pression. Il recula d'un pas.

– Toi, maintenant, tu montes et tu me donnes les clés.

Le flic obéit. Alors, les clés en main il tira une balle dans chaque pneu et deux dans le moteur, se recula et par la vitre une autre bastos dans la radio de bord. Il marcha à reculons jusqu'à son véhicule et démarra à fond. L'assaut avait duré une minute. Il devait sacrifier sa voiture, plus qu'un pion, il y laissait une pièce majeure. Il savait où aller. Il roula 1 500 mètres et se gara derrière le parking de RER, sortit de la voiture, retira le manteau qu'il portait et son postiche. Prit le bidon d'essence qu'il avait dans le coffre imbiba les accessoires et les banquettes et en partant balança une allumettes. La bagnole explosa immédiatement, il faillit être soufflé par la déflagration, et en eut une belle frayeur. Il s'engouffra dans le RER, et traversa la station puis remonta les escaliers vers le boulevard par une sortie diamétralement opposée. Il ressortit par l'ascenseur réservé aux personnes invalides. Il avait encore perdu deux minutes, mais les deux policiers, choqués, n'avaient même pas donné l'alerte. Il se calma et rentra posément chez lui à pied.

**

*

Cette fois-ci la police ne put plus rien contenir. La vague médiatique déferla avec une force inouïe. Les deux corps avaient été découverts à deux heures vingt par des vigiles. Ils avaient contacté leurs chefs, mais ils étaient aussi pourvus de smartphones. Ils mitraillèrent de photos leur découverte, avec en toile de fond le stade. Les deux types étaient payés au smic, sans valorisation des heures sup et de leur travail de nuit. Ils étaient en CDD, ils n'en avaient rien

à foutre de la clause de confidentialité, de ne pas avoir un contrat renouvelé, ils allaient faire le tour des agences pour vendre leurs images au plus offrant. Avant d'appeler leur base, ils avaient tourné et retourné la question, ouvrir les sacs ou pas. La vidéo du lendemain les montrait marchant autour des corps comme des chats, avançant et reculant, puis touchant le plastic comme s'il brûlait. Et l'appât du gain fut le plus fort. Ils entrouvrirent les deux sacs pour faire quelques clichés. Pas si sots, ils avaient gardé leurs gants de cuir et ne laissèrent pas d'empreinte. Le criminel avait pensé aux vidéos, lui ! Eux deux, étourdis par leurs découvertes, n'y avaient plus songé, dans leur naïveté et pressés qu'ils étaient d'amasser un magot.

Hégésippe et Marco, furent réveillés à 3 heures. Un brigadier de permanence avait rameuté le ban et l'arrière-ban.

Le commissaire Leclerc arriva peu après. Il tournait tranquillement en rond, apparemment calme et pragmatique. Il allait parler leva la tête, regarda Hégésippe, il cherchait ses mots. Il prit son lieutenant en aparté et avec un air narquois lui dit :

- On voulait secouer le cocotier, je crois que nous avons réussi ! La déferlante va être intéressante, Boisripeaux.

- Oui commissaire, répondit Hégésippe, mais je vous ferai remarquer qu'on va avoir un visuel de la voiture et de toute la scène. À cet endroit tout aura été enregistré.

- Et puis on a l'épave de la Mercedes.

- Dans quel état ? Quels indices ? ce fils de pute n'est vraiment pas manche, il savait qu'en cramant tout il effaçait ses traces. Les pompiers ont dit qu'il avait forcément utilisé de l'essence en quantité, pour un tel incendie. Ça peut vouloir dire qu'il avait prévu l'option... vraiment pas débile ce type.

- Et l'arme ? Les collègues ont reconnu un Bereta ?

- Oui mais ils étaient tellement stressés qu'ils nous donnent deux signalements différents du type. À les croire il était entre 1,80 m et 2 mètres entre gros et maigre et entre brun et poivre et sel. On va essayer de travailler un

portrait-robot. Mais ce ne sera pas fiable vu le choc, leur témoignage risque d'être sujet à caution. Les balles étaient quand même du 9 mm, les douilles ont été limées et les balles dans le goudron et le moteur sont inexploitable. Désespérant.

– Il finira bien par commettre une bétise, dit un Hégésippe dépit.

– Oui, mon cher, mais je crains que notre dingue n'en soit conscient. Pour le moment, il ne fait que de la mise en scène.

– Tout le monde se trompe un jour ou l'autre, ajouta Marco.

– Oui, en effet. C'est même pour cela que vous vérifierez tous ces points Boisripeaux. On ne laisse rien passer Melun, compris ?

Hégésippe était quand même impressionné par le flegme de son supérieur. Il s'attendait à une réaction de colère, peut-être une engueulade.

Le commissaire se tut.

– Je pense qu'on ne va rien trouver sur place. Comme toujours, à vous d'éplucher les vidéos avec les spécialistes.

Hégésippe passa toute sa matinée à voir et revoir les enregistrements. Le visage du type n'apparaissait pas, ou ce qu'on en observait était manifestement une marionnette affublée d'un déguisement. La lumière des lampadaires créait des ombres. Un personnage aux traits indistincts, sans âge. Au vu des images, c'est un homme, mesurant environ 1,85 m et pesant peut-être 90 ou 100 kg. La voiture ne présentait plus d'intérêt. Elle était à la fourrière.

Les photos des visages des deux cadavres sortirent dans les journaux anglo-saxons. Les tabloïds avaient mis le prix. Sans pudeur aucune, ils avaient accolé les deux images. Plus petit, en format panoramique une photo d'ensemble. Près d'un stade, l'histoire faisait vendre à Londres. Il y avait toujours un gant à relever, le cubiste ferait-il mieux que Jack L'Éventreur ? Ils tentaient de réveiller la vieille rivalité anglo-française. La presse hexagonale mettant en avant notre Landru national.

Les journaux français avaient choisi de positionner sous forme de médaillon les deux disparus. Les familles reconnaîtraient-elles ces corps

congelés. Les articles soulignaient l'inefficacité de la police, l'intrépidité du criminel.

Certains s'essayaient à une contre enquête, ayant à peine la moitié des infos, c'était fumeux, verbeux et commercial.

Le préfet de police fut appelé par le ministre. L'affaire remontait à lui et lui éclaboussait les chaussures. Désormais il exigea des résultats sans délais. Le juge Pacard était terrorisé. Lui qui avait souhaité une carrière discrète était servi. Il avait appelé Leclerc et avait produit des écrits, beaucoup de demandes, comme de bien entendu. Il n'y était pour rien si l'affaire était encore au point mort. Leclerc n'avait pas la même stratégie que Vertefeuille avec le juge. Il était simplement glacial. Ne répondait que par onomatopées, et renvoyait toujours une question à une question. Pacard était déboussolé.

C'est la famille de Thibaut Rémi, qui contacta les enquêteurs, dès le soir même. Il avait disparu en 2007. En attente d'une greffe de moelle à l'hôpital Purpan de Toulouse, il avait huit ans. Les donneurs de sa famille n'avaient pas tous été testés. Il s'avéra après son enlèvement que son grand frère de sept ans plus âgé, était compatible. Mais il était parti en voyage linguistique lors de l'enlèvement. La greffe était prévue pour son retour. Mais jamais la police ne retrouva l'enfant. La mère de Thibaut était décédée, un mal cardiaque, probablement favorisé par le désespoir. Son père avait plongé dans la dépression. C'est sa sœur, âgée de vingt-cinq ans qui avait appelé. Elle attendait depuis toujours que Thibaut réapparaisse. L'histoire émut toute la France. Les professionnels proches de l'enquête eux-mêmes furent abasourdis. Ils ne négligeaient rien et cherchaient tous azimuts, mais la culpabilité de ne pas trouver était latente. Le contre coup de la manipulation qu'ils avaient déclenché.

Le second enfant était un petit garçon belge. Lui était mort des suites d'un accident de la voie publique. C'est son ADN qui permit trois jours après, via Interpol, de contacter la famille. Il avait disparu, entre le service de réanimation et la morgue.

Hégésippe et Melun perdirent trois journées à regarder image par image le type. Devant le stade de France. Devant sa voiture. Les ordinateurs tournaient, pour faire la liste pays par pays des personnes ayant acheté un break de cette marque, de ce modèle. Il y avait plus de douze mille véhicules. Les spécialistes pensaient d'après les agrandissements que le véhicule était repeint. Ils avaient atteint la taille maximale des photos qui paraissaient pixelisées, et ils avaient lissé le grain pour redonner de la netteté. Sur les fenêtres arrière, on voyait très nettement un débordement. Le noir avait été ajouté.

Boisripeaux passait chaque soir voir Maurice Vertefeuille à l'hôpital. Il n'avait plus besoin de le briefer, les radios et télés le devançaient. Le commissaire récupérait très doucement, et son esprit restait vif. Il se levait peu. Mangeait mal. Écoutait beaucoup les infos, lire le fatiguait. Il était toujours content de voir son lieutenant.

Hégésippe parlait beaucoup, décrivait l'attitude timorée du juge caché derrière son écran d'ordinateur, la lippe boudeuse et les joues tremblantes. Vertefeuille souriait, il ne pouvait pas rire, c'était encore trop douloureux. Les cicatrices étaient importantes, les chirurgiens n'avaient pu se cantonner à une chirurgie sous coelioscopie. La présence professionnelle d'Hégésippe, le rassurait. Il se sentait encore utile. Il était habitué au bordel ambiant que laissaient les gosses.

– Dites donc, patron, faudrait pas qu'il vous kidnappe !

La blague était très gonflée. Maurice Vertefeuille la prit comme elle venait, il avait toujours aimé la spontanéité et le dynamisme de son collaborateur. Il se fendit d'un large sourire et malgré les douleurs renchérit :

– Oui, le salopard s'attaque aux débris dans les hostos, alors je vais dormir sur une seule oreille.

Louise Vertefeuille arriva à ce moment-là. Elle était contente de voir son mari souriant. Elle n'avait heureusement pas entendu leurs propos. Elle embrassa Hégésippe.

C'était une passation de pouvoir, le changement de quart du soir.

La nuit tombait de plus en plus tôt. Il avait depuis toujours détesté le passage à l'heure d'hiver qu'il subissait en octobre comme une punition. Il ne s'en était même pas rendu compte, à 5 heures, c'était le black-out. Il bruina sur le parking de l'hôpital. Sa voiture de fonction était sale et il essayait d'avoir un coin de pare-brise transparent pour démarrer. Son liquide lave-glace ne fonctionnait pas. Dominique l'appela.

– Hégésippe, comment tu vas ? Tu tiens le coup ? Avec tous ces événements je n'ai pas voulu t'ennuyer. Mais je me rends compte que le temps passe et j'ai peur d'oublier. Écoute-moi, dans l'affaire Lechot, j'ai réfléchi. On a deux angles d'attaque. Le tribunal administratif en premier lieu. La procédure normale a été outrepassée, les lettres sont trop nombreuses et les huissiers n'avaient pas à être aussi vite et aussi souvent sollicités. La faute à des chances d'être retenue. Lecomble est passible d'un avertissement qui sera noté dans son dossier. Et psychologiquement ça va l'agacer. Dans un deuxième temps tu peux conseiller à la fille de M. Lechot d'écrire au procureur de la république ou au doyen des juges d'instruction. Ces gens-là seront obligés d'ouvrir une enquête, et ils entendront Lecomble. Il n'y aura jamais la possibilité de relier le suicide à une cause unique qui serait le harcèlement. N'importe quel avocat défendant Lecomble trouvera des explications divergentes qui noieront le poisson. Cela dit notre ami, inspecteur des impôts, est peut-être assez con pour répéter ces horreurs sur l'argent public et son aversion pour les bateaux, et là il peut avoir une peine symbolique. Ce qui serait un résultat. Qu'en penses-tu ?

– Oui, ça me semble correct, et au moins elle aura fait ce qu'elle pouvait face aux démons de l'administration, je lui en parlerai dans la semaine. Que fais-tu demain ou après-demain soir ?

– Rien de prévu, on peut restociner si tu as le temps et si tu n'es pas trop crevé. Appelle-moi , OK ? Je t'embrasse.

Elle allait raccrocher et crut bon d'ajouter :

- Et pour tes enregistrements, tu m'as bien compris, n'est-ce pas ?
- Oui, maman, répliqua-t-il.
- Imbécile, dit-elle gentiment.

Hégésippe n'avait plus de vie privée. Il s'arrêta à la pizzeria qui se trouvait à quelques encablures du commissariat. Il commanda une calzone, à emporter. Il n'avait pas envie de se montrer dans la salle. Disparaître et manger devant cette vidéo qui lui prend sévèrement le chou. Cela fait une heure que de façon hypnotique Hégésippe est planté devant l'écran. Il mange sa pizza qu'il a découpée directement dans le carton. Il gloutonne un œil sur l'ordinateur un œil sur sa pitance, il fait attention que ça ne coule pas. Il regarde, il réfléchit, il cherche quelque chose. Il se met du jus de tomate et de l'œuf sur les doigts. Se lèche la main et essuie grossièrement le clavier avec un sopalin. Il écrase toutes les touches du clavier et perd l'image qu'il avait à l'écran. Des miettes coincées entre la touche *enter* et la barre espace, bloquent et font bugger l'ordi. Merde, merde et remerde, jure-t-il. Que voyait-il ?

Avant, arrière, zoom, au bout d'un moment il a le sentiment de faire n'importe quoi. La journée a été trop longue. Il est 20 heures, il n'est plus productif. Il s'en va. Décidément, il n'est pas trop du soir. Il est souvent le premier, le matin, à arriver à la boutique mais là, il ne sert plus à rien d'insister. Sur le chemin, il pense à son patron. Il n'a pas peur, pour Vertefeuille, de ce serial killer de merde, mais il voit son boss défait et faible. Et il pense à toutes ces victimes. Il en a assez. Ce soir, c'était la demi-finale du concours de slam. Il va y faire un tour, il doit y voir encore quelques candidats à passer. Il ne se souvient même plus où c'était. Qui va lui donner ce renseignement ?

Cela fait un bail qu'il n'a pas eu ses enfants avec lui à l'appartement. Même au téléphone la relation n'a pas été très dense. Il compose leur numéro et tombe sur Benoît.

Son fils est en train de manger, il grignote des biscuits, à cette heure-ci ! cela agace bêtement Hégésippe qui ne trouve pas le ton, puis qui pose les mauvaises questions, toujours sur l'école, et qui encore une fois incommodent le gamin. Il lui suffisait de parler de film de BD ou de sport, il aurait eu un fil

conducteur. Il se sent lourd, mauvais. Et c'est l'ado qui sent la gêne et qui se défausse :

– Tu veux que je te passe Jade ?

Son père saute sur l'occasion :

– Oui passe-la moi, je t'embrasse.

La fraîcheur de sa fille le ravigote.

– Allô papa, tu vas bien, quand est-ce que tu viens, on va au cinéma samedi ?

Des questions à la mitraillette et un peu d'affection et de joie qui passent dans le combiné. Ils font un petit « quoi d'neuf » ce petit jeu qui consiste à raconter tout ce qui s'est passé sans ordre barrière ou interdit. Hégésippe écoute sa fille et ça lui fait du bien.

Lorsqu'il raccroche, il se demande où donc a lieu la soirée, il pourrait appeler Rafaël il hésite. Déranger des gens et puis il sera sur vibreur, ne pourra pas répondre si les slameurs sont en action. Et puis finalement il renonce. Il rentre à pied le col remonté les mains serrées dans ses poches à en déformer les doublures. Une journée de merde et rien qui aille dans le bon sens. La bruine lui change les idées, le rappelle à la vie. Il a froid et presse le pas.

Chapitre 15

Semaine 46 à 50

Les dialyses avaient lieu tous les deux jours. Les médecins pensaient pouvoir les espacer. Maurice Vertefeuille récupérait. Il sortait des pattes de ces machines avec une sensation de bien-être. Mais le cancer lui avait bousillé les reins et il n'était pas un candidat à la greffe. Trop vieux, trop malade, trop incertain. Malgré tout il était rentré dans une routine. Et il se tenait debout. C'est un truc qui le hantait ; mourir en restant couché. Tant qu'il serait debout il lutterait.

Melun avait une idée. Il y avait neuf corps retrouvés aux marges de la France. Il avait établi une carte des disparus. Par ailleurs les pays voisins avaient recensé les personnes « abonnés absents » à proximité des frontières. Puis ils les avaient hiérarchisées, attribuant une valeur de probabilité forte aux individus malades, faibles. Il pensait que le dingue s'était placé à la frontière pour brouiller les enquêteurs, espacer les investigations en un même lieu pour éviter les recoupements. Par conséquent, pensait le flic, il se pouvait que le meurtrier utilisât son travail, ou un loisir bien établi pour accomplir sa prédation. L'azote renforçait cette idée. N'importe qui pouvait avoir eu cette idée démente de congeler à l'azote. Mais en avoir sous la main et en quantité, nécessitait une filière. Or le nombre de boîtes distillant ce type de produit était limité, Melun superposa donc la carte des *missing persons* comme disait Interpol, à la carte des utilisateurs d'azote. Il rechercha aussi l'implantation géographique des entreprises aéronautiques, et les entreprises utilisant de l'azote comme désherbant. Les boîtes informatiques, les biotechnologies, l'azote médical. Penser à tous les mots-clés de l'enquête. Il se disait que peut-être, il pourrait cerner l'activité du criminel pendant toute cette période. Un travail de fourmi. Colossal.

Une trentaine de rapt, trente-trois exactement, avaient été signalées, par les polices européennes. La frontière italienne qui n'avait pas été mise à l'épreuve, mais qui avait été englobée dans les recherches, en ajouta douze.

Devant ce nombre, les enquêteurs avaient le vertige. Ils recherchaient un monstre prodigieux. Hégésippe réfléchissait. Vingt-huit ans de crimes, le type avait pu réaliser trois kidnappings par an, la France a, sans compter Andorre et Monaco, six frontières. Un kidnapping d'un côté, puis de l'autre. C'était diabolique mais indétectable. Quelle relation les polices de Catalogne sud pouvaient faire, dans les années 1990, avec une disparition en Béarn ? Ils n'avaient pas à l'époque d'ordinateur puissant et de bases de données facilement accessibles. Boisripeaux voyait dans cette méthode patiente et peureuse un aspect extrêmement rationnel. Ce type devait avoir une intelligence très supérieure à la moyenne. Il contrôle ses pulsions et agit toujours avec rigueur. Il nota ses conclusions sur le grand tableau. QI, self-control.

Maurice Vertefeuille aimait bien qu'on lui parle, pendant ses dialyses. Ce n'était pas douloureux, mais l'hypotension provoquée était parfois pénible. Les informations, la vie politique et les cancanes sportifs, tout était bon pour le divertir. Le temps passait plus vite. Il aimait reprendre ce que l'interne lui avait expliqué, peut-être avait-il le sentiment qu'en comprenant les moyens de son traitement, celui-ci serait d'autant plus efficace. Les séances de rayons étaient un calvaire en revanche. L'attente dans la salle surveillée par une caméra et irradiée était très angoissante. Les odeurs le dégoûtaient. Il était nauséux. Quand aux mélanges qu'on lui distillait par voie intraveineuse, ils le fatiguaient au plus haut point. Il marchait très lentement et se levait avec peine, il éprouvait des pertes d'équilibre. Mais son cerveau fonctionnait, et même très bien. Quand Hégésippe arrivait, il lui disait maintenant à chaque fois ou presque :

– Vous voyez Hégésippe, je n'ai pas encore été enlevé.

La « saillie drolatique » d'Hégésippe, lui disant de surveiller ses arrières, le prédateur aimant les malades affaiblis, avait fait naître une intuition. Et si Saint-Denis, pour une raison qu'il ne pigeait pas avait été choisi pour eux, les

flics. Au fond l'affaire vieille de trente ans se révélait là, mais qui en étaient les protagonistes ? Sinon eux, les policiers et lui, le charognard.

Si on partait du principe que ce type était fou, mais intelligent, on devait en conclure qu'il n'était forcément pas venu dans cette ville par hasard. Au contraire, il était là pour Hégésippe, Melun, pour le juge ou pourquoi pas, pour lui ? Vertefeuille sourit, il ne voyait pas ce qui dans sa vie banale aurait pu occasionner trente ans de haine démente.

– Ou alors ?

– Ou alors, il fallait qu'il rouvre un dossier qu'il avait délibérément occulté. Un dossier auquel il avait tourné le dos une bonne fois pour toutes. Non, c'était impossible. Il ne fallait même pas y penser. Il était centré sur sa pathologie, sur son combat qui était bien assez rude et incertain. Il n'avait pas le temps de revenir sur le passé.

**

*

Il avait encore plu toute la journée. Une fois de plus. Depuis trois jours cela tombait. Le sol transpirait, les odeurs de flétrissures, de terre et de feuilles qui s'accumulaient aux pieds des arbres. Une fraîcheur qui n'était pas encore désagréable. Hégésippe au cours de cette semaine s'était astreint à un rythme : Reprendre les vidéos matin et soir. Regarder image par image ce qui devait être visible, mais n'apparaissait pas. Il souriait en réalisant qu'il faisait ce que les jésuites lui avaient inculqué quand il avait été mis en pension. Il se mettait dans un état d'esprit qui lui permettrait de voir, s'il y avait quelque chose à voir. Un peu comme le Père Supérieur le lui avait expliqué : se mettre dans l'état d'esprit de croire, pour éventuellement recevoir la révélation. C'était le sens des séances de méditation, des mises en condition, des mortifications et autre transes si proches de l'hystérie. Hégésippe rigolait de cette idée. Il se trouvait, lui même, à la limite du discernement et de la folie. Il y avait bien longtemps qu'il ne croyait plus à rien. Mais il avait retenu la méthode, bizarrement. Alors matin et soir il passait une heure sur ces vidéos. Ils n'avaient que cela, ces images à analyser, et il

voulait garder confiance. Le lieutenant Dialo l'avait rejoint dans cette tâche ingrate.

Le véhicule, du moins ce qui avait résisté au feu, avait été épluché millimètre par millimètre, les pneus Michelin avaient fait l'objet d'une étude. Qui n'avait rien donné. Jusqu'aux essuie-glaces qui n'étaient pas d'origine et qui avaient été l'objet de recherches. Seule la peinture que l'on voyait sur la vidéo, avait eu un intérêt. Une peinture qui n'avait pas le brillant d'une peinture spécialisée. Le charognard ne s'était pas beaucoup appliqué. Était-ce le symptôme d'une évolution ? La décomposition de son mystère ?

La quarante-septième semaine de l'année avait été flippante mais sans rebondissement. Le fou avait répondu à la presse et fait la Une des quotidiens, les télés avaient fait tourner en boucle les images de la bagnole calcinée, et les corps exhibés devant le stade de France. Devant les proportions que prenait l'affaire qui dépassait ce que la police avait connu récemment, le préfet de police avait réquisitionné des renforts supplémentaires. Des voitures banalisées patrouillaient dans la ville. Quatre véhicules de police qui tournaient et se relayaient sur les places et aux endroits stratégiques : la faculté, l'IUT, la mairie, les écoles et collège, la médiathèque, les cinémas. Une équipe vidéo surveillait en live les moniteurs.

**

*

Il avait conscience d'avoir définitivement rompu avec ses protocoles. Sa prudence et ses rythmes étaient modifiés. Il n'était pas idiot non plus, il savait bien qu'il avait répondu à la police avec une fougue qu'il n'avait jamais connue. Il était persuadé de ne leur avoir pas laissé plus d'éléments que nécessaire. Il allait disparaître quelques semaines. Il avait pris son pied à saluer ces imbéciles qui pensaient pouvoir le chopper. Il ne serait attrapé qu'au moment voulu et à l'heure dite. Il resterait le maître. Il était le plus fort. Il avait réussi la perfection, l'œuvre majeure. La voiture avait été un leurre. Il avait racheté le leasing qu'il avait contracté à l'époque où il travaillait encore. Un vil prix et une superbe

opportunité. Il avait volé des plaques juste après et n'avait roulé avec que pour réaliser son œuvre. Limé les numéros de châssis et de moteur. Ils ne remonteraient pas jusqu'à lui. Le reste du temps il était à pied. Un type ordinaire, citoyen exemplaire qui usait des transports en commun. Son cerveau obsessionnel tournait en boucle, il revoyait les événements, anticipait les options à venir, envisageait des scénarios de façon paranoïaque et méthodique. Il essayait de se mettre à la place des flics, réfléchir et agir selon leurs habitudes, leurs schémas. Il gérait.

**

*

L'enquête de Melun était très théorique, mais n'ayant rien d'autre Marco s'entêtait. Il avait plus ou moins exclu l'aspect agricole de l'azote, il n'y avait pas dans les zones du sud ou de l'est de la France d'utilisation sous cette forme. L'aspect électronique lui paraissait improbable. Il n'avait pas trouvé à la frontière sud en catalogne ou en Bigorre, d'entreprise utilisant ce type de technique. Le médical restait probable. Un médecin ou un chercheur, il mit l'idée sur la table lors de leurs brainstormings. Ils se réunissaient tous les deux jours.

C'est le soir que la pression devenait insupportable, quand tout le monde quittait le bateau. Ils restaient seuls devant le tableau blanc qui résumait l'enquête. Un cadre vide et déprimant. Quelques mots, des faits, insuffisant. Ils devaient se rendre à l'évidence : une journée avait passé sans qu'une avancée spectaculaire ne se soit produite dans l'enquête. Ils étaient avachis sur les chaises en plastique le menton sur le dossier d'un siège voisin. Hésitants et déprimés. La culpabilité de n'avoir pu rendre aux familles le service suivant : trouver ce salopard. Le doute d'avoir tout accompli, sans négliger le moindre coin d'ombre. Marco qui n'avait jamais chaussé des baskets avant ce mois d'octobre avait minci. Tous les deux jours il trottnait, une bouffée de pensées positives lui inondait alors le cerveau. De temps en temps, il allongeait le temps de course, réussissait à faire une heure. Il ne quittait jamais son téléphone ; en dix minutes il pouvait rejoindre sa voiture, enfiler un survet et être prêt. Hégésippe lui aussi

vivait plus qu'il ne l'avait jamais fait, les yeux rivés sur l'écran de son portable. Un soir il avait tenté un cinoche. Il avait prévenu Marot et Ronsard, mais tout le long du film il avait été perturbé par une éventuelle vibration. Ça lui avait gâché le plaisir. Quand il rentrait vers 21 heures, il se vautrait devant la télé, décérébrante. Il regardait les infos avec appréhension, Il appelait un peu à droite à gauche, mais il n'avait plus l'esprit libre. Et il ne pouvait parler à personne de cette histoire monstrueuse. Il n'avait pas de soupape. Même les livres ne lui offraient pas le refuge espéré. La musique le divertissait très peu. Ses repères avaient momentanément disparu il était centré sur la folie d'un kidnappeur et devait essayer de communier avec un meurtrier.

Le samedi matin, il reçut la sœur de Thibaut. Patricia Rémi. Avec elle, ils remontèrent dans le temps. Elle était infiniment triste. Elle avait épuisé sa colère depuis longtemps et cet épilogue la soulageait. Tout le monde n'avait, finalement, pas oublié Rémi. Son frère Jean était, lui, dans un autre état d'esprit. Il avait été assez souvent absent lors de la maladie de Thibaut, et s'en voulait d'avoir été un peu la cause du retard dans le traitement de son frère. Il l'aurait sauvé, il en était sûr. Même si les médecins donnaient un pronostic réservé. Il se sentait donc coupable. Cela s'exprimait par une colère sourde et une violence latente. Le jeune homme était hypertendu. Patricia essayait de l'adoucir. L'absence de leur père, malade et très dépressif aggravait la situation. En revanche elle ne put rien apporter à Boisripeaux pour l'enquête.

L'inspecteur fut rappelé à une autre réalité par Caravage.

– Dis donc Hégésippe, je t'appelle parce qu'il y a peut-être un truc qu'on n'a pas bossé à fond qui pour moi est une des clés.

– Attends Caravage, je suis avec Ketty Dialo, qui est avec nous sur ce coup-là, je mets le haut-parleur.

– Vas-y, je poireaute.

– C'est bon Doc, à toi la parole.

– Ouais, je disais, euh, oui bonjour lieutenant Dialo, je disais, voyez vous les corps ont tous ce point commun, d'avoir des lésions post mortem liées à leur manière d'être stockés, en gros la congélation a figé leurs muscles blottis contre les parois d'une boîte ou d'un cercueil ou une caisse quelconque. J'ai des zones sur les cuisses et les bras et le dos aplatis sur 20 cm par 5 à 8. On a neuf corps, les collègues européens ont signalé cinquante disparitions, et on est tous persuadé qu'on ne s'arrêtera pas à neuf. Ce que je pense, admettons qu'il y ait dix corps de plus. Caravage avait sorti ce chiffre froidement.

Hégésippe se rebiffa :

– T'es fou, je ne veux même pas entendre ton hypothèse.

Ketty écoutait, concentrée sur la démonstration.

– Il le faudra bien, on est en plein délire et l'histoire est hors-norme alors mon hypothèse je te l'impose : si le type nous distille dix autres corps, on devrait très sérieusement envisager le problème qui s'est forcément posé au meurtrier, je veux dire ; le stockage. Le gars, il n'a pas mis vingt macchabées dans des congélos de restaurant. Je pencherai pour des containers, on pourrait répertorier tous les lieux capables de faire ce stockage et à long terme, tu vois le topo ? Mais là je suis au-delà de mes attributions, je veux pas non plus vous bousculer.

– Non pas de problème, dit-il d'une voix lugubre qui admettait la théorie du médecin. On prend toutes les suggestions. Bien obligé. Et dans ce cas même les plus dingues. Boisripeaux se rendait cette fois-ci de mauvaise grâce aux arguments du collègue.

– Qu'est-ce que tu en penses Ketty ?

– C'est évident, il faut bosser là-dessus, on aurait dû y penser nous-mêmes, on a été un peu légers sur ce coup-là, dit-elle.

– En plus vu que les corps ont été trouvés à - 18 °C, je parie que l'entrepôt est dans les vingt à trente bornes de Saint-Denis. Je t'ennuie hein, avec mes idées renchérit le légiste.

– Non pas du tout et je commence à croire que tu as raison. Je vais demander à Fosse de voir ça, merci Caravage.

Hégésippe était passé plusieurs fois au Chat pitre cette semaine, pas longtemps, juste boire un jus ou un café lire quelques textes affichés aux murs, se changer les idées. Hubert Boileau s'était fait vraiment discret. Depuis le premier soir il n'avait plus jamais posé de questions. Les slameurs ou les gamins qui fréquentaient le bar ne savaient pas qu'il était flic et ceux qui le savaient ne se doutaient pas qu'il avait sur le dos la plus grosse affaire des trente dernières années. Jus de tomate et poésie, apportaient un petit peu de peps à l'inspecteur. Jeff le fit rire une ou deux fois et Mina, Patrick ou Luc et son ami, Rafaël Merno avaient toujours quelques propos qui constituaient des diversions de quelques minutes. Le poids de l'enquête était énorme. Les collègues, Ronsard, Marot, ainsi que Tresserre et Fosse étaient solidaires, aucun ne rechignait devant les tâches à accomplir. Malgré tout il avait la charge de l'enquête, une responsabilité permanente et douloureuse.

Maurice Vertefeuille avait passé une bonne semaine. Il s'était levé avec un déambulateur, mais seul. Une petite victoire. Il souffrait mais était exemplaire. Pas une plainte, toujours aimable avec les infirmières. Il était très amaigri, les traits marqués, chaque ride s'était accentuée, pour devenir des crevasses béantes, à son cou il portait des plis de peau flasque.

– Bonjour, patron. Qu'est-ce que ça raconte aujourd'hui ?

Il comprit instantanément qu'on n'était pas dans un bon jour, alors il risqua en souriant :

– Vous savez, Maurice, si vous avez mal je peux vous trouver de la Beu. Vertefeuille se détendit.

– Vous me voyez rouler un seize feuilles au service médecine interne ? Je crains que l'administration n'apprécie pas. Fumer n'est pas très bien vu. Paraît que fumer tue...

– Oui, je pense que vous n'avez pas tort.

Hégésippe lui expliqua les difficultés de l'enquête. Ils étaient en retard sur tous les coups. Ils ramaient. Pour la première fois, Vertefeuille n'était pas très attentif. Après un petit quart d'heure Boisripeaux tira sa révérence. En fermant la porte il mima le type qui tire sur un gros pétard et exhale la fumée. Fit un clin

d'œil et partit le cœur gros. Le médecin de garde était discret, il passait deux fois par jour voir le commissaire. Il n'était pas rare qu'Hégésippe lors de ses visites du soir, soit tombé sur lui. Ce fut le cas le dernier vendredi. Avec douceur, il demanda au visiteur.

– Pardonnez-moi, monsieur, je vous vois fréquemment au chevet de M. Vertefeuille, puis-je vous demander si vous êtes de la famille ?

Ils étaient non loin du petit bureau du médecin, Hégésippe lui raconta les dix dernières années, sous la direction bienveillante de Vertefeuille. Il lui dit le service public, l'esprit des lois, l'intelligence et la dignité de l'homme. Il lui dit son admiration. Le monologue dura quelques minutes. Puis vint le silence.

Le docteur doucement se leva et regarda la nuit sur le parking à moitié déserté. Il commença sa phrase de dos essuyant la vitre. Puis se retourna observant Hégésippe.

– Vous savez, monsieur Boisripeaux, le cancer de votre patron est très évolué. Je voudrais vous dire la chose avec le plus de tact possible, mais les mots sont terribles. Nous avons constaté des métastases dans de nombreux organes, et nous pensons que le pronostic vital n'est pas bon à très brève échéance, j'en suis désolé. Nous sommes dans ce cas, assez démuni. Nous stabilisons les paramètres biochimiques grâce à la dialyse, et les transfusions, mais il semble que sur les tumeurs proprement dites, il n'y ait pas l'efficacité que nous espérons. Les métastases sur le tronc coeliaque mettent en péril la vie même de M. Vertefeuille. Je vous dis cela parce que je vous sais proche de Louise Vertefeuille et je voulais vous demander si vous la savez avertie, et si non, comment vous pensez que nous devrions aborder le sujet

Hégésippe pensait que Louise savait, sans toutefois accepter de se représenter la réalité de la situation :

– Je pense que Mme Vertefeuille est une femme forte et j'ai le sentiment que vous pourriez faire le bilan que vous venez de me présenter lorsqu'elle viendra avec sa fille. Je pense en effet qu'il est mieux de savoir, mais je ne le crois qu'à soixante pour cent. Il y a en nous une partie de nous-même qui refuse de voir les choses en face, et cela va bien à certaines personnes, je ne sais

pas... au fond je ne suis peut-être pas assez proche de Louise pour vous répondre.

Hégésippe quitta le médecin désolé, sa tristesse était immense. Encore une fois il ne pourrait en parler à personne. Il n'avait pas eu les enfants depuis cinq semaines, et il passa les chercher. Tout au long du week-end, il ne fut pas lui-même. Il était préoccupé en permanence. Il n'avait pas le même débit, ses paroles étaient comptées. Ils regardèrent beaucoup la télévision. Benoît avait pas mal de devoirs et Jade, pour une fois s'ennuya. Même les repas furent empruntés. Dominique Maréchal passa le dimanche avec eux et apporta un peu de fraîcheur. Mais Benoît n'était pas à l'aise devant la tendresse qu'elle montrait à son père. C'était un week-end triste qui ne reposa pas le policier et qui déçut les mômes. Dominique ressentait les difficultés de son amant, elle passa la soirée et la nuit avec lui. Les enfants avaient été rendus à leur mère vers 20 heures.

Ce n'était pas un lundi matin « café pour tous et croissants ». C'était un jour galère, le début d'une sale journée. Il réunit tout le monde pour un point. Les collègues étaient ronchons. La priorité était l'idée du légiste : chercher les lieux de stockage. Fosse prenait des notes sur un calepin en hochant la tête. Il était tout à fait d'accord. Mais il était un peu taiseux le Fosse, il ne se perdait pas en conjectures, il agissait. De la génération *ante-net*. Il bossait à l'annuaire. Pas pour taper sur la tête des inculpés mais pour chercher des adresses, des entreprises. Googeliser, ça aurait été plus vite, mais il n'était pas à l'aise. Il devait suivre une formation à l'informatique dans quelques semaines. La perspective ne l'enchantait pas. Il se mit tout de suite à la tâche répertoriant les lieux, les classant puis il commença à faire des inspections, il vérifiait les contrats de location, après deux jours autour de Saint-Denis, il n'avait rien sinon une méthode. Était-elle fiable ? Il avait l'impression d'avancer.

Hégésippe, avait repris ses séances. Avec Ketty Dialo ils regardaient les vidéos. Ils piétinaient. Un lundi d'échec. Le mardi matin, idem. Le fou vidait son

coffre et les narguait toujours en fixant la caméra. Méconnaissable. Le mardi soir en regardant à vitesse très légèrement réduite, alors que le barjo remonte dans son véhicule, Hégésippe lui vit faire un petit mouvement. C'était un petit geste anodin, presque imperceptible, qui permet avec les coudes, serrés le long du corps, de remonter son pantalon quand celui-ci descend. Lui, le criminel, serrait ses coudes à mi-thorax pour remonter quelque chose de gênant. Jade, la fille d'Hégésippe s'était souvent moquée gentiment de son père qui avait ce geste peu gracieux. He bien le dingue avait un mouvement, un tic comparable.

– Regarde Ketty regarde. Il était complètement excité.

– Quoi ?

– Là, ce qu'il fait, là tu vois, il lui arracha la télécommande des mains.

– Mais tu vois pas, il mit en arrière avance image par image. C'était subtil, presque rien.

– Un truc le gêne. Tu vois un peu comme si ton soutien-gorge te blesse la peau ou plutôt s'il est mal ajusté, excuse-moi mais...

Il attendit :

– Là, juste là.

Son euphorie gagnait Ketty qui voyait bien quelque chose sans en analyser la portée.

– Qu'est-ce que tu crois que ça peut être ? demanda-t-elle.

– Mais oui la question est là !

Le caméscope était sur pause et Hégésippe trépignait dans la salle.

Qu'est-ce qui le gênait ? Il avait un Tee-shirt ample et un pantalon type survêtement, en coton vaste et informe. Cela sauta aux yeux du policier.

– Putain je sais : ce type doit porter ces éléments en caoutchouc ou en mousse sorte de rembourrage pour paraître plus gros. Et cela le gêne, cria-t-il.

– Tu crois ?

– Mais oui, il porte un déguisement complet, toute sa silhouette est truquée, il faut partir de cette idée, putain, tu vois : on a devant nous une saloperie de pantin. Il ne craint rien parce que tout est faux.

- Il faut suivre cette filière, mais où est-ce qu'on trouve ce type d'ustensile, ou peut-on en acheter, quel théâtre ou association en possède ? L'achat peut également provenir d'Internet, ajouta Ketty.

- Commençons déjà par chercher dans les boutiques locales.

**

*

Myriam dormait mal. Trop de café, trop de stress. Ses enfants étaient en âge de trouver du travail, ou plutôt ils étaient en âge de ne pas en trouver. Et cela ne dépendait plus d'elle. Durant leur enfance tout avait été suspendu à ses choix. La sélection des lycées, la surveillance des devoirs, des activités périscolaires. Le réveil. Tout. Myriam avait été une mère poule. Mais maintenant la couvaison était hors de son autorité, de ses capacités. Alors Myriam se rongait, et elle dormait mal.

Elle plongeait dans un sommeil turbulent qui s'arrêtait à 3 heures du matin et la laissait fatiguée, mais l'œil rond, grand ouvert. À 3 heures elle allumait la télé, et elle somnolait dans son canapé. Ce matin-là, il s'agissait de l'insémination artificielle des équidés. Un sujet assommant pour Myriam, à cette heure indue. Et pourtant, les reporters évoquaient le cas de cet étalon formidable Quidam de Revel, qu'on avait cloné. On l'avait dupliqué pour garder son patrimoine génétique, et c'était décevant. Le jumeau n'avait pas le potentiel de son frère. Le reportage s'orientait ensuite vers l'insémination artificielle, les évolutions que cela permettait et l'activité économique induite. Myriam avait l'esprit en éveil. Il était 3 h 30 quand les mots du reportage revinrent à son esprit. Historiquement, toutes ces manipulations avaient été permises grâce à l'azote liquide et à la congélation des embryons. L'azote liquide. Elle était maintenant complètement réveillée, et excitée. Appeler Hégésippe ? Non, sûrement pas à 4 heures. Elle se prépara un pot de café. Elle tournait en rond. À 7 heures, elle n'y tenait plus. Elle s'habilla, réveilla son compagnon et fila au commissariat. Elle avait le sentiment, pour une fois de pouvoir participer à l'enquête. Elle n'était pas inspectrice, mais depuis le temps qu'elle bossait là, elle était un des piliers de

l'institution. Essentielle. Et là, son intuition lui disait qu'elle pouvait, avec cette idée, aider les enquêteurs.

Myriam regagna son poste à 7 h 45. Le premier à la rejoindre fut Melun. Ils s'entendaient bien tous les deux. En période calme, il plaisantait sur ses tenues parfois excentriques. Elle portait des chemisiers colorés bigarrés, ourlés de fanfreluches, juchée sur des hauts talons sanglée dans des pantalons étroits qui mettait en valeur ses formes généreuses. Quant à elle, elle le moquait quand il prenait son service après une nuit manifestement agitée cheveux en désordre mal rasé avec une haleine de coyote. Elle n'hésita donc pas.

– Marco, viens voir, je peux te dire un mot ?

Agitée, elle avait des mouvements brusques nerveux, elle qui était posée en temps normal.

Melun était intrigué. Il voyait bien un énervement inhabituel chez La secrétaire :

– Tu as un souci, Myriam ?

– Non, j'ai un truc à te dire, mais pas ici.

Des personnes entraient et sortaient du commissariat. Plaintes, pertes et vols, et toutes sortes d'embrouilles à dénoncer. Il y avait toujours du monde à 8 heures.

Ils s'isolèrent dans un petit bureau.

– Écoute-moi, Marco. Ce matin il y avait un reportage sur les chevaux.

Marco Melun était surpris, il craignait que la secrétaire ne débloquent un peu.

– Et... ?

– Eh bien pour tout ce qui est semences, ils utilisent l'azote liquide. Et ils se déplacent sur tout le territoire avec des bonbonnes pleines. Et ça, c'est une utilisation à laquelle vous n'aviez pas pensé. Elle le regardait. Tout dans son visage marquait la détermination. Elle voulait avoir raison.

Marco était complètement concentré sur les révélations de la secrétaire. Le mot magique était azote. Bien que surpris, ils n'étaient pas le genre à mépriser ou négliger la remarque d'une personne d'un grade inférieur. Pas non

plus l'homme à prendre les gens pour des subalternes, des quantités négligeables. Il se disait que chacun à son niveau était utile à l'enquête, et Myriam qui n'avait eu que des bribes des investigations, apportait là un point essentiel. Il le sentait, elle avait trouvé un truc. Cela concordait, les zones semi-rurales, il devait y avoir des centres d'inséminations ou des centres de production, et de l'azote. Bien joué, oui vraiment c'était bien joué.

– Putain, Myriam, là je crois que t'as mis le doigt sur un gros truc.

L'ambiance était devenue électrique.

– Tu vois, moi, mes cartes il y avait toujours un truc qui collait pas, mais intuitivement, je crois que ça peut être cela. Je fonce et je vais voir ton idée, essayer de la corroborer.

À l'arrivée d'Hégésippe, Marco lui expliqua l'intuition de Myriam, le reportage et les techniques, les cuves de transport et les centres disséminés dans la France. Myriam rayonnait de fierté.

Hégésippe écoutait son collègue en regardant la secrétaire avec une considération grandissante.

À 9 heures, les deux flics étaient sur le net, cherchant tous les centres d'insémination, les centres de production, les haras et leurs annexes.

À 10 heures, ils ébauchaient une carte de France, qu'ils élargirent aux territoires jouxtant le pays. C'était plus complexe et cela prit un peu plus de temps. Et vers 17 heures, ils étaient assis sur le coin de leur bureau observant la superposition des kidnappings et de tous les lieux confondus qui bossaient en relation avec l'insémination équine.

Ils appelèrent tous leurs collègues pour leur faire part de cet élément. Il était 19 heures. Marco Melun leur résuma la situation :

– On a un type qui pendant vingt-cinq ans a travaillé en relation avec l'insémination artificielle des chevaux. Il voyageait dans le pays avec des grosses quantités d'azote, et en même temps, il tuait et ramenait dans son aire les cadavres congelés.

– Qu'en pensez-vous ?

Les six inspecteurs étaient abasourdis. Accepter ce schéma, et c'était la meilleure explication qu'ils avaient jusqu'à ce jour, c'était ouvrir la porte à l'idée que le charognard, en montrant neuf corps, n'exhibait qu'une petite partie de sa collection. Les policiers hésitaient donc entre la satisfaction d'une percée, et la crainte d'un avenir sordide.

Au fond de la salle, avachi sur son siège, Cavour avait observé l'enthousiasme de ses collègues. Il n'avait pas bougé d'un iota.

La réunion dura jusqu'à 20 heures et plus. Ils étaient rincés. Les heures sup allaient coûter bonbon au patron. Ils avaient besoin de se détendre. C'est à ce moment que Myriam entra dans la salle où ils se trouvaient tous réunis. Elle avait le visage défait, on la sentait au bord des larmes.

– C'est le commissaire.

Hégésippe se méprit :

– Hé bien passe-le moi !

– Non, pas Leclerc, c'est le commissaire Vertefeuille, là...

Elle éclata en sanglots. Hégésippe sut que ce qu'il redoutait était arrivé.

Le commissaire Maurice Vertefeuille était décédé en fin d'après-midi. Il avait succombé à une hémorragie interne et s'était définitivement endormi. L'infirmière l'avait trouvé mort à dix-sept heures trente. Juste avant que sa femme ne passe le voir à 18 heures. On était le mercredi 19 décembre.

Chapitre 16

Maurice Vertefeuille fut incinéré le samedi, au cimetière du Père Lachaise. L'avis d'obsèques était passé dans *Le Monde* et *Le Figaro*.

Un flux de nord-est avait envahi la France, se heurtant à des résidus d'ouest. Un week-end sinistre en perspective, à deux jours de Noël. Les proches les collègues, les amis avaient interrompu leurs préparatifs pour cette fête païenne. Les cadeaux avaient été laissés en suspens. Hégésippe voyait cette effervescence comme une contrainte qu'il n'aimait pas. L'idée de faire plaisir à ses enfants bien entendu le séduisait. Mais la ruée moutonnaire des consommateurs dans les centres commerciaux le rebutait. Il se sentait triste et bouleversé. Des flocons qui ne tenaient pas refroidissaient les boulevards. Une pensée indigne lui vint : il allait utiliser le prétexte du décès de son Maître pour justifier ses retards et errements en matière de cadeau. Il se trouva vraiment minable. Imprégné de la mauvaise conscience du papa divorcé. Pas assez présent ou plutôt toujours absent, il venait de perdre un être vraiment cher. Le sol glissant luisait. Il faisait gris. Il faisait froid.

Finalement, le commissaire n'avait pour toute famille que sa femme Louise et ses deux beaux enfants Maria et Jonas et une sœur avec laquelle il s'entendait mal, mais qui fit quand même le voyage de Reims où elle habitait. Par contre l'homme était apprécié, et beaucoup de personnes étaient là pour lui rendre un dernier hommage. Il n'y eut pas de cérémonie religieuse. Un ami prêtre dit un mot et lut un texte tiré des évangiles, à la demande de Louise. Dans son métier il avait su provoquer, tout au long de sa carrière, une vague ample et profonde de sympathie, de reconnaissance, de respect. Et puis la dernière affaire et les articles orduriers, juste avant qu'il ne se retire avaient renforcé ces sentiments. Il y avait donc au Crématorium du père Lachaise, tous ceux qui avaient croisé sa carrière, à Mermoz ou dans d'autres commissariats ou même à la Préfecture et qui avaient pu s'absenter, ils étaient tous là. Les commissaires qui avaient travaillé avec Vertefeuille ainsi que le Préfet. Il n'y eut pas de discours, il n'aurait pas aimé cela, il y eut juste ce grand moment de sympathie

qui consacre l'absence. Et la dignité. Les spectateurs se serraient dans des manteaux épais, les mains coincées au fond des poches, quelques chapeaux des bonnets et des mitaines, et la tristesse tout autour de Louise et de ses enfants.

Après l'incinération l'équipe du commissariat se réunit au Café du Père Lachaise, la famille et les très proches accompagnant l'urne. Louise avait décidé de laisser les cendres au Columbarium du cimetière de Saint-Denis. Elle se souvenait de l'embarras dans lequel elle s'était trouvée avec les cendres de son premier mari. Les officiers du cimetière lui avait donné ce bazar, à la fin de la cérémonie, et elle s'était trouvée idiote ne sachant que faire de cette chose qui, refroidie, la brûlait encore. Ses deux enfants, très jeunes à l'époque, lui donnaient la main et elle devait porter ce maudit vase. Tout, dans cette expérience, avait été lourd et désagréable. Un moment, elle avait failli en rire. Elle était tellement embarrassée. Elle s'en souvenait. La tension et la gêne, elle était partie d'un rire nerveux vite maîtrisé. Elle avait craqué. Cette fois-ci, (cette fois-ci se prit-elle à penser ! comme si elle devenait coutumière de ces situations dramatiques et moches), elle laisserait les cendres dans un monument cinéraire, aidée, soutenue par des amis.

Les personnes qui étaient un peu moins familières de Maurice Vertefeuille, ses collaborateurs se retrouvaient donc au café juste en face du cimetière. Établissement qui heure après heure, jour après jour recevait les confidences des cortèges, qui venaient les uns après les autres se réchauffer et rappeler quelques anecdotes sur les disparus. C'est-ce qu'ils firent pour évoquer Maurice Vertefeuille. Il n'avait pas eu d'affaire très spectaculaire ou très médiatisée, sous son autorité. Cependant chaque jour, il avait mené à bien les tâches ingrates de la police. Mais là où il avait été très fort, c'était dans la gestion des personnalités et des problèmes de chacun. Il savait encadrer en laissant une liberté sans permettre les abus possibles. En fait sa carrure morale imposait le respect. C'était tout simple. Et c'est ce que disaient les témoignages. Pendant que tour à tour les uns et les autres prenaient la parole, Hégésippe reçut l'appel du journaliste. L'inspecteur s'isola un moment et échangea contre un éloge,

quelques petites histoires, mais surtout il raconta l'ambiance rare de travail que le commissaire avait insufflé, et le respect des règles et des personnes qui avait été la marque du commissaire. Ménard avait là, la matière pour son prochain article.

À quelques mètres dans sa voiture bouchant l'habitacle et empiétant sur la place de droite Cavour observait le cortège, les yeux mis clos humides et gras. Peut-être peiné après tout. Il se souvenait des temps anciens. Il n'avait pas toujours été un gros connard. Du moins il n'avait grossi qu'après avoir sauvé la vie à ce type qu'on cramait aujourd'hui. Un connard, ça il l'avait toujours été, et si ce commissaire ne lui avait pas sauvé la mise par deux fois, il comprenait bien qu'il aurait été avalé par le système, qu'il aurait disparu. Vertefeuille allait lui manquer, il ne pouvait plus se voiler la face et se cacher derrière son petit doigt. Et il le savait il allait disparaître. « Salut Maurice » dit-il mentalement. Puis il démarra.

Il y eut une tournée, puis une autre. Le froid et la tristesse s'estompaient dans cet établissement. Les langues aussi se déliaient. Les commentaires s'amalgamaient autour des ressources allouées à la police, l'incurie des magistrats qui relâchaient trop facilement les prévenus, puis, une bouillie de commentaires politico-syndicalo-civiques fut entretenu à petit feu pendant une petite heure avant que le groupe ne se disperse. Tout y passa les DS-canneries, les cahujaqueries, les pompes à onze mille des riches qu'on aimait pas, bref le café du commerce fit son office d'exutoire. Les cadeaux finirent par revenir peu à peu sur le devant des préoccupations. Il devait finir les emplettes acheter de quoi se gaver, se foigraisser, s'huitrifier, s'endinder de la farce et se chocolater. Sans oublier de s'imbiber copieusement. Mais finalement, les gens se séparèrent tristes, retournant à leurs occupations.

Le papier qui sortit le lendemain dans *Le Parisien* relatait tout cela sur trois colonnes en page intérieure. Il concluait tout de même sur l'affaire qui avait été la dernière et pour laquelle le criminel courrait toujours. Ménard cette fois-ci avait fait du bon travail. Le journaliste avait été réglo. Les relations que

Hégésippe avait instaurées n'y étaient pas pour rien. L'un des paragraphes de l'article glissait vers l'enquête. Le sujet qui alimentait toutes les discussions était cette pause que le criminel observait depuis sa dernière « performance » au Stade de France. Avait-il eu conscience d'être allé trop loin et se serait méticuleusement et prudemment terré quelque temps. Était-ce organique, digérait-il la jouissance de sa puissance révélée. Était-il malade, en voyage ? Peut-être qu'il respectait la trêve de Noël suggéra l'un d'entre eux avec malice.

Des journalistes avaient couvert l'enterrement et ils avaient écouté les bruits de couloir propulsés par Ménard. Le lendemain dans la presse, ces hypothèses étaient évoquées en même temps que la stagnation de l'enquête était critiquée. Cela constituait une petite victoire pour le cubiste, et, aussi, une petite vexation, tant on le décrivait trouillard, caché au fond de son terrier. Lui se voulait faucon, ou épervier sur son aire, ces imbéciles de journalistes le montraient vautour, ou corbeau. Il devait répondre. Mais pas encore, pas tout de suite encore quelques jours et ce serait à lui de jouer.

Le soir même, *Le Monde* évoquait l'affaire. Chose inédite, ils racontaient la congélation et l'hypothèse selon laquelle l'azote était le facteur déterminant. Plus grave et encore plus secret, le journaliste expliquait que l'origine de cet azote était probablement liée à l'insémination artificielle des équidés et à la congélation des semences.

Melun arriva en sueur et au comble de l'agacement au commissariat, il brandit le papier et le jeta sur le bureau de son binôme. Il jeta sa veste sur le dossier d'une chaise et se laissa tomber sur le siège, il enrageait :

- Putain quelqu'un est allé balancer des infos à la presse, la France entière est au courant !
- Merde. Ça fait chier, le dingue va savoir qu'on n'est pas loin derrière lui...
- C'est pas le plus grave, tempéra Boisripeaux.
- Pourquoi tu dis ça, moi je trouve ça dramatique !

– Parce que les infos c’est lui qui les distille, c’est lui qui gère l’avance qu’il garde ou non, dit-il en soupirant.

– Ouais, mais avec ça, tout le monde va nous tomber dessus, Pacard, Leclerc et s’il faut le Préfet, merde... dit Marco. Merde, merde merde et remerde !

Alors qu’il gueulait, le téléphone sonna.

– Ah, non, on a pas besoin de ça...

– À ton avis c’est qui le premier, à nous les briser ? demanda Hégésippe.

– Pacard ? Je te mets dix billets sur Pacard répondit son collègue.

Hégésippe décrocha :

– Monsieur le juge mes respects.

Il fit un clin d’œil à son collègue, faisant mine de chercher les billets dans sa poche. Il étouffa le combiné et dit à Marco :

– Je savais qu’il serait rapide à sortir son imperméable.

– Oui monsieur, le journal semble avoir eu des informations confidentielles.

– Oui, eh bien, inspecteur il va falloir me trouver la taupe sinon vous m’en rendrez compte, tonna le magistrat. Et qu’est-ce que c’est que cette histoire d’insémination ?

Hégésippe expliqua la dernière hypothèse.

– Et comment est-il possible que j’apprenne cela par la presse, nom de dieu ? hurla le juge. Je vais faire un rapport au parquet, c’est scandaleux, beuglait le magistrat hors de toute retenue ! Ce dysfonctionnement est simplement inadmissible.

– J’avais écrit une note que je voulais vous transmettre mais le décès du commissaire a fait que j’ai pris du retard, plaïda le flic.

– Effectivement, envoyez-moi ça.

Pacard se calmait. Il avait fait son petit cinoche...

Pendant ce temps, Marco faisait un mime assez peu équivoque qui tira un demi-sourire à son collègue. Manifestement Melun s’en battait les couilles du juge. Mais ce n’était que l’interprétation d’une gestuelle. Sujette à caution donc.

– De suite monsieur le juge, de suite, conclut Hégésippe qui n'était pas trop fier d'avoir dû se cacher une dernière fois dans l'ombre de Maurice Vertefeuille.

– Qui est-ce ? demanda Melun après que son collègue eut raccroché.

– Qui est-ce quoi ? répondit Hégésippe. Il ne comprenait pas l'interrogation de son collègue.

– Hé bien qui est ce qui a balancé ? On va pas en rester là non ?

– Ça peut être n'importe qui, on le saura probablement, mais on va pas faire exploser l'équipe pour autant. Pourquoi pas Myriam ou Cavour, Marot ou Ronsard, ou toi ou moi, évidemment on pourrait parier mais on doit avancer, on verra plus tard.

Le commissaire Leclerc frappa à la porte du bureau. Les coups frappés sur cette malheureuse porte isoplan d'assez mauvaise qualité étaient impératifs. Quatre coups forts et secs. Il s'était déplacé depuis Bobigny. Il n'allait pas attendre. Leclerc était un grand type sec, la coupe en brosse et le visage indéchiffrable. Il n'était jamais souriant, mais il n'était pas renfrogné. Il arrivait à la soixantaine poivre et sel, athlétique et militaire. Ses yeux bleus avaient un regard perçant renforcé par une paire de lunettes sans monture visible. Un double regard professionnel. Un gamin aurait tenté un « sévère mais juste » pour le décrire.

– Boisripeaux, Melun Bonjour. Melun, voulez-vous me laisser avec votre collègue, s'il vous plaît.

La question était sans détour. Marco sortit, il ne pouvait qu'obéir. Leclerc était un type comme ça. On lui obéissait.

– Bien nous avons eu un problème de fuite, c'est ennuyeux et il n'est pas question que cela se reproduise. Concis et indiscutable.

– Tant pour l'enquête qu'en ce qui concerne l'environnement c'est inadmissible. Je comprends les difficultés d'organisation liées à la disparition de notre collègue, mais c'est inacceptable, faites-le savoir.

Une petite respiration, il reprit :

– Nous n'avons pas droit à ce genre d'erreur. Je ne veux pas de chasse aux sorcières, je veux un service efficace et solidaire. Vous m'avez compris Boisripeaux. Ce n'était pas une question mais plutôt une affirmation. J'attends un rapport de synthèse dans quarante-huit heures, Boisripeaux. Je vous remercie. Et il sortit comme il était rentré.

Un deuxième rapport... pensa Hégésippe.

Le préfet écrivit une note interne à l'intention du commissariat. Il considérait comme inadmissible une telle fuite et la qualifiait de faute professionnelle lourde. Les conséquences étaient claires si on trouvait le coupable, ce serait la porte. Marco était remonté et voulait chercher la source. Hégésippe le calma en lui demandant :

– Écoute, sur qui tu miserais ?

– Pour moi ça ne fait pas de doute ça doit venir de ce gros con de Cavour.

– Peut-être, mais ça pourrait venir de n'importe lequel d'entre nous, qui aurait besoin d'un service ou d'une rallonge financière, ça pourrait même être une boulette, comme...

Il cherchait :

– Tiens ça pourrait être aussi con que cela : le compagnon de Myriam, qu'elle aurait renseigné sur l'oreiller et qui l'aurait dit à un copain d'apéro, je dis ça mais je pourrais te trouver dix autres coupables moins pendables que notre ami Cavour.

Il réfléchit :

– Ça pourrait être ma copine qui m'aurait planté là, ou la tienne, non il vaut mieux aller de l'avant, laisse béton.

Hégésippe, avec Fosse et Tresserre avaient édité sur leur imprimante laser, la liste exhaustive des marchands d'artifices théâtraux. Ils partaient du principe, peut-être faux, que le charognard portait perruque, fausses moustaches, lunettes bidons et un ventre qui ne lui appartenait pas. Or ce genre d'ustensile n'est pas si fréquent. Ils avaient trouvé trois régisseurs et douze

magasins qui pouvaient fournir des ventres gonflables. Il fallait ajouter à cela deux sites Internet. Ils remontèrent les douze derniers mois. Ils obtinrent du juge une commission rogatoire. Ils éditèrent tous les listings des clients.

Les flics n'étaient pas sots, ils savaient bien que, parfois, certains commerçants ne déclarent pas tout et bidouillent un peu leurs chiffres. Une centaine d'euros dissimulés avaient une valeur double, si on comptait les pertes de rendement dues aux taxes impôts Urssaf, etc. Alors bille en tête Fosse l'expliqua aux différents vendeurs et responsables, que surtout, ils ne voulaient pas les embrouiller par rapport aux impôts. Ils n'avaient absolument rien à voir avec cette administration. Fosse avait un look d'amateur de jazz cinéophile. Un aspect extérieur de type tombé de la lune doux et désabusé. Des poches sous les yeux et le sourire en coin. Les yeux bleus, un type sympa, il inspirait confiance. Il alla jusqu'à expliquer exactement ce qu'ils cherchaient : Un meurtrier, pas un fraudeur fiscal. Avant tout ils avaient besoin de tous les renseignements qui pouvaient leur revenir. Y compris les achats, cela resterait entre nous hors TVA, mais dont ils auraient gardé les traces, les noms et autres contacts. Sur Internet, il fallut, à partir des cartes bleues, remonter aux noms des détenteurs. Les feuilles avec toutes ces coordonnées s'accumulaient. Avant de chercher chaque identité, ils décidèrent d'essayer de classer les acheteurs par tranche d'âge. Ils pensaient chercher un criminel entre cinquante-cinq et soixante-dix ans, sélectionner les acheteurs jeunes et les éliminer. Puis voir les adresses des personnes, bref par recoupements successifs essayer de créer des groupes plus probables que d'autres. Il restait une liste de mille noms environ. Il fallait lire milles lignes à tour de rôle, en se passant les feuillets, d'enquêteur en lieutenant, voir si cela éveillait quelque chose. Ils feraient cela sur quatre jours, ils pouvaient emmener les listes de noms à la maison. Et les stabylo pour surligner.

Hégésippe avait consulté la liste dès le samedi matin, tôt avant le service funèbre pour Maurice. Il l'avait reprise le dimanche soir. Pas la moindre évocation. Rien qui retint son attention. Il n'avait passé qu'un week-end avec ses enfants en huit semaines. Depuis le début de cette affaire Sandra avait été super

cool avec lui, pas une fois elle ne l'avait engueulé parce qu'il ne les gardait pas. Les mômes eux aussi étaient plus ou moins au courant. Benoît faisait semblant de rien, mais il était terriblement fier que son père soit au milieu de ces événements. Il avait mis son humeur adolescente et ses provocations entre parenthèses. Jade, elle, n'était pas très concernée. Mais elle était contente de passer le week-end avec son père. Le samedi, ils jouèrent aux mystères de Pékin, un jeu de société avec des énigmes. C'est Benoît qui gagna. Les gamins avaient emporté leurs cours. Benoît en troisième avait seulement quelques exos de maths à torcher pour les vacances, il les termina très vite. C'était la fin du trimestre. Le prof de français lui avait donné à lire le journal d'Anne Franck. Il avait la semaine pour lire le bouquin qui fit les frais de la discussion du soir, puis ils allèrent au ciné. Ils virent *Intouchables*. Ils avaient adoré, sans restriction, sans réserve. Ils étaient tous ravis de ce choix populaire qui permit aux enfants de s'endormir sans moufter et dans la bonne humeur. Hégésippe avait pu regarder le film sans stresser. Le téléphone sur vibreur n'avait pas bougé. Le lendemain ils paressèrent et, l'après-midi ils regardèrent du sport à la télé, relâchement dominical, abrutissement de fin de semaine. Sandra les reprit vers dix-huit heures, souriante et reposée elle aussi. Dominique arriva quand Sandra partait. Petite tension, sourire contraint entre les deux femmes. Il n'y avait jamais eu entre elles de rivalité. Et quand Sandra était encore avec Hégésippe, celui-ci avait complètement mis la relation estudiantine qu'il avait entretenu avec la future avocate entre parenthèses. Mais quand même, il faudrait un peu plus de temps à Sandra pour voir, sans un pincement au cœur, son ex-mari avec une nouvelle compagne. Les enfants par contre n'y voyaient pas d'objection.

Dominique avait décidé de passer la soirée et la nuit avec son lieutenant favori.

- Au fait j'ai complètement oublié de te dire, on a assigné Lama et Lecomble, auprès du tribunal administratif, l'audience aura lieu en janvier. Je pense que ces types écoperont au moins d'un avertissement. J'ai bien ficelé le dossier.

– C’est bien, c’est le minimum qu’on devait faire. La fille de M. Lechot doit être, comment pourrait-on dire ? Hégésippe cherchait un mot juste... soulagée ?

– Oui, elle est sympathique tu sais, et sa douleur est bien compréhensible. Et elle n’est pas dans la revanche ou la haine, elle est mieux que cela.

Elle lui tapa dans les côtés en ajoutant :

– Et elle est plutôt jolie !

– Ah bon ? Fit-il l’air benêt, j’avais pas remarqué.

– C’est ça prends-moi pour une idiote, dit-elle en rigolant.

– Bon je suis d’accord, ce qui m’avait frappé au départ c’est la justesse de sa colère, tu me comprends ?

– Oui, J’hésite encore à déposer une plainte auprès du procureur de la république, je n’ai pas de document écrit de la main de M. Lechot, ce n’était pas son genre. Même se plaindre, il ne l’a fait que très tard. Par contre sa fille est formelle dans les dernières semaines il se plaignait de Lama et surtout de Lecomble. Il aurait déclaré : « ce type, il veut ma peau ». Mais il ne l’a pas écrit. Elle s’en veut parce qu’elle lui avait répondu à la légère quelque chose comme, « mais non tu exagères », et il s’était tu. Vexé. Par conséquent là je ne sais pas où cela peut nous mener.

On verra bien, Hégésippe n’avait plus envie de parler justice et affaires, ils étaient avachis sur le canapé il lui avait servi un gin tonic, on prend vite des habitudes, pensait-il ! De gorgée en gorgée il l’avait déshabillée en la caressant. Il avait terriblement envie d’elle. Depuis des semaines, il n’abusait pas du sexe c’est le moins qu’on puisse dire. Il était pris d’un désir presque violent, son érection était douloureuse. Elle était dans un état d’esprit comparable et ils firent l’amour avec brutalité tellement ils étaient en manque. Il l’attendit assez longtemps pour qu’elle prenne son pied avec lui, puis ils s’endormirent dans les bras l’un de l’autre. Sur le canapé. Elle le réveilla une heure plus tard par des caresses expertes ils avaient vraiment du temps à rattraper, ils s’appliquèrent cette fois-ci et ce n’est qu’après des préambules subtils et des baisers infinis qu’ils s’unirent lentement, très lentement avec gourmandise et tendresse.

Le lundi 24 décembre, il pleuvait des cordes. La météo était sans espoir. Cela venait du Nord Ouest, de la Grande-Bretagne, et ça, météorologiquement, c'est pas top ! Dès le matin Fosse échangea ses feuillets avec Tresserre qui lui-même l'échangea avec Hégésippe. Ils activèrent le café, et vautré dans leurs petits bureaux sur leurs tables étriquées en ferraille ils potassèrent ces listes. Paperasses arides. Ils avaient décidé de ne pas faire le pont mais de se mettre en service minimum. Personne ne trouva quoi que ce soit. Routine abrutissante. Boisripeaux avait parfois le sentiment qu'ils courraient derrière le criminel, mais qu'ils avaient tellement de retard que seules ses erreurs ou ses révélations pourraient les aider à combler ce déficit.

Il devait trouver des cadeaux pour Jade et Benoît, Noël était là. Il sortit quelques heures. Il avait besoin de s'évader un peu pour réfléchir. Tout en marchant vers le supermarché qui était à dix minutes de là, il arrivait à songer à l'enquête, mais aussi à réfléchir aux présents qu'il allait acheter. Benoît avait l'âge d'avoir un ordi portable, mais il craignait que ce soit le début d'un enfermement de l'ado dans la spirale infernale des jeux et des contacts ingérables. Il hésitait avec les maquettes qui étaient de moins en moins originales. Jade, elle se contenterait d'une nouvelle DS avec le jeu qui va avec un Pokemon ou un Mario remixé.

Hégésippe passa en coup de vent, déposer ses présents chez son ex. Vers 18 heures, il fit une bise à tout le monde. Les parents de Sandra, venus pour la soirée, lui en voulaient beaucoup. Pour eux, le divorce était inadmissible, ils appartenaient à une école dépassée, obsolète. Il devait filer avant leur arrivée.

En redescendant l'escalier, il eut la vision de sa soirée de jeune divorcé. Une sacrée soirée qu'il allait vivre là ! Ce serait une nuit très médiocre. Perspective déprimante. Il passa vers 20 heures chez Louise Vertefeuille. Ce n'était pas prévu. Il y était allé au hasard. Il y retrouva les enfants de Louise et leurs compagnes et compagnons. Ils prirent un apéritif et Louise lui proposa de rester. Il n'y avait pas encore de petits enfants dans la maison. Un soir de Noël,

une maison avec des adultes endeuillés. Pas forcément l'idéal pour un réveillon de rêve. Mais pour Boisripeaux, ça ou rentrer seul chez lui...

Maria vivait avec un type qui faisait de l'informatique. Jonas avait pris la semaine il était monté sur Paris avec son amie, une enseignante en anglais. Il voulait être avec sa mère, un petit moment. La soirée fut douce et triste. Ils parlèrent des séries américaines et du génie des scénaristes, ils parlèrent de tout et de rien et en fin de soirée bien sûr ils évoquèrent le disparu.

– Nous nous sommes connu quand il revenait de son premier poste. Il avait passé trois ans à Pointe-à-Pitre. C'était juste après Hugo. Le cyclone. Mais vous Hégésippe, vous n'étiez pas en Guadeloupe à ce moment, votre maman était déjà rentrée.

Ils évoquèrent leurs souvenirs de la banlieue vingt-cinq ans avant. La police. Les difficultés. Hégésippe se torturait les méninges pour trouver des anecdotes amusantes avec Maurice pour héros. Mais rien ne lui venait, le vide intersidéral.

Maria et Jonas, devenus jeunes étudiants, avaient tout fait pour éviter la banlieue. Jonas était parti dès qu'ils avaient eu un job, le plus loin possible. Maria était en vallée de Chevreuse. Son ami travaillait à Saclay. Ils causèrent du boulot, des emmerdements de la circulation, un peu de politique mais pas trop. On aime toujours parler un peu de politique entre amis, mais surtout pas trop. Maurice et Louise, n'avaient pas eu de petits enfants. Vers vingt-trois heures ils se quittèrent. Il n'y avait pas eu de cadeau. Le père Noël avait dû zapper cette adresse, il n'y avait pas de cheminée. Une soirée de Noël, grise et amère.

Le lendemain midi, Hégésippe le passa chez sa sœur. Son amie Dominique était en famille vers Orléans. Jade et Benoît étaient chez ses anciens beaux-parents avec la sœur et le frère de Sandra. Il n'était plus du tout bien venu. Sa sœur lui offrait donc une occupation et un refuge temporaire. Ils habitaient un petit appartement à Marly le Roi au sommet d'une tour de dix étages, dans un parc assez arboré. Chez Thérèse, dans le petit T4, c'était l'effervescence. Les paquets cadeaux et les emballages jonchaient le sol et une volaille cuisait embaumant le petit appartement. Tous les adultes étaient au

punch, Hégésippe se rangea avec les enfants. Il but un jus de fruit. Thérèse était devenue le moteur de la famille depuis le divorce de son frère. Dans un fauteuil, sa mère Heloise observait la smala, en sirotant son rhum au maracuja. Souriante.

Son petit frère, arriva avec femme et enfant, l'appart affichaient complet. Les murs étaient bombés tant le tumulte était grand. Accentué par le punch qu'avaient bu Thérèse, son frère Louis et leurs conjoints à l'exception d'Hégésippe. Louis avait bien essayé de pousser son frangin :

– Allez Hégé, c'est le jour de Noël, tu vas pas faire ton fier, tu vas trinquer en famille...

Mais il n'était pas parvenu à infléchir son flic de frère. Les enfants n'avaient pas besoin d'alcool pour être déshinibés. Les cadeaux y remédiaient.

Il y eut la distribution. Les uns et les autres avaient des boulots modestes. Ils avaient une règle, le cadeau devait se limiter à un bouquin. Heloise avait droit à des livres brochés ou de belles reproductions d'art, elle était chouchoutée par ses enfants, mais les autres avaient les uns pour les autres un livre de poche tout simple. Souvent Hégésippe recevait un polar, il avait, comme ça, reçu année après année presque toutes les enquêtes de Henning Mankell. Ils choisissaient si possible un livre adapté aux préoccupations des uns et des autres. Chacun avait participé à la préparation du repas. Ce fut un joli bazar et l'après-midi fut joyeux. Personne n'eut la bêtise de lancer la conversation sur le métier d'Hégésippe, et les derniers événements médiatisés. Il rentra un peu plus détendu vers 19 heures. Le ventre tendu. Maussade malgré tout, plein de la culpabilité des divorcés qui auraient aimé partager cette fête de famille avec ses mômes. Il se rendit compte en plus que la semaine allait passer sans qu'il ne les voit, alors il les appela. Il voulait parler à Benoît et à Jade. Ils se passèrent et repassèrent le téléphone. Les cadeaux étaient décrits avec des « trop cool », « trop super ». Le superlatif, était dans le too much, mais ça faisait bigrement plaisir à Hégésippe de les voir contents, un peu comblés. Il se vautra dans son canapé et attrapa un bouquin, c'était *Tierra del fuego* de Francisco Coloane, un roman superbe que Polack avait conseillé sur France Inter, à l'époque ou

Hégésippe prenait des notes et collait des post-it partout, pour ne pas oublier de lire ceci ou d'emprunter cela. Un bouquin vraiment beau et pourtant il s'endormit après trois pages.

Jeudi et vendredi furent consacrés au classement et à la réorganisation des éléments de l'enquête. Le commissariat tournait au ralenti. Myriam avait décidé de faire le pont. En posant quatre jours, elle avait calculé qu'elle aurait neuf jours de repos. Les flics avaient établi la façon dont le meurtrier kidnappait ses victimes. Le milieu dans lequel il gravitait et les proies qu'il visait. On avait un profil psychologique de l'individu. Il devait s'agir d'un homme tenace, entêté, et méthodique, maniaque et obsessionnel aussi. Le type avait gardé le contrôle de ses émotions environ vingt-cinq ans et il était dans une phase de décompensation, modifiant ses schémas et ses tactiques. Dangereux, ils ne le pensaient pas trop. Une violence contrôlée : il l'avait montré avec les deux brigadiers braqués. Néanmoins, point négatif, ils craignaient de n'être qu'au milieu de l'histoire, et ils avaient des pistes tortueuses et incertaines pour les conduire au criminel : la voiture, les déguisements et l'azote. C'était insuffisant. La ville de Saint-Denis importait, plus qu'un simple arrière-plan du tableau mais ils ne savaient pas comment et à quel point. L'époque comptait probablement aussi. Des habitants de la ville étaient peut-être concernés. Ils devaient chercher la signification de ce cube manquant, zone cardiaque prélevée sur chaque corps. L'azote devait donner des éléments et la manière de stocker était en question.

Dans les couloirs, ceux qui n'avaient pu se rendre aux obsèques du commissaire s'arrêtaient. Hégésippe avait acquis le statut de fils spirituel, un statut qui était faux, du vivant de Maurice Vertefeuille. Mais chacun (sauf Cavour, bien entendu) voyait dans leur jeune collègue, les qualités qui avaient rendu le vieux commissaire incontournable. Hégésippe, bizarrement acceptait cet état de fait.

– Il faudrait quand même trouver aussi d'où viennent les fuites, proposa Melun.

– Hégésippe, tu as beau dire, avec cette épée de Damoclès sur la tête, on ose plus parler ni agir. Cela freine l'enquête. Franchement, tu vois quelqu'un d'autre que Cavour nous balancer ?

– Sur quelle base fondes-tu ton raisonnement, Marco ?

– Sur le fait que ce type est contre nous depuis toujours, sur le fait qu'il nous épie et se fout de nous. Depuis que je suis là c'est la même chose. C'est bien simple on a toujours ce gros type et son regard mauvais sur notre dos.

– Mais non, tu l'accuses sur son comportement et sa gueule c'est pitoyable Marco, tu n'as rien contre Cavour, absolument rien, tu ferais mieux de reprendre ton boulot, va.

Leur porte n'était pas complètement fermée et comme il finissait sa phrase, les deux lieutenants virent passer dans le couloir la silhouette massive du Porc. Ils se regardèrent ne sachant ce qu'il avait pu capter de leur discussion.

Les listing des acheteurs d'accessoires de théâtre, passaient d'inspecteur en inspecteur, chacun essayant de recouper les noms avec ce qu'ils avaient eu à connaître au cours de l'affaire. Hégésippe avait lu en suivant l'ordre alphabétique de puis A il en était à P. Il n'avait rien trouvé.

Cavour comme d'habitude occupait son bureau la porte grande ouverte et il regardait les va et viens des flics. Quand Marco passa devant, chose exceptionnelle, il l'interpella :

– Melun, viens par là mon con ! Je parie, comme tu es un petit malin que tu es certain que c'est moi qui suis à l'origine des articles dans la presse, je me trompe ?

Marco ne releva pas l'insulte, il l'avait peut-être mérité.

– Non effectivement, je vois personne d'autre capable de ça.

– Ça fait cinq ans que vous bossez ici et on ne s'est jamais parlé, je me trompe.

– Non, mais vous parlez à personne alors ça ne me perturbe pas plus que ça.

– Et tu te demandes pourquoi je ne parle jamais Melun, je me trompe ?

– Je me suis effectivement posé la question, mais ça m’empêche pas de dormir, vous ne vous trompez vraiment jamais Cavour, un as de la déduction !

– Hé bien c’est pour éviter de dire des conneries que je me tais Melun, c’est pour éviter de dire des conneries.

– Oui je comprends. C’est un peu un conflit de génération. Moi je suis plutôt du genre « c’est pas parce qu’on a rien à dire qu’il faut fermer sa gueule ». Salut Cavour, j’en prends bonne note.

C’était la trêve des confiseurs, pas celle des flics. On était vendredi matin et les types de l’IGPN, montaient l’escalier tandis que Melun allait sortir. Ils ne se saluèrent pas, un mépris mutuel animait les uns et les autres. Ils savaient où ils allaient, Marco s’arrêta pour les suivre du regard, interrogatif. Il n’y avait pas grand monde au second. Personne au premier étage.

Quand il les vit à la porte de son bureau, Cavour ne manifesta aucune surprise. Peut-être même montra-t-il une forme de soulagement. Il avait son portable à l’oreille, regarda l’écran et interrompit la communication. Avec la lenteur des gros, il se leva, prenant appui sur ses accoudoirs. Aucune parole n’avait été prononcée, il leur fit signe d’entrer. Il n’était pas au garde à vous, mais figé, la bedaine en avant, énorme.

– Je vous attendais figurez-vous.

– Ouais, c’est fini Cavour, les conneries, c’est terminé.

– Si vous le dites.

Il hocha sa grosse trogne, les yeux larmoyants mi-clos. Les deux flics de l’IGPN étaient de l’autre côté du bureau dans cette toute petite salle. Cavour se retourna vers le portemanteau et saisit sa veste qu’il mit sur le creux de son bras gauche. Puis il récupéra son portable. Le flic le lui confisqua. Il ramassa une petite photo sur le bureau et la mit dans la poche de poitrine de sa chemise. Les flics le laissèrent faire. Il avait une présence incroyable. Sa lenteur et la masse qu’il représentait, l’assurance de son comportement calme et résigné avaient endormi les bœufs carotte. Il ouvrit son tiroir gentiment et en douceur et en sortit son arme de service. Un Manurhin qui pesait bien 1,5 kg mais qui paraissait tout petit dans sa main dodue. Il tirait du 9 mm. Un flingue qu’il avait depuis 82. Les

deux flics n'y avaient vu que du feu et ils avaient été pris de court, ils se reculèrent.

– Fais pas le con, Cavour, gueula l'un en levant ses bras.

– Déconne pas, on fait que notre boulot, nous, reprit l'autre sur un ton suraigu et paniqué.

Cavour regarda l'un, puis l'autre sans énervement, sereinement et sans un mot. Il ne pointait pas le flingue sur ses vis-à-vis. L'arme était simplement dans sa grosse poigne, dirigée vers la table. La scène dura certainement dix secondes, quinze au maximum, une éternité. Il confirma la décision qu'il avait prise depuis belle lurette. Il appuya l'arme sous son menton et tira. Les projections sanglantes touchèrent à peine le bureau, la balle ressortit au niveau du crâne et se ficha dans le plafond maculé de gouttelettes, de débris de cervelle et d'os. Il s'affaissa entre sa table et son fauteuil qu'il renversa. Les deux policiers étaient interloqués et mirent quelques instants à réagir. Puis ils se reculèrent, appelèrent leur supérieur avec un portable, police secours ensuite. En entendant la déflagration, Melun remonta en courant les escaliers, Tresserre et Fosse se ruèrent vers l'origine du bruit, à l'autre bout du couloir. Ils arrivèrent au moment où les flics sortaient du bureau de Cavour et leur interdirent l'entrée.

– Bougez pas, on attend Police Secours et notre boss.

Hégésippe rejoignit l'endroit à ce moment-là et il ne put qu'apercevoir le corps inerte du gros. Ils étaient tous navrés. Les quatre policiers du commissariat Mermoz étaient en colère. Les deux flics faisaient profil bas en attendant les secours. Personne ne faisait de commentaire, ils étaient adossés aux murs du couloir. C'est dix minutes plus tard, quand police secours investit les lieux, une fois que la mort de Cavour fut constatée, qu'Hégésippe demanda :

– Vous pouvez au moins nous expliquer dans quelle merde vous nous avez foutu ?

Le ton et l'attitude étaient franchement hostile.

– On n'a pas à vous parler, occupez-vous de la circulation bande de minables.

Melun attrapa le plus grand, prêt à lui foutre sur la gueule quand le commissaire Leclerc arriva, tonitruant depuis le bout du couloir :

– Melun on se calme, je vous prie de quitter les lieux et de retourner à votre bureau. On va mettre cela sur le compte de l'émotion.

Il regarda l'entrée du bureau de Cavour. Les types de police secours s'apprêtaient à emmener le corps . Il comprit l'ampleur des dégâts. Le corps n'était pas encore couvert d'un voile et il observa de loin les ravages qu'avait provoqués la déflagration.

– Qu'est-ce qui s'est passé ici ? demanda-t-il.

Les flics de l'IGPN ne pouvaient envoyer le commissaire sur les roses, comme ils venaient de le faire pour ses lieutenants.

– On venait appréhender Cavour, vous savez, il était au centre de ce putain de trafic de cocaïne, depuis un mois on l'avait sur écoute. On a remonté tous ses contacts et on avait la preuve que c'est lui qui avait débauché Martinez. Lebol, le flic qui a chouré les 40 kg de cocaïne les avait refilés à Cavour. Martinez ne servait que de revendeur. Ce qui avait alerté votre collègue Dialo, c'est que les acheteurs étaient très différents de ce à quoi on s'attend d'habitude et la façon de vendre totalement frustré, irréfléchi. Le vendeur encaissait lui-même, prenant des risques monstrueux. Cela s'explique par le fait qu'ils étaient des flics et qu'ils se croyaient complètement à l'abri. Bref, on venait le cueillir et il a préféré faire autrement. Leclerc prit la parole.

– Venez dans mon bureau, Melun. Vous aussi Boisripeaux.

À peine la porte fermée, il leur expliqua.

– L'IGPN avait averti Maurice de la mise sous surveillance des membres du commissariat. Vertefeuille m'avait fait suivre le tuyau. Mais les éléments de l'enquête interne ont vite pointé Cavour. Ses portables sur écoute. Ça a été accablant, on aurait pu le serrer avant. Son train de vie, appartement simple, voiture banale, etc., ce n'était qu'illusion. Il avait quatre autres appartements : des t5 sur la Côte d'Azur entre Nice et Menton. Autant vous dire des endroits bon marché. Et puis Cavour passait ses week-end à Deauville. Il jouait. Beaucoup et mal, il perdait. Si bien qu'il avait beau rouler dans une voiture dépassée, et s'habiller comme un miséreux, il avait des besoins très importants. Voilà pour l'histoire récente. Pour l'histoire ancienne, je vais vous en toucher deux mots.

Cela restera entre nous. J'ai bien sûr accès aux dossiers de chacun des membres de mon service. Il s'interrompit, l'instant était particulièrement grave, interrogeant du regard les deux policiers. Quand il eut la certitude que ceux-ci avaient compris que ce qui se disait là devait rester confidentiel, il enchaîna.

– Au début de sa carrière, votre « gros » qui était maigre à l'époque a dérapé. Il avait accepté des enveloppes et a été pris la main dans le pot de confiture. C'est Vertefeuille qui l'a démasqué. C'est aussi lui qui a plaidé le cas de son jeune collègue auprès de la hiérarchie. Autres temps autres mœurs : il n'a pas été mis à pied. Aujourd'hui non seulement il prendrait la porte mais il ferait de la taule. Donc, il était plus que redevable envers Maurice. Il a payé sa dette deux ans plus tard. Un convoyeur de fonds avait été attaqué par des types sur-armés. Les types avaient tué le salarié de la Brinks et ils étaient acculés. Vertefeuille essayait de nouer un dialogue avec ces types complètement paniqués. Ils étaient trois. Il est sorti 2 mètres en avant du véhicule derrière lequel il était à l'abri. Les types étaient vraiment fous, probablement shootés. Très agressifs, irrationnels et dangereux. L'un des trois s'est levé pour dégommer votre commissaire. On ne sait pas comment il a réagi mais Cavour qui était à côté de Vertefeuille a plongé. Il a juste pu pousser Maurice qui est tombé à plat ventre, ce qui l'a sauvé. Cavour n'était pas obèse à l'époque, je vous l'ai dit, il a fait un roulé-boulé et c'est lui qui a pris la bastos. Dans le ventre. Ça lui a brûlé entre la rate et l'estomac une zone dans laquelle il y a le pancréas. Je vous passe la suite, plusieurs opérations, cinq je crois, péritonite et finalement, pancréatite. Votre collègue a failli crever bien des fois. Il s'en est sorti. Sans pancréas mais vivant. Il semble que ce soit à la suite de cela qu'il soit devenu énorme. Voilà l'affaire que je voulais vous raconter rapidement.

– Putain, et moi qui venais de le chambrer, dit Marco.

– Alors c'est sûrement pas lui qui avait organisé les fuites, renchérit Hégésippe.

– Et s'il ne s'était pas suicidé ? proposa Melun.

Hégésippe le regarda bizarrement.

– Bah oui continua-t-il. Ça arrange bien l'inspection cette conclusion. Plus de procès, pas de médiatisation et ils avaient le temps de lui appliquer le canon sous la gorge puis de reprendre l'arme la nettoyer et la lui mettre au bout du bras en remettant ses empreintes. Tout cela avant qu'on rapplique.

– C'est une théorie intéressante, Melun, que je mettrai sur le compte de l'émotion. Je vous rappelle qu'il est peu probable que la poudre soit détectée sur les habits de nos collègues ni sur leurs mains. Les taches de sang projetées par l'impact de balle sont cohérentes, par conséquent je ne crois pas judicieux d'aller plus avant dans cette direction. Par ailleurs, les théoriciens du complot me sortent par les yeux, Melun. Et c'est un euphémisme. Pour me convaincre, il faudrait des arguments autrement plus valables que « pas de procès pas de médiatisation ». Enfin je ne tolérerai pas qu'une personne de la maison fasse courir de telles insanités.

Le commissaire Leclerc avait utilisé une voix de plus en plus forte et il avait martelé ses derniers mots. Marco n'en menait pas large. Reprenant un ton apaisé et normalement timbré, il dit :

– Allez Melun, nous avons tous été choqués par cet événement. Prenez le reste de l'après-midi et rentrez chez vous.

Il lui mit la main sur l'épaule l'enveloppant du regard. Et gentiment il ajouta :

– Ce n'est pas une suggestion Melun, c'est un ordre.

Puis il regarda Hégésippe et ajouta :

– Pour vous aussi Boisripeaux. Allez vous reposer. Le couloir était encombré par la civière. Les gars de police secours durent demander l'aide de deux flics en uniforme, ils emmenaient déjà le corps de Cavour sanglé et caché par une couverture. En sortant, Hégésippe prit son portable et sélectionna un contact parmi les favoris. Il appelait Ketty Dialo. Elle n'était pas joignable, mais sa messagerie invitait à laisser un message. Il n'hésita pas :

– Ouais Ketty, Hégésippe Boisripeaux à l'appareil. J'appelais juste pour te dire que Cavour... Non rien, je te rappelle ou toi si tu as le message.

Dans les cinq minutes, Ketty Dialo le recontactait.

– Merci de ton coup de fil, Ketty.

Il marqua une pause assez longue.

– Heu, voilà. Brutalement excuse-moi je vois pas comment te l’annoncer autrement, Cavour vient de se suicider dans son bureau au commissariat. Il était impliqué dans le trafic de cocaïne et...

Il hésitait à donner une conclusion à sa phrase...

– Et... hé bien... et il a choisi d’en finir. Voilà, je voulais juste te tenir au jus.

– Merde alors. Je savais bien qu’il était dans le collimateur mais de là à se... Comment a-t-il fait ?

– Son arme de service. Rien à dire de plus pour le moment. Je vais mettre mon portable sur le mode avion, et je crois que je vais m’rentre. J’en ai vraiment ma claque...

Boisripeaux, le 29 décembre, reçut un coup de téléphone de Hubert Boileau. Il était en train de glander dans un fauteuil. Il lisait le journal avec une concentration plus que médiocre. Les événements et révélations de la veille l’avaient anéanti.

– Hégésippe, je t’embête ?

Le lieutenant était dans son bureau. Boileau ne le dérangeait pas plus que le reste, pas plus que la vie en général. Il essayait d’éviter le ruissellement de la buée sur ses dossiers. Le long de la fenêtre la vapeur d’eau condensait, le chauffage était mal réglé et l’humidité était menaçante. Non, Hubert ne l’ennuyait pas.

– J’organise un réveillon, au bar, un truc de dernière minute pour les amis qui n’ont rien à faire, si ça te tente.

Le menu soupe à l’oignon huîtres, des conneries sur des tranches de pain, et juste champagne et blanc. Toi tu t’en fous tu boiras du cidre, voilà, pas besoin de réserver, tu passes comme tu veux. La participation est de 30 euros.

Hégésippe n’avait rien de prévu, et pourquoi pas ? se dit-il. Il y réfléchit. Sortir. Rompre avec cette spirale négative. Pourquoi pas ?

Un micro était ouvert en plus des musiques qui se suivaient. Une trentaine de personnes était venue. Au milieu de la soirée, Georges prit le micro.

– Je vais vous en faire un petit dernier pour l'année, j'espère que vous serez indulgent, je vous préviens c'est un thème qui me fait poiler, à vous de voir.

Et il se lança. Ça s'appelle : « Un bacille»

Le silence se fit progressivement.

– « Depuis la genèse Ils sont dans ce bouillon

De culture, à l'aise dans la fange, comme des microbes

Le regard vide et torve, les braves couillons

Devant des écrans inondés d'images qu'ils gobent

Se reproduisent, ils sont légions ; de vrais bacilles

Et contagieux, ils sont millions : les imbéciles. »

Le reste du Slam se perdit dans le brouhaha et les pétarades des bouchons de mousseux, mais Georges était content de l'effet qu'avait produit cette première strophe. Il réutiliserait peut-être ce texte en une autre occasion. Il leva son verre à l'attention du responsable du son qui embraya sur des groupes hétéroclites allant du ska au rap en passant par l'électro, incontournable désormais.

Hégésippe n'était pas dans l'ambiance mais les gens désinhibés par l'alcool étaient sympas, cela lui permit d'arriver aux douze coups de minuit et de s'éclipser tranquillement. Putain de fêtes de fin d'année, pensa-t-il. Il avait seulement dit au revoir à Hubert Boileau et lui avait souhaité... il lui avait souhaité le meilleur pour l'année qui commençait.

Chapitre 17

La météo l'avait prédit : le 1^{er} janvier serait glacial. Un flux de nord, d'origine sibérienne s'était installé. Le ciel était vide, d'un bleu légèrement céruléen ? Les paroles s'embuaient dans la rue, les passants produisaient des phylactères. Les écharpes et bonnets fleurissaient, les mitaines et les moufles aussi. Premier jour de l'année, il avait récupéré ses marmots. Il était content et plein de bonnes résolutions, Marco Melun sonna à 10 heures pour emmener son collègue et néanmoins ami faire le premier footing de l'année. C'était symbolique et ça portait bonheur, pensait-il. Les dix premières minutes pour trouver leur rythme et le froid qui irrite les bronches. Puis le mouvement trouvant sa cadence, ils réussirent à parler, ils évoquèrent les kidnappings et la personnalité possible du dingue. Ils n'imaginaient pas qu'il ne soit pas fou. Ils parlaient, à mots couverts car Jade les suivait sur son vélo neuf, cadeau qu'elle avait reçu du père Noël. L'affaire ne les lâchait pas. C'était leur unique centre d'intérêt. Ils tournèrent dans les allées du parc de la Courneuve pendant cinquante minutes, à cinq minutes trente au mille.

Hégésippe qui avait un physique parfait pour le sport détestait cela. Melun qui était coriace et volontaire avait quelques kilos qui le défavorisaient. Mais c'était le premier footing de l'année, il ne voulait pas le louper.

Ils se séparèrent au bout d'une heure. La journée passa entre télévision, avec les rétrospectives incontournables et les bêtisiers souvent douteux. Ils firent la cuisine, lasagnes et mousse au chocolat. Benoît se débrouilla bien avec les pâtes. Il prépara la sauce avec la viande, couche après couche la salive inondait leurs papilles. Jade apprit à battre les blancs en neige et à faire fondre le chocolat au bain mari. Ils jouèrent au Uno, un jeu qui collait, pour tous les âges. Benoît les bâtit plusieurs fois. Son père n'avait pas la tête au jeu. Après sa soirée passée au Chat Pitre, la veille, l'extinction des feux fut rapide, vers 22 h 30 tout le monde était au pieu.

Il avait loué la camionnette. Ça avait été plus facile que prévu. Ce scénario aussi avait été planifié. Il avait choisi un supermarché de bricolage à l'opposé de Paris. Son maquillage était le même, la casquette en plus. Il faisait un soleil sournois, déjà rasant à 16 heures. Le permis de conduire était un faux qu'il avait fait faire à Marseille dix ans avant. Il s'en souvenait, cette phase-là avait été difficile. Et chère. Il avait acquis un ensemble permis et carte d'identité, de la super camelote indétectable, pour 12 000 euros, à l'époque c'étaient des francs, et cela représentait une fortune. En espèce. Il s'était dit que c'était un investissement. Il y réfléchissait, l'inflation avait dû être supérieure aux annonces gouvernementales parce que douze mille francs de l'époque étaient devenus en quinze ans 12 000 euros. Il soupira. Même au marché noir.

La jeunette qui lui avait loué le Transporter avait rechigné pour les espèces. Appelé son responsable. Qui, lui, savait bien ce qu'il ferait de cette location payée en liquide !

Il avait pris le véhicule le trente et un avant la fermeture. Garé l'engin dans un parking gardé, il ne voulait pas de surprise. Il voulait être certain de faire cela le 1^{er} janvier.

Il s'était amusé, mis les plaques d'immatriculation de la Mercedes. Les originales, tout ce qui restait de l'épave cramée. Il se fichait d'être repéré. Il allait vers la révélation. Vers le Jour. Il devait juste ralentir l'enquête. Freiner l'ardeur des inspecteurs. Il les savait sur ses chevilles. Il avait du temps devant lui, il n'y résista pas, il avait une bombe aérosol. Il graffa un énorme FUCK sur l'arrière du Transporter. L'autosatisfaction le gagnait. Il se croyait infailible, se voulait génial.

À 23 heures il avait chargé les six sacs. Il avait attendu encore trente minutes, mais pas plus. Il fallait que cela se produise le premier de l'an, pas le deux. Le deux était un mauvais jour. Le deux envoyait de mauvaises vibrations.

Il avait repéré les caméras sur son parcours, le cimetière était au centre de la ville, pas loin de la Basilique.

Se créer un compte Twitter avait été plus complexe, heureusement, il était prévoyant et méticuleux. Alors il avait anticipé longtemps à l'avance. Il savait qu'une fois qu'il aurait utilisé son compte, cela permettrait aux enquêteurs de remonter jusqu'à lui, plus ou moins vite, avec plus ou moins d'écrans de fumée. Il avait organisé une sortie théâtre un an avant, prétexté avoir perdu sa carte bleue, pour, au dernier moment demander son numéro à un ami. C'est à Hubert Boileau qu'il avait donc piqué ses numéros de carte. Il s'agissait de 200 euros qu'il avait immédiatement remboursé à Hubert, en liquide, L'affaire avait été oubliée, le brave Boileau ne devait même pas s'en rappeler. Mais douze mois plus tard, c'est ce numéro qu'il avait utilisé, il avait les dates de validité et le cryptogramme. Il inventa une adresse Internet fictive avec un mot de passe connu de lui seul. Il savait qu'après ce qu'il allait faire, Tweeter le balancerait directement aux flics. Mais c'est sur Hubert Boileau qu'ils allaient se précipiter. Lui, il serait dans son camping-car, bien au chaud.

À 23 h 54 il ouvrit les portes du Transporter. Il laissa un sac. Remonta et fit 200 mètres déposa un autre sac. Puis il recommença 200 mètres plus loin. Il aimait bien que les choses se fassent selon un plan, avec précision. Il avait prévu la distance. Il entoura ainsi le monument cinéraire du cimetière de Saint-Denis avec un hexagone dont les six angles étaient des cadavres. Il remonta dans son véhicule, et prit son smart phone. Accéda à tweeter, et balança le message qu'il avait gardé dans la liste des brouillons depuis trois heures. Le tweet disait : « Cette nuit 23 h 56, Saint-Denis, six morceaux de mon œuvre, rendez-vous le 15 janvier pour l'intégrale. » Il ramena le véhicule de location.

Six sacs de 50 à 60 kilos lui avaient fait mal au dos. Heureusement que le froid avait permis une bonne glisse des pièces. Il avait réussi à tout faire avant les douze coups de minuit. Il était satisfait, gonflé d'orgueil, de prétention et de vanité. Il avait conscience d'en avoir terminé avec l'aspect matériel lourd et inconfortable de son travail. Il allait pouvoir se consacrer à l'œuvre virtuelle. Il entra dans le 2.0.

Il souriait.

Hégésippe fut tiré de son premier sommeil à minuit cinq, par la sonnerie de son portable. C'était Ménard, le journaliste.

– Je vous réveille, Boisripeaux, c'est Ménard à l'appareil. La ligne était mauvaise et grésillait, mais l'inspecteur reconnut bien la voix de son interlocuteur.

Un grognement guttural et un moui incertain répondirent au journaliste.

– Je parie que vous n'êtes pas branché Tweeter, je me trompe ?

Je vous lis ce que je viens de recevoir et avec moi peut-être six cents journalistes, et bien d'autres personnes.

« Cimetière de Saint Denis, 23 h 56, six morceaux de mon œuvre rendez-vous le 15 janvier pour l'intégrale » je vous cite ça de mémoire, je suis sur mon scooter, en route.

– Merde, merde, meeerde, ah l'enculé, hurla-t-il, merci Ménard je vous en dois une. Et il raccrocha.

Il appela tout de suite Leclerc et lui expliqua la situation. Melun ensuite. Bloquer le secteur en urgence, envoyer des estafettes en renfort.

Pourvu qu'ils arrivent avant la presse, pensa-t-il.

Il s'habillait en téléphonant enfilait pantalon et chemise en trébuchant, faillit se casser la gueule, s'énerva, attrapa les clés de son appart au vol et fonça. Il était maintenant réveillé à 150 %.

Il n'avait pas de bagnole à sa disposition. Il avait 2 kilomètres à parcourir, à quatre minutes au mille, en sprintant, il pouvait courir trois minutes trente au mille, il serait plus vite rendu au commissariat qu'à attendre un taxi. Il réussit sa meilleure perf des dix dernières années. Il arriva en trombe, le planton le reconnut. En plein speed, il arracha une clé sur le tableau des affectations, et se rua sur une caisse. Il démarra sur les chapeaux de roue dans le parking désert. Il avait cinq minutes de retard sur les fourgonnettes et trois sur quelques journalistes qui étaient déjà arrivés à moto.

La scène était incroyable. Les types derrières leurs objectifs n'osaient avancer vers ces sacs. Ils mitraillaient les vues générales mais semblaient bloqués par une barrière de feu ou un écran radio actif. Ils savaient ce que ces sacs blancs contenaient. Ils étaient au courant pour la congélation, mais aucun

des cinq types qui avaient réagi le plus vite au tweet, n'avaient osé toucher quoi que ce soit. Ils auraient été inculpés d'entrave à l'enquête. Ils s'en seraient moqués en temps normal. Ces types étaient des têtes brûlées. Mais là ils avaient une appréhension, un malaise, peut-être une peur ou une répulsion. Ils savaient qu'ils touchaient à l'horreur. Ménard était déjà sur place et il avait fait des gros plans des sacs et des plans généraux. Il n'avait touché à rien lui non plus. Boisripeaux se rua en gesticulant sur le journaliste qui leva haut les bras. Il tenait son reflex de la main droite, il avait encore le casque sur la tête. Son scooter était en arrière-plan d'un des sacs. Les autres journalistes étaient arrivés sur des grosses motos qu'ils avaient garées au bord du trottoir. Il n'y avait personne d'autre. Marco arriva en voiture et se mit en travers de la route pour la bloquer. Par chance le commissaire Leclerc fit de même en arrivant à l'opposé. Il n'y avait plus qu'un accès.

Les renforts arrivèrent presque simultanément, et le périmètre fut sécurisé. Chaque sac identifié, surveillé et pris en charge par la scientifique qui était là dans les trente minutes. Melun avisa Hégésippe et le rejoignit. En voyant Ménard il commença à marcher sur le journaliste prêt à lui coller une trempe. Melun était fou de rage et si son collègue ne l'avait retenu il serait passé aux actes. Boisripeaux eut juste le temps d'expliquer à son collègue comment il avait été averti par le journaliste lui-même.

– Et puis, il y a d'autres trucs que ce gars-là a fait, laisse tomber. Ce type n'est pas si mal, lui dit-il à voix basse.

Marco marchait de long en large tournant et retournant sur lui-même, il était dans un état d'énervement excessif et s'arrachait presque les cheveux.

– Y a pas de hasard Brother, l'autre pourri a foutu ça ici, exprès, autour du cimetière où on a mis l'urne de Maurice il y a huit jours. Putain, ça veut dire que ce branque en a après Vertefeuille, tu le crois ça ?

Hégésippe ne croyait rien. Il envisageait cette hypothèse sous un angle mathématique, et devait convenir que oui, c'était une forte possibilité. Il était détaché, flottait au-dessus de tout cela.

Les abords du cimetière étaient verrouillés par les flics et aux six endroits où il y avait des corps, un halo lumineux violent éclairait les pros qui s'activaient. Une dizaine de journalistes de la presse écrite, cinq voitures de radios nationales et deux camionnettes de télévision qui avaient déroulé leur câbles et dont les speakers essayaient de décrire la situation et les nouveaux événements.

Leclerc était dans sa voiture et il surveillait les différents groupes. Il avait prévenu qu'il ne s'exprimerait pas. Boisripeaux et Melun courraient d'un faisceau lumineux à l'autre ils avaient dû couvrir quatre fois le périmètre du cimetière, ils étaient en nage. Plus de quarante pros de la police s'affairaient dans le froid. Personne n'en perçut la morsure, dans ce tumulte et ce stress.

– Mais, putain, demanda-t-il. Qu'est-ce qui pourrait faire que le patron ait eu à foutre avec ce taré ?

Et la localisation et l'affaire à Saint-Denis cela aurait été pour cibler Maurice Vertefeuille ?

– Et je parie qu'il nous balance ces six corps de façon géométrique, bien rangés autour du cimetière parce que les cendres de Vertefeuille ont été placées ici dit Hégésippe.

– Dès demain on va regarder cela, toutes les enquêtes entre 85 et 90, ce sera un début... il faut vérifier toutes les affaires que le patron avait pu mener et qui ont posé problème. Ça va pas être simple, se plaignit Melun.

– Ouais et moi très tôt le matin je fonce chez Louise.

L'entrée du cimetière avait été pourvue de caméras.

– On aura des images sous peu, là encore il s'est pris les pieds dans le tapis, le pépère dit Marco

– Ne crois pas cela, il le sait bien le salopard qu'on a les caméras. Alors faut pas forcément s'attendre à des miracles répondit Hégésippe.

– Je crois quand même que ce dingue est en train de perdre la boule, Marco pointait du doigt les éléments autour de lui les caméras le site ; tu vois, il est resté calme, maître du jeu pendant vingt-cinq ans, et là, il agit avec folie, et il

nous provoque. Plus de protocole de méthode, on est passé à autre chose, à un autre stade de son délire.

– Je suis persuadé qu’il va se casser la gueule, tout seul, comme le gros tas qu’il est. Il shoota dans un caillou et quitta la scène.

Boisripeaux rapporta la voiture de service et rentra à pied. Les mains enfoncées au fond de ses poches, sa veste doublée par une mousse polyuréthane était trop courte pour ce froid. Il s’infiltrait au niveau du cou du dos et du ventre. Il était gelé et marcha très vite pour rejoindre son appartement.

Il était 4 h 30 du matin et il n’était pas question pour l’inspecteur, de se rendormir. C’était complètement dingue. Il se fit un café, bien noir, pas comme celui du commissariat. Et il prit machinalement la liste des acheteurs d’accessoires de théâtre. Il avait mis ses écouteurs et s’était mis les Pink Floyd, Dark side of the Moon, il les connaissait tellement bien qu’il pouvait rester concentré sur sa lecture avec leur musique. Arrivé à la lettre V, il lut Jeff Viramont. Et passa au nom suivant. Sur le moment il n’avait pas fait tilt. Sûrement mal concentré ou trop agacé. Mais comme les yeux du loup, dans Tex avery, qui restent sur place, en l’air alors que le reste du corps a déjà chuté de deux étages, ses yeux à lui, Hégésippe Boisripeaux, firent un aller-retour express vers cette ligne : Jeff Viramont. Qu’il relut et relut encore.

Putain se dit-il, c’est pas possible, ça peut pas être une coïncidence. Puis il réfléchit. Jeff était déjà assez corpulent pour ne pas avoir besoin de cela comme artifice. Il doutait. Tournait en rond dans son salon. Dehors, le froid était toujours glacial et la ville complètement obscurcie. Une nuit sans lune. Seulement les éclairages municipaux et pas une âme qui fut visible, depuis son cinquième étage.

Il s’accouda à la baie vitrée du salon et ressassait les hypothèses dans son cerveau surmené. Il changea de position. Il avait collé son front à la vitre et le froid lui faisait du bien. C’était une nuit pratiquement blanche. Il s’allongea cinq minutes et s’assoupit. Il dormit seulement une petite heure. Il n’était pas reposé, mais déjà son cerveau reprenait vie et il fonctionnait à fond. Il réfléchit aux

urgences : vérifier chez Viramont, puis interroger Louise, il allait commencer par Jeff. Il gardait très présent à l'esprit que le dingue avait donné une dead Line : rendez-vous le 15 janvier.

Chapitre 18

À 7 heures du matin Hégésippe s'était douché, assez longuement douché. Puis il s'était rasé et recafainé.

Il ne refit pas la même erreur que la veille, il mit un manteau, long et avec un grand col. Il caillait sévèrement dehors et la marche lui remit les idées en place. À quelques mètres du commissariat, il acheta les journaux. Tout y était, photos des sacs, le cimetière, six photos en largeur de l'édition, six photos sobres des six sacs, et ce questionnement en pleine page : le Charognard et le Commissaire ? Tous les titres étaient autour de cela.

Le commissaire Leclerc était déjà présent au commissariat, Marco allait arriver il venait d'appeler.

Hégésippe expliqua les deux impératifs de la matinée. Il allait prendre une voiture et chercher Jeff Viramont pour le questionner, pour cela il attendait son coéquipier, ensuite il souhaitait que Leclerc vienne avec lui Chez Louise.

**

*

On voyait ce véhicule utilitaire arriver calmement, stopper. Ils n'avaient réussi à le filmer qu'avec une des caméras de surveillance du cimetière. Une sur les six déposées. Ils étaient déçus. Le type qu'on voyait bien cette fois était très gros, et il était engoncé dans une doudoune informe. Il portait des gants et une petite écharpe sur le menton. Ses traits dissimulés par les grosses lunettes la moustache et la visière de cette saloperie de casquette. C'était insuffisant. L'image était de bonne qualité, mais on voyait un personnage, ou un acteur. Pas un serial killer en action. La camionnette était estampillée de ce FUCK provocateur. Finalement cela ne leur apportait rien.

Jeff était en congés, il habitait Le Raincy, un pavillon qu'il avait acheté cinq ou six ans avant. Plus il y pensait et moins cela collait. Jeff n'avait pas la silhouette correspondant, et puis il le connaissait pas mal. Il ne voyait pas non plus ce qu'il pourrait y avoir entre lui et Maurice Vertefeuille, et puis quand les crimes ont commencé il avait quoi ? Quatorze, quinze ans ? Non rien ne collait, c'est ce à quoi il pensait en sonnant chez son ami.

– Salut Jeff, un peu tôt hein ?

Jeff regardait Boisripeaux comme un extraterrestre. Ils se connaissaient bien mais Hégésippe n'était jamais venu chez lui, et puis là, il était tôt, très tôt, Jeff tombait presque au sens propre des nues.

Melun était en retrait, il observait. En plus il avait chopé la crève dans la nuit. Une angine blanche dont il était un habitué et qu'il soignait par des gargarismes, de l'aspirine et de la vitamine C. Mais là il avait assez mal et était content de garder le silence.

– Salut, Hégésippe, qu'est-ce que tu fous là ? Entrez, entrez vite, il fait super froid ce matin.

Les policiers étaient sur le pas de la porte. Il y avait de part et d'autre une accumulation d'objets hétéroclites. Des chaises cassées, des pots de fleurs et des tuiles usagées et des restes de véhicules démontés, une carrosserie de deux chevaux sur cale complètement corrodée, avec le capot ouvert. Le lierre commençait à l'envahir. Le moteur était posé par terre, le sol gras, de l'huile de vidange s'en était échappé tout autour. Des jouets d'enfant une trottinette à qui il manquait une roue arrière, et des morceaux de vélo, le cadre rouillé et un guidon tordu.

Jeff s'effaça pour laisser les inspecteurs entrer, en caleçon et couvert d'un ample Tshirt Mickey mouse, à la fois ridicule et sympathique, le radiateur éteint, il faisait froid. En se frottant les mains, il demanda :

– Tu veux un Kawa, il caille hein, répéta-t-il.

Des mots simples pour combler l'incompréhension et l'inquiétude qui le gagnait. Il jeta un coup d'œil au thermomètre extérieur, sur le balcon.

– Putain - 8 °C, tu m'étonnes, alors Hégésippe dis-moi ce qui t'amène.

Melun restait en retrait et laissait la parole à son collègue. Viramont ignorait tout du métier d'Hégésippe, mais il commençait à l'entrevoir.

– J'ai besoin que tu me rendes un service, si tu peux.

Jeff souleva le sourcil, et d'un geste de la main incita à poursuivre :

– Il y a quatorze mois tu as acheté un matériel de déguisement, un faux ventre gonflable. Jeff avait besoin de certitude.

– Mais pourquoi tu me demandes ça, tu bosses chez les Keufs ?

Boisripeaux lui sortit sa carte et acquiesça.

Jeff regardait son pote avec des yeux de carpe sortie de l'eau depuis trop longtemps à la fois incrédule et amorphe

– Toi, tu es un keuf, j'y crois pas, dis-moi que je rêve !

– Non, Jeff, t'es en pleine réalité, et c'est important. Réfléchis bien et dis-moi si tu as acheté du matos de déguisement il y a quelques mois.

– Moi ?

– Oui toi, attends.

Hégésippe sortit le mémo avec le numéro de carte et la, date

– Putain Hégé, là franchement je vois pas, ça me rappelle rien, t'es sûr que c'est ma carte ?

– Certain, répondit le lieutenant.

Marco ne quittait pas des yeux l'homme suspect, ses réactions semblaient très franches. Un doute plus que raisonnable.

Viramont se grattait le crâne, geste d'expectative autant que de trouble et d'ennui.

– Je sais pas vieux, faudrait que je réfléchisse, assieds-toi, tu veux du sucre ?

Hégésippe ne voyait pas ce lascar, grand et déjà gros ajouter du ventre à son abdomen. Cela lui semblait absurde et l'étonnement n'était pas feint.

– Non merci, dit Hégésippe. Es-tu du genre à prêter ta carte, c'était un achat Internet, peut-être que tu l'as passée à quelqu'un et que...

La remarque éclaira complètement le visage hirsute et pas rasé de Jeff. L'inspecteur voyait, dans le regard de son vis-à-vis, la mémoire lui revenir.

– Ah mais oui, bien sûr, j'ai passé cette sacrée carte à Raphaël Merno et à son pote, ils devaient acheter des trucs de farce et attrape, pas des déguisements, et je savais pas qu'ils avaient acheté un faux ventre, sans déconner, Hégésippe, un faux ventre, tu me vois, moi, porter ça ?

– Son pote c'était ?

– Bah, Piaget, tu sais bien le type, là, celui qui dit qu'il est peintre...

Hégésippe était très excité, soudain il avait l'intuition de tenir quelque chose de tangible. Merno était moyen et assez gros, mais Piaget, lui était grand et maigre. Et il avait l'âge correspondant, du moins il devait avoir la trentaine quand les meurtres avaient débuté.

– Bon écoute Jeff, je tiens absolument que tout ceci reste entre nous.

Hégésippe s'était levé et il avait utilisé toute la distance et la froideur dont il était capable.

– Cette information m'est utile et concourt à une enquête importante. Tu n'en parles à personne, m'entends-tu ? Per-sonne !

Le ton était sans appel.

Jeff se fit la remarque qu'il ne connaissait pas Boisripeaux sous cet aspect, le gentil garçon pouvait s'effacer devant le professionnel déterminé. Il lui avait même foutu un peu la trouille !

– Bon OK, OK, motus.

Il ajouta le geste à la parole se zippant significativement et largement les lèvres, entre le pouce et l'index.

– Merci Jeff, je file excuse-moi du dérangement. Marco as-tu une question à ajouter ?

Melun, mutique, fit non de la tête, il n'avait pas ouvert la bouche une seule fois, en partant, de sa voix éraillée, surmontant son mal de gorge, il dit :

– Et n'oubliez pas qu'avec les systèmes d'écoute on peut savoir d'où viennent des fuites.

– Oh, c'est bon, j'ai promis de me taire ça devrait vous suffire, répondit-il en regardant Melun.

– OK, à plus, Jeff, merci pour tout, sur un ton qui s'était radouci.

Hégésippe fit un crochet chez lui, il avait quelques photos de la bande qui traînait au Chat Pitre lors des soirées Slam. Piaget et Merno, y étaient. Il allait en avoir besoin. Les photos étaient sur un petit appareil Minox qu'il prit au vol et il fonça attraper le commissaire Leclerc.

Au commissariat, il y avait une note de Caravage, qui donnait les premières indications sur les six corps. Fosse et Tresserre qui planchaient encore sur les stockages d'azote et les lieux réfrigérés. Hégésippe était surexcité.

– Écoutez les gars voilà le topo.

Il avait réuni les deux équipes de flics qui étaient encore là, dans son bureau. Il leur fit un compte rendu rapide de sa découverte sur la liste et de ce que Viramont lui avait dit.

Le commissaire Leclerc sentait également que la mayonnaise prenait. Boisripeaux reprit :

– Je veux tout ce que vous pouvez trouver sur Piaget, vous voyez avec les caisses de retraite son parcours, je veux tout savoir sur sa vie les boulots qu'il a faits, les études, où il a habité, les femmes qu'il a eues, la famille... Tout, vous cherchez tous azimuts.

Il les regarda, le silence et la concentration étaient de qualité. Il relut les post-it sur son bureau. Il n'avait rien oublié. Il insista donc :

– C'est une priorité absolue !

Le juge Pacard, en personne, fit un passage au commissariat de la rue Mermoz, vers 11 heures. La mine chafouine derrière sa barbe et ses lunettes il demanda à voir le commissaire Leclerc. Son but n'était pas de produire une stratégie, mais de s'offrir une apparente sagacité. Leclerc appela Hégésippe, qui lui fit un état des lieux rapide. À la fin du monologue du policier Pacard demanda :

– Je voudrais que vous me fassiez un rapport succinct sur les avancées de l'enquête. Par ailleurs, je veux que vous répondiez point par point aux questions que j'ai listées dans ce document. Il sortit deux pages d'un dossier cartonné qu'il tendit à Boisripeaux. Il n'est pas nécessaire de vous presser, pour

demain ce sera parfait. Leclerc gardait une réserve polie et constatait l'agacement croissant de son lieutenant.

Ils trouvèrent Louise Vertefeuille habillée et prête à sortir, il était 11h 30. On comprenait, étant donné l'ordre parfait de la maison qu'elle était depuis longtemps sur le pont. Elle avait écouté les infos sur RTL, elle était au courant de la découverte macabre. Les éditorialistes s'étaient fait les relais des différentes critiques qui éclaboussaient l'enquête. Les politiques rentraient dans la danse et demandaient la peau de quelques responsables. Le fauteuil du préfet sentait la fumée. Des spécialistes judiciaires égrenaient des avis autorisés, des « on sait que » et des vérités qui ne seraient jamais vérifiées. Devant cette pagaille, Louise était embêtée pour le commissaire Leclerc qu'elle ne connaissait pas personnellement, mais dont son mari lui avait parfois parlé. En bien, toujours. Elle accueillit donc les deux hommes avec un sourire triste.

– Bonjour madame Vertefeuille. Nous nous sommes vu brièvement à la cérémonie, et je vous réitère mes condoléances. Votre mari était un camarade de travail, et un ami. Il nous manque déjà, à nous d'un point de vue professionnel... Une pause. Et à moi à titre amical et il s'inclina sobrement en lui serrant la main. Peut-être de façon appuyée, plus longuement que la bienséance ne le permet ordinairement.

Louise écoutait observant tour à tour les deux policiers. Ils semblaient très détendus malgré la crise médiatique.

– Je souhaiterais que vous écoutiez attentivement l'inspecteur Boisripeaux, Louise, vous permettez que je vous appelle Louise ? Elle hocha la tête. Le chat avait sauté sur le bord de la fenêtre et demandait à force de miaulements à rentrer. Elle lui ouvrit la fenêtre en disant :

– Vas-y Hégésippe, je t'écoute.

– Louise, les six corps dont parle la presse ont été placés autour du cimetière où a été remise l'urne contenant les cendres de Maurice. Nous estimons que le dingue qui a fait cela cherche à mettre en relation ses crimes et

la personne physique ou morale, la carrière, la vie en général de ton mari. On pense que le type a peut-être commencé ses meurtres il y a au moins vingt-cinq ans. J'aimerais qu'on essaie de se souvenir du passé de Maurice, pour voir s'il y a une relation possible, une enquête, un truc perso, n'importe quoi d'envisageable. Je sais que le moment est très mal choisi, mais nous sommes dans l'urgence. Il sourit et ajouta :

– Légèrement dans la tempête.

Louise était surprise, et dans un premier temps elle garda le silence, elle repensait aux temps anciens.

– Que puis-je vous offrir ? demanda-t-elle.

Les deux policiers acceptèrent un café.

Elle réfléchissait pendant qu'elle remplissait la machine avec de l'eau, tassait la poudre et vissait le percolateur. Une cafetière à l'italienne, qu'elle mit à bouillir sur le gaz.

– Sucre ?

Leclerc en prit deux, Hégésippe s'abstint. Le rituel et les formules polies permettaient à Louise de se remémorer le passé.

– Hé bien nous nous sommes connus en 1992, cela fait vingt-deux ans si je compte bien. Maurice ne parlait pas ou presque pas de son travail, qu'il laissait au commissariat dès qu'il le quittait. Parfois si une affaire sortait dans la presse, il me disait un mot, mais sinon, c'était une règle, le métier n'entraînait pas à la maison. Ce n'était pourtant pas un homme secret, mais plutôt simple. Ses activités hors du travail me semblaient d'une banalité incroyable, la lecture. Des mots croisés des sudokus. Il lisait tout et n'importe quoi. Le cinéma, les films d'auteur, il était assez sélectif, un peu intello pour le cinéma. Par contre il regardait beaucoup la télé, et là il pouvait zapper sur tous les programmes. Il se laissait aller devant le petit écran, souvent il s'assoupissait. Elle sourit en évoquant ces moments de relâchement heureux. Ces dernières années, je lui avais offert un vélo, parce qu'il regardait tous les étés le Tour de France, les étapes de montagne, l'Alpes d'Huez, il aimait. Mais mon vélo il n'a pas aimé ça. Il l'a utilisé dix fois peut-être et puis plus rien.

Les policiers sentaient qu'il n'y avait rien à gratter par là. Vertefeuille avait été à la maison comme au boulot un type droit et simple, lisse.

– Et avant votre mariage, est-ce que vous en parliez ?

– Pas vraiment. Je ne suis pas la première femme qu'il ait aimée, il avait eu une grosse déconvenue avant qu'on soit ensemble, lors de son premier poste. D'ailleurs il était très timide à l'époque, il était un peu introverti au début de notre relation.

– Cette jeune femme tu ne te souviens plus de son nom ou de son prénom ?

– Je crois que je ne l'ai jamais su. C'était en Guadeloupe, tu sais Maurice avait signé pour trois ans. Il m'a raconté que c'était à l'époque du cyclone, l'énorme, celui qui avait tout ravagé. Ça il m'en a un peu parlé. Mais globalement il n'évoquait pas beaucoup cette période. Je crois que ce premier amour l'avait vraiment peiné. Je ne suis pas jalouse, mais je n'avais pas envie de savoir. Tu comprends ?

C'était évident et Hégésippe comprenait très bien les sentiments mêlés et ambigus de Louise Vertefeuille.

Il semblait au commissaire Leclerc qu'ils avaient fait le tour des questions, ils n'en tireraient rien de plus, ils la remercièrent, ils allaient partir. Le café avait été bu.

– Louise, je vous en prie, si quoique ce soit, un détail, une réflexion ou même une question vous vient à l'esprit, n'hésitez pas à nous contacter, dit Leclerc. Il lui donna sa carte de visite.

– Vous avez le téléphone du lieutenant Boisripeaux.

Hégésippe sortit son appareil photo, sélectionna une photo de groupe au Chat pitre et lui demanda si elle reconnaissait quelqu'un. Elle observa attentivement, prit quelques secondes de réflexion, et secoua la tête en signe de dénégation.

Ils n'avaient pas beaucoup avancé avec Louise. Seule l'évocation d'un amour de jeunesse pouvait être intéressante. Ils en doutaient.

Au commissariat, il changea de coéquipier. Il avait pensé que Louise serait plus à l'aise avec Daniel Leclerc. C'était un ancien collègue de son mari et il avait cru que cela favoriserait les souvenirs sur le passé de Maurice. En vain. Le commissaire avait à mettre en ordre les documents à transmettre au juge. Contacter le préfet et rassurer le ministre. Autant de tâches qui n'étaient pas à la portée de Boisripeaux. Celui-ci récupéra donc Ketty Dialo qui se trouvait disponible.

– Tu as lu le rapport du légiste ?

– Oui, on a trois Allemands et trois Italiens cette fois, dit la policière. Parmi les Allemands, deux personnes très âgées, des femmes d'environ quatre-vingt et un homme de soixante, mais avec de grosses lésions tumorales sur la plèvre. Caravage pense à l'amiante. Les Italiens ce sont trois femmes âgées, leurs maladies si elles existent ne sont pas claires, rien d'apparent. Soixante-dix ans peut-être.

– C'est la première fois que cette frontière apparaît dans cette histoire, non ?

– Ouais, il a souligné que les sacs sont anciens et il a retrouvé l'insecticide, tu sais le truc dangereux et interdit. Mais globalement y a rien de neuf, on attend les comptes rendus d'Interpol, qui, quand et comment ces personnes ont été enlevées. *Wait and see*.

Les experts en informatique de la DRPJ avaient tout expliqué à Marot. Ils étaient allés voir le juge qui leur avait délivré une commission rogatoire, et ils avaient sonné chez les gars de Tweeter-France. Qui n'avaient posé aucune autre condition pour donner les coordonnées de la personne ayant tweeté la veille au soir. L'utilisateur était un certain Raphaël Merno, qui avait ouvert un compte six mois auparavant, avec l'adresse suivante : Raphaël.merno@gmail.com. Payée avec la carte bleue dont ils avaient gardé tous les numéros. Après vérification auprès de la banque, il apparut que le numéro et la carte correspondaient. Pas la physionomie de l'utilisateur. Merno mesurait 1,65 m, et pesait 75 kilos. Petit et plutôt rond, pas le profil. En revanche pour la deuxième fois la silhouette de

Piaget se dessinait en arrière-plan. Grand et mince et qui pouvait détourner intelligemment des coordonnées de carte bleue d'amis peu regardants.

Il fallait avancer sur le cas Piaget. La caisse de retraite avait établi son parcours professionnel et ses droits à la retraite. Soixante-deux ans. Il semblait inactif depuis l'âge de cinquante-trois ans. Il devenait artiste peintre et déclarait une somme forfaitaire, assez faible, depuis 2005. Entre 1990 et 2005 on le retrouvait salarié d'une entreprise la Biotech.

Ils devaient étudier ce que faisait cette boîte. Tresserre et Fosse recherchaient l'implication de Piaget dans la société.

Salarié entre 1976 et 1985 d'une société civile professionnelle de vétérinaires, manifestement ça avait dû être son premier job. Les lignes administratives qui ouvraient droit à la retraite n'étaient décidément pas très explicites. Ils devaient reprendre chaque période point par point.

Il disparaissait des listings entre 1985 et 1990. On pouvait se demander ce qu'il avait bien pu fabriquer. Mais les caisses n'étaient pas les mêmes en métropole, et en outre mer si bien que Hégésippe se disait que le lascar pouvait avoir passé du temps dans les Dom Tom. À partir de 1990, on retrouvait le parcours classique d'un salarié dans l'entreprise de bio-technologies.

Ce schéma de vie posait de nombreuses questions. Dialo s'y attela avec une belle ferveur. Dans un premier temps l'arrestation de Martinez avait été un choc. Sa confiance naïve dans l'institution ravagée. Un idéalisme envolé. Une culpabilité aussi. Elle s'en voulait grossièrement de n'être pas capable à elle seule de faire en sorte que la maison fonctionne bien. Elle se décarcassait pour en faire toujours plus, chaque insuccès la minait. Puis la chute de Cavour qu'elle connaissait bien mais qu'elle n'avait jamais aimé lui avait remis les pieds sur terre. Elle relativisait comparant sa situation à celle de sa sœur qui n'avait pas eu de diplôme et qui galèrait de transports en boulots dévalorisant et qui avait des horaires de folies et une vie de chien. Finalement elle ne s'en sortait pas si mal, pensa-t-elle.

Avec d'autres sources impôts, électricité, EDF PTT, elle voulait remonter toutes les pistes. Piaget avait effectivement été diplômé d'une école vétérinaire, la SCP était une clinique vétérinaire, en fait. Il avait travaillé comme salarié. Avait laissé un souvenir mitigé aux vétos qui l'employaient. Ils se souvenaient qu'il rêvait de voyage d'outre mer. Il avait trouvé un poste en Guadeloupe, les anciens patrons ne savaient pas où. L'administration s'en souvenait. Une petite clientèle créée de toutes pièces, destinée à soigner les bœufs sur Grande Terre à Sainte-Anne.

Hégésippe avait comparé les dates, entre 1986 et 1989, Vertefeuille se trouvait également sur l'île. Là encore ça collait.

L'entreprise Biotech, était spécialisée dans la génétique équine. Transfert d'embryons. Le patron interrogé se souvenait parfaitement de Piaget. Il avait repris des études, passé quelques DU s'était formé et spécialisé.

– S'il était compétent ? C'était un tueur, affirma le patron de Biotech, excellent collaborateur, travailleur et efficace.

Propos qui firent frémir l'enquêteur.

Il représentait la société partout en Europe et en France dans les colloques et les formations, les salons. Il était brillantissime. Le genre de type à qui on fait un pont d'or pour rester. Par contre il n'avait pas beaucoup de relations de travail. Un ours savant avait osé l'ancien dirigeant. À l'époque j'avais hésité, puis je lui avais proposé des parts de la société. Nous voulions absolument le garder. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Du jour au lendemain, il a posé son préavis. Un mois après il disparaissait. Les dossiers anciens des impôts n'étaient pas scannés et pas plus informatisés. Ketty demanda de l'aide à Myriam qui était très organisée pour tout ce qui est paperasse. L'étude des comptes en banque apprit à l'enquêtrice que Piaget avait rentré une grosse somme en 2005. Très grosse même. Travailler dans son cas aurait été absurde.

Ce boulot de fourmi leur avait pris cinq jours.

Le 8 janvier au matin, la grande surface de bricolage appela, le gérant avait fait le rapprochement, en lisant le journal, et en voyant le tag sur les

portières. Sa camionnette avait été retrouvée sur le parking de l'Inter jouxtant son magasin. Elle aurait dû lui être rendue cinq jours auparavant. Il avait commencé par porter plainte pour vol car il ne voyait pas revenir son véhicule. Puis il piqua une grosse colère quand on retrouva le Transporter, se demandant comment se retourner contre ce locataire scandaleux. Mais il avait été payé en espèce et n'avait pas demandé à ce que lui soit laissée une caution. C'est lui-même qui avait accepté le deal, par téléphone. Son employée soupçonneuse avait insisté. Il s'en mordait les doigts et avait finalement appelé les flics. Les scientifiques de la PJ avaient par la suite tout saupoudrer pour les empreintes, recherché de l'ADN, poils cheveux, même le sang avait été recherché. Il n'y avait rien. Le type ne faisait pas de faute. Ce véhicule ne les avançait pas.

Dialo creusait toujours plus la vie de Piaget. Elle se rendit plusieurs fois à la Biotech. L'entreprise utilisait de l'azote, pour la congélation des semences d'étalons et des embryons. Ils avaient même une unité de production, petite mais assez efficace. Si le contrôle et la rigueur dans la manipulation des cellules des chevaux était grande, la gestion de l'azote était laxiste, la seule règle était qu'il y en ait toujours dans les cuves. Elle interpella Marot et Ronsard leur montrant tous les éléments concordant à charge. Les deux n'étaient pas habitués à traiter d'égal à égal avec une femme-flic, black qui plus est. Mais ils étaient pros et s'assirent sur leurs préjugés. Ils furent d'accord ; ils avaient la quasi-certitude d'avoir trouvé leur client. Mais ils n'avaient aucune preuve. Ils ne le lâcheraient plus. Hégésippe lui aussi avait conscience de toucher au but. Ils étaient tous grisés par cette perspective. Le fait d'avoir à mêler Maurice Vertefeuille à cette ignominie le dégoûtait. La victoire qu'il commençait à entrevoir risquait d'être triste et il ne comprenait pas. Il devait enquêter sur la vie de son patron cela le répugnait profondément, sans savoir pourquoi, il n'osait pas le faire. C'est Melun qui se chargea de cette corvée. Il contacta les collègues de Vertefeuille qui l'avaient côtoyé dans les années 1980, 1990. Il appela Pointe-à-Pitre où il avait travaillé. Les listes des personnels furent retrouvées. Le binôme de Maurice était

devenu commissaire en Guyane à Cayenne. Un peu plus jeune, il était encore en fonction.

Marco eut ensuite l'idée de gratter sous les images bien lisses de Luc Leblanc et de Martine Benaim. Ils étaient des amis de Piaget et à ce titre pouvaient être suspectés. Ils avaient des vies assez transparentes. Leblanc aurait eu le psychique, mais n'avait pas la carrure du rôle. Les lieux ne correspondaient pas et il ne parvint pas à les relier à l'azote ou au commissaire. Ils n'avaient presque jamais eu de contredanse. Pas de casier, rien qui éveillât des soupçons. Le genre de personne qui ne savait même pas à quoi pouvait servir la police.

Caravage avait terminé l'autopsie des derniers corps découverts. Il avait établi des points de concordance avec les listes de disparus produites par Interpol. Il y avait trois Allemands, deux Italiens, et une Française. Tous atteints de maladies très graves, incurables probablement. D'âges variés mais autour de la soixantaine. Ces personnes avaient disparu entre 1990 et 1998. La femme française disparue en 1990 se trouvait, pour le moment être la première proie du monstre. Un cancer l'avait atteint. Les Italiens étaient originaires de la même région : le val d'Aoste au nord de Turin. On avait perdu la trace de l'un à Morgex, l'autre à Aoste même. Ils avaient été kidnappés à un an d'écart. *La Stampa* et le *Corriere de la Serra* l'avait évoqué. Au printemps tous les deux.

La vie récente de Piaget était passée au peigne fin. Les éléments découverts créaient évidemment un faisceau de présomption très éloquent. Si bien que le commissaire Leclerc demanda à Treserre et Fosse de prêter la main à Marot et Ronsard. Il fallait épilucher les comptes et remonter toutes les pistes. Le suspect avait, semblait-il, une vie très transparente et limpide en surface. Les cartes bleues révélaient les achats dans les supermarchés, quelques prélèvements dans des automates, les notes d'essence, les frais d'articles de bricolage ou de peinture fait sur le net ou dans des magasins. Quelques billets de train. Des allers-retours vers Tour.

La sœur de Piaget, Béatrice, habitait La Motte-Beuvron. Elle y possédait un centre de monte équine, assez moderne, avec insémination artificielle. Encore un accès à l'azote liquide pensa Marot qui se rendit sur place.

– Votre frère a commencé des études vétérinaires, il a travaillé à Orléans dans une grosse clinique, ça ne lui plaisait pas la clientèle ?

– Je crois que si, mais il a rencontré une jeune fille d'origine antillaise, vieille famille béké, des blancs-pays. Ils étaient jeunes, il a eu envie de partir outre-mer, retrouver les racines de la belle. Il aimait l'idée de voyage, il avait la bougeotte. Ils étaient jeunes quoi, vous voyez.

– Et donc il s'installe en Guadeloupe, vous avez été le voir à Pointe-à-Pitre ?

– Il était à Sainte-Anne, j'y ai été une fois en 87, ce n'était pas ce qu'il imaginait, la clientèle là-bas. Économiquement, les gens investissaient peu d'argent dans les chiens à l'époque. Les cas n'étaient pas à la hauteur de ce qu'il savait faire. À Orléans il avait travaillé dans une clinique de cas référés, ils étaient au top. À Sainte-Anne, en Guadeloupe, il a surtout castré des cochons et puis il a fait un peu de rurale, les bœufs, la prophylaxie, tout ça.

– Mais financièrement il s'en sortait ?

– Je crois, oui, mais mon frère n'est pas le genre à parler d'argent, il se débrouille et c'est tout.

– Et avec son amie ?

– J' imagine que ça allait. La vie antillaise était peut-être différente à l'époque. En tant que jeune véto, il avait des ouvertures, comme on dit dans *Les bronzés*. Elle eut un petit sourire gêné. Et je pense que sa copine aussi. Les années 1980, il y avait pas encore tout à fait le sida. Elle se rendit compte de la bêtise qu'elle avait dite et reprit : je veux dire il y avait une certaine liberté sexuelle. Et...

Elle marqua un temps d'arrêt, réfléchissant à la suite qu'elle donnerait à sa phrase. Elle ne voulait pas que ses propos soient mal interprétés. Son frère n'avait pas été un tombeur, plutôt le contraire même.

– Et ?

– Non rien, je n'étais pas avec eux. Je n'y suis passé qu'une fois, on s'appelait une fois par mois à peu près. Il n'y avait pas de portable et le téléphone coûtait cher...

– Votre frère est rentré en 1990, il y a eu un clash, séparation, comment ça s'est passé ?

– Non, il y a eu Hugo.

– Hugo ?

Marot ne se souvenait plus du cyclone, il devait avoir dix ans à l'époque. Pour un métro, un cyclone ne représentait pas grand-chose. Pour un insulaire, il marquait l'histoire commune.

– Hugo, le cyclone le plus ravageur des trente dernières années. Elle a disparu, pendant la tornade. On ne l'a pas retrouvé.

– Disparue ? Comment est-ce possible ?

– Je n'en sais rien je vous l'ai dit je n'y ai été qu'une fois et nous avons des relations épisodiques. Je dirais même superficielles. Il ne se confiait pas, en tout cas pas à moi. Il n'est pas du genre à s'épancher, vous me suivez ?

– Oui, je vois, parlez-moi de ces disparitions.

– Il y a eu plus de trente morts durant la tempête, moi je le dis comme cela, parce que pour moi quelqu'un qu'on retrouve jamais c'est un mort. Donc pendant Hugo, il y en a eu trente. C'est du moins ce dont je me souviens. Vous savez, des personnes qui sortent, qui veulent voir la mer, emportées par une vague ou ensevelies sous une coulée de boue, que sais-je. Une imprudence fatale quoi...

L'inspecteur allait vérifier cela. Vérifier encore et toujours.

Hégésippe avait lancé un avis de recherche national. Pour le moment Piaget n'était qu'un simple témoin que la police souhaitait entendre. Toutes les brigades avaient son signalement. Il était introuvable. Après le départ des flics, Béatrice essaya de joindre son frère. Elle échoua sur sa boîte vocale. Tenta le fixe, mais n'aboutit à rien. Melun avait prévu cette éventualité et les lignes fixes et mobiles de la solognote étaient toutes écoutées. Un échec supplémentaire.

Ronsard et Marot avaient obtenu du juge un mandat de perquisition. L'appartement situé à Bobigny était intéressant. Un immeuble des années 1970 en centre ville qui avait été bien construit. Une façade nord en meulière lui donnait un aspect bien plus ancien, mais la façade sud avait été ravalée et son aspect était agréable, de grandes baies vitrées qui devaient prendre le soleil, séparées par des pans de murs blancs et quelques rappels de pierre posés verticalement. Solide aussi. Un logement tout simple : deux pièces dont une très grande dans laquelle était installé un coin cuisine. L'ensemble éclairé par la grande porte fenêtre qui donnait sur un petit balcon. Et une chambre de taille moyenne. L'appart était très peu meublé, l'ordre qui y régnait était exemplaire, monastique peut-être. Dans les placards très peu de vêtements, aux murs deux affiches mais aucune photo, sur la table et le bureau trois livres, presque rien. Le vide avait été fait, ou alors le type était parti, mais dans le calme car tout était propre, rangé, impeccable. Un téléphone portable verrouillé par un code était sur un petit guéridon imitation Louis XVI, plaqué acajou, assez joli et totalement déplacé dans ce lieu. Marrot ouvrit le frigo qui était vide. Le téléphone fixe, par terre, à côté d'un canapé clic-clac bas de gamme, ne prenait pas les messages et n'avait pas de fonction de rappel, ou d'écoute à distance. Ils ne trouveraient rien. L'électroménager semblait en bon état, vieillot, mais fonctionnel. Ce n'était pas l'appartement dans lequel quelqu'un vivait ou alors un ermite se dit Ronsard.

Ils avaient persisté à essayer de faire revivre le passé via ses comptes en banque, ils avaient bien travaillé sur les relevés, mais maintenant ils devaient être aidés par la brigade financière, car les connexions vers d'autres comptes étaient complexes. Patienter et faire confiance aux spécialistes. Il y avait vingt-cinq années à décortiquer, en remontant dans le temps, ce serait très ardu.

**

*

Il était passé en mode silencieux, depuis le 2 janvier. Il devait encore tenir au moins deux jours avant de se laisser éventuellement prendre. Il était au chaud dans son camping-car. Le camping du Bourget était convenable, mais en hiver il n'était pas très glamour. Son emplacement réservé depuis longtemps était

anodin. Il l'avait payé en espèce, une année d'un coup. Il avait laissé un gros pourliche, cela aussi c'était de l'anticipation. Couché dans son duvet il réfléchissait à la suite des événements. Il était content que son travail fut achevé. Il avait accompli son Karma réalisé son œuvre. Il avait de quoi tenir, une semaine. Assez de vivre, principalement des conserves, du lyophilisé et des aliments sous vide. Avec le chauffage, il était bien dans son habitacle, il faisait si froid dehors.

Chapitre19

Il avait donné rendez-vous à tous les journalistes. Il avait dans sa mailing-list, *Le Monde*, *Libé*, Mediapart, *Le Figaro*, tous étaient ses followers. Les radios étaient contactées, Inter Europe et RTL, les télévisions aussi.

Il avait hébergé sa vidéo sur un site bullet proof, dont l'adresse était en suède. Le pays refusait de donner les coordonnées de l'internaute. Comme il était, à juste titre un peu parano, il avait utilisé le réseau TOR. Ce réseau avait été fondé par des soixante huitards qui en cascade permettaient de brouiller, de partager et de masquer l'origine des mails. TOR voulait dire The Onion Router, comme le légume, chaque couche protégeait la couche inférieure. C'était une étape du dark Internet, communauté qui, parfois, sauvait un dissident de son tortionnaire en lui offrant de faire appel à la communauté internationale. Il laissait aussi, assez souvent, des pédophiles accéder à des vidéos monstrueuses. Et il lui permettait, à lui, de diffuser sa vidéo. Son chef-d'œuvre.

Le samedi 14 janvier, il révéla l'œuvre. La vidéo commençait par un travelling lent qui durait environ une minute trente et qui balayait l'espace surplombant l'installation. Puis des plans fixes qui duraient chacun quinze à vingt secondes montraient la sculpture sous ses quatre faces. Les lumières créaient des zones d'ombre fortement contrastées. Le réalisateur avait une science de l'éclairage. Il avait utilisé le parti pris de latéraliser la lumière. Si bien que certaines faces étaient presque en surexposition, tandis que la face opposée était plongée dans une obscurité inquiétante. Les spots directionnels étaient de très bonne qualité la diffusion était subtile. Hormis les cubes interposés régnait un noir profond. Mais les faces lumineuses projetaient des éclats sur les cotés adjacents. Les feuilles métalliques qu'il avait collées avec de la mixtion sur certains cubes rendaient ces jeux encore plus complexes. Les parallélépipèdes étaient suspendus par des fils en nylon très fins qui parfois provoquaient une étincelle de lumière. Pas de musique. Pas un bruit.

Il y avait au total trente cubes, les enquêteurs savaient qu'ils avaient été arrachés à une trentaine de victimes. Le créateur avait utilisé des colorants, vert de malachite, rouge de cochenille, bleu de méthylène, jaune safran, blanc de titane, et de l'oxyde de zinc. Un peu d'encre de Chine aussi et des feuilles d'or marouflées. Les cubes formaient une œuvre qui de loin et dans son ensemble ressemblait à une façon de Vasarely. Cela dessinait plus ou moins une forme humanoïde. Un robot, avec des angles. Un cubisme *new age* délirant, arraché à la douleur de trente personnes disparues.

Quelques plans macroscopiques courraient à la surface de certains éléments. Les colorants avaient diffusé selon leur affinité acido-basique ou selon des préférences lipophiles, si bien que se trouvaient surlignés les trajets nerveux comme des réseaux racinaires, les voies artérielles et veineuses semblables aux rivières asséchées de zones désertiques. Ces images macro transportaient le spectateur en pays d'abstraction. La matière s'y révélait essentielle.

Était-ce une œuvre d'art ou l'expression absolue de l'abjection ?

D'un point de vue purement esthétique, il y avait dans cette mise en scène, la même science que ce que les vidéos retraçant les installations des artistes modernes savaient montrer. L'éclairage était indéniablement beau, les mouvements de caméras le rythme avec lequel les plans se succédaient était réussi. Les couleurs évoquaient certaines peintures de Braque, les cubes, en l'air suspendus évoquaient Calder et les rehauts d'or sur les arêtes de certains blocs tendaient vers Klimt, les chairs les ocres et le rouge évoquait Bacon, Munsch ou Kokoshka. S'il avait été possible d'ignorer le matériau de cette présentation, il y aurait assurément eu là une œuvre d'art.

Le film durait seize minutes. Seize longues minutes durant lesquelles tous les spectateurs qui avaient suivi l'affaire savaient que ces trente blocs de quinze par quinze étaient les morceaux congelés de trente personnes qui avaient été vivantes, qui avaient été aimées et qui avaient aimé.

Les onze millions de spectateurs qui regardèrent cette vidéo ce jour-là, la virent en apnée. Le souffle suspendu à l'horreur.

Elle fut retirée de la toile au bout d'une heure quarante. Elle avait été téléchargée deux millions de fois. Le plus grand buzz jamais imaginé en si peu de temps.

Bien sûr les télés ne diffusèrent pas cette vidéo. Et la justice eut du mal à venir l'interdire en Suède. Il y eut de grosses pressions. La France demanda, au nom de grands principes que le gouvernement suédois intervienne. Il était relayé en cela par les Allemands dont six des victimes étaient des ressortissants. Les chefs d'état et directeurs de cabinets entre eux s'interpellèrent. La loi suédoise était rigide, et on ne peut changer la loi au gré des nécessités. Par ailleurs, un état de droit respecte les règles qu'il s'est imposées, on ne pouvait par conséquent pas toucher la liberté que ce pays s'était offerte. Mais l'hébergeur privé, devant les menaces, de lui-même, la retira.

L'événement avait été lancé, les journaux, Ménard en tête, avaient fait les recoupements avec les affaires. Il y avait des articles de fond qui décrivaient le modus operandi du tueur, d'autres qui décrivaient la vidéo et l'œuvre.

Toutes les hypothèses étaient évoquées, mais le criminel était hors d'atteinte.

Il fallut quelques heures aux spécialistes de la « délinquance ingénieuse » (joli nom pour une institution qui devait regarder et souvent bloquer des films abjects des individus décadents et violents, des pratiques sexuelles dégradantes et des jeux interdits) pour retrouver l'adresse IP d'émission de la vidéo. Il s'en fichait, le cybercafé où il avait téléchargé sa vidéo, avait pignon sur rue. Mais il y avait été, grîmé, et les caméras vidéo de surveillance n'avaient pas d'autre image que celle qu'on voyait au stade de France : un type très bedonnant avec casquette rouflaquette, sourcils broussailleux moustache gauloise qui lui mangeait le bas du visage. Les policiers firent irruption dans le cyber café, et trouvèrent là un employé éthéré, image caricaturale du jeune Geek, qui tomba de la lune. Les policiers n'avaient pas besoin de jouer les gros bras,

- Bonjour monsieur, DRPJ de Bobigny, êtes vous le gérant de l'établissement ?

Le jeune garçon qui avait vingt-cinq, vingt-huit ans était manifestement très perturbé par leur intrusion.

– Non je suis employé par Mo, mo... Monsieur le, le, le Leferme, qui n'est p, p, pa, pas là en ce mo, en ce mo, o, moment, d'ailleurs il n'est pas s, s, souvent pré, pré présent...

Il en bégayait de trouille.

Les policiers avaient eu par le Kbis de la boutique les noms et coordonnées de ce Leferme.

Voulez-vous me donner le téléphone auquel on peut joindre votre patron

L'informaticien, délivra tous les numéros en sa possession. Il jouait peut-être à des jeux vidéos en ligne mais abandonnait de suite le morceau dans la réalité. Les policiers firent le zéro six de Leferme, qui ne pût arriver qu'une heure après. Il possédait quatre établissements de ce genre dont un où il assurait une présence physique. Les autres boutiques étaient toutes automatisée, et seul un jeune salarié était sur place.

Les techniciens de la DRPJ, saisirent le disque dur externe sur lequel Leferme sauvegardait toutes ses données. De fait, la vidéo surveillance lui permettait un contrôle à distance très efficace des clients et des salariés.

En remontant au 8 janvier. Ils virent sur les écrans vidéo, l'arrivée, le soir à 18 heures d'un grand type d'apparence forte, voûté et portant des vêtements amples et un pardessus. Il garda tout au long de l'enregistrement la casquette. La caméra le filmait en plongée, de trois quarts arrière. Ce n'était pas un angle favorable. Il écrasait les éclairages augmentant les plages d'ombre. Il resta trente minutes sans pratiquement bouger. Le type avait bien repéré les caméras vidéo. Ce n'est qu'à son départ, qu'en se levant il fit une sorte de salut un doigt porté à la casquette, semblant dire « ciao, bello » ou « messieurs, je vous salue », une très légère marque d'ironie ou de provocation.

Le collègue de Maurice Vertefeuille qui avait été en binôme avec lui aux Antilles s'appelait Gérard Lefort, Hégésippe l'appela. Mais il n'avait plus pensé

au décalage horaire. Il tomba sur un planton qui, à quatre heures du matin, heure locale, avait quand même l'air bien alerte. Il promit de laisser un mot pour le commissaire là-bas dans les DOM.

Celui-ci rappela, comme prévu, le message était passé.

Il était assis dans son bureau dont la vitre donnait sur le spectacle de Cayenne, l'animation et les vendeurs de rue, les tôles et la verdure qui s'enchevêtraient. Les arbres à pain produisaient leur ombre dense verte et bleue. Les cocotiers bougeaient souplement au gré de la brise et les bougainvilliers ajoutaient des touches pourpres ocres ou blanches. Le coude fortement appuyé sur le bureau, l'œil qui suivait l'extérieur, le cerveau concentré sur les questions de son collègue.

– J'ai appris dans la presse, le décès de Maurice. Je crois dans le Figaro, je ne sais plus...

– Non nous ne nous étions revu que trois ou quatre fois, les distances vous savez ce que c'est. Mais on était content de se saluer, dans des réunions et deux ou trois formations...

– Oui, je me souviens bien. Pendant et après Hugo on a enquêté sur trois disparitions. Les trois n'ont rien donné. Des accidents. Vous savez, c'était dantesque Hugo. Des ravages qu'on a du mal à imaginer. La boue partout dans les rues, sur la grande terre tout était cassé on ne pouvait plus rouler, la mer était montée de 2 mètres et on a retrouvé d'énormes bateaux, ceux de transport en particulier, des trucs de 20 et 30 mètres, posés sur la terre à 300 ou 400 mètres du rivage. Mais dans les terres. Rendez-vous compte. Les des plus gros bateaux s'appelaient le Jet-Cat, c'était incroyable de le voir sur la place des Victoires à 200 mètres-kilogrammes bord de l'eau.

Hégésippe faisait un effort d'imagination. Il n'avait jamais vécu cela. Tout était, somme toute, abstrait.

– Je crois que la disparue de Sainte-Anne avait un peu bouleversé Maurice. Sainte-Anne c'est le village sur Grande Terre où elle habitait, trente petits kilomètres de Pointe-à-Pitre... Vous pourriez en parler au gendarme, comment s'appelait-il, déjà, non de dieu, la mémoire, attendez... Il était très copain avec Maurice, peut être qu'il en saura plus, sacré bleu, je ne retrouve plus

son nom... Non je ne sais pas bien pourquoi... attendez son nom va me revenir... GrosPierre, c'est ça adjudant GrosPierre, il doit être à la retraite depuis quelque temps, lui...

À l'autre bout du monde Hégésippe prenait des notes sur un bout de papier qu'il replia, le téléphone coincé sous la gorge lui filait des crampes.

– Bon, je crois que je vous ai tout dit, bon courage pour la suite, attrapez-moi le salopard qui fait tout cela, vous me ferez plaisir... Au revoir Boisripeaux, au revoir.

L'adjudant GrosPierre avait effectivement pris sa retraite en Vendée, il se souvenait très bien de son collègue et ami, il avait suivi l'affaire dans les journaux et sur les radios. Il détestait la télé.

– Bien sûr que j'ai appris la disparition de Maurice, même que ça m'a fichu un coup, j'ai cinq ans de plus que lui.

– Et vous vous souvenez des disparus et des enquêtes suite au passage de Hugo ? demanda Boisripeaux.

– Ça, oui. Trois disparitions, c'est pas banal. Il y avait un pêcheur, qui a voulu aller vérifier un truc sur son bateau. Pas en mer, bien sûr, son bateau avait été sorti de l'eau, eh bien on ne l'a jamais revu. Pas une trace. Un agriculteur, qui a voulu aller voir ses bœufs qu'il avait mal attachés, et qui est sorti au plus fort du cyclone; pareil, on a pas retrouvé son corps. Ça c'était vers Saint François, derrière le golf. Et puis, il y a eu le cas de cette jeune femme. Elle est sortie pour vérifier Dieu sait quoi sdy dans le jardin. C'était à Sainte-Anne même. Ce cas-là était un peu bizarre, son copain était vétérinaire, et il l'a laissée sortir. J'avais l'impression que Maurice s'entêtait, il a auditionné plus de huit fois le concubin, comme s'il avait des doutes. Ça le mettait en rogne une mort aussi bête. À tel point qu'il en a fait presque une obsession à l'époque. Je sais pas si ça vous aide ces vieilles histoires, mais voilà, Vertefeuille était en colère de ne pas pouvoir retrouver ce corps, il en était presque affecté personnellement, voyez-vous ?

– Pensez-vous qu'il y ait pu avoir une relation entre Vertefeuille et cette personne, demanda Tresserre.

– Je dois avouer qu’à ce moment-là, j’y avais pensé, dit GrosPierre. Mais je ne pourrais vous le certifier, vous voyez ?

Il y eut un blanc dans la conversation.

– Je n’en sais rien en vérité, je n’en avais pas parlé à Maurice, mais ça m’avait vraiment traversé l’esprit.

Hégésippe quand il lut la transcription de l’interrogatoire, voyait peut-être, ou plus précisément il devinait, Vertefeuille cuisinant Piaget. Celui-ci accumulant sa haine et focalisant son ressentiment sur le commissaire... La haine.

Le reste de la conversation renforça l’image humaine et professionnelle du disparu. Mais cela n’ajouta rien au tableau.

Méthodiquement, Tresserre et Fosse épluchaient les comptes de Piaget. Tout ce qui sortait de l’ordinaire était disséqué. Il apparaissait que les consommations de carburant étaient importantes Piaget n’avait qu’une petite Peugeot 107, essence. Or les factures montaient volontiers au-delà des 110 euros. Il fallait comprendre. Le déclic advint quand en remontant dix-huit mois avant, les inspecteurs tombèrent sur un abonnement à une revue de Camping-Car. Ils pensaient que Piaget avait la possibilité d’emprunter louer (peut-être au black) un engin comme cela. C’est du moins l’hypothèse qu’ils envisageaient. Ils interrogèrent dans ce sens Boileau et Merno qui étaient censés connaître le mieux ce type. Mais en ville, les deux témoins n’avaient jamais vu Piaget avec ce genre de véhicule.

Béatrice Piaget contacta les flics le lendemain. Elle avait vu « l’œuvre » dans les journaux télévisés. C’est pour cela qu’elle avait appelé le commissariat. On lui passa Hégésippe.

– Inspecteur Boisripeaux ? C’est bien vous qui vous occupez de cette enquête sur...

La femme cherchait ses mots, elle doutait du terme, « sur l'œuvre » ne convenait pas ; sur ces personnes assassinées lui rappelait trop l'horreur. Elle choisit de définir autrement cette enquête : « sur mon frère Patrick Piaget ».

– C'est moi en effet, vous avez déjà vu mon collègue qui est venu vous questionner, le lieutenant Marot.

– Je ne voulais pas croire votre enquêteur, lors qu'il est venu, l'autre jour. Mais maintenant, je sais que c'est vrai alors j'ai décidé de vous aider, parce que je vois bien que vous aviez raison, il doit être devenu fou. C'est pas possible autrement. Et je ne voudrais pas qu'on lui fasse du mal. Elle sanglotait et essayait de garder le fil.

– Qu'est-ce qui en vous permet d'être catégorique

– Hé bien, l'œuvre, enfin le truc là, la chose présentée dans la vidéo, est la réplique d'un petit travail qu'il avait réalisé, quand il était gamin, pour un concours artistique. Quand je l'ai vu cela m'a sauté aux yeux. Ça peut vous paraître dingue, c'est une histoire antédiluvienne, mais je me souviens qu'il l'avait très mal pris et qu'il y avait eu suite à cette petite, toute petite histoire une grande crise enfantine de sa part, vous savez comme les gamins qui crient qui hurlent et qui boudent. Je crois que cela lui avait duré plusieurs jours.

– Était-il hyperactif, turbulent, nerveux ?

– Vous voulez dire du genre hyperactif ou instable ? Non, il avait à l'époque un caractère assez colérique c'est tout. Je me souviens que son bricolage n'avait pas été primé, loin de là. C'était exactement comme dans cette vidéo, mais en petit, avec des cubes en bois colorés.

– Je comprends c'est très important ce que vous me révélez là. Vous n'auriez pas gardé la trace de ce montage ?

– Pensez donc, un machin, ridicule, vieux de presque cinquante ans ! La maison de nos parents a été vendue il y a plus de dix ans et on avait tout bazzardé à Emaüs. C'est encore heureux que j'en ai gardé un souvenir.

– Je vais vous envoyer un inspecteur, pour poursuivre et approfondir, si possible, la discussion et essayer de vous aider à vous rappeler certains détails

qui nous seront utiles. Il s'agit de l'inspecteur Fosse. Il sera chez vous dans quelques heures et prendra votre déposition. Hégésippe sentit une gêne. Une hésitation. Il y avait un blanc alors qu'il attendait une réponse. Il attendit.

– Je vous écoute, il essayait de renouer un fil, favoriser une confiance.

– Je ne vous ai pas tout dit...

– Non ?

– Non !

– Oui, et donc ?

Il laissa l'intonation interrogative arrêter son propos, et patienta.

– Je pense savoir à peu près où se trouve mon frère. Mais surtout, je voudrais qu'il ne lui arrive rien. Elle avait vu ces séries américaines où l'interpellation du criminel se termine dans un bain de sang. Elle avait peur des armes à feu. Elle avait surtout peur de la réalité. Elle savait comment le retrouver mais le voulait-elle réellement ?

Hégésippe lui donna l'assurance que tout serait fait pour que l'interpellation se passe au mieux. Mais il ne pouvait en être garant dans tous les cas de figure.

– Hé bien je lui ai prêté notre camping-car. C'est le mien, il est au nom de mon mari, nous le prenons pour les concours hippiques, et lors de certaines vacances. Mais je ne sais pas exactement où il est remisé. Je le lui ai prêté il y a quelques semaines, il m'avait dit qu'il le rangerait chez des amis en périphérie de Paris ou en province.

Pour son dernier tweet, il avait repris une adresse banale et s'était connecté en utilisant le wifi de son voisin de palier. Il y avait mis du temps, mais il avait réussi à craquer le code, grâce à un petit logiciel, qu'il avait acheté une bouchée de pain. Puis, il avait payé avec sa propre carte bancaire. Pour ce qui lui restait à faire, il n'avait plus besoin de secret. Tout s'étalerait bientôt au grand jour. Son tweet était ainsi formulé :

« La boucle est bouclée, j'ai réalisé mon œuvre, maintenant je t'attends. »

La presse reprit à l'unanimité cette annonce que personne ne pouvait vraiment comprendre. Les journaux anglais et allemands l'avaient traduite. Les Espagnols et les Italiens l'avaient laissé en français dans le texte, mais ils commentaient l'événement avec fureur. Il était content de l'effet théâtral de cette phrase, le tutoiement donnait une intensité dramatique. Il avait fait sensation dans toute l'Europe. Tous les chroniqueurs cherchaient qui pouvait être ce « tu ». Les plus littéraires voyaient ridiculement un appel à la mort, certains avaient donné de la « grande faucheuse » ! Ménard avait repris dans son article, les éléments de l'enquête avec précision, et rigueur. Le commissaire Vertefeuille avait été le sujet de préoccupation central, la fixette du criminel. Comme il était décédé, les exégètes concluaient de façon sûrement abusive que le criminel attendait selon son degré de folie la justice humaine ou peut-être même, la justice divine. Le papier de Ménard fut repris par les radios françaises Inter, Europe et RTL et le journaliste, qui s'était impliqué dès le début de l'enquête, donna des interviews aux télévisions.

Hégésippe se tourmentait lui aussi avec cette question : Qui était cette personne à qui il s'adressait ? Était-ce à un enquêteur, était-ce à lui-même ? pourquoi pas ! Lui qui mettrait un point final à cette folie ? Une personne de lui seul connue qui avait connu dans le temps, mais qui ? Ou métaphoriquement, était-ce la gloire ou même la providence qu'il tutoyait ?

**

*

Il avait prévu la ruée médiatique. Il laissa dire. En revanche, il souhaitait connaître la valeur de son travail. Il s'était donc créé un compte sur un site d'enchères en ligne. Et il avait donné rendez-vous aux internautes pour une mise à prix. Au départ le montant était modeste, faible même. Le début fut lent, des acheteurs proposèrent 10 000 euros. À ce prix c'étaient des journalistes qui tentaient leur chance. Pourquoi pas des médias télévisés qui voulaient avoir des images de l'œuvre. Mais quelques heures plus tard arrivèrent des enchérisseurs à 30 000 puis 40 000 euros. De petits amateurs d'art qui se risquaient au jeu, espérant la notoriété d'un jour. Huit heures après la première offre sérieuse arriva : une proposition à 100 000 puis 200 000 puis de façon exponentielle on monta à 800 000, 1 et 2 millions d'euros. Quand on passa à 4 millions mais en dollars, il sut qu'il avait créé une œuvre. Validée par l'argent. Une performance que les collectionneurs s'arracheraient. La dernière proposition était à hauteur de cinquante millions de dollars. Proposition sérieuse mais anonyme, relayée par un courtier. Les uns évoquèrent la Chine, les autres un Émirat de la péninsule Arabique ou un magnat du gaz russe.

Son portrait avait été diffusé partout. Il trônait dans les salles d'attentes des brigades et sur les bureaux de tous les plantons. Toutes les gendarmeries et tous les postes de police l'avaient affiché, sous les trombinoscopes des personnes disparues et des individus dangereux qu'on recherchait. Un appel à témoin national avait été lancé sur les ondes des radios. Il en était là de sa notoriété. En fait le visage détendu, ridé mais le port de tête droit qu'on avait exposé, n'avait plus rien à voir avec ce type usé, à la barbe de trois jours blanchie, aux sourcils poivre et sel et à la tignasse en bataille, clairsemée et dégarnie au niveau des tempes.

Une description très précise du camping-car avait été annexée. La marque était très répandue, et les modèles nombreux. Il avait heureusement été aménagé à la convenance de Béatrice, et on remarquait des petits signes distinctifs. On avait demandé à toutes les brigades une inspection des aires de stationnement de camping-cars. De même un fax et des mails avaient été envoyés à tous les campings répertoriés. En février, la liste n'était pas si longue. Comme une gigantesque toile d'araignée, qui tissait ses fils, toutes les, brigades et tous les commissariats, répondirent à cette impulsion.

Il avait anticipé, cette efficacité administrative. Après son dernier Tweet, il n'avait pas attendu la réaction médiatique. Dans un dernier sursaut d'énergie il avait pris la route. À l'ouest. Il avait les réservoirs de gasoil remplis et encore quelques vivres, les réserves d'eau étaient encore intactes et il avait du gaz. Il avait roulé quatre heures avant d'avoir à faire le plein. Payé en espèces à dix-huit heures, dans une station marché de Bretagne, il avait été très discret, une ombre. Il était du côté de Carhaix. Il avait repris sa route, toujours plus à l'ouest.

Il était arrivé vers 20 heures et s'était garé sur le nouveau parking. Il stationnait à 2 kilomètres du rivage, de la pointe du Raz. Il faisait 8 °C dehors. Il avait quitté Paris où il faisait - 4 °C. La pluie tambourinait sur le toit en plastique du véhicule. Parfois les coups de boutoir du vent bougeaient l'habitable. Les vitres s'embuaient. Et il ne voyait rien au-dehors. Il n'avait pas faim. Il était recroquevillé sur la couchette, dans son duvet. Il était sale et l'endroit sentait le renfermé. À minuit il gagna à pied les rochers. Une nuit sans lumière, il entendait le bruit des vagues, devinait l'écume. Le vent le réveilla et il resta une heure, debout, observant un océan qu'il devinait et dont il entendait les cris. La pluie lui lavait le visage. Il était protégé par une vaste cape sombre, une de ces toiles de plastic laides et efficaces. Il était invisible. Il avait oublié de fermer la porte du van qui claquait à quelques mètres. Quand il y remonta il faisait froid à l'intérieur. Tout habillé, il se remit dans son sac de couchage et resta, gisant. Ses yeux ouverts suivaient, entre les rideaux mal joints, les chemins que les gouttes de pluie faisaient en ruisselant sur les vitres latérales. Il ne pensait plus. Il avait vécu comme un bon joueur d'échec avec quatre ou cinq coups d'avance. Désormais il

ne lui en restait plus qu'un. Vers 4 heures il sommeilla, le jour le réveilla vers 8 heures.

Il se mit en route. Quelques centaines de mètres. Il voulait aller au bout de cette toute petite route. C'était interdit, mais il n'en avait rien à faire, il voulait se garer face à l'océan. En février, avec cette pluie, il était seul dans ce cadre sublime.

Il était face à l'Atlantique. À 12 000 kilomètres, il imaginait la Guadeloupe. Au-delà d'un horizon invisible. La mer était agitée, des moutons apportaient des rehauts de blanc, mais la palette des gris donnait la profondeur et l'intensité. Putain, le ciel est vraiment bas et lourd, pensa-t-il. Bleu de Prusse et noir de fumée. Au zénith, il était d'un gris soutenu, éclairé malgré tout et atténué par des bleus. Au loin une trouée blanc de titane, et un jaune de cadmium. Il hésitait entre Manet et Turner. Son esprit revoyait la mer démontée des Antilles. La folie due au cyclone. Hugo.

Il avait vu les grains déferler sur la côte, toute la journée, en alternance avec les rafales de vent. Il devait y avoir une dépression sur les Açores. Deux ou trois voitures étaient venues jusqu'au parking. Un couple avait poussé la promenade jusqu'à son emplacement. Mais le temps infect les découragea. Ils étaient repartis, pressés de retourner à l'abri et au chaud. Piaget regardait la mer à travers le pare-brise embué.

Les gardiens du grand site de la pointe du raz, avaient noté ce véhicule en zone strictement interdite. En hiver, sans touriste ils s'étaient dit qu'ils iraient voir ce resquilleur un peu plus tard. Mais il faisait mauvais et eux aussi préféraient rester encore un peu, tranquillement, au chaud et au sec. C'est en écoutant les infos, à la radio qu'ils eurent un doute. C'était, vu avec des jumelles, la marque et le modèle indiqué. Ils contactèrent la brigade de gendarmerie.

Hégésippe reçut l'appel à 18 heures. La gendarmerie de Plogoff avait retrouvé un camping-car de la même série. Son intuition de façon irrationnelle, lui disait que c'était le bon.

– Avez-vous un bon visuel du véhicule, car, il n’y a pas de signe distinctif particulier, une petite éraflure sur le passage de roue arrière. Et sur le pare-brise, juste au centre, la vignette suisse, cet adhésif qu’on achetait et qui faisait office de péage. L’antenne télé et le porte-vélo à l’arrière, amovible mais relevé. La boule pour tracter, ce qui n’était pas si fréquent.

– Je ne veux pas que Piaget, si c’est lui, vous repère.

– L’engin est orienté pare-brise avant face à la mer, je ne peux pas voir le badge suisse. Le gendarme épiait chaque centimètre du camping-car. La plaque ne correspondait pas ce qui n’était pas déterminant. Elles pouvaient avoir été changées.

– Oui je vois bien le passage de roue abîmé, c’est pas grand-chose mais ça y est. Exactement ce qui est noté dans votre description.

– Je vous propose d’envoyer un de mes hommes pour voir le pare-brise. Il est très bon chasseur, il ne se fera pas repérer, il restera à 1 500 mètres, et nous confirmera, pour l’autocollant suisse. Hégésippe vibrait, il savait que le dénouement n’était pas loin. La question était de savoir si les gendarmes bretons risquaient l’interpellation ou s’ils devaient attendre.

Hégésippe Boisripeaux fut impératif. Il ne voulait surtout pas que l’individu s’échappe. Le tweet de ce fou qui s’achevait par « je t’attends » était gravé dans sa mémoire. Il pensait que cela s’adressait d’abord à Maurice Vertefeuille, mais qu’à défaut, c’est lui qui devait reprendre à son compte cette invitation. Lui en tant que flic, lui en tant qu’héritier du poste, lui en tant que métis antillais. Il voulait relever le défi, il désirait aller chercher ce dingue et éclairer, disséquer et anéantir cette folie.

Il était en contact permanent avec le commissaire Leclerc. Celui-ci plaida auprès de la préfecture, malgré les coupes budgétaires, ils réussirent à affréter un hélicoptère. Il ne savait pas comment il avait réussi ce tour de force, la médiatisation des événements devait y être pour beaucoup. La situation était incroyable, lui, modeste lieutenant au commissariat de la rue Mermoz à Saint-Denis, se trouvait en l’air dans une alouette de la gendarmerie, volant avec des

gros écouteurs et des boutons lumineux partout devant ses yeux. L'appareil était bringuebalé par les assauts du vent et la pluie ruisselait sur la carlingue. Hégésippe se taisait, et observait tout. Rassuré mais pas trop. Son cerveau repassant point par point les phases de l'enquête. Il avait une très bonne vision du travail accompli, ses neurones tournaient à plein et lui donnaient des fulgurances. Interrompues par la langueur. Il divaguait un peu aussi. L'impression d'être et de faire ce qu'il avait souhaité. Il eut le sentiment fugitif d'être l'opposé de son père, l'indépendantiste, l'assoiffé d'équité et de revanche. Et pourtant il le rejoignait là, dans le besoin de justice. Il était isolé dans cet appareil et eut la sensation d'avancer dans sa vie. Un trou d'air le rappela à l'ordre. Il volait. Il ne le dirait jamais à ses collègues, c'était la première fois de sa vie qu'il montait dans un hélicoptère.

Deux heures plus tard, il était à pied d'œuvre. À 20 h 30. Un petit quartier de lune éclairait timidement la mer, qui plongeait très vite derrière un horizon bouché par des cumulus noirs désespérants. Ils étaient séparés de l'océan par un ruban très fin vert d'eau soutenu par les cohortes de vagues petites touches vert anglais et vert de chrome mêlées d'indigo et de différentes tonalités de noir : noir d'encre, noir de café, et ailes de corbeau. Soulage aurait pu signer ce monochrome subtile, composé de noirs bistres, et des noirs d'aniline, lissés par un noir de fumée. Celui qui rayonnait le plus dans cette nuit était le noir animal.

L'hélicoptère le déposa à la caserne des pompiers de Plogoff. La gendarmerie établit un barrage à 3 kilomètres du cul-de-sac où s'était arrêté le camping-car. Avec le capitaine qui était là, ils tinrent conseil. Leur situation était parfaite. Rien ne pouvait leur échapper. Une seule route d'accès, l'océan tout autour. Il suffisait de ce barrage et de cinq postes de garde pour surveiller toute la zone. Le dilemme était le suivant : attendre ou aller cueillir ce pourri, dès maintenant. Officiellement ils parlaient de suspect. Ils avaient mobilisé une quarantaine de gendarmes. La crainte du suicide ou de l'autodestruction était dans tous les esprits. Ils le voulaient vivant. Le type n'avait pas montré de signe de violence depuis la voiture, et ses crimes semblaient dater. Ils n'avaient pas les équipements nécessaires à une intervention nocturne et ils voulaient éviter que

dans un moment de confusion il ne réussisse à filer entre les mailles. Ils organisèrent donc des tours de garde toutes les deux heures et dans l'arrière-pays demandèrent du renfort pour que tous les accès à Plogoff soient verrouillés. L'attente commença. Comme c'était long ! Hégésippe était seul, il aurait aimé le soutien moral de Melun, réfléchir à deux, partager les responsabilités. Ne pas faire d'erreur. Ils comptaient les heures en Thermos de café. Assis dans la camionnette, les jambes lourdes, la conversation semblait engourdie. Hégésippe était dans ses pensées, le gendarme aurait voulu avoir des infos, des explications qui ne venaient pas. À minuit, ils décidèrent de prendre chacun deux heures de repos. Hégésippe prit le premier quart, conseillant à son collègue la vigilance le meurtrier ayant eu des activités nocturnes, toujours entre minuit et 3 heures du matin. Bien sûr l'inspecteur ne dormit pas. Dans la salle de repos de la brigade, sous une couverture rêche, il gambergeait, et il espérait qu'au matin il attraperait ce salop. Il fut réveillé à 2 h 30 par le militaire de faction. Finalement il s'était assoupi.

La nuit était parfaitement lugubre, en sortant du véhicule de gendarmerie, ses yeux mirent quelques longues secondes à trouver un support, un point de repère sur lequel ils pourraient accommoder. Hégésippe s'étirait. Il inspira à fond remplissant ses poumons de l'odeur iodée, de la sensation froide et des arômes de la lande bretonne. Les genêts, pourpier romarins et les petits tamaris qui essayaient de croître dans cette terre hostile réservaient leurs senteurs pour une saison plus favorable. Mais un parfum résiduel nourrissait le vent. Et régalaient les poumons. Il avait la sensation d'aller vers un moment fort de sa vie. Il avait l'intuition qu'il allait réussir à surmonter toutes les difficultés qu'il rencontrerait. Il était sûr de lui, il devait mettre terme à cette histoire, il s'y était préparé et avait tout mis de son côté.

À 4 h 30, le capitaine était de retour. Les deux hommes avaient les traits tirés. Les mots étaient rares, utiles seulement. À 5 h 30 ils se déployèrent et avancèrent vers le camping-car, le jour allait se lever. Le vent venait de la mer, force quatre ou cinq, on entendait le ressac, Piaget, ne pouvait entendre la troupe.

Il n'entendait rien mais il était réveillé depuis une heure. Assis dans le siège passager il regardait déferler les vagues. Les creux ne dépassaient pas 1,50 m, une forte houle qui se brisait auréolant d'écume le phare de la Vieille. Un spectacle hypnotique, cependant, il regardait de temps en temps, les rétroviseurs. Il voyait bouger des ombres qui se rapprochaient.

Quand le petit jour alluma la presqu'île, quand les rochers se dessinèrent à l'entour, les choses s'accéléraient.

Les policiers avaient encore un petit doute, le meurtrier était-il encore dans le véhicule ? Il y eut un conciliabule, et Hégésippe se saisit du mégaphone.

– Piaget, c'est la police, sortez de votre véhicule !

La voix était distordue par l'ampli, elle était méconnaissable.

Après une ou deux minutes, La fenêtre passager s'entrouvrit.

– Vous m'avez entendu, Piaget, c'est la fin de l'histoire, sortez du véhicule.

Il n'y eut pas de réaction, mais un gendarme certifia avoir vu une silhouette côté passager.

– Piaget, il faut que vous nous expliquiez. Comme vous le demandiez dans votre tweet on est venu pour vous.

Ils virent la fenêtre de droite s'ouvrir, le vent s'y engouffrait.

– Piaget descendez de là, rendez-vous !

Seconde après seconde la situation glissait vers l'arrestation. Il ne fallait pas brusquer ce type qui avait mis vingt-cinq ans à inventer son histoire, à créer son mythe. Lui laisser les minutes nécessaires, maintenir un lien verbal, un filin tendu entre lui et le dénouement.

Après quelques instants, les gendarmes entendirent l'occupant répondre :

– Je veux parler à Boisripeaux. Il n'y a qu'à lui que je veuille parler, à personne d'autre.

Il n'avait pas reconnu la voix d'Hégésippe derrière les grésillements amplifiés.

– C’est moi, Piaget. Lieutenant Boisripeaux, sortez en levant les mains en l’air. Vous n’avez pas votre Bereta ?

Hégésippe avait fait trois pas vers le camping-car. Il se trouvait complètement à découvert et malgré le vent il, était audible de l’intérieur de l’habitacle. Il laissa tomber le porte-voix.

– Sortez ! cria-t-il à Piaget, je viens vous chercher.

Deux gendarmes avaient dans leur ligne de mire la portière passager, mais si le type était armé il pouvait dégommer Boisripeaux avant qu’ils aient le temps de réagir. Hégésippe pensait qu’il n’était plus dangereux. On vit imperceptiblement le camping-car bouger, quelqu’un à l’intérieur remuait. Les amortisseurs jouèrent. Après une minute, la porte arrière s’entrouvrit.

– Boisripeaux, je vais me rendre, je vous en donne ma parole, mais auparavant je veux que vous montiez, je veux avoir un dernier entretien avec vous, seul à seul.

Le gendarme lui faisait signe de refuser. Ils allaient au-devant d’une prise d’otage ou pire d’une tuerie. Le militaire s’y refusait, il gesticulait pour empêcher Boisripeaux d’accepter. Ils ne devaient rien à ce dingue et avaient tout le temps pour amener le criminel à sa reddition. Hégésippe se sentait comme un dompteur qui entre dans l’arène. Mais il connaissait ce type. Il l’avait regardé dans les yeux. Il sentait la situation. Il monta.

Au premier coup d’œil, il comprit que Piaget était à bout. Le visage hâve, la barbe de trois jours. L’habitacle était immonde. Des bouteilles de rhum jonchaient le sol, le type était maigre et sale. L’odeur de fauve était gênante, désagréable. Hégésippe regardait avec intensité l’homme assis sur sa couchette. Il avait établi ce contact visuel pour le rassurer, puis il commença à parler. Il ne le quittait pas des yeux. Il lui racontait gentiment comment il l’avait trouvé. Comment sa sœur Béatrice s’inquiétait pour lui. Il le berçait de mots. Piaget était recroquevillé sur la banquette, derrière la table amovible dont il s’était servi pour manger. Les mains sous le plateau pouvaient laisser imaginer qu’il avait une arme. En fait il avait un mouvement nerveux d’une main sur l’autre. Hégésippe jugea que Piaget était en train de craquer.

– Piaget, c’est moi. Pourquoi vouliez vous me voir ?

Il parlait à voix assez basse, sur le ton de la confidence.

– Je voulais vous dire, à vous particulièrement, parce que vous étiez son second en quelque sorte son fils spirituel. Cette affaire n’a plus de sens depuis que Vertefeuille est mort. C’est pour ça que j’ai décidé d’arrêter.

Puis d’une voix hystérique, il dit parlant de plus en plus fort :

– Et n’allez pas croire que c’est vous qui m’avez trouvé. Vous êtes venu parce que je vous ai guidé, vous n’auriez rien compris si je ne vous avais laissé des indices. Sans moi vous n’êtes rien, hurla-t-il, vous n’êtes rien.

Et il se mit à sangloter. Il avait la tête sur les genoux et se protégeait avec ses bras repliés, il avait peur du regard du policier. Il se calma enfin et releva les yeux avec défi, il tendit ses poignets. Hégésippe lui mit des menottes et posa sa main sur son avant-bras. Durant toute la scène il l’avait encouragé à parler de son regard compréhensif et intelligent mais distant. Le lieutenant ouvrit la porte et tendit son bras à l’extérieur pour apaiser ses collègues. Il descendit le premier, puis s’arrêta pour attendre Piaget qui était entravé. Il était 7 h 30 un jour pale était levé et le vent atténua les bruits des moteurs des voitures qui se mettaient en route vers Paris.

Chapitre 21

Piaget avait eu un cursus de petit-bourgeois, bien éduqué. Des études réussies, des bonnes notes et de belles appréciations. L'interrogatoire de Béatrice n'avait pas révélé de traumatisme évident durant son enfance. Un drame qui aurait expliqué ce désastre. Il avait été entouré par une famille qui semblait aimante et des parents très . Il avait toujours eu une vie douillette et facile. Aucune contrainte d'ordre financier, religieux ou politique. Ce type s'était inventé, avait créé sa folie. Dieu sait pourquoi il avait eu une vision romantique de la prison ; il devait maintenant déchanter. Avait-il lu des articles sur les quartiers VIP ? VIP mon œil, la réalité était bien loin d'être glorieuse. Quelques imbéciles qui n'y ont jamais mis les pieds croient parfois qu'on pourrait s'y reposer, y être à l'abri d'une société qui se serait révélée décevante. Fariboles. Piaget était à l'isolement. Une cellule de 2,5 m par 2,8, avec un chiotte en alu et un sommier en fer, le tout scellé avec des tiges de douze dans un béton hyperdense. Des barreaux partout. Aucun papier aucun crayon et pas de faire-valoir, pour s'épancher, se vanter ou se plaindre. L'ennui et la désolation à tous les instants de la journée. Une des choses qu'il n'avait pas prévue c'était les néons, vingt heures durant, un éclairage artificiel, agressif l'empêchait de se reposer mais aussi de penser aux clartés naturelles qui avaient porté ses pulsions picturales. Qu'il soit un bon ou mauvais peintre, la lumière l'avait toujours transporté. Dans ce lieu-là, l'intensité des spots était accablante. L'interrupteur était à l'extérieur. Certains passaient des heures à essayer de l'atteindre avec un lacet pour l'éteindre. Ça les rendait fou. L'odeur de désinfectant de renfermé et de souillures. Des repas à des heures indues et le manque d'alcool, dont il était dépendant depuis vingt ou vingt-cinq ans. Il se levait et tournait en rond. Parfois, il restait des heures sur son lit, fixant le plafond. Et puis il y avait eu son voisin qui s'était « accroché ». Les autres détenus l'avaient vu décliner et préparer son coup. Ils avaient essayer en créant un tohu-

bohu d'avertir les gardiens. Mais la nuit, le factionnaire qui se sentait bien seul au milieu des fauves, avait fait la sourde oreille. On avait dépendu le prisonnier au matin. Il se souviendrait toujours du bruit qu'avait fait la fermeture éclair quand on l'avait mis dans le sac. Un zip insupportable qu'il avait conservé, incrusté dans sa mémoire.

Il devait faire bonne figure face aux flics. C'étaient eux qui allaient écrire la fin de l'histoire. On l'avait gardé trois jours dans cette cage, il avait été observé par un médecin. Quelques questions. S'il dormait, s'il avait des troubles. Il n'arrivait pas à chier, à tout moment des gardiens passaient et regardaient à l'oeillon. Et encore, était-il seul dans sa carrée. Il était ballonné. Constipé comme tous les autres détenus, et il somnolait le jour, gardant l'œil ouvert les trois quarts de la nuit. Mais il ne voulait pas accepter de médoc, il devait garder l'esprit aussi clair que possible. Malgré sa volonté son esprit tournait à vide. Il ressassait quelques pensées, mais paraissait n'avoir plus de coup à jouer dans la partie qu'il avait commencé bien des années auparavant.

Les enquêteurs avaient, grâce à leur travail de fourmis, établi la succession chronologique des crimes de ce grand malade que des journalistes appelaient le cubiste. Certains préféraient l'appeler le charognard. Les policiers utilisaient le registre de la folie pour qualifier Piaget. Il était le fou, le dingue ou le maniaque et le pervers. Cela évitait le caractère fantastique que voulait lui conférer la presse. La forme respectueuse qu'utilisait certains rédacteurs les écœurait. Marco était en colère après chaque provocation abjecte. Ça l'obligeait à sortir de la salle pour respirer. Mais ils avaient réussi à mettre sur chaque corps un nom, la méthode de son enlèvement, le moyen de son décès. Chaque histoire avait été élucidée, elles ne variaient qu'assez peu et ne présentaient finalement pas d'intérêt.

Le huitième jour on l'avait sorti de sa cellule. Le fourgon l'attendait à midi, on l'avait menotté et amené au commissariat. Fin janvier, la salle ridiculement

petite n'était pas chauffée, le barge se trémoussait sur son siège. Autant pour satisfaire son impatience que sa thermorégulation. En plus d'Hégésippe il y avait Melun. Piaget le connaissait comme le binôme de Boisripeaux, mais pas plus. L'énervement de Marco et son hostilité étaient évidents.

Un avocat commis d'office assistait à la scène. Quelques ténors du Barreau et des médias avaient proposé leurs services. Il ne pouvait y avoir une deuxième star dans cette affaire, le criminel les avait récusés. Finalement un jeune débutant s'était saisi du dossier. Il avait froid et se sentait étranger au drame. La folie n'était pas son domaine. Son manteau sur les épaules ne le quittait pas, il donnait l'impression de passer.

Piaget était assis sur un tabouret. La table était en métal les chaises également. Une petite pièce dont la vitre était grillagée. Quatre caméras grand angle aux coins du plafond. Le prisonnier semblait calme, heureux d'être l'objet de toutes les attentions, mais assis frileusement. Menotté, il attendait tantôt la tête posée sur ses mains jointes, refermé sur lui-même, tantôt basculé en arrière sur sa chaise le regard au plafond. Un vrai cabot. Sa peau après ces quelques jours de tôle était déjà terne, son visage dur semblait reposé mais son regard instable indiquait la détresse, peut-être la folie.

Hégésippe entra seul dans la salle qui ressemblait plus à une nasse. Il se plaça de trois quarts arrière par rapport au meurtrier, qui devait tourner la tête en forçant pour le voir. Le lieutenant attendait que son adversaire ouvre le dialogue. Hégésippe avait été pris, en quelque sorte, en otage par le meurtrier, en effet, celui-ci n'acceptait de se confier qu'à lui, laissant entendre : toi et moi, nous sommes fait du même bois, nous sommes sur la même longueur d'onde. Hégésippe faisait semblant, il écoutait pour les besoins de l'enquête, mais refusait de tout son être cette névrose. Il n'était que lieutenant de police pas psychiatre. L'inculpé prit un air arrogant, prétentieux. Ce n'était pas la première fois qu'il se la jouait. Hégésippe essayait de passer outre l'irritation que lui inspiraient le personnage. Il voulait rester aussi impersonnel et indéchiffrable que possible. Éviter de se faire phagocyter ou pire contaminer. De fait il se trouvait dans une position détestable. Piaget le voulait pour confident unique, il l'avait

choisi pour assouvir son besoin de paraître. Le lieutenant devait supporter les délires les vantardises et les apitoiements, tout cela pour comprendre l'état d'esprit d'un homme qui avait tué deux personnes par an depuis quinze ans.

Plus d'une semaine à l'isolement, subissant le mépris des gardiens et le mutisme permanent des détenus alentour, le criminel éprouvait le besoin de s'épancher. Il était atteint de logorrhée, une vraie diarrhée verbale.

– Tu comprends, Boisripeaux, un crime parfait ça n'existe pas. Si un crime est parfait, personne n'est au courant que c'est un crime. C'est un truc qui m'a toujours fasciné. Un crime parfait c'est une représentation théâtrale à la fin de laquelle seul l'auteur connaît la chute, et comme il veut être applaudi dans la dernière scène il lâche le morceau, c'est exactement ce que j'ai fait.

– Vous vouliez être applaudi, Piaget ?

– Non, mais je devais donner la solution au public. Il y a toujours un mobile, le sexe l'argent le pouvoir ou la haine. Comme disent les feuilletons et les romans, il y a toujours un gars à qui profite le crime. Pas chez moi. Dans mon travail tout est gratuit, désintéressé. Ou même sans intérêt. Un peu comme certaines œuvres répétitives d'artistes contemporains. J'ai réussi cette performance magique depuis vingt-cinq ans, trente crimes absolument parfaits, sans mobile et sans erreurs, des merveilles indétectables. À tel point qu'à chaque fois on a parlé de disparition, éventuellement d'accident. Le monstre se faisait pédant, parfois doctoral. Quel enfoiré, pensait Boisripeaux, mais il ne devait surtout pas l'interrompre de peur de tarir la source des informations.

– Moi, j'ai effectivement trente crimes parfaits à mon compteur. Je dois être le plus grand meurtrier de ce début de siècle.

L'ego surdimensionné du psychopathe transparaissait. Ce « Moi je » était symptomatique.

– Il a bien fallu que je me dévoile, sinon vous ne m'auriez même pas imaginé. Pour que ces crimes soient effectivement des crimes il fallait bien que je les révèle. Les produire à la justice. Il fallait que mon œuvre trouve son public. Je ne pouvais garder cela pour moi vingt-cinq années d'effort. Vous êtes tellement nuls avec vos méthodes archaïques, vous les flics, toujours en retard de dix coups.

Dans ces moments-là Marco Melun avait envie de le gifler.

La présence de Maître Roux n'était importante que pour assurer l'intégrité physique du criminel. L'avocat n'intervenait jamais, ne le conseillait pas, il était dépassé par les événements.

– Huit corps sur le territoire et vous ne mettez pas les choses en relation, et puis si ça se passe à l'étranger, alors là, il faut vous mettre le doigt dessus pour que vous voyiez quelque chose. En fait tant que vous avez un petit quota d'affaires élucidées, vous touchez votre petit salaire. Fonctionnaires, forcément, vous vous en foutez.

Provocation facile et injuste qui faisait quand même mouche, il parvenait à blesser les policiers qui ne pouvaient rentrer dans un débat stérile, cela aurait été un piège.

Melun rêvait de l'attraper au col et de lui cracher au visage que ces crimes parfaits n'étaient que de la prédation opportuniste, aléatoire. Que son absence de courage n'avait pas d'égal. Qu'il était veule, qu'il était lâche !

Mi-février, les enquêteurs avaient presque terminé l'analyse factuelle. Ils avaient reproduit le calendrier très précis des disparitions qui avaient été signalées à la police. Ils remontaient dans le temps et lui demandaient, encore et encore pour chaque disparition, pour chaque meurtre, comment cela s'était passé. Ils voulaient provoquer et vérifier d'éventuelles incohérences, voir si des variations dans les récits se produisaient. Piaget étaient maintenant prêt à endosser n'importe quel crime tellement il était gorgé de prétention et d'orgueil. Un travail long et fastidieux. La façon de kidnapper était toujours identique il visitait l'institution, hôpital clinique ou centre de soin palliatif, sous un prétexte quelconque, souvent humanitaire. Visite des malades esseulés. Repérait les lieux et revenait le lendemain avec sa blouse, grimé, avec sa grosse paire de lunettes, et le plus simplement du monde il emmenait la personne de son choix. Il n'y avait ni vidéo, ni surveillance à l'époque. Ce que les inspecteurs comprirent en plus, était ce procédé surréaliste par lequel il délibérait pour choisir sa proie. En effet lors de son repérage il sélectionnait trois personnes et n'en retenait

qu'une fantasmant la nuit sur le corps qu'il allait subtiliser. Le commissaire Leclerc leur avait demandé de prendre tout leur temps et d'essayer de décortiquer aussi bien la manière que l'esprit du charognard.

Les séances duraient quatre heures. Un calvaire pour Hégésippe qui devait subir les avances torves d'un névrosé en mal de séduction. Boisripeaux avait une aversion récurrente pour ces après-midis. Melun, lui, le vivait comme une épreuve, un combat.

Il était furieux après ce type malin et truqueur mais pervers avant tout. Sa colère commençait à midi, l'empêchant de manger et ne s'apaisait que tard le soir après le débriefing avec Leclerc. Piaget lui, attendait ces deux après-midi par semaine. Il distillait les informations, savourant les réactions des flics.

– Le même que tu as tué, dit Melun, le petit Thibaut, sa famille luttait pour qu'il puisse avoir une greffe. Tu as simplement assassiné un enfant malade, espèce d'enflure. Hégésippe regarda l'avocat qui s'était levé prêt à manifester sa réprobation, mais Boisripeaux lui avait mis la main sur l'avant-bras l'obligeant à s'asseoir. Il fit un signe à son collègue lui demandant de se calmer.

Marco s'était emporté, une fois encore il éprouva le besoin de sortir de cette cage, à Dialo qui était dans le couloir il essaya d'expliquer :

– C'est du grand n'importe quoi, ce type me fait perdre mes repères !
– Bien sûr quand on est à peu près normal, on a le réflexe ou peut-être la politesse de douter un peu de soi-même et de ses propres pensées alors face à un type comme Piaget c'est ravageur et ça nous déstabilise. Reste sur les faits. Il a tué un enfant qui attendait un soin, le reste il l'expliquera à ses jurés.

Melun retourna au charbon après avoir bu un grand verre d'eau. Il commençait à faire chaud dans cette petite salle. Il ne tint pas compte des conseils de Ketty. Il voulait se faire une idée de l'état d'esprit du pervers.

– Comme ça vous osez vous vous ériger en juge ?
– Parce qu'il faut bien que quelqu'un le fasse, personne ne fait jamais rien dans ce pays, principe de précaution par-ci, comité d'éthique par-là. Un pays gangrené.

– Alors vous vous êtes institué exécuter des basses besognes ? Vous êtes vraiment une ordure, Piaget. Une personne seule, vous, en l'occurrence, pour prendre une décision qu'un groupe compétent et concerné a parfois du mal à tenir, vous êtes d'une prétention absolue, Piaget.

– Parce que j'ai l'expérience, et que je comprends les choses mieux que vous ?

– Vous aviez de l'expérience lors de votre premier crime ? Vous racontez n'importe quoi. Et puis quelle expérience ? Vos meurtres vous auraient-ils donné une expertise ? Vous seriez diplômé d'une université du meurtre ? Mais dès les premières victimes vous vous croyiez juge et bourreau, auriez-vous la science infuse du meurtre !

Piaget ne répondit pas, il n'avait pas l'air embarrassé de se voir acculé, d'avoir à avouer son incohérence et son insensibilité, sa bestialité, il n'en dirait pas plus sur ce sujet. Il n'était pas à son avantage. Il se souvenait de l'adage : « le silence est un allié qui ne vous trahit jamais »... Hégésippe relança l'interrogatoire :

– Vous étiez à la frontière allemande. On ne kidnappe pas une personne sans planification, sans y avoir réfléchi, surtout pas vous qui êtes plutôt cérébral. Vous aviez prévu de la ramener, et de conserver son cadavre ?

– Oui, le salop avait alors un sourire en coin, préparant une réplique narquoise. J'ai commencé petit, mais j'avais le schéma en tête. J'avais l'azote, je savais que c'était imbattable. Il fallait que je me fasse la main. T'as raison d'insister le plus dur c'était le premier, après c'était la routine mais aussi le plaisir de l'adrénaline. J'avançais vers mon but.

– Et c'était la troisième victime si je ne me trompe ? demanda Hégésippe ou il y en a eu encore d'autres avant. Piaget ne répondit pas. Le meurtrier avait éludé. À la place, un sourire à nouveau sur son visage, ce sourire insupportable qui donnait à Marco envie de frapper. Piaget, manipulateur subtil le sentait, il en jouait.

– Cette femme, vous l'avez kidnappée à l'hôpital.

– Oui j’avais prévu le coup, j’étais passé la veille. Je devais amener à Bâle, en Suisse, des semences congelées pour des inséminations de juments de très grandes valeurs.

Il poursuivit :

– J’étais resté trois jours. Soirée restaurant hôtel, tout était d’un ennui mortel. Alors le jeudi vers 17 heures j’ai fait un tour aux urgences et je l’ai vue pleine de tuyaux, je l’ai choisie. J’avais de la peine pour cette souffrance.

– Pas pour la personne demanda Hégésippe. Elle était en soins, on s’occupait d’elle, de sa maladie de sa douleur... cette personne ne vous touchait donc pas ?

Il hésita.

– Si, un peu, probablement aussi. L’odeur de l’hosto, éther, plastic et désinfectant, me perturbaient et je trouvais son spectacle dégradant.

– Il vous gênait et vous vous sentiez vous-même dégradé ou seulement la malade ?

– Un peu les deux, la situation était inhumaine, dit le criminel.

Son défenseur intervint :

– Monsieur Piaget, vous n’êtes pas obligé de répondre à cette question.

Le fou le regarda avec mépris. Il n’allait pas se laisser dicter une ligne de conduite. Il avait réfléchi à ce qu’il pouvait et voulait déclarer. Le flic reprit :

– Inhumaine ? C’est vous qui utilisez ce mot ? On croit rêver, ce serait par humanité que vous auriez commis cette atrocité. C’est quoi l’humanité selon Saint Piaget ?

– Vous ne pouvez pas comprendre.

– Vous vous réfugiez toujours dans cette phrase, je ne pourrais pas comprendre. Vous seul le pouviez. Vous et votre ego encore et toujours contre le monde... Vous vous leurrez Piaget, et nous comprenons très bien votre bassesse. Il vous semblait juste d’abréger les souffrances ? il n’y eut pas de réponse à cette question. Les enquêteurs essayaient de ne pas crispier le prévenu ils voulaient qu’il coopère le plus possible.

Il y eut un temps mort, les protagonistes s'observaient, tendus. Le dédain commun du policier et du meurtrier à l'encontre du jeune avocat le vexait.

– Le lendemain matin à 8 heures je suis venu à découvert, j'étais gonflé à mort, bourré d'adrénaline et je l'ai mise dans un fauteuil, direction l'ascenseur. Je l'ai étouffée dans cet ascenseur, entre deux étages, j'ai appuyé sur le bouton d'arrêt de la cage métallique. Et j'ai mis son coussin sur sa tête pendant deux minutes. Puis j'ai remis l'appareil en marche, en sortant sa tête dodelinait. Je suis sûr que tout le monde voyait bien qu'elle était morte, eh bien personne n'osait la regarder. C'est fascinant, non ? Elle était dans son brancard que je poussais, j'étais un brise-glace qui broyait le regard honteux des importuns sur son spectacle pitoyable. C'était incroyable en cinq minutes nous étions dehors. C'était... c'était simple et évident. Lumineux.

– Aussi simple que cela ? Je ne te crois pas, lui dit Melun. C'est trop maîtrisé, trop carré. Ou alors tu te vantes. Tu as forcément eu des difficultés des hésitations, commis des erreurs. Piaget détestait qu'on mette en doute sa parole. Parfois cela provoquait sa forfanterie mais aussi la vexation pouvait le plonger dans le silence. Un même boudoir.

Pour quatre heures d'interrogatoire, trois fois par semaine, les progrès étaient minces.

– On voit bien que vous n'êtes que des fonctionnaires, il faut quand même du culot pour aller dans les couloirs de la morgue prélever...

– « Prélever », l'arrêta Melun, mais je rêve, tu oses dire le mot « prélever » là où tu assassines une pauvre femme inoffensive. Et puis je parie qu'à la place de culot t'aurais aimé dire « courage », hein allez, lâche-toi, dis-le. Il se retourna et avec la violence qu'il avait refoulée depuis des semaines il lui balança un impeccable crochet du droit qui laissa le prisonnier meurtri étendu pour le compte pendant un moment.

Maître Roux se précipita mais son client était out, il était dépassé et devant un tel acte ne réussit qu'à dire :

– Mais enfin, mais enfin comment...

Hégésippe à nouveau l'obligea à s'asseoir pendant qu'il sortait son collègue de la cellule

Melun qui était dans un état second gueula en partant :

– Il faut surtout être un sacré enulé et un faux jeton, pour retirer à sa famille un défunt .

L'avocat était abasourdi par la violence soudaine, incontrôlable, qui avait envahi le policier.

– Je vais en référer au Parquet c'est inadmissible. Je vais...

Hégésippe le coupa.

– Vous n'allez rien du tout Maître, mon collègue et moi travaillons sur ce dossier depuis six mois et je pense qu'il a peu ou prou joué sur nos nerfs. Dès demain, Melun sera en arrêt de maladie pour une semaine : surmenage. Ceci expliquant cela.

Venant de derrière la porte il entendit encore :

– T'auras beau essayer de noyer le poisson, Piaget, t'es qu'un gros salopard.

Marco criait encore, il avait légèrement craqué, c'est le moins qu'on ait pu dire. C'était la fin de l'entretien. Pendant que Piaget retrouvait ses esprits, Hégésippe accompagna son collègue hors du ring.

On était au mois de Mars. Le commissaire voulait mettre un terme aux joutes oratoires, il avait l'obligation d'avancer. Il avait relevé Melun. Il demanda à Marco de passer le flambeau à Ketty Dialo pour quelque temps. Le lieutenant Melun restait dans l'enquête, bien sûr, mais cessait les interrogatoires et perdait le contact direct du « malade ». Marco en fut d'abord irrité, puis s'aperçut, qu'il était soulagé. Piaget avait été appréhendé six semaines auparavant. Sa proximité l'avait usé, et sa gentillesse ordinaire avait été battue en brèche. Était apparu chez le flic un cynisme dangereux. Après du repos, il s'en remettrait. La vie suit son cours, pensait Leclerc. Marco avait repris l'entraînement de course à pied début février. Trois sorties dans la semaine dont une assez longue qui lui remettait les idées en place. Un peu d'endorphines dans le sang le dopaient. Il

avait une attitude plus positive en général. Les bourgeons sur les arbres se gorgeaient, le marathon de Paris était en vue. Mi-avril. Il cicatrisait.

Dialo et Boisripeaux se remirent à l'ouvrage, cherchèrent tous les détails des crimes et des disparitions. Les six dernières avaient été déjà complètement expliquées. Contrairement à ce que disait Piaget, avant la découverte des sacs dans les rues de Saint-Denis, les polices allemandes et Italiennes avaient accumulé beaucoup d'éléments qui s'emboîtaient tout d'un coup des années plus tard. Au fond, il restait à comprendre ce passage à l'acte en 1990, la fixation que ce malade avait faite sur Maurice Vertefeuille. Ses fantasmes : réaliser un crime parfait et créer une œuvre, relevaient plus de la psychiatrie. L'indifférence à la détresse physique de ses proies et cette pratique voisine de l'euthanasie pourraient-elles un jour être expliquées ?

Leclerc avait décidé de laisser le pervers mariner. Ils avaient attaqué la bête comme des gamins qui jouent avec un nuisible, un serpent ou un scorpion, au bout de leurs bâtons, avec un manque de méthode certain et parfois de professionnalisme. Ils arrêtaient les interrogatoires une huitaine de jours. Piaget se morfondait dans sa cellule. Confronté à un paramètre qu'il avait négligé, la lenteur de la justice. Le commissaire avait constaté qu'Hégésippe lui aussi se sentait un peu cramé psychologiquement. Il lui avait donc proposé ces quelques jours de repos. Les beaux jours étaient là, ça tombait bien. La météo redevenait agréable, il retrouvait des habitudes, les courses au marché, la médiathèque, le ciné. Il rentrait chez lui quand il se surprit à inspirer très amplement, vraiment à fond, avec ferveur. Khader avait sorti la tondeuse et donnait le premier coup de tonte en bas de l'immeuble. Le parfum de l'herbe, la vue des bourgeons des saules pleureurs, milliers de tâches, minuscules ponctuations vert acidulé qui brillaient dans le soleil matinal, le policier se sentait enfin bien. Un peu comme un convalescent qui vient d'éprouver les premiers succès, lors de sa rééducation. Il remarqua qu'il avait dû passer ces mois de traque sans prendre le temps de respirer ou seulement par réflexe de survie. Les événements l'avaient dominé et

c'était la première fois qu'il reprenait le dessus. Il se sentait en congé de maladie plus qu'en vacances.

Dialo et les autres collègues, eux ne voulaient pas lâcher le monstre, leur colère les maintenait vigilants.

Exceptionnellement, cet interrogatoire avait lieu un matin. Ketty s'y collait. Avec elle, Piaget était un peu plus réservé. Il n'avait pas prévu d'être face à une femme. Elle le perturbait. Il n'osait la provoquer. Ketty aimait bien rester debout et marcher dans la pièce. Chaque fois qu'elle se rapprochait de lui, qu'elle se trouvait dans son dos, il se recroquevillait imperceptiblement sur son siège et se tassait. Elle portait un parfum de chez Kenzo. C'était une de ses rares coquetteries. La fragrance agréable lui donnait une présence impalpable et puissante. Ketty était une belle femme dont la stature athlétique en imposait. Elle représentait l'opposé des attentes malsaines du criminel.

– Piaget, j'ai bossé sur ton affaire depuis le début, je suis détachée de la DRPJ, je bosse en soutien à Mermoz. Elle regardait le jeune avocat de façon impérieuse l'air de dire « toi mon cochon, me fais pas chier ».

– Je me disais bien que ces minables de banlieue ne pouvaient pas m'avoir rattrapé tout seuls. Elle le regarda, prenant le temps de répondre à cette provocation. Ne pas s'emballer, garder le contrôle. Voilà ce qu'elle se répétait.

– T'es vraiment un type supérieur, hein, Piaget ! Il ne nous a pas pourtant pas fallu bien longtemps pour te cerner, pas plus de trois mois pour te faire tomber. Compte tenu de l'historique on a fait du beau boulot, et très rapidement,

– Parce que je l'ai bien voulu, c'est moi qui me suis livré c'est pas vous qui m'avez trouvé.

Le barge avait tutoyé Marco par provocation, Hégésippe pour s'en rapprocher symboliquement, mais il vouvoyait le lieutenant Dialo. Il y avait là un élément qui fit réfléchir les policiers.

– Tu aurais pu dévoiler les cadavres sans apparaître, rester caché. Tu avais besoin de reconnaissance médiatique comme tous les gamins qui sur YouTube veulent leur minute de gloire ou bien c'était le remords ?

– Piaget je vous conseille de ne pas donner suite, vous n’avez pas...

Mais le dingue enchaîna :

– J’étais obligé d’apparaître, vous êtes tellement mauvais, je devais être sûr que vous ne raconteriez pas d’histoire, vous faites tellement d’erreurs.

– Ta théorie du crime parfait, je l’ai lue dans le dossier, c’est pas faux ce que tu dis.

Ketty brossait le meurtrier dans le sens du poil, elle était assise en vis à vis et le regardait dans les yeux essayant d’établir un contact avec lui.

– Bien sûr, j’avais accompli un travail parfait, je ne voulais pas qu’il soit apocryphe.

– Oui, c’est sûr pas de cadavre pas de crime, et donc pas de criminel, mais c’est pas une trouvaille, c’est un lieu commun. Un truisme mon pauvre Piaget.

Elle tournait autour de la chaise sur laquelle était assis Piaget.

– En fait d’évidence, en voilà une qui devrait faire réfléchir la flic que vous êtes : on peut tuer trente personne sans qu’aucune police ne soit alertée.

– Piaget, pour l’amour du ciel arrêtez de...

Mais le défenseur fut interrompu.

– Il aura fallu que j’aie cherché ce vieux con de Vertefeuille pour vous faire réagir.

– Piaget... tenta Maître Roux, mais le psychopathe le repoussa.

Dialo s’assit à un mètre du meurtrier et, se penchant vers lui, lui dit :

– Mais c’est parce que tu as une intelligence hors norme.

La policière n’en savait rien mais elle bluffa :

– On a estimé ton Qi à plus de 140. Tu me diras que ce n’est qu’une évaluation empirique, tout de même c’est une indication.

Elle n’arrivait pas à provoquer de réaction de la part du pervers. Elle insista :

– Oui et on en a parlé à un psy, et pour lui tu as un problème pathologique, tu serais un Aspie.

L’avocat observait la joute, très surpris.

Elle inventait, elle-même étonnée par son audace. Elle utilisait la tarte à la crème des médias, les serial killer qui seraient atteints d'un syndrome d'asperger, et qui n'auraient aucune capacité à l'empathie. Schéma tellement grossier et simpliste qu'il en était faux. Des surdoués, sans être Aspie, pouvaient être incapables d'empathie et des autistes totalement capables de formes fortes et précises de ce sentiment. Elle voulait l'amener à décrire son état d'esprit lors des meurtres, et la conversation pouvait y mener. Elle avait bien conscience d'être hors de tout ce que les manuels décrivent pour questionner un criminel. Mais le cas Piaget dépassait de loin les cas d'école et son intuition lui disait de poursuivre...

– Ça te parle ça ? Asperger ?

Un type comme Piaget ne pouvait qu'être informé.

– Ce serait pour cela que tu prendrais de telles décisions, sans difficulté, parce que tu vois le bénéfice sans penser à la douleur relative à celui-ci.

Piaget sourit, encore une fois tous ces flics, même elle, étaient à côté de la plaque.

– Vous n'y êtes pas du tout. D'abord je n'ai pas 140 mais 110 de Qi. Et comme vous le dites hors du contexte ce genre de test ne veut rien dire, vous êtes pitoyable, j'aurais espéré mieux de vous.

Il se renfrogna les avant-bras posés sur la table, la tête basse, Ketty l'avait perdu. Elle attendit quelques secondes, assise tranquillement, son parfum assurant sa présence. C'est le fou qui relança :

– Et puis j'ai parfois douté et même regretté mes choix. Votre syndrome d'Asperger, ce ne sont que des conneries pour magazine de salle d'attente. Ce que j'ai fait et reproduit n'est rien d'autre que ce que mes profs m'avaient enseigné. J'ai pratiqué des euthanasies parce que les cas étaient désespérés, et qu'il n'y avait aucun espoir.

– Comment pouviez-vous en juger ?

– C'est inexplicable, répondit-il. Ça se sent.

Maître Roux était accablé, ce type était indéfendable, il allait vraiment se faire massacrer par un tribunal.

Dialo pensait que, de façon générale, ces criminels n'étaient que des baudruches gonflées d'orgueil. Il suffisait de les aiguillonner pour qu'elles éclatent.

– Si je comprends bien l'exaltation de tuer, et la perspective « d'accumuler du matériel pour votre œuvre », je cite, a été remplacée par le plaisir de participer à des expositions dans la région parisienne.

– On peut dire cela.

– Pourtant c'est un maigre succédané. De petites expos collectives, c'est indigne de ton talent.

Elle avait failli dire « de ton génie », mais elle savait qu'elle ne devait pas trop en faire... il n'était pas débile malgré tout.

– Oui mais je continuais à créer l'œuvre pour réaliser ma vidéo.

– Et cela suffisait ? Plus de kidnapping, plus de meurtre, une existence sans sel ? Tu jouissais de l'idée d'entrer dans l'histoire du crime ? Tu préparais ton entrée en scène, et tu avais instrumentalisé la relation ancienne que vous aviez eu avec Vertefeuille.

– Il me fallait un type qui me comprenne. Je savais que Vertefeuille était celui-là. C'est dommage qu'il ait été malade. Je voulais faire durer, l'emmerder jusqu'à sa retraite. Jusqu'à sa mort. Peut-être l'obliger à démissionner.

– Tu le détestais ?

– Oui, lui je le détestais. Plus que ça. Je le haïssais absolument, parfaitement. Pas le genre de choses que vous puissiez comprendre.

– Tu ne le connaissais presque pas

– Je l'avais connu, dans une vie antérieure.

– Il y a vingt-cinq ans ? En Guadeloupe ? De l'eau a passé sous les ponts. Il n'était plus l'homme que tu avais rencontré.

– On ne change pas, on reproduit toujours les mêmes schémas.

– Tu es bien placé pour le savoir, tu nous accables trente ans après un travail de môme, qui t'était resté en travers de la gorge, tu es un obsessionnel, Piaget. Dingue et obsessionnel. Dans ce registre tu es exemplaire. Alors tu as

choisi le commissaire Vertefeuille comme sujet de ta folie, c'est ça ? L'homme qui n'avait pas réussi à retrouver ta copine après le cyclone Hugo.

– Pas du tout, vous n'y êtes pas. J'ai suivi mon ennui, mes envies. Et puis j'ai rendu service à ces pauvres gens. De toute façon ils étaient perdus

– Que tu dis, moi je pense que l'enfant que tu as assassiné aurait pu être traité. Contrairement à ce que tu penses les choses évoluent en médecine, comme ailleurs, il y a des progrès et tu as tout simplement tué des victimes innocentes.

Piaget ne répondit pas. Comme chaque fois qu'il se sentait mal à l'aise il poussa un soupir et eut un mouvement des bras signifiant qu'il s'en fichait.

– En fait, tu es un meurtrier comme les autres, poussé par sa mégalomanie et son aveuglement, lui assena Dialo qui avait été indignée par la nonchalance de Piaget.

– Vertefeuille ou Saint-Denis, qu'importe il te fallait une scène médiatique pour exposer ton narcissisme.

– Vous vous trompez, Vertefeuille était important.

– Parce qu'il incarnait les règles et une fonction exemplaire ?

– Exemple mon cul, Piaget essaya de se lever il était en colère. Ketty ne comprenait pas mais elle sentait que c'était important. Elle renchérit :

– Maurice Vertefeuille était LA vertu et LA simplicité incarnées. Efficace et honnête.

– Ce n'est pas vrai, c'était un salop.

– Mais non il a eu une carrière parfaite, je le sais. J'ai bossé sous ses ordres pendant trois ans.

– Non tout a commencé à cause de lui, répliqua-t-il.

– Parce que ton amie avait disparu durant Hugo ?

– Mais non, idiot, vous ne pigez rien, vous êtes aussi conne que vos collègues.

C'était la première fois que Piaget s'emportait contre Ketty Dialo. Il n'avait pas été condescendant, Dialo y était souvent confrontée, elle qui était une métis, et qui incarnait l'Ordre. Il n'avait pas été misogyne non plus, jusqu'à maintenant.

Elle mit l'insulte sur le compte de la colère, elle devait poursuivre dans cette direction. Elle le sentait.

– Parce qu'il t'a interrogé.

– Mais non parce que c'est lui qui me l'a volée, explosa-t-il en hurlant.

Vous comprenez ça, ce type que vous adulez, eh bien il me l'avait volée.

Piaget était en colère et il hurlait cette phrase « il me l'avait volée ». Il le cria plusieurs fois puis de moins en moins fort et il pleura la tête dans ses mains menottées. La policière l'observait sans intervenir, elle s'était éloignée du criminel et attendait.

– Vous êtes vraiment des cons, il avait séduit ma femme. Vous comprenez ça, bande de pauvres types. Il s'adressait aux caméras vidéo. C'était la première fois que Piaget réagissait avec des sentiments presque humains. Il reprit contenance assez vite et essaya de dominer la fonctionnaire de police, en la bravant du regard.

– Vertefeuille t'a volé ta copine, que veux-tu dire par là ? demanda la flic plus doucement.

– Ils couchaient ensemble, elle l'aimait elle allait me quitter.

– Maurice Vertefeuille avait une relation avec ta copine en Guadeloupe avant le cyclone, c'est bien de cela qu'il s'agit, insista Dialo.

– Oui, je les avais vus.

– Quand était-ce exactement ?

– Un soir, à Sainte-Anne, je ne sais plus, juste quelques jours avant la tempête.

– Et tu as tué ta femme parce qu'elle t'était infidèle ? demanda Ketty. C'est un peu court comme justification. Il y a chaque jour des milliers de couples adultères. Ça ne se termine pas toujours dans le sang.

– Ils étaient beaux, ils étaient heureux. Je ne le voulais pas.

– Qu'est-ce que tu ne voulais pas, Piaget ?

Dans un souffle, il répondit :

– La tuer évidemment. Nous nous sommes disputés, elle voulait partir, c'était au début de la tempête.

Il raconta aussi précisément que possible les souvenirs qu'il avait de cette nuit, sa voix était sans timbre, il récitait une litanie, il racontait la tâche initiale. Il avait commis l'irréparable ce jour-là. Elle avait découvert le point à partir duquel tout avait basculé. Le pêcher originel de Piaget, l'objet de ses obsessions. Elle sortit en vainqueur de la salle d'interrogatoire. Marco était derrière la porte et lui sourit, sans rien dire, en levant le pouce. Ils avaient remporté une victoire.

Elle retourna dans la cage pour parfaire cette séquence. Les autres crimes apparaissaient comme des diversions. Le type, après son premier meurtre voulait noyer ou peut-être diluer son acte abominable, indiscutablement odieux, avec d'autres morts auxquels il parvenait à inventer une justification folle. Elle écoutait, parfois d'un mot encourageait le flot. Elle se faisait aussi peu présente que possible. L'avocat était coi, une digue était rompue et l'enquête avait pu faire un bond en avant.

Comme un gamin qui a fait une tache d'encre sur sa feuille blanche et qui gribouille autour pour la masquer mais qui ne fait que remplir sa page de traits de moins en moins gracieux. La vie de Piaget se résumait à un crime et à un long gribouillage atroce. Les enquêteurs avaient tout enregistré. Il avait dit les coups de couteau, la nuit d'ivresse, la folie et le vent, le démembrement aussi il le dit. Mais il ne raconta pas tout. Il ne raconta pas les chiens affamés la peur de la meute. On ne dit jamais tout, cela, les policiers le savaient. Ils ne comprendraient jamais le cœur de l'abjection et la folie.

Dialo lui posa enfin la question,

– Et le cadavre où l'avez-vous enterré ?

Quand il avait vu cette femme policière, son image l'avait transporté vingt-cinq ans en arrière. Sa peau bronzée par les sangs mêlés avait évoqué les Antilles. Sa féminité digne et sa stature étaient en opposition avec sa propre laideur. Tout en elle avait évoqué sa culpabilité refoulée. La femme la mère et l'amante se mariaient dans cette enquêtrice qui le plongeait dans un profond malaise. C'est peut-être pour cela qu'il avait vouvoyé la policière. Probablement aussi ces sentiments avaient-ils été inconsciemment perçus par Ketty qui l'avait tutoyé comme un gamin. Elle l'avait dompté.

Piaget n'était jamais revenu aux Antilles. Son souvenir était approximatif. Il expliqua la zone derrière la plage, donna quelques repères, expliqua les bouteilles et les plombs de plongée. C'était flou. On consulta le cadastre qui réglait la ville un quart de siècle au par avant. La plage avait changé.

Ils cherchaient vingt-cinq ans après le cyclone. C'est avec ce métal, grâce à des détecteurs qu'ils trouvèrent les preuves matérielles. Les deux bouteilles avaient rouillé dans le sable, et les, ceintures de plombs avaient pris une teinte brune avec des reflets verts. Il ne restait que quelques ossements de la petite fiancée, les crabes et les animaux microscopiques ayant tout dévoré depuis un quart de siècle.

Melun et Dialo reçurent par fax les rapports et les photos. La gendarmerie avait été réquisitionnée, le travail d'exhumation avait pris huit jours.

Un vent de fraîcheur soufflait sur la Seine-Saint-Denis. Leclerc fit le point avec l'équipe, Piaget était sous les verrous depuis sept semaines. Ils avaient fait du chemin. Les six inspecteurs principaux, étaient présents. Il y avait Hégésippe et Marco, Ronsard et Marot, Tresserre et Fosse. Ils avaient traversé l'histoire en immersion comme des insectes aveugles en quête de lumière ou d'oxygène, ils étaient un peu usés. Melun avait repris le contrôle de ses colères, et retrouva les chemins de l'humour.

– Bon, je crois qu'on a bien avancé, reste à découvrir le lieu où ce dingue a rangé les cubes, c'est très important pour les familles et pour nous ce serait la conclusion logique. Et puis j'aimerais aller vraiment au fond des choses.

– Par conséquent il nous reste à approfondir l'hypothèse du container, si container il y a, dit Tresserre.

Hégésippe reprenait tout juste le collier. Il avait passé quatre jours de récupération, chez lui, à écouter de la musique et à bouquiner sept ou huit livres

pour en trouver un qui le captive et l'emmène au loin. Là où son propre esprit communiait avec l'auteur. Tous les jours il s'était occupé de ses enfants.

Lors de l'interrogatoire, ce jour-là, il fallait aborder la question de l'œuvre. Boisripeaux, de retour au boulot attaqua d'entrée.

– Salut Piaget, on en a passé du temps ensemble, hein,

Pas de réponse, Piaget, mutique regardait ses mains menottées. Le flic poursuivait :

– vous devez être content vous avez réussi un buzz planétaire. Médiatisé au-delà de vos espérances, sûrement. La déception c'est que ce n'est pas votre œuvre mais vos meurtres dont les gens se souviennent. Vous avez réussi à embrouiller quelques scribouillards mais globalement d'un point de vue artistique tout le monde trouve que vous êtes nul. À chier. À peine un boucher dont personne ne pige la pseudo-installation. Vous vous êtes servi des valeurs artistiques pour brouiller vos turpitudes mais maintenant que vous êtes en tôle, le public ne gardera que l'image du prisonnier. Du criminel enfermé, de la bête domptée. Fini les plans médias, le prime Time, la grosse tête et l'artiste contemporain mégalo. Le flic avait été on ne peut plus violent. Il attendait pourtant une réaction,

– ça vous laisse sans voix ce constat. Qu'est-ce que vous avez à répondre ?

Piaget haussa les épaules en soupirant, agacé. Il gigotait sur sa chaise, on voyait qu'il avait envie d'envoyer Boisripeaux dans les cordes, mais il se taisait. Il restait sur la réserve prudemment.

– Si on regarde bien votre machin, ce ne sont que des bouts de cadavre, il n'y a rien d'artistique là-dedans.

Tresserre passa la tête par l'entrebâillement de la porte,

– Melun le commissaire veut te dire un mot. Marco sortit laissant Hégésippe seul en tête à tête avec le fou.

– Franchement, avec votre parcours, vous arrivez encore à vous prendre pour un artiste, mon pauvre Piaget ?

Le silence s'était installé. Hégésippe voulait attendre Marco pour la suite. Le meurtrier faisait mine de boudier les sourcils froncés la mine renfrognée. Il adoptait des comportements de petite starlette minaudante et caractérielle. Après quelques minutes d'un silence de mauvaise qualité, Piaget dit :

– Mais bien sûr, Boisripeaux que je suis un artiste, peut-être le plus grand de ma génération. L'art, c'est la transgression c'est la provocation des règles, des normes. Mais tu peux pas piger ça, Boisripeaux. C'est un appel viscéral à l'amour narcissique. L'art c'est une synthèse. Un engagement absolu de tous les instants et à long terme. Piaget s'était redressé sur sa chaise et ses mains bloquées par les menottes s'agitaient à chaque imprécation. Le bout des doigts de sa main gauche tremblait, ses mâchoires avaient des clonies.

J'ai conçu une œuvre unique grandiose et éphémère. Dans mon travail j'incorpore les têtes réduites de Jivaros, les momies antiques, je convoque le cubisme, le support surface, le body art, les œuvres microscopiques des uns les hologrammes des autres et j'en fais la synthèse par la vidéo. J'interpelle Peter Greenaway et son Zoo. Et je surfe sur la temporalité d'un Cai Guo-Qiang. Je donne un coup d'arrêt aux imbécillités modernes, le japonais peut tomber du dixième étage sur une toile blanche, l'italien peut chier dans ses boccas et l'autre conasse peut peindre avec ses sécrétions vaginales, ces transgressions sont infimes et ridicules par rapport à ce que j'apporte à l'art contemporain. Je vais au bout d'une logique surréaliste, je suis insurpassable incontournable. Dans mon œuvre, comme un Magritte, je mêle le signifiant, mes cubes charnels avec le signifié : l'installation mobile. J'ai cent ans d'avance sur mes contemporains.

Marco allait rentrer dans la salle d'interrogatoire, mais Tresserre l'en empêcha. Il écoutait ce huis clos depuis le début et voyait le lien intéressant se nouer, seul à seul, entre les deux protagonistes. C'était fascinant. En chuchotant il dit à Melun

– Laisse-les il se passe un truc, pour une fois, Piaget est en train de se lâcher.

– Tu vois Boisripeaux, je suis devenu un surhomme au sens nietzschéen, je suis le mec qui a réussi à s'extirper de sa condition humaine pour être au-

dessus de ce qu'il aurait dû devenir. Je n'ai rien d'un sur-homme au sens propre, je n'ai rien de superman. Attention ne fais pas de contre-sens, Boisripeaux, je n'ai jamais voulu être un super héros au sens où les fascistes voulaient créer un homme nouveau et supérieur. Non moi j'ai seulement réussi à trouver ce qui en moi pouvait me permettre de m'extraire du destin fade et médiocre auquel j'étais promis. En fait, je suis devenu celui que je désirais être.

En écoutant par l'interphone dans la salle à côté, Melun bouillait :

– C'est ça, il voulait être un pervers et il l'est devenu, on nage en pleine philo à deux balles.

Piaget ne disait pas la vérité sur les icônes qu'il avait conçues : les cubes de chair. Ils étaient en réalité une référence à l'humiliation et au désespoir qu'il avait ressenti vingt-quatre ans plutôt lors de cette nuit cyclonique. Il n'avouerait jamais qu'il avait gardé le subterfuge de la congélation pour des raisons évidemment pratiques, et pour éviter d'entendre à jamais battre le cœur de la seule personne qu'il ait aimé. Il avait lu Edgar Allan Poe et ne voulait pas entendre dans sa folie les pulsations de ses victimes. Alors il les congelait. Le dément pérerait :

– En plus, je fais la nique à ces nouveaux détenteurs du pouvoir, les faiseurs d'étoile. Tous ces types qui détiennent les murs blancs que la communauté a payé de ses impôts. Les murs blancs qui donnent le pouvoir. Ils ont réussi à subtiliser aux artistes leur importance, du grand banditisme qu'ils ne pourront pas m'infliger, ces enculés. Tous ces directeurs de fondation, qui mettent en scène la médiocrité contemporaine pour se faire mousser. Ce n'est plus l'artiste ou l'œuvre que les badauds viennent voir, c'est l'installation débile qu'a produite l'institution. Hé bien grâce au net, je passe outre, et je vais chercher les spectateurs dans leurs cuisines, leurs salles de bain leurs chambres à coucher, sur leurs ordi portables et leurs tablettes, et ça c'est novateur aussi pour l'art contemporain. Grâce à moi l'art n'est plus confit dans sa suffisance.

Il marqua un silence et reprit avec fougue.

– Avec ma méthode je baise les critiques, j'emmerde le bon goût et l'esthétique, je suis au-delà de ces notions du passé.

Le cercle conjonctif autour des yeux de Piaget était injecté de sang, son élocution était de plus en plus rapide et ses joues étaient en feu. Il était habité, les deux inspecteurs devaient en convenir, malgré leurs réticences, ce type était passionné. Ils ne le comprenaient pas vraiment, ses références ne leur étaient pas accessibles.

– Même si ces considérations étaient envisageables, et je m'en fous complètement, tu es avant tout un criminel et un monstre ! s'insurgea Hégésippe.

Le tutoiement lui était venu naturellement, il ne voulait plus respecter ce personnage et sa perversion.

– Tu auras sûrement droit à une expertise psychiatrique, mais tu es à toi seul un musée de pathologies : obsessionnel, égotique, névrosé et schizophrène avec un brin de psychose, tu es barge, Piaget. C'est ça que tu es ; un barge absolu et immonde.

– Bien sûr, tu ne peux pas comprendre cela, qu'un artiste risque la taule, la prison à vie ou la peine capitale pour son art, ça te dépasse. Hein, Boisripeaux c'est au-delà de tes échelles de valeur au-delà de ton imagination.

– Tu me fais marrer Piaget, « mourir pour des idées », mais ça ne s'est jamais appliqué à ton cas particulier. Tu n'as jamais rien risqué de ta vie. Tu n'es qu'un faux jeton, Piaget, un prédateur des maisons de retraite.

Et en aparté il ajouta :

– Non mais sans déconner, si l'histoire n'avait été tragique tu m'aurais fait mourir de rire, oui !

– Que tu ailles en taule en HP ou en enfer tu es un fou pervers. La seule chose que tu ne sois pas, c'est idiot. Et l'art n'a rien à voir avec tout cela.

– Mais si, Hégésippe, l'art est au centre de tout cela ! L'art EST tout cela.

– À moins que tu ne confondes art et communication. Tu as créé une iconographie et un vecteur pour ton besoin névrotique de paraître, mais mon pauvre Piaget, il n'y a que dans les asiles et les prisons pour foldingues que tes références peuvent être comprises. Et peut-être dans certaines niches intellectuelles à moitié perverses elles aussi, qui feront abstraction de ce que signifient tes atrocités.

– Je ne cherche pas la notoriété, je cherche la reconnaissance d’une élite.

Hégésippe éclata de rire. Son rire était dévastateur, il balayait d’un coup les délires du criminel. Sain et naturel. Un défoulement, une nécessité.

– Une élite, elle est bien bonne celle-là, ton élite ce sera un groupuscule de dingues et d’adeptes de ta démente. Et malheur pour les gardiens qui auront la corvée de te conserver bien au chaud.

Et puis la reconnaissance est un mot très mal choisi, reconnaissance de quoi, mon pauvre Piaget. Au mieux tu peux éveiller un intérêt, le cas que tu représentes peut intriguer un universitaire, un psychiatre, mais la reconnaissance ? Jamais tu ne suggéreras cela. Hégésippe regardait le criminel avec mépris, il était debout les deux bras tendus avec les mains bien à plat sur la petite table qui les séparait, et il le toisait.

– Ce qui est au centre de ton problème, Piaget, c’est l’amalgame et la confusion. Et ton ego surdimensionné. Tu penses être supérieur à tous, tu crois être en avance mais tu retardes, la loi a prévu les fous comme toi et la loi les enferme, et la loi les ensevelit.

Hégésippe s’était lâché, il aurait bien giflé cet animal mal faisant. Une hyène ? Il en doutait, seul un humain taré était capable de cette imagination. Il en avait assez de ce type supérieur, de sa mégalomanie hors du temps et de la réalité.

Il sortit de la salle en claquant la porte, Marco l’attendait une tasse de café brandie, il attendait le retour du guerrier hors du champ de bataille.

Les dents serrées il lança :

– Il me fout les boules ce type !

Le commissaire Leclerc était debout dans la pièce attenante, il avait écouté la joute entre Boisripeaux et l’illuminé. Il était resté discret et avait parfois hoché la tête. Sa présence était utile au Lieutenant. Leclerc représentait un repère de bon sens. Un soutien institutionnel face à Piaget qui représentait la perversion.

– Je crains que dans ce domaine vous n'en tiriez plus rien, c'est un fou, il est hors de notre portée, la taule le fera redescendre sur notre belle planète, répondit Leclerc.

Hégésippe n'en était pas si sûr, il l'espérait pourtant.

– Oui, vous avez raison, dit-il mollement. Et il s'assit lourdement sur son fauteuil, il mit des écouteurs et monta le son assez fort pour monopoliser son cerveau, et, en boucle il se passa le nocturne en si bémol mineur de Chopin, la version jouée par Brigitte Engerer, qui a chaque fois le transportait. C'était urgent, il devait penser à autre chose.

Chapitre 22

Confusion

Depuis trois semaines, on le sortait de cellule pour aller à confesse, deux ou trois fois hebdomadaires rarement plus. Souvent les après-midis. Piaget avait repris un peu de poids. Ou peut-être de graisse. Il ne bougeait pas de son châlit qui était scellé au mur. Il ne pouvait parler à personne, et tentait de garder une contenance. Le court vedettariat qu'il avait vécu ces derniers jours n'avait plus d'objet dans cette solitude. Il ne voyait dans le regard des gardiens que la lassitude, le mépris et le dégoût. Il avait refusé de révéler où se trouvait son chef-d'œuvre. Les enquêteurs cherchaient un lieu où il aurait pu entreposer trente corps et, où, réaliser un mobile de 3 mètres de long, et 2 de large, était faisable. Les policiers avaient pensé à un container. Ils s'étaient buté sur cette idée, un container frigorifique, alimentaire par exemple.

Ils avaient essayé de suivre la piste de l'argent. Une théorie était qu'il avait dissimulé un pactole dans une banque, probablement lié à son l'héritage en 2005. Ils envisageaient qu'un virement automatique alimentait la location et les

frais généraux comme l'électricité. Ils étaient remontés dans le temps, avaient fouillé dans tous les comptes sans réussite. Ils firent sous l'autorité d'Interpol, une recherche dans les pays limitrophes. Ils ciblaient bien sûr les pays dont le secret bancaire était encore bien gardé. Mais ils ne trouvèrent rien. L'œuvre restait introuvable. Ils craignaient une nouvelle vidéo. La première avait aveuglé la sphère médiatique une semaine durant. Mais ils ne voyaient pas comment le dingue pourrait exploiter encore une fois ces cubes, et les corps encore dissimulés. Une nouvelle mise en scène ? Et qui lancerait une telle vidéo, un ami, un avocat, un groupuscule extrême ? Il y avait là-dedans un potentiel extrêmement malsain. Ils relançaient donc tous les organismes administratifs. Tous les personnels ayant à surveiller la chaîne du froid, le stockage de denrées, l'utilisation de matières congelées, cela allait des services de l'agriculture, l'hygiène, les services vétérinaires, mais aussi les entreprises de transport et de fret.

Un mois après la capture de Piaget, un comptable de la SOGEPROBA, eut l'idée de regarder le remplissage de leurs containers. La SOGEPROBA louait, à des producteurs de banane, des containers réfrigérés qu'ils stockaient à Rungis. Ils avaient un remplissage de cinquante-sept pour cent, il y avait une crise dans la banane qui avait été subventionnée par l'Europe, et qui avait perdu cet avantage. Le comptable décida de contrôler l'utilisation de tous les containers. Son but était d'en céder pour avoir moins de frais fixes. Toutes les vérifications en pointèrent un qui était loué depuis quinze ans par un petit producteur, qui avait installé un virement automatique, pour payer les frais. Il s'avéra qu'aucun contact physique n'avait eu lieu avec ce producteur fantôme. On repéra le local qui était dans la zone de fret aérien d'Orly. Les policiers furent déployés mais le container était vide, le producteur était décédé depuis dix ans et une erreur informatique avait maintenu les prélèvements automatiques sur le compte d'une société sœur et dont le comptable était peu regardant, voire complètement incompetent. C'était finalement une impasse.

Par contre, quelques jours après, une banque suisse contacta les autorités françaises. Elle avait fait l'objet de nombreuses demandes de la part de

la police française. Sur leurs ordinateurs, le nom de Piaget était apparu comme actionnaire d'une société anonyme. La banque avait tergiversé car elle ne voulait pas lever le secret pour une entreprise. Elle ne voulait pas non plus couvrir des meurtres et des disparitions sordides. Les responsables observèrent que le compte, ouvert en 2005, ne servait qu'à alimenter un compte courant qui payait le deux de chaque mois une maisonnette, en région parisienne.

La maison en question était juste dans la rue parallèle à celle qu'occupait Piaget. Les deux jardinets se touchaient et il y avait dans un angle une communication assez large, par un trou dans le grillage. Ce n'était pas très visible, le lierre et un noisetier ayant poussé de part et d'autre de ce trou dans le grillage. Le jardin n'était pas entretenu, si bien que de hautes herbes et des ronces concourraient à dissimuler ce passage.

De l'extérieur, ça ne payait pas de mine. Sur la façade est, le côté sous les vents dominants, les flics observaient une grosse prise d'air et à l'étage deux bouches d'aération. Le type de sortie qu'utilisent les appareils à air conditionné ou les moteurs des réfrigérateurs, scellée au mur et protégée par une petite grille. Ils avaient mis l'endroit sous observation vidéo, du moins sur les trois faces accessibles. Les flics y firent irruption vers 11 heures. L'ambiance de ces deux jardinets, ce matin-là, était paisible, reposante. Des troènes en fleur exhalaient un parfum d'enfance et de douceur. Le voisin avait tondu et laissé les restes de l'herbe coupée sur un tas de composte qui se décomposait. Pour la première fois de ce printemps précoce, les quelques rayons de soleil avaient fait macérer ces rebuts. Toutes ces odeurs appelaient à la tranquillité. Pourtant une cinquantaine de policiers, scientifiques, pompiers et différents responsables étaient en poste dans la rue, les jardins, et sur les deux carrefours qui conduisaient au site. Dans la maison, les détecteurs thermiques étaient formels, il n'y avait pas âme qui vive.

Leclerc après une observation minutieuse ordonna qu'on entre. La maison était-elle piégée. Cela correspondait peu à la façon de Piaget, mais on envoya des démineurs pour pénétrer en premier. Il n'y avait rien, comme prévu, et la situation fut immédiatement sous contrôle.

Les policiers étaient entrés par le garage. Il mesurait 30 m², une séparation formant une entrée avait été aménagée avec des briques en placo-plâtre, le reste était consacré à un vaste congélateur, les murs étaient isolés efficacement. Un gros moteur électrique produisait dans le garage un froid constant. En regardant de près ils s'aperçurent que ce petit pavillon avait été aussi isolé de l'extérieur, avec des plaques de polyuréthane, puis un crépis avait été projeté. Il y avait très peu d'ouverture, la maison était vrai un réfrigérateur. À l'étage le même moteur était sur *off*. Il occupait l'ancien emplacement d'une cuisine qui avait été sacrifiée. Le congélateur arrêté était à la place de la salle à manger dont la fenêtre était condamnée par l'intérieur. Le salon avait été modifié, il avait pris l'aspect d'une salle de commandement. Pour tout ameublement, il y avait un lit d'appoint avec un bureau sur lequel trônait un ordinateur. Et aux murs absolument partout, les coupures de presse qui relataient l'affaire. Il y avait des vieux articles de 1989, France Antilles, articles qui disaient tout sur le cyclone Hugo. Puis un entre filet sur les disparus qui racontait sur une colonne, en pages des faits divers la recherche de la jeune femme. Le journal relatait les difficultés rencontrées par l'inspecteur Vertefeuille qui avait été en charge de l'enquête. Les articles étaient entourés au marqueur et les plus récents étaient surlignés au stabylo. Plusieurs jours après l'abandon des recherches en 1989, le même quotidien tirait un bilan des pertes dues à Hugo. Il y avait des journaux allemands criant au scandale et à l'inefficacité après la disparition des victimes et les vaines recherches. Des articles français tirés du *Parisien* et du *Midi libre* qui disaient la détresse des familles lors de la disparition de Rémi. Il y avait là toute l'histoire.

Puis autour du bureau et sur celui-ci, les coupures de presse consacrées aux récentes « réapparitions » des corps. La cabale après la vidéo ; cela occupait la plus grande surface.

L'odeur à l'étage était épouvantable. Doucereuse et émétisante, une odeur que ressentaient les personnes présentes, une odeur vicieuse et enivrante qui donnait mal au cœur et qui suffoquait par sa force et sa malignité. Hégésippe était rentré le premier dans la pièce. Il avait un mélange menthol, camphre et de

l'eucalyptus quelques gouttes qu'il versa dans son mouchoir qu'il tenait à la main. Il avait comme ses collègues des gants et une protection de type sur-pantalon et sur- veste. La pièce ressemblait à un aquarium dont les parois lisses avaient trois faces vitrées. Trois petites caméras miniatures avec un grand-angle étaient positionnées. Au plafond un rail et un support pour filmer. Cette caméra-là était absente. Les fils de nylon pendaient lamentablement, trois ou quatre d'entre eux avaient un bout de viande putride accrochée à leur bout libre. Ce qui restait des dix ou onze autres cubes s'était détaché et était tombé, puis avait pourri par terre. L'évolution inéluctable d'une œuvre éphémère et impossible. Les couleurs avaient disparu vers des ocres et des terres de sienne et des gris ternes, de verts fanés et insipides à qui seul le nom conférerait encore un soupçon de beauté. Toute l'équipe était sous le coup oscillant entre l'indignation le dégoût et un reste de curiosité malsaine. Le commissaire Leclerc d'habitude calme et pondéré se demandait comment venir à bout de l'énormité de la situation. Il fallait commencer par l'étage, refouler les sentiments et la nausée. Il prit une inspiration protégé par l'odeur mentholée que lui avait fourni son lieutenant. Il devait donner des directives ; avant tout agir tranquillement et avec lucidité.

L'équipe de la police scientifique était là qui récupérait chacun des fragments ayant appartenu aux victimes kidnappées. Les enquêteurs n'avaient sous les yeux que l'horreur médiocre et la folie atroce. Ils trouvèrent au garage le congélateur plein de quinze corps sectionnés, congelés et méticuleusement rangés, sur des étagères en bois grossier dont les pare battages s'encastrent dans les chairs refroidies.

Melun et Boisripeaux furent appelés par les cris d'un technicien qui s'était approché de l'ordinateur.

L'ordi qui semblait déconnecté, écran éteint, avait même un très léger film de poussière que des forces électrostatiques avaient attirées. Cet appareil s'anima quand le policier ganté avait touché la souris. Il était sur une page virtuelle du PC qui montrait la pièce et la scène macabre de ces cubes charnels putréfiés. Vue sous les trois angles, par les trois caméras vidéos, qui étaient en mode une image par minute. Le policier comprit tout de suite que tout le

processus de décomposition avait été filmé. Ce qu'il mit un peu plus de temps à piger, c'est qu'en touchant la souris il avait cliqué sur envoyer. Et qu'au même moment les rédactions de tous les journaux followers de Piaget avaient reçu les images. Le criminel avait passé des semaines à concevoir ce petit programme qui permettait, dès qu'on touche à la souris, que celle-ci actionne la touche Enter. Pour un débutant il avait été satisfait, l'investissement qu'il avait fait pour arriver à cela était très rentable. Quelques petits cours de programmation et des manuels, y compris *L'informatique pour les nuls* avaient suffi à lui permettre ce tour de magie.

Le battage médiatique fut mondial. Un mois après sa capture, Piaget était parvenu à faire la nique aux inspecteurs et à rallumer un feu d'artifice planétaire. Au début, certains organes de presse n'avaient pas compris de quoi il retournait. En effet si on ne connaissait pas l'affaire depuis le début, cette vidéo n'était pas des plus impressionnantes. C'est en cherchant à se renseigner et en confrontant son ignorance au savoir des passionnés que l'intérêt se manifestait et cela devenait formidable. Ces bouts de chairs informes prenaient une signification dantesque qui induisait un colportage phénoménal. En fait ce que ne comprenaient pas les observateurs c'était la puissance maléfique des trente morceaux de chair qui leur étaient proposés. C'était simplement incroyable. Il fallait avoir suivi le processus dément du « créateur » pour percevoir la force du projet. La destruction de l'œuvre dans son auto-lyse, sa propre putréfaction.

Mais les journalistes étaient des pros et ils cherchèrent des sources. Ils devaient comprendre pour expliquer. Les plus sûres étaient les infos que leur fournissaient, à charge de revanche leurs collègues. Ménard était un des mieux placés et des plus efficace pour éclairer les autres journaliers. Si bien que de fil en aiguille se constitua une mythologie autour de ce qui était désormais redevenu l'œuvre.

En même temps l'affaire durait depuis des semaines, peut-être des mois. Le président de la République française était coincé dans des réformes qu'il n'assumait pas et sa cote de popularité était au plus bas. Alors les journaux de droite tiraient à boulet rouge sur le ministre de l'Intérieur, et sur l'incurie du

pouvoir. Les journaux de gauche essayaient de démontrer l'aspect cataclysmique de l'affaire, prônant un fatalisme qu'on ne pouvait imputer au pouvoir. La presse européenne riait de cet État qui donnait des leçons de morale au monde entier. Les deux pieds dans la fange. C'était injuste, mais efficace, pour faire vendre du papier à leur lectorat.

L'affaire était suivie en détail et avec précision par un nombre très réduit de professionnels de l'information.

Les inspecteurs étaient au centre d'une tempête qui leur passait bien au-dessus de la tête. Personne, pas même le préfet Dubonnet ni le ministre de l'Intérieur n'était préparé à une telle médiatisation. Le juge Pacard n'osait plus quitter son bureau, d'où il envoyait lettres et mails aux policiers, en charge de l'enquête. Il n'attendait pas de réponse. Il n'en eut pas. Les policiers suivaient les ordres de leur patron. Le commissaire Leclerc était un homme de bon sens et ses conseils furent suivis. À la lettre. « Vous ne répondez à personne », aucun journaliste aucune télé, on fait les morts huit jours, le temps que passe l'orage. Il y avait bien longtemps que le juge Pacard avait lâché le morceau, il envoyait tous les deux jours un mail au commissaire Leclerc, il consignait tout et prenait matin midi et soir des anti-acides pour éviter les ulcères et depuis quelques jours quelques neuroleptiques.

Les médias avaient leurs images, elles étaient arrivées dans les rédactions, sans qu'aucun effort ne leur soit demandé. Mais après la première journée elles n'étaient plus utilisables, déjà obsolètes. En réalité on voyait peu de chose sur la vidéo. Les images une par une montraient une pièce vide avec des fils qui pendaient, et des éclairages qui ne balayaient plus rien, et n'avaient plus de surface de réflexion, plus d'intérêt visuel, par conséquent. Restait une grande place pour les commentaires.

Le Figaro dans son éditorial s'indignait qu'un meurtrier emprisonné puisse ainsi se rire de la police et de la loi. Le procès était sévère, et cherchait à ramener l'affaire sur le terrain politique. Les flics avaient bien conscience de s'être fait promener par ce dingue, mais comment auraient-ils pu éviter cela. Pouvait-on se prémunir contre un astéroïde venu de l'espace pour frapper la

surface terrestre. Hégésippe et Marco voyaient le cas Piaget comme ce fusible astral. S'ils avaient eu un droit de réponse, ils auraient expliqué que durant l'enquête, menée avec diligence, aucune victime nouvelle n'avait été à déplorer. Mais ils devaient assumer ces critiques et finalement ils ne s'en formalisaient pas outre mesure. Leur hiérarchie les soutenait.

La vie catholique, *L'Express* et *le Point* exprimaient leur consternation, regrettant les disparus et pleurant les crimes. Ils avaient une pensée pour les familles. Tristesse de comprendre l'ampleur de la folie du criminel, satisfaction de voir avec les proches la fin de cette affaire. Ils la décortiquaient et revenaient de façon concise, images à l'appui sur les six mois de folie.

Le Monde reprenait les faits et les techniques qui avaient permis cette issue. Comment le criminel avait pu entreposer ses victimes. Un profil psychiatrique était évoqué, et des spécialistes des affaires criminelles revenaient sur l'enquête, l'arrestation et les techniques méthodiques mises en œuvre.

Bien sûr *Libération* avait trouvé le titre choc « De L'art ou du cochon » et les éditorialistes provocateurs interrogeaient les lecteurs : et si c'était le prix de l'art contemporain ?

Un critique célèbre disait son point de vue. Il était impressionné par l'aspect transgressif de l'œuvre et sa force synthétique. Il se retranchait en s'excusant auprès des familles, derrière une hypothétique possibilité d'extraire le travail de son contexte. Dans cette mesure, il reconnaissait à l'auteur une indéniable volonté créatrice. Des interviews de psy et de spécialistes des tueurs en série s'étaient en première page, tandis que des policiers interrogés revenaient sur l'aspect prédation et sur l'opportunisme du criminel. Ils expliquaient qu'au fond l'affaire se bornait à un maquillage sordide des crimes et des pulsions perverses.

Les deux façons d'envisager le drame allaient créer un fossé dans la population. *Libération* avait ouvert le débat, qui fut repris dans toute l'Europe. *Courrier International* dans son numéro d'avril, faisait la part belle à cette opposition. Le journal citait un quotidien britannique qui voyait dans les crimes de Piaget, l'extension du génie d'un Bacon. Puisque l'art moderne était mort avec

Picasso, il lui paraissait heureux que l'art contemporain ait une proposition en la personne de Piaget

– Putain, Hégésippe, il y a que des Anglais pour écrire des conneries pareilles, dis-moi que je rêve ! s'écria un Marco abasourdi par sa lecture.

L'article faisait l'apologie de la liberté de création, et dans une confusion totale associait celle de Piaget au libéralisme. Si bien que le lecteur ne savait plus à la fin de l'article s'il devait le prendre au premier ou au second degré, et s'il ne s'agissait pas là tout bonnement du french bashing coutumier des quotidiens bas de gamme *so british*.

À cette position favorable, un journal espagnol s'opposait farouchement. Le journaliste catholique espérait que toutes les vidéos soient détruites (ce qui était désormais impossible) et proposait que soit rétablie la peine de mort pour ce type d'aberration. Confusion évidente et contre productive, qui finalement rangeait l'article au niveau des torchons sans intérêt comme son confrère anglo-saxon.

Connaissance des arts titrait sur « l'art éphémère d'un cubiste fou ». Joli titre qui ne reflétait pas l'enquête policière. Les journalistes recensaient, de façon clinique, les caractéristiques de l'art contemporain, l'utilisation des techniques modernes informatiques et vidéo, l'installation, l'éclairage, le travail de la matière (là ils prenaient précautions oratoires infinies et usaient des guillemets, tant la matière était difficile à évoquer). À la fin de leur exposé ils concluaient de façon mathématique : oui nous sommes bien en face d'une œuvre contemporaine.

Cependant pour se dédouaner de cette conclusion ils proposaient que ce soit qualifié « d'art abject ». S'en suivait une digression comparative. L'article passait en revue les écrivains qui avaient collaboré et qui avaient été poursuivis après la libération, Brazillach et Drieu la Rochelle, jusqu'à Céline qui était cité, dans le registre de l'abjection, pour son antisémitisme. Pas mal d'artistes avaient fricoté avec les tyrans du vingtième siècle, en Italie en Espagne ou en Russie. Derain et De Vlaminck avaient participé à des voyages de propagande, payées par le régime nazi, pendant la guerre. Finalement l'article démontrait la place majeure que Piaget pouvait avoir chez les abjectes, mais il n'était pas isolé.

– Attends, le type de cet article ne fait pas la différence entre un monstre qui tue trente personnes pour un truc à la con et des artistes en période de guerre ou d'instabilité qui se compromettent, il y a quand même une échelle de valeur non ? À peu près tous les artistes qui ont été achetés ont eu à se soumettre à un prince ou un puissant très riche et celui-ci quel qu'il soit au cours des âges a presque toujours été un tyran, plus ou moins éclairé, je me trompe, non ?

– Bon il y a une échelle de valeur, entre un Brazillach prônant le nazisme et un Derain attiré par le pouvoir, oui je suppose.

– Et je parie que l'auteur est le seul à mettre les gens dans des cases. Privilège de Critique, là aussi ça entretient la confusion.

La confusion fut exacerbée et amplifiée par de nombreux articles, d'ordinaire réservés à des spécialistes et qui tombaient, sous la pression médiatique dans le domaine public. Il apparut selon un article paru dans Philo magazine, qu'il était évident et lié à l'essence même du travail de Piaget qu'il s'agissait d'art. Bien sûr le rédacteur se complaisait à voir dans ce travail (il fallait quand même aller loin pour utiliser ce mot) une création ontologiquement artistique. Là encore Marco décrochait :

– Dis voir, Hégésippe, c'est quoi ce truc-là, ontologique, c'est pas quand on a mal aux oreilles ? En tout cas ils me filent la migraine, ces papiers. Boisripeaux avait lui aussi du mal à suivre et il hochait la tête. Son bac plus trois en psycho-socio lui permettant un peu plus de patience.

L'auteur attribuait au « travail sémiologique » du criminel une « valeur intrinsèque indiscutable », sic. Le seul bémol de l'article était le référent selon lequel on voyait l'objet. Ce référent, qui permettrait une palette de réactions allant de l'acceptation enthousiaste au refus le plus catégorique. Le magazine consacrait huit pages à trois auteurs qui décortiquaient l'affaire du point de vue esthétique critique et enfin qui envisageaient la communication produite par l'objet, la personne et l'histoire.

À la fin de la lecture, les bras tombaient à Hégésippe. Les types n'avaient jamais envisagé avec bon sens, les victimes, les personnes assassinées, bordel de merde ; les kidnappings et l'angoisse ; les cadavres, et la mort. Les auteurs en avaient fait une abstraction, un matériau plausible. Le policier pensait que le bon sens aurait dû les pousser avant toute théorie à visiter l'aspect humain de l'histoire, qui devait influencer sur l'aspect intellectuel. Cette constatation le plongeait, lui-même dans la confusion.

Il avait envie de leur crier, d'arrêter. Il voulait leur dire qu'ils allaient rendre le public fou. Piaget en utilisant des corps, des humains, s'était trompé de référence, de société, de millénaire. Seule la justice serait apte à dire à quel point et comment cette erreur devait être perçue et corrigée. Le principe de base même, était faux. Partant de là, tout l'édifice était impossible et dangereux, tout était erroné. Hégésippe ne comprenait pas au nom de quoi des intellectuels acceptaient l'insupportable. Sur des fondations aussi mauvaises, aucun bâtiment n'aurait tenu. Hégésippe était atterré.

L'affaire avait été médiatisée à outrance et cependant seul Ménard savait assez précisément l'implication de Boisripeaux et Melun dans l'histoire. Le commissaire Leclerc avait servi de pare-feu. Il avait attiré les médias sur lui, essuyé toutes les critiques et répondu avec des résultats. Ses interventions étaient restées sobres, techniques incontestables. Cela avait pour avantage de conserver leur liberté aux collaborateurs, leur discrétion était accrue par le devoir de réserve que Leclerc avait voulu impératif. C'est grâce à cela qu'Hégésippe avait pu retourner au Chat Pitre. Hubert Boileau était content de voir son client et ami sortir indemne de cette affaire incroyable. il avait tout lu et compilé les articles, il avait compris la part importante prise par son slameur. Par amitié et élégance il n'évoquait pas le sujet.

Rafaël Merno, lui, n'était pas revenu depuis que Piaget avait été démasqué. Hubert l'avait eu au téléphone. Il était dégoûté, vexé et honteux d'avoir présenté le monstre et d'en avoir fait l'éloge. Trahi dans ce qui lui était

cher : l'amitié. Si bien qu'il n'osait plus fréquenter les lieux qui, lui avaient été familiers. Il s'était fait rouler en beauté.

– On ne se connaît pas soi-même, alors peut-on connaître vraiment ses amis ? lui avait dit Hubert, en guise d'excuse. Ce n'était pas suffisant pour effacer cette humiliation.

Un jeudi soir Hégésippe était passé au bar, vers 22 heures. Il n'y avait presque plus personne. Hubert bouquinait derrière son comptoir, seul. Mina discutait avec un étudiant à une table. Une pile de bouquin les séparaient. La dispute devait être littéraire, comme toujours avec Mina.

– Ça va Hégésippe ? lui demanda un Boileau souriant mais rouillé qui se massa les reins en reprenant sa station verticale. Il se leva de son fauteuil pour tendre la main au nouvel arrivant.

– On fait aller. Les temps s'apaisent.

– Oui, il semblerait que tu aies traversé une tempête, ces derniers mois. On ne t'a pas beaucoup vu.

Mina se retourna et fit un sourire avec un grand signe de la main au nouveau venu. Elle se leva et présenta le jeune type qui se révéla être un jeune collègue, versé lui aussi dans les lettres et la lecture.

– Salut Hégésippe...

Il était venu jusqu'à leur table pour faire la bise à sa comptable favorite. Serra la main de son ami. Puis il retourna au bar, il ne voulait pas déranger, il était surtout venu pour Boileau.

– Tu te fais rare en ce moment, tu nous boudes ou quoi ? La porte du bar étaient ouverte un air frais ventilait l'établissement, apportant des espoirs d'été.

Hégésippe fit la moue et secoua la main

– Non, le boulot, tu sais ce que c'est ?

– Disons que j'ai su, car pour moi, ici, c'est pas comme lorsque je me levais pour aller au bahut. C'est quand même tranquille. C'est boulot dodo, et plus de métro.

– À propos de lycée, t’as enseigné à des types qui passaient le bac, tu pourrais peut-être m’expliquer deux ou trois choses ?

– Si c’est de mon ressort peut-être. Mais tu vois je suis un peu hors jeu depuis toute ces années.

Mina s’était levée pour régler sa note au comptoir, elle écoutait Hégésippe, intriguée.

– Je peux quand même te poser une question, si tu as deux minutes ?

– Vas y on verra, de toute façon on est au comptoir, et ce ne sera pas la dernière fois qu’on y dira une connerie.

– Qu’est-ce qu’il faudrait savoir de la sémiologie ? demanda le lieutenant de police.

Il n’y avait plus personne dans le café, c’était un jour de semaine. Ils étaient quatre au zinc autour de cette question. Le patron avait entrebâillé une fenêtre, un vent coulis rafraîchit la pièce et stimula agréablement les esprits.

– Bah mon vieux ! Là tu me la coupes. J’m’attendais pas à ça.

Boileau prit le temps de s’asseoir et de se servir un petit verre, il réfléchissait. Il avait bien envisagé une question complexe, mais il avait envie de sortir les avirons⁷. Il se retroussa les manches. Il connaissait la vivacité intellectuelle du policier, il ne l’aurait pas interrogé pour un truc tout simple, évident. Mais quand même, il avait beau s’y attendre, cette question-là était vraiment rude.

– Pour reprendre les choses au début, dit-il, il y a schématiquement deux façons de penser les mots. Si tu dis le mot arbre tu peux vouloir désigner le tronc, le branchage ou les feuilles, bref, les choses positives ou objectives de l’arbre, ce serait la vision cartésienne. Mais le mot arbre selon que tu habites en Amazonie, dans le désert ou sur une île paradisiaque aura une réalité vécue différente, pour les uns ce sera associé à la forêt luxuriante, à un acacia rabougri et épineux ou à un cocotier avec ses ramures qui flottent doucement au gré des alizés. C’est ton expérience qui construit le sens. C’est la tendance que soutenait l’ami Kant.

⁷ Pour ramer.

– Bref les mots ne sont pas que ce qu’on trouve dans un lexique, les mots ont une vie propre, qu’un individu ou une société peut leur donner.

Pourquoi tu me poses cette question ?

– Parce que dans un journal, un peu spécialisé d’accord, ils en parlaient.

Boileau était circonspect, comment répondre se demandait-il

– Oui les mots c’est un peu comme les choses, mais les penseurs se sont dit que les objets et les images produits par nos sociétés pouvaient être traités un peu comme les mots et...

Et... qu’il y avait autre chose à étudier que l’esthétique et la critique selon les standards classiques. C’est comme ça que la pub et pas mal d’artistes sont partis pour explorer des tas de voies de recherche.

Le jeune type qui accompagnait Mina prit la parole :

– Les jeunes ont moins de mal à piger cela, avec les SMS ils comprennent ce que pourrait être la vérité d’un mot.

Ils tapent c-h-a et le portable propose chat, et dans le smartphone il y a la vérité électronique du mot, avant sa réalité dans une phrase. Mais après les gamins pigent bien que le chat, peut être un chat de légende, chat imaginaire et botté, il peut aussi être un chat de BD, comme celui de Geluck, il peut être un vrai chat vivant, qui lui même peut être gentil, tout doux, noir ou blanc ou très méchant qui griffe et qui mord. Et donc tu peux les craindre ou les aimer comme notre ami Baudelaire et comme notre pote Boileau. Pour ce qui est de l’aspect visuel, les artistes ou les publicitaires essayent de chercher à travers l’objet physique, une autre dimension de ce qui est, vu par l’individu, le groupe ethnique, religieux, social. La société qui utilise et communique sur l’objet est fondamentale pour le comprendre, comme pour les mots.

– Oui, il y a de nombreuses perspectives, morales, religieuses, financières.

– Alors il y a des propositions infinies et souvent on s’y perd un peu. Certains ont joué les explorateurs dans ce domaine.

Hégésippe comprenait, ses amis ne faisaient que mettre au clair des notions qu'il avait intuitivement saisi. Il était embarrassé, car il ne pouvait poursuivre la conversation qui se rapprochait trop de l'affaire.

Il se tut, Hubert Boileau sirotait son ballon de rouge. Il n'était pas tombé de la dernière pluie, il voyait son jeune ami emberlificoté dans ces problèmes intellectuels complexes.

– Tu sais, j'ai bien suivi ton affaire, à travers la presse et les radios, et je crois comprendre le fil de tes questions. Il but une petite gorgée.

– Ton zigoto-là, le Piaget, son truc, c'est pas du tout la libre exploration d'éventuels culs-de-sac de l'histoire de l'art. Non, ton type, il a simplement perverti la liberté de créer, tout simplement parce qu'aussi malin soit il, comme Mina l'a dit, il était en pleine confusion.

Épilogue

Dominique appela Hégésippe. C'était fin avril 2013, un jeudi peut être, en fin de matinée. Il était au commissariat et attendait l'interrogatoire de Piaget qu'on amènerait peu avant 14 heures. Il faisait beau, une brise d'ouest, d'un débit doux et ininterrompu balayait Paris, offrant une douceur subtile. Rassurante. Ce serait un des derniers interrogatoires qu'il ferait. Ils avaient fait le tour de cette affaire délirante. Les psychiatres prendraient le relais.

– J'ai deux nouvelles une bonne et une pas bonne, laquelle veux-tu en premier ?

Hégésippe fit la moue, il n'aimait pas trop ces jeux souvent décevant.

– bon ok, tu sais pas alors je commence par la mauvaise, dit-elle . Elle réfléchit quelques secondes pour résumer au mieux.

– La mauvaise nouvelle donc, c'est que le procureur dans l'affaire Lechot a décidé de ne pas donner de suite, il m'a dit ne pas avoir d'élément suffisant pour poursuivre. Hégésippe n'était pas du tout surpris, il avait vite conçu que la relation de cause à effet n'était pas démontrable, en ce qui concernait le suicide de cet homme. Les paramètres de ce choix étant bien plus nombreux et impossibles à énumérer de façon exhaustive.

– Et la bonne ? demanda-t-il.

– He bien M. Lama a reçu un avertissement de son administration, et M. Lecomble a pris un blâme, lui. Tu me diras que c'est symbolique, mais la fille de M. Lechot était satisfaite. Cette petite victoire lui a redonné un peu du sourire qu'elle avait perdu.

Hégésippe à l'autre bout du téléphone eut une moue désabusée et raccrocha, les yeux dans le vague. Ils avaient rendez-vous le soir même dans un petit resto.

*

Il attendait dans sa fourgonnette. Il faisait froid, ou bien c'était le stress, il grelottait. Il ne pouvait pas mettre le moteur en marche pour chauffer l'habitacle.

Pas en pleine ville. Il vit le fourgon arriver, avec son escorte. Il descendit de sa voiture. Il frissonnait. Il portait un manteau, le genre de truc en poil de chameau. Détestable mais chaud. Pas assez chaud cependant pour l'empêcher de trembler. Finalement il avait peut-être la trouille, même s'il y avait bien réfléchi. Il y pensait depuis que sa sœur avait été questionnée par ces putains de flics. Depuis qu'il avait fallu exhumer l'histoire de ce frerot disparu à huit ans. Depuis qu'il avait fallu repenser à sa mère morte de chagrin et à son père interné, alcoolique et fou. Il avait fabriqué les munitions adéquates, des cartouches pour le sanglier, remplies de limaille de fer et de plomb très grossier. Il avait scié le canon du fusil. Il s'était préparé depuis un mois à ce moment.

Il sortit de sa voiture comme le fourgon stoppait devant le commissariat. Il marchait sur le boulevard, les policiers, unis à Piaget par des fers, extirpaient le prisonnier. Il était mal rasé, mais quand même présentable, les cheveux courts, il avait un regard noir et profond et deux grandes fossettes sur les joues, il avait vraiment l'air sévère. Calmement, de la main gauche, il montra le journal, qu'il brandissait très haut. Les policiers eurent un moment de doute et d'incompréhension, ce type avait l'air de leur vouloir quelque chose, une question peut-être, mais ce n'était pas le moment. De la droite il gardait le fusil le long de la hanche. Les boutons de son manteau moche n'étaient pas fermés. Comme un magicien qui fait disparaître quelque chose sur l'aire visuelle gauche pour le faire réapparaître à droite. Il se trouvait maintenant à trois pas de cette enflure, sa diversion avait fonctionné, il sortit son arme et à 2, peut-être 3 mètres, il lui tira ses deux cartouches dans la tête. La grenaille arracha tout. Le monstre eut la tête pulvérisée, puis il s'effondra sur le trottoir. Les gendarmes qui étaient menottés à l'homme étaient gênés par le corps à terre, et ils étaient choqués par la déflagration. L'agresseur avait déjà jeté son fusil par terre, et s'était laissé glisser sur le sol. Il gisait dans une position foetale, recroquevillée et il pleurait, il pleurait de façon démente sur son petit frère, qui aurait pu être greffé et sauvé grâce à lui. Il se laissait aller après ces années de rancœur et ces semaines de dégoût. Le flot qui sortait de ses yeux était le fruit de la douleur jamais contenue. Il pleurait sur lui qui allait devoir passer devant la justice des hommes. Il pleurait

parce que cela lui faisait du bien. Il était effondré et chialait sous le regard des flics interdits. Ses larmes formaient un écoulement permanent qui lui permettait de s'oublier et lui donnait une respiration plus ample, un flot qu'il avait contenu plus de vingt ans à force de tension nerveuse et de haine, un flot chaud et salé dont il prenait conscience en en buvant la sève. Il pleurait enfin.